



LES AVANTURES DE GIL BLAS, DE SANTILLANE

ALAIN RENÉ LE SAGE

Les Avantures De Gil Blas, De Santillane

Alain René Le Sage

Nabu Public Domain Reprints:

You are holding a reproduction of an original work published before 1923 that is in the public domain in the United States of America, and possibly other countries. You may freely copy and distribute this work as no entity (individual or corporate) has a copyright on the body of the work. This book may contain prior copyright references, and library stamps (as most of these works were scanned from library copies). These have been scanned and retained as part of the historical artifact.

This book may have occasional imperfections such as missing or blurred pages, poor pictures, errant marks, etc. that were either part of the original artifact, or were introduced by the scanning process. We believe this work is culturally important, and despite the imperfections, have elected to bring it back into print as part of our continuing commitment to the preservation of printed works worldwide. We appreciate your understanding of the imperfections in the preservation process, and hope you enjoy this valuable book.

There may have occasional imperfections such as dust or debris, or even noise, due to the scanning process. We believe that these are usually inconsequential, except the imperfections have caused a significant print error, or if you consider the imperfections to be objectionable, we would be happy to reprocess the document in the presentation process, and let you know that

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS,
DE SANTILLANE.

Par Monsieur LE SAGE.

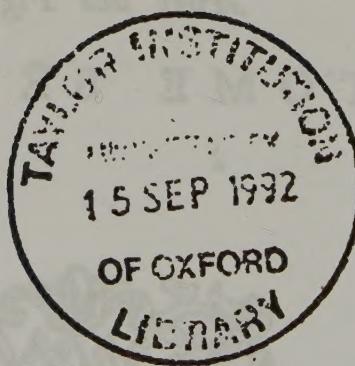
Dernière Edition revue, et corrigée.

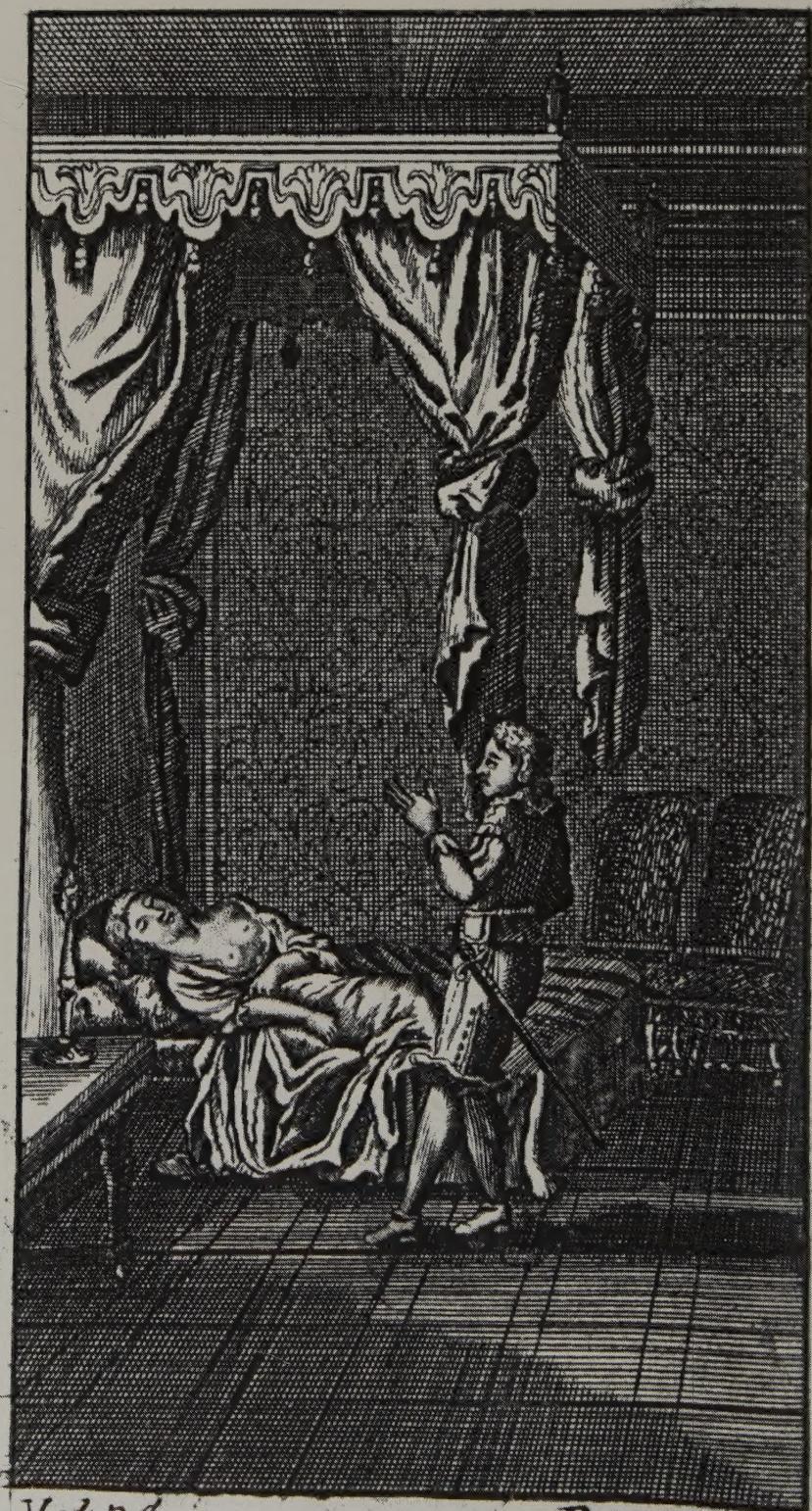
Avec des Figures.

TOME SECOND.



A D U B L I N.
Chez JEAN EXSHAW, M.DCC.LXIII.







LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS,
DE SANTILLANE.
LIVRE PREMIER.



CHAPITRE I.

Des Amours de Gil Blas, et de la Dame Lorenga Siphora.

J'ALLAI donc à Xelva porter au bon Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés. J'avouerai franchement que je fus tenté sur la route de m'aproprier cet argent, pour commencer mon intendance sous d'heureux auspices. Je pouvois faire ce coup impunément. Je n'avois qu'à voyager cinq ou six jours, et m'en retourner ensuite comme si je me fusse acquitté de ma commission. Don Alphonse et son Père n'auroient pas soupçonné ma fidélité. Je ne succombai pourtant point à la tentation, je puis même dire que je la surmontai en garçon d'honneur ; ce qui n'étoit pas peu louable dans un jeune-homme qui avoit fréquenté de grands fripons. Bien des personnes qui ne voient que d'honnêtes gens, ne sont pas si scrupuleuses ; celles sur-tout à qui l'on a confié des dépôts qu'elles peuvent retenir sans intéresser leur réputation, pourroient en dire des nouvelles.

Vluges

Après avoir fait la restitution au Marchand, qui ne s'y étoit nullement attendu, je revins au château de Leyva. Le Comte de Polan n'y étoit plus. Il avoit repris le chemin de Tolède avec Julie et Don Fernand. Je trouvai mon nouveau Maître plus épris que jamais de sa Séraphine, sa Séraphine enchantée de lui, et Don César charmé de les posséder

posséder tous deux. Je m'attachai à gagner l'amitié de ce tendre Père, et j'y réussis. Je devins l'Intendant de la maison, c'étoit moi qui réglois tout, je recevois l'argent des Fermiers, je faisois la dépense, et j'avois sur les valets un empire despotique. Mais contre l'ordinaire de mes pareils, je n'abusois point de mon pouvoir, je ne chassois pas les domestiques qui me déplaisoient, ni n'exigeois pas des autres qu'ils me fussent entièrement dévoués. S'ils s'adressoient directement à Don César, ou à son fils, pour leur demander des graces, bien loin de les traverser, je parlois en leur faveur. D'ailleurs, les marques d'affection que mes deux Maîtres me donnaient à toute heure, m'inspiroient un zèle pur pour leur service. Je n'avois en vue que leur intérêt. Aucun tour de passe-passe dans mon administration. J'étois un Intendant comme on n'en voit point.

Pendant que je m'aplaudissois du bonheur de ma condition, l'Amour, comme s'il eût été jaloux de ce que la Fortune faisoit pour moi, voulut aussi que j'eusse quelques graces à lui rendre. Il fit naître dans le cœur de la Dame Lorença Séphora, première femme de chambre de Séraphine, une inclination violente pour Monsieur l'Intendant. Ma conquête, pour dire les choses en fidèle historien, frisoit la cinquantaine. Cependant un air de fraîcheur, un visage agréable, et deux beaux yeux dont elle favoit habilement se servir, pouvoient la faire encore passer pour une espèce de bonne fortune. Je lui aurois souhaité seulement un teint plus vermeil, car elle étoit fort pâle ; ce que je ne manquai pas d'atribuer à l'austérité du célibat.

La Dame m'agaça longtems par des regards où son amour étoit peint ; mais au-lieu de répondre à ses œillades, je fis d'abord semblant de ne pas m'apercevoir de son dessein. Par-la je lui parus un Galand tout neuf, ce qui ne lui déplut point. S'imaginant donc ne devoir pas s'en tenir au langage des yeux, avec un jeune-homme qu'elle croyoit moins éclairé qu'il ne l'étoit, dès le premier entretien que nous eûmes ensemble, elle me déclara ses sentiments en termes formels, afin que je n'en ignorasse. Elle s'y prit en femme qui avoit de l'école. Elle feignit d'être déconcertée en me parlant ; et après m'avoir dit à bon compte tout ce qu'elle vouloit me dire, elle se cacha le visage, pour me faire croire qu'elle avoit honte de me laisser voir

voir sa foiblesse. Il fallut bien me rendre ; et quoique la vanité me déterminât plus que le sentiment, je ne montrai fort sensible à ses bontés. J'affectai même d'être pressant, et je fis si bien le passionné, que je m'attirai des reproches. Lorença me reprit, mais avec tant de douceur, qu'en me recommandant d'avoir de la retenue, elle ne paroifsoit pas fâchée que j'en eusse manqué. J'aurois poussé les choses encore plus loin, si l'objet aimé n'eût pas crain de me donner mauvaise opinion de sa vertue, en m'accordant une victoire trop facile. Ainsi nous nous séparâmes jusqu'à une nouvelle entrevue ; Séphora, persuadée que sa fausse résistance la faisoit passer pour une Vestale dans mon esprit ; et moi, plein de la douce espérance de mettre bientôt cette avanture à fin.

Mes affaires étoient dans cette disposition, lorsqu'un laquais de Don César m'aprit une nouvelle qui modéra ma joie. Ce garçon étoit un de ces domestiques curieux, qui s'appliquent à découvrir ce qui se passe dans une maison. Comme il me faisoit assidûment sa cour, et qu'il me régalloit tous les jours de quelque nouveauté, il me vint dire un matin, qu'il avoit fait une plaisante découverte ; qu'il voulloit m'en faire part, à condition que je garderois le secret ; attendu que cela regardoit la Dame Lorença Séphora, dont il craignoit, disoit-il, de s'attirer le ressentiment. J'avais trop d'envie d'apprendre ce qu'il avoit à me dire, pour ne lui pas promettre d'être discret ; mais sans paroître y prendre le moindre intérêt, je lui demandai, le plus froidement qu'il me fut possible, ce que c'étoit que la découverte dont il me faisoit fête. Lorença, me dit il, fait secrètement entrer tous les soirs dans son appartement le Chirurgien du village, qui est un jeune-homme des mieux bâtis, et le drole y demeure assez longtems. Je veux croire, ajouta-t-il d'un air malin, que cela peut fort bien être innocent ; mais vous conviendrez qu'un garçon qui se glisse mystérieusement dans la chambre d'une fille, dispose à mal juger d'elle.

Quoique ce rapport me fit autant de peine que si j'eusse été véritablement amoureux, je me gardai bien de le faire connoître, je me contraignis jusqu'à rire de cette nouvelle qui me perçoit l'âme. Mais je me dédommageai de cette contrainte, dès que je me vis sans témoins. Je pestai, je jurai, je rêvai au parti que je prendrois. Tantôt méprisant

sant Lorença, je me proposois de l'abandonner, sans daigner seulement m'éclaircir avec la coquette ; et tantôt m'imaginant qu'il y alloit de mon honneur de donner la chasse au Chirurgien, je formois le dessein de l'appeler en duel. Cette dernière résolution prévalut. Je me mis en embuscade sur le soir, et je vis effectivement mon homme entrer d'un air mystérieux dans l'appartement de ma Duégne. Il falloit cela pour entretenir ma fureur. Je sortis du château, et m'allai poster sur le chemin par où le Galand devoit s'en retourner. Je l'attendois de pié ferme, et chaque instant irritoit l'envie que j'avois de me battre. Enfin, mon ennemi parut ; je fis quelques pas en matamore pour l'aller joindre ; mais je ne sai comment diable cela se fit, je me sentis tout à coup saisir, comme un Héros d'Homére, d'un mouvement de crainte qui m'arrêta. Je demeurai aussi troublé que Pâris, quand il se présenta pour combattre Ménélas. Je me mis à considérer mon homme, qui me sembla fort et vigoureux, et je trouvai son épée d'une longueur excessive. Tout cela faisoit son effet sur moi. Néanmoins, par point d'honneur ou autrement, quoique je visse le péril avec des yeux qui le grossissoient encore, et malgré la nature qui s'opiniâtroit à m'en détourner, j'eus l'assurance de m'avancer vers le Chirurgien, et de mettre flamberge au vent.

Mon action le surprit. Qu'y a-t-il donc, Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il ? pourquoi ces démonstrations ? vous voulez rire apparemment. Non, Monsieur le Barbier, lui répondis-je, non. Rien n'est plus sérieux. Je veux savoir si vous êtes aussi brave que galant. N'espérez pas que je vous laisse posséder tranquillement les bonnes grâces de la Dame que vous venez de voir au château. Par Saint Côme ! reprit le Chirurgien, en faisant un éclat de rire, voici une plaisante avanture ! Vive Dieu ! les apparences sont bien trompeuses ! A ces mots, m'imaginant qu'il n'avoit pas plus d'envie que moi de se battre, j'en devins plus insolent. A d'autres, interrompis-je, mon ami, à d'autres. Ne pensez pas que je me paye d'une simple négative. Je vois bien, repliqua-t-il, que je serai obligé de parler pour prévenir le malheur qui arriveroit à vous ou à moi. Je vais donc vous révéler un secret, quoique les hommes de notre profession ne puissent pas être trop discrets. Si la Dame Lorença me fait entrer à la sourdine dans son appartement

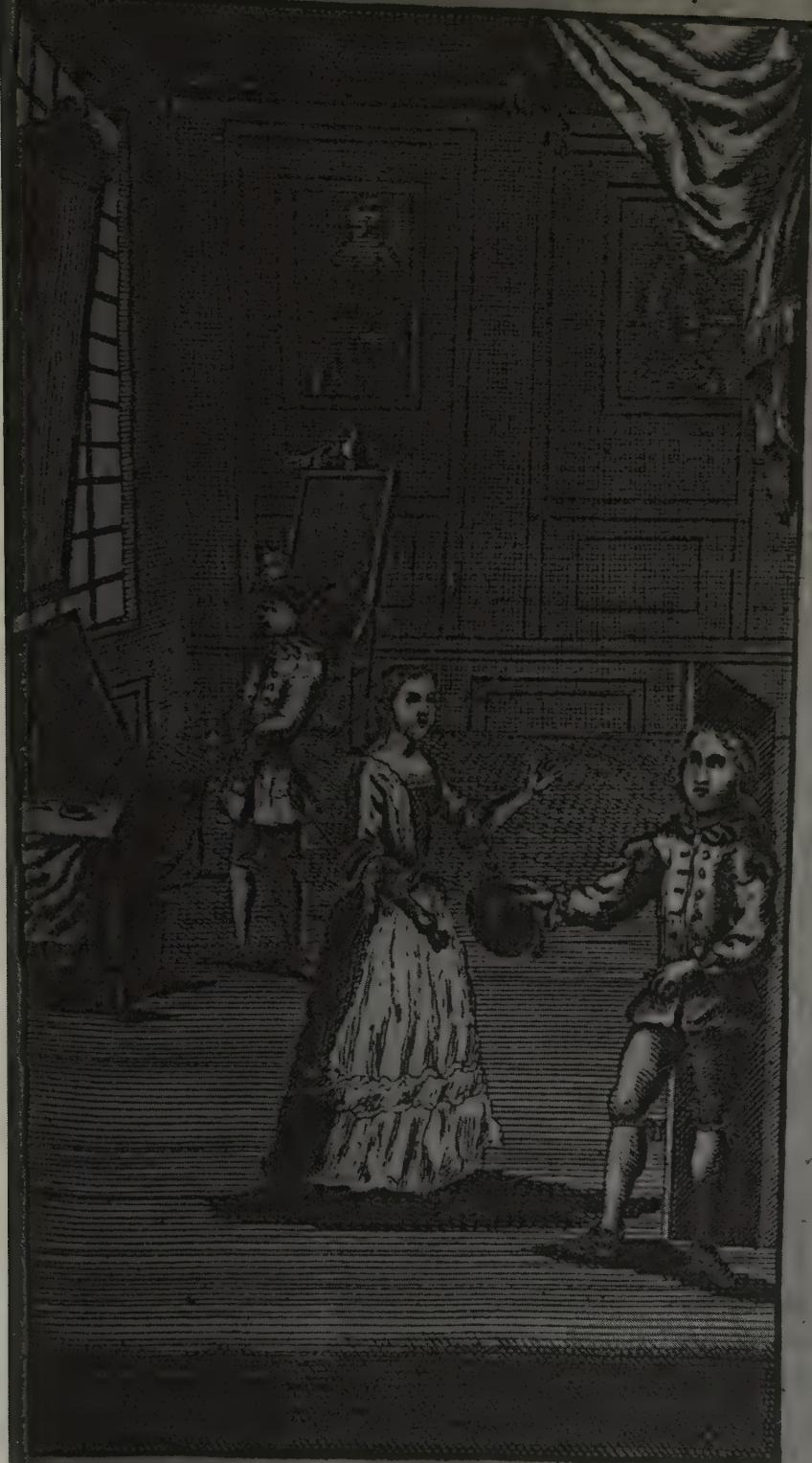
partement, c'est pour cacher aux domestiques la connoissance de son mal. Elle a au dos un cancer invétéré, que je vais panser tous les soirs. Voilà le sujet de ces visites qui vous allarment. Ayez désormais l'esprit en repos sur elle. Mais, poursuivit-il, si vous n'êtes pas satisfait de cet éclaircissement, et que vous vouliez que nous en venions absolument aux mains, vous n'avez qu'à parler. Je ne suis pas homme à refuser de vous prêter le collet. En disant ces paroles, il tira sa longue rapière, qui me fit trembler, et se mit en garde. C'est assez, lui dis-je, en rengainant mon épée, je ne suis pas un brutal à n'écouter aucune raison: après ce que vous venez de m'apprendre, vous n'êtes plus mon ennemi, embrassons-nous. A ce discours, qui lui fit assez connoître que je n'étais pas si méchant que je l'avois: paru d'abord, il remit en riant sa flamberge, me tendit les bras, et ensuite nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Depuis ce moment-là, Séphora ne s'offrit plus que désagréablement à ma pensée. J'éludai toutes les occasions qu'elle me donna de l'entretenir en particulier. Ce que je fis avec tant de soin et d'affection, qu'elle s'en apperçut. Étonnée d'un si grand changement, elle en voulut savoir la cause; et trouvant enfin le moyen de me parler à l'écart: Monsieur l'Intendant, me dit-elle, apprenez-moi, de grâce, pourquoi vous fuyez jusqu'à mes regards: il est vrai que j'ai fait les avances, mais vous y avez répondu: Rapellez-vous, s'il vous plaît, la conversation particulière que nous avons eue ensemble. Vous y étiez tout de feu, vous êtes à présent tout de glace. Qu'est-ce que cela signifie? La question n'étoit pas peu délicate pour un homme naturel; aussi je fus fort embarrassé, je ne me souviens plus de la réponse que je fis à la Dame: je me souviens seulement qu'elle lui déplut, on ne peut pas davantage. Séphora, quoiqu' son air doux et modeste on l'eût pris pour un agneau, étoit un tigre quand la colère la dominoit. Je croyois, me dit-elle, en me lançant un regard plein de dépit et de rage, je croyois faire beaucoup d'honneur à un petit homme comme vous, en lui découvrant des sentimens que de nobles Cavaliers feroient gloire d'exciter. Je suis bien punie de m'être indignement abaissée jusqu'à un malheureux Avanturier.

Elle n'en demeura pas-là, j'en aurois été quite à trop bon marché. Sa langue cédant à sa fureur, me donna cent épithetes, qui enhérissoient les unes sur les autres. J'aurois dû les recevoir de sang froid, et faire réflexion qu'en dédaignant le triomphe d'une vertu que j'avois tentée, je commettois un crime que les Femmes ne pardonnent point. Mais j'étois trop vif pour souffrir des injures dont un homme sensé n'auroit fait que rire à ma place, et la patience m'échappa. Madame, lui dis-je, ne méprisons personne. Si ces nobles Cavaliers dont vous parlez, vous avoient vu le dos, je suis sûr qu'ils borneroient-là leur curiosité. Je n'eus pas sitôt lancé ce trait, que la furieuse Duegne m'appliqua le plus rude soufflet qu'ait jamais donné femme outragée. Je n'en attendis pas un second ; et j'évitai par une prompte fuite, une grêle de coups qui seroient tombés sur moi.

Je rendois graces au Ciel de me yoir hors de ce mauvais pas, et je m'imaginois n'avoir plus rien à craindre, puisque la Dame s'étoit vengée. Il me sembloit que pour son honneur elle devoit taire l'avanture ; effectivement, quinze jours s'écoulerent sans que j'en entendisse parler. Je commençois moi-même à l'oublier, quand j'apris que Séphora étoit malade. Je fus assez bon pour m'affliger de cette nouvelle. J'eus pitié de la Dame. Je pensai que ne pouvant vaincre un amour si mal payé, cette malheureuse Amante y avoit succombé. Je me représentois avec douleur que j'étois cause de sa maladie, et je plaignois du-moins la Duegne, si je ne pouvois l'aimer. Que je jugeois mal d'elle ! sa tendresse changée en haine, ne songeoit alors qu'à me nuire.

Un matin que j'étois avec Don Alphonse, je trouvai ce jeune Cavalier triste et rêveur. Je lui demandai respectueusement ce qu'il avoit. Je suis chagrin, me dit-il, de voir Séraphine foible, injuste, ingrate. Cela vous étonne, ajouta-t-il, en remarquant que je l'écoutois avec surprise. Cependant rien n'est plus véritable. J'ignore quel sujet vous avez pu donner à la Dame Lorença de vous haïr ; mais je puis vous assurer que vous lui êtes devenu odieux à un point, que si vous ne sortez au plus vite de ce château, sa mort, dit-elle, est certaine. Vous ne devez pas douter que Séraphine, à qui vous êtes cher, ne se soit d'abord révoltée contre une haine qu'elle ne peut servir sans injustice et



Vol. 2^a

Pag. 6

et sans ingratitude. Mais enfin, c'est une femme. Elle aime tendrement Séphora qui l'a élevée. C'est pour elle une Mère que cette Gouvernante, dont elle croiroit avoir le trepas à se reprocher, si elle n'avoit la foibleſſe de la ſatisfaire. Pour moi, quelque amour qui m'attache à Séraphine, je n'aurai jamais la lâche complaifance d'adherer à ſes ſentimens là-dessus. Periſſent toutes les Duegnes d'Espagne, avant que je consente à l'éloignement d'un garçon que je regarde plutôt comme un frere que comme un domestiſque.

Lorsque Don Alphonſe eut ainsi parlé, je lui dis : Seigneur, je suis né pour être le jouet de la fortune. J'avois compré qu'elle cefſeroit de me perſécuter chez vous, où tout me promettoit des jours heureux et tranquilles. Il faut pourtant me résoudre à m'en bannir, quelque agrément que j'y trouve. Non, non, s'écria le généreux fils de Don César, laiſſez-moi faire entendre raison à Séraphine. Il ne ſera pas dit que vous aurez été ſacrifié aux caprices d'une Duegne, pour qui d'ailleurs on n'a que trop de conſidération. Vous ne ferez, lui repliquai-je, J'aime mieux me retirer, que de m'exposer, par un plus long ſéjour ici, à mettre la diſiſion entre deux époux ſi parfaits. Ce ſeroit un malheur dont je ne me conſolerois de ma vie.

Don Alphonſe me défendit de prendre ce parti, et je le vis ſi ferme dans le deſſein de me soutenir, qu'indubitablement Lorença en auroit eu le dementi, si j'eufſe voulu tenir bon. Il y avoit des momens où, piqué contre la Duegne, j'etois tenté de ne la point ménager ; mais quand je venois à conſidérer qu'en révélant ſa honte, ce ſeroit poignarder une pauvre créature dont je cauſois tout le malheur, et que deux maux ſans remedes conduisioient visiblement au tombeau, je ne me ſentois plus que de la compassion pour elle. Je jugeai, puisque j'etois un mortel ſi dangereux, que je devois en conſcience rétablir, par ma retraite, la tranquillité dans le château. Ce que j'exécutai dès le lendemain avant le jour, ſans dire adieu à mes deux maîtres, de peur qu'ils ne s'opposaffent à mon départ, par amitié pour moi. Je me contentai de laiſſer dans ma chambre un Ecrit, qui contenoit un compte exact que je leur rendois de mon administration.

C H A P I T R E II.

Ce que devient Gil Blas après sa sortie du Château de Leyva ; et des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.

J'Erois monté sur un bon cheval qui m'appartenoit, et je portois dans ma valise deux cens pistoles, dont la meilleure partie me venoit des Bandits tués, et des trois mille ducats volés à Samuel Simon ; car Don Alphonse, sans me faire rendre ce que j'avois touché, avoit restitué cette somme entiere de ses propres deniers. Ainsi regardant mes effets comme un bien devenu legitime, j'en jouissois sans scrupule. Je possedois donc un fond qui ne me permettoit pas de m'embarrasser de l'avenir ; outre la confiance qu'on a toujours en son mérite, à l'âge que j'avois. D'ailleurs Tolede m'offroit un asile agréable. Je ne doutois point que le Comte de Polan ne se fit un plaisir de bien recevoir un de ses libérateurs, et de lui donner un logement dans sa maison. Mais j'envisageois ce Seigneur comme mon pis aller, et je résolus, avant que d'avoir recours à lui, de dépenser une partie de mon argent à voyager dans les Royaumes de Murcie et de Grenade ; que j'avois particulierement envie de voir. Dans ce dessein, je pris le chemin d'Almansa, d'où, poursuivant ma route, j'allai de ville en ville jusqu'à celle de Grenade, sans qu'il m'arrivât aucune mauvaise avanture. Il sembloit que la Fortune, satisfaite de tant de tours qu'elle m'avoit joués, voulût enfin me laisser en repos. Mais elle m'en préparoit bien d'autres, comme on le verra dans la suite.

Une des premières personnes que je rencontrais dans les rues de Grenade, fut le Seigneur Don Fernand de Leyva, gendre, ainsi que Don Alphonse, du Comte de Polan. Nous fumes également surpris l'un et l'autre de nous trouver là. Comment donc, Gil Blas, s'écria-t-il, vous dans cette ville ! qui vous amene ici ? Seigneur, lui dis-je, si vous êtes étonné de me voir en ce pays-ci, vous le serez bien davantage, quand vous saurez pourquoi j'ai quitté le service du Seigneur Don César et de son fils. Alors je lui contai tout ce qui s'étoit passé entre Séphora et moi, sans lui rien déguiser. Il en rit de bon cœur ; puis reprenant

nant son sérieux, Mon ami, me dit-il, je vous offre ma médiation dans cette affaire, je vais écrire à ma belle-sœur . . . Non, non, Seigneur, interrompis-je, ne lui écrivez point, je vous prie. Je ne suis pas sorti du château de Leyva pour y retourner. Faites, s'il vous plaît, un autre usage de la bonté que vous avez pour moi. Si quelqu'un de vos amis a besoin d'un Secrétaire ou d'un Intendant, je vous conjure de lui parler en ma faveur. J'ose vous assurer qu'il ne vous reprochera pas de lui avoir donné un mauvais sujet. Très volontiers, répondit-il, je ferai ce que vous souhaitez. Je suis venu à Grenade pour voir une vieille Tante malade, j'y serai encore trois semaines, après quoi je partirai pour me rendre à mon château de Lorqui, où j'ai laissé Julie. Je demeure dans cette maison, poursuivit-il, en me montrant un hôtel qui étoit à cent pas de nous. Venez me trouver dans quelques jours, je vous aurai peut-être déjà déterré un poste convenable.

Effectivement dès la première fois que nous nous revîmes, il me dit: Monsieur l'Archevêque de Grenade, mon parent et mon ami, voudroit avoir un jeune-homme qui eût de la littérature, et une bonne main pour mettre au net ses Ecrits, car c'est un grand Auteur. Il a composé je ne sai combien d'Homélies, et il en fait encore tous les jours, qu'il prononce avec aplaudissement. Comme je vous crois son fait, je vous ai proposé, il n'a promis de vous prendre. Allez vous présenter à lui de ma part. Vous jugerez par la réception qu'il vous fera, si je lui ai parlé de vous avantageusement.

La condition me sembla telle que je le pouvois désirer. Ainsi m'étant préparé de mon mieux à paroître devant le Prélat, je me rendis un matin à l'Archevêché. Si j'imitois les Faiseurs de Romans, je ferois une pompeuse description du Palais Episcopal de Grenade. Je m'étendrois sur la structure du Bâtiment. Je vanterois la richesse des Meubles. Je parlerois des Statues et des Tableaux qui y étoient. Je ne ferois pas grace au Lecteur de la moindre des histoires qu'ils représentoient. Mais je me contenterai de dire qu'il égaloit en magnificence le Palais de nos Rois.

Je trouvai dans les appartemens un Peuple d'Ecclésiastiques, et des Gens d'Epée, dont la plupart étoient des Officiers

Officiers de Monseigneur ; ses Aumôniers, ses Gentilshommes, ses Ecuyers, ou ses Valets de chambre. Les Laïques avoient presque tous des habits superbes. On les auroit plutôt pris pour des Seigneurs, que pour des Doyenstiques. Ils étoient fiers, et faisoient les hommes de conséquence. Je ne pus m'empêcher de rire en les considérant, et de m'en moquer en moi-même. Parbleu, disois-je, ces gêts-ci sont bien heureux de porter le joug de la servitude sans le sentir ; car enfin, s'ils le sentoient, il me semble qu'ils auroient des manières moins orgueilleuses. Je m'adressai à un grave et gros personnage, qui se tenoit à la porte du cabinet de l'Archevêque, pour l'ouvrir et la fermer quand il le faloit. Je lui demandai civilement, s'il n'y avoit pas moyen de parler à Monseigneur. Attendez, me dit-il d'un air sec, Sa Grandeur va sortir pour aller entendre la Messe, elle vous donnera en passant un moment d'audience. Je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des Officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me dire une syllabe. Après quoi ils se regarderent les uns les autres, en souriant avec orgueil de la liberté que j'avois prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étois pas encore bien remis de ma confusion, quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'Archevêque parut. Il se fit aussitôt un profond silence parmi ses Officiers, qui quittèrent tout-à-coup leur maintien insolent, pour en prendre un respectueux devant leur Maître. Ce Prélat étoit dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon Oncle le Chanoine Gil Pérez, c'est-à-dire gros et court. Il avoit par dessus le marché les jambes fort tournées en dedans ; et il étoit si chauve, qu'il ne lui restoit qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeoit d'emboiter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvois l'air d'un homme de qualité, sans-doute parce que je savois qu'il en étoit un. Nous autres personnes du commun nous regardons les grands Seigneurs avec une prévention, qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'Arche-

L'Archevêque s'avancad'abord vers moi, et me demanda d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitois. Je lui dis que j'étois le jeune-homme dont le Seigneur Don Fernand de Leyva lui avoit parlé. Il ne me donna pas le tems de lui en dire davantage. Ah, c'est vous! s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge! Je vous retiens a mon service. Vous êtes une bonne acquisition pour moi, vous n'avez qu'à demeurer ici. A ces mots, il s'appuya sur deux Ecuyers et sortit, après avoir écouté des Ecclésiastiques qui avoient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes Officiers qui avoient dédaigné ma conversation, la rechercherent. Les voilà qui m'environnent, qui me gracieusent, et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'Archevêché. Ils avoient entendu les paroles que leur Maître m'avoit dites, et ils mouroient d'envie de savoir sur quel pié j'allois être auprès de lui; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité, pour me venger de leurs mépris.

Monseigneur ne tarda gueres à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avoit dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes, et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les Humanités. Je ne répondis point mal à ses questions. Il vit que je connoissois assez les Auteurs Grecs et Latins. Il me mit ensuite sur la Dialetique, c'est où je l'attendois, il me trouva là-dessus ferré à glace. Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. J'en tirai de ma poche une feuille que j'avois apportée exprès. Mon Prélat n'en fut pas mal satisfait. Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercierai mon neveu Don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon, c'est un vrai présent qu'il m'a fait.

Nous fumes interrompus par l'arrivée de quelques Seigneurs Grenadiers, qui venoient dîner avec l'Archevêque. Je les laissai ensemble, et me retirai parmi les Officiers, qui me prodiguerent alors les honnêtetés. J'allai manger avec eux quand il en fut tems; et s'ils m'observerent pendant le repas, je les examinai bien aussi. Quelle sagesse il y avoit dans l'extérieur des Ecclésiastiques! Ils me parurent

rurent tous de saints personnages, tant le lieu où j'étois tenuoit mon esprit en respect. Il ne vint pas seulement en pensée, que c'étoit peut être de la fausse monnoye ; comme si l'on n'en pouvoit pas voir chez les Princes de l'Eglise.

J'étois assis auprès d'un vieux valet de chambre, nommé Melchior de la Ronda. Il prenoit soin de me servir de bons morceaux. L'attention qu'il avoit pour moi m'en donna pour lui, et ma politesse le charma. Seigneur Cavalier, me dit-il tous bas après le diner, je voudrois bien avoir une conversation particulière avec vous. En même tems il me mena dans un endroit du Palais où personne ne pouvoit nous entendre, et là il me tint ce discours : Mon fils, dès le premier instant que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination. Je veux vous en donner une marque certaine, en vous faisant une confidence qui vous sera d'une grande utilité. Vous êtes ici dans une Maison où les vrais et les faux Dévots vivent pêle-mêle. Il vous faudroit un tems infini pour connoître le terrain. Je vais vous épargner une si longue et si désagréable étude, en vous découvrant les caractères des uns et des autres ; après cela vous pourrez facilement vous conduire.

Je commencerai, poursuivit-il, par Monseigneur. C'est un Prélat fort pieux, qui s'occupe sans-cesse à édifier le peuple, à le porter à la vertu par des Sermons pleins d'une morale excellente, qu'il compose lui-même. Il a depuis vingt années quitté la Cour, pour s'abandonner entièrement au zèle qu'il a pour son Troupeau. C'est un savant Personnage, un grand Orateur. Il met tout son plaisir à prêcher, et ses Auditeurs sont ravis de l'entendre. Peut-être y a-t-il un peu de vanité dans son fait : mais outre que ce n'est point aux hommes à pénétrer les cœurs, il me sieroit mal d'éplucher les défauts d'une personne dont je mange de pain. S'il m'étoit permis de reprendre quelque chose dans mon Maître, je blâmerois sa sévérité. Au-lieu d'avoir de l'indulgence pour les faibles Ecclésiastiques, il les punit avec trop de rigueur. Il persécute sur tout sans miséricorde ceux qui comptant sur leur innocence, entreprennent de se justifier juridiquement au mepris de son autorité. Je lui trouve encore un autre défaut, qui lui est commun avec bien des personnes de qualité,

lité. Quoiqu'il aime ses domestiques, il ne fait aucune attention à leurs services, et il les laissera vieiller sans songer à leur procurer quelque établissement. Si quelquefois il leur fait des gratifications, ils ne les doivent qu'à la bonté de quelqu'un qui aura parlé pour eux, il ne s'aviseront jamais de leur faire le moindre bien.

Voilà ce que le vieux valet de chambre me dit de son Maître. Il me dit après cela ce qu'il pensoit des Ecclésiastiques avec qui nous avions diné. Il m'en fit des portraits qui ne s'accordoient guères avec leur maintien. Il ne me les donna pas à la vérité pour de mal-honnêtes gens, mais seulement pour d'assez mauvais Prêtres. Il en excepta pourtant quelques-uns, dont il vanta fort la vertu. Je ne fus plus embarrassé de ma contenance avec ces Messieurs. Dès le soir même, en soupant, je me parai comme eux d'un dehors sage. Cela ne couta rien. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'hypocrites.

C H A P I T R E III.

*Gil Blas devient le Favori de l'Archevêque de Grenade,
et le canal de ses grâces.*

J'Avois été dans l'après-dinée chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étois logé, après quoi j'étois revenu souper à l'Archevêché, où l'on m'avoit préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, Monseigneur me fit appeler de bon matin. C'étoit pour me donner une homélie à transcrire. Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas. Je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna, fut mêlée de surprise. Pere éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct ? Vous êtes trop bon Copiste, pour n'être pas Grammairien. Parlez moi confidemment, mon ami. N'avez-vous, rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué ? Quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre ? Oh, Monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques. Et quand je le serois, je suis persuadé que les Ouvrages de

Votre Grandeur échapperoient à ma censure. - Le Prélat sourit de ma réponse. Il ne repliqua point, mais il me laissa voir au travers de toute sa piété qu'il n'étoit pas Auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flaterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, et j'apris enfin de Don Fernand, qui le venoit voir très souvent, que j'en étois aimé de manière que je pouvois compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de tems après par mon Maître même ; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devoit prononcer le lendemain dans la Cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensois en général, il m'obligea de lui dire quels endroits m'avoient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimoit davantage, ses morceaux favoris. Par-là je passai dans son esprit pour un homme qui avoit une connoissance délicate des vraies beautés d'un Ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment. Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille Béotienne. En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité : Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort. Je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime, et pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui étoit en train de s'enrichir. Oui mon enfant, reprit l'Archevêque, dont mon action avoit interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plaît à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies. Elles touchent les Pêcheurs, les font rentrer en eux-mêmes et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un Avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors, et les répandre d'une main prodigue ; d'arracher un Voluptueux aux plaisirs ; de remplir d'Ambitieux les Hermitages ; et d'affermir dans son devoir une Epouse ébranlée par un Amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devroient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je

je t'avouerai ma foiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement ; c'est l'estime que le monde a pour les Ecrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait Orateur a des charmes pour moi. On trouve mes Ouvrages également forts et délicats ; mais je voudrois bien éviter le défaut des bons Auteurs, qui écrivent trop longtems, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le Prélat, j'exige une chose de ton zèle. Quand tu t'appercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus, mon amour-propre pourroit me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connois bon. Je m'en rapporterai à ton jugement. Graces au Ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce tems-là. De plus, un esprit, de la trempe de celui de votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre ; ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre Cardinal Ximenès, dont le génie supérieur, au lieu de s'affoiblir par les années, sembloit en recevoir de nouvelles forces. Point de flaterie, interrompit-il, mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps alterent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affoiblira, donne m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère. Je recevrai cet avertissement, comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt. Si, par malheur pour toi, il me revenoit qu'on dit dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrois me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrois avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel seroit le fruit de ta sotte discréction.

Le Patron cessa de parler en cet endroit pour entendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitoit. Depuis ce moment-là il n'eut plus rien de caché pour moi, je devins son favori. Tous les Domestiques, excepté Melchior de la Ronda, ne s'en apperçurent pas sans envie. C'étoit une chose à voir que la manière dont les Gentilshommes et les Ecuyers vivoient alors avec le

confident de Monseigneur. Ils n'avoient pas honte de faire des bassesses pour captiver ma bienveillance. Je ne pouvois croire qu'ils fussent Espagnols. Je ne laissai pas de leur rendre service, sans être le dupe de leurs politesses intéressées. Monsieur l'Archevêque, à ma prière, s'emploia pour eux. Il fit donner à l'un une Compagnie, et le mit en état de faire figure dans les Troupes. Il envoia un autre au Mexique, remplir un emploi considérable qu'il lui fit avoir. Et j'obtins pour mon ami Melchior une bonne gratification. J'éprouvai par-là, que si le Prélat ne prévenoit pas, du moins il refusoit rarement ce qu'on lui demandoit.

Mais ce que je fis pour un Prêtre, me paroit mériter un détail. Un jour, certain Licentié, appelé Louis Garcias, homme jeune encore et de très bonne mine, me fut présenté par notre Maître-d'hôtel, qui me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de mes meilleurs amis dans cet honnête Ecclésiastique. Il a été Aumônier chez des Religieuses. La médisance n'a point épargné sa vertu. On l'a noirci dans l'esprit de Monseigneur, qui l'a interdit, et qui par malheur est si prévenu contre lui, qu'il ne veut écouter aucune sollicitation en sa faveur. Nous avons inutilement employé les premières personnes de Grenade pour le faire réhabiliter, notre Maître est inflexible.

Messieurs, leur dis-je, voilà une affaire bien gâtée. Il vaudroit mieux qu'on n'eût point sollicité pour le Seigneur Licentié. On lui a rendu un mauvais office, en voulant le servir. Je connois Monseigneur. Les prières et les recommandations ne font qu'à graver dans son esprit la faute d'un Ecclésiastique. Il n'y a pas longtems que je le lui ai ouï dire à lui-même. Plus, disoit-il, un Prêtre qui est tombé dans l'irregularité, engage de personnes à me parler pour lui, plus il augmente le scandale, et plus j'ai de sévérité. Cela eut fâcheux, reprit le Maître-d'hôtel, et mon ami seroit bien embarrassé s'il n'avoit pas une bonne main. Heureusement il écrit à ravir, et il se tire d'intrigue par ce talent. Je fus curieux de voir si l'écriture qu'on me vantoit, valoit mieux que la mienne. Le Licentié, qui en avoit sur lui, m'en montra une page que j'admirai. Il sembloit que ce fût une exemple de Maître-Ecrivain. En considérant une si belle écriture, il me vint une idée. Je priai Garcias de me laisser ce papier,

en lui disant que j'en pourrois faire quelque chose qui lui seroit utile; que je ne m'expliquois pas dans ce moment, mais que le lendemain je lui en dirois davantage. Le Licentié, à qui le Maître-d'hôtel avoit apparemment fait l'éloge de mon génie, se retira aussi content que s'il eût déjà été remis dans ses fonctions.

J'avois véritablement envie qu'il le fût, et dès le jour même j'y travaillai de la manière que je vais le dire. J'étois seul avec l'Archevêque. Je lui fis voir l'écriture de Garcias. Mon Patron en parut charmé. Alors profitant de l'occasion: Monseigneur, lui dis-je, puisque vous ne voulez pas faire imprimer vos homélies, je souhaiterois du moins qu'elles fussent écrites comme cela. Je suis satisfait de ton écriture, me repondit le Prelat, mais je t'avoue que je ne serois pas fâché d'voir de cette main-là une copie de mes Ouvrages. Votre Grandeur, lui repliquai-je, n'a qu'à parler. L'homme qui peint si bien, est un Licentié de ma connoissance. Il sera d'autant plus ravi de vous faire ce plaisir, qu'il pourra, par ce moyen, intéresser votre bonté à le tirer de la triste situation où il a le malheur de se trouver présentement.

Le Prelat ne manqua pas de demander comment se nommoit ce Licentié. Il s'appelle, lui dis-je, Louis Garcias. Il est au desespoir de s'être attiré votre disgrâce. Ce Garcias, interrompit-il, a, si je ne me trompe, été Aumônier dans un Couvent de Filles. Il a encousu les Censures Ecclésiastiques. Je me souviens encore des mémoires qui m'ont été donnés contre lui. Ses mœurs ne sont pas fort bonnes. Monseigneur, interrompis-je à mon tour, je n'entreprendrai point de le justifier, mais je sais qu'il a des ennemis. Il pretend que les Auteurs des mémoires que vous avez vus, se sont plus attachés à lui rendre de mauvais offices, qu'à dire la vérité. Cela peut être, reprit l'Archevêque. Il y a dans le monde des esprits bien dangereux. D'ailleurs, je veux que sa conduite n'ait pas toujours été irreprochable, il peut s'en être repenti, et enfin à tout péché miséricorde. Amène-moi ce Licentié, je lève l'interdiction.

C'est ainsi que les hommes les plus sévères rabattent de leur sévérité, quand leur plus cher intérêt s'y oppose. L'Archevêque accorda sans peine, au vain plaisir d'avoir ses Oeuvres bien écrites, ce qu'il avoit refusé aux plus

puissantes sollicitations. Je portai promptement cette nouvelle au Maître-d'hôtel, qui la fit savoir à son ami Garcias. Ce Licentié, dès le jour suivant, vint me faire des remercimens proportionnés à la grace obtenue. Je le présentai à mon Maître, qui se contenta de lui faire une légère reprimande, et lui donna des homélies à mettre au net. Garcias s'en acquita si bien, qu'il fut rétabli dans son ministère. Il obtint même la Cure de Gabie, gros bourg aux environs de Grenade.

CHAPITRE IV.

L'Archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort.

MANDIS que je rendois ainsi service aux uns et aux autres, Don Fernand de Leyva se disposoit à quitter Grenade. J'allai voir ce Seigneur avant son départ, pour le remercier de nouveau de l'excellent poste qu'il m'avoit procuré. Je lui en parus si satisfait, qu'il me dit : Mon cher Gil Blas, je suis ravi que vous soyez content de mon Oncle l'Archevêque. J'en suis charmé, lui répondis-je. Il a pour moi des bontés que je ne puis assez reconnoître. Il ne m'en falloit pas moins, pour me consoler de n'être plus auprès du Seigneur Don César et de son fils. Je suis persuadé, reprit-il, qu'ils sont aussi tous deux mortifiés de vous avoir perdu. Mais vous n'êtes pas peut-être séparés pour jamais. La fortune pourra quelque jour vous rassembler. Je n'entendis pas ces paroles sans m'attendrir. J'en soupirai, et je sentis dans ce moment-là que j'aiinois tant Don Alphonse, que j'aurois volontiers abandonné l'Archevêque, et les belles espérances qu'il m'avoit données, pour m'en retourner au château de Leyva, si l'on eût levé l'obstacle qui m'en avoit éloigné. Don Fernand s'apperçut des nouvemens qui m'agitoient, et m'en fut si bon gré qu'il m'embrassa, en me disant, que toute sa famille prendroit toujours part à ma destinée.

Deux mois après que ce Cavalier fut parti, dans le tems de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au Palais Episcopal. L'Archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y

n'y paroîssoit plus. Mais son esprit en reçut une n^e atteinte. Je le remarquai bien dès le premier Disc^o qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différe qu'il y avoit de celui-là aux autres assez sensible, p^{er} conclure que l'Orateur commençoit à baisser. J'attei encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en nir. Oh ! pour celle-là elle fut décisive. Tantô bon Pr^{el}at se rebattoit, tantôt il s'élevoit trop haut, descendoit trop bas. C'étoit un Discours diffus, une R^etorique de R^égent usé, une Capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart Auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent aussi gagés pour l'examiner, se disoient tous-bas les aux autres, voilà un Sermon qui sent l'apoplexie. Allez Monsieur l'Arbitre des Homélies, me dis-je alors à n^e même, préparez-vous à faire votre office. Vous vo que Monseigneur tombe. Vous devez l'en avertir, seulement comme dépositaire de ses pensées, mais enc de peur que quelqu'un de ses Amis ne fût assez franc p^{er} vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en riveroit : vous seriez biffé de son testament, où il y a doute pour vous un meilleur leg que la Bibliothèque Licentie^{re} Sédillo.

Après ces reflexions, j'en faisois d'autres toutes c^{ontr}aires. L'avertissement dont il s'agissoit, me paroîs délicat à donner. Je jugeois qu'un Auteur enteté des Ouvrages pourroit le recevoir mal ; mais rejettant c^{on} pensée, je me repré^{sen}tois qu'il étoit impossible qu'il prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d' manière si pressante. Ajoutons à cela, que je comp bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquavoit davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me terminai à parler.

Je n'étois plus embarrassé que d'une chose. Je ne vois de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'Orateur lui-même me tira de cet embarras, en me mandant ce qu'on disoit de lui dans le monde, et si étoit satisfait de son dernier discours. Je répondis q^u adminiroit toujours ses homélies, mais qu'il me sembloit la dernière n'avoit pas si bien que les autres affecté l'A^{uteur}. Comment donc, mon ami, repliqua-t-il, avec tonnem

tonnement, auroit-elle trouvé quelque Aristarque ? *Non, Monseigneur, lui repartis-je, non : ce ne sont pas des Ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer. Il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier Discours ne me paraît pas tout-à-fait de la force des précédens. Ne pensez-vous pas cela comme moi ?

Ces paroles firent pâlir mon Maître, qui me dit avec un souris forceé : Monsieur Gil Blas, cette Piece n'est donc pas de votre goût ? Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoi-qu'un peu au-dessous de vos autres Ouvrages. Je vous entendis, repliqua-t-il. Je vous parois baïser, n'est-ce pas ? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est tems que je songe à la retraite. Je n'aurois pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je nefais donc que lui obéir, et je la suplie très humblement de ne me point savorr mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise, que je vous la reproche ! Il faudroit que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher quelque modification pour ajuster les choses ; mais le moyen d'appaïser un Auteur irrité, et de plus, un Auteur accoutumé à s'entendre louer ? N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Aprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie, que celle qui n'a pas votre aprobation. Mon esprit, graces au Ciel, n'a encore rien perdu de sa vigueur. Desormais je choisirai mieux mes confidens. J'en veux de plus capable que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon Trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le Ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, Monsieur Gil Blas, je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec un peu plus de goût.

* Grand Critique au tems de Ptolémée Philadelphie.

C H A P.

C H A P I T R E V.

Du parti que prit Gil Blas après que l'Archevêque lui eut donné son congé. Par quel bazard il rencontra le Licentier qui lui avoit tant d'obligation, et quelles marques de reconnaissance il en reçut.

JE sortis du cabinet en maudissant le caprice, ou pour mieux dire la foiblesse de l'Archevêque, et plus en colère contre lui, qu'affligé d'avoit perdu ses bonnes grâces. Je doutai même quelque tems si j'irois toucher mes cent ducats; mais après y avoir bien réfléchi, je ne fus pas assez fort pour n'en rien faire. Je jugeai que cet argent ne m'ôteroit pas le droit de donner un ridicule à mon Prélat. A quoi je me promettois bien de ne pas manquer, toutes les fois qu'on mettroit devant moi ses homélies sur le tapis.

J'allai donc demander cent ducats au Trésorier, sans lui dire un seul mot de ce qui venoit de se passer entre son Maître et moi. Je cherchai ensuite Melchior de la Ronda, pour lui dire un éternel adieu. Il m'aimoit trop pour n'être pas sensible à mon malheur. Pendant que je lui en faisois le récit, je remarquois que la douleur s'imprimoit sur son visage. Malgré tout le respect qu'il devoit à Archevêque, il ne put s'empêcher de le blâmer. Mais comme dans la colère où j'étois, je jurai que le Prélat me le payeroit, et que je réjouïrois toute la ville à ses dépens, le sage Melchior me dit: Croyez moi, mon cher Gil Blas, dévorez plutôt votre chagrin. Les hommes du commun doivent toujours respecter les personnes de qualité, quelque sujet qu'ils ayent de s'en plaindre. Je conviens qu'il y a de foîs plats Seigneurs, qui ne méritent gueres qu'on ait de la considération pour eux; mais ils peuvent nuire, il faut les craindre.

Je remerciai le vieux valet de chambre du bon conseil qu'il me donnoit, et je lui promis d'en profiter. Après cela, il me dit: Si vous allez à Madrid, voyez-y Joseph Navarro mon neveu. Il est Chef d'Office chez le Seigneur Don Baltazar de Zuniga, et j'ose vous dire que c'est un garçon digne de votre amitié. Il est franc, vif, officieux, prévenant; je souhaite que vous fassiez connaissance ensemble. Je lui répondis que je ne manquerois pas d'aller voir

voir ce Joseph Navarro, sitôt que je serois à Madrid, où je comptois bien de retourner. Ensuite, je sortis du Palais Episcopal pour n'y remettre jamais le pied. Si j'eusse encore eu mon cheval, je serois peut-être parti sur le champ pour Tolede ; mais je l'avois vendu dans le tems de ma faveur, croyant que je n'en aurois plus besoin. Je pris le parti de louer une chambre garnie, faisant mon plan de demeurer encore un mois à Grenade, et de me rendre après cela auprès du Comte de Polan.

Comme l'heure du diner aprochoit, je demandai à mon hôtesse s'il n'y avoit pas quelque auberge dans le voisinage. Elle me répondit, qu'il y en avoit une excellente à deux pas de sa maison, que l'on y étoit bien servi, et qu'il y alloit quantité d'honnêtes gens. Je me la fis enseigner, et j'y fus bientôt. J'entrai dans une grande salle, qui ressemblloit assez à un Refectoire. Dix à douze hommes, assis à une longue table couverte d'une nappe mal propre, s'y entretenoient en mangeant chacun sa petite portion. L'on m'apporta la mienne, qui dans un autre tems sans doute m'auroit fait regreter la table que je venois de perdre. Mais j'étois alors si piqué contre l'Archevêque, que la frugalité de mon auberge me paroissoit préférable à la bonne chère qu'on faisoit chez lui. Je blâmois l'abondance des mets dans les repas, et raisonnant en Docteur de Valladolid : Malheur, disois-je, à ceux qui frequentent ces tables pernicieuses, où il faut sans-cesse être en garde contre sa sensualité, de peur de trop charger son estomac. Pour peu que l'on mange, ne mange-t-on pas toujours assez ? Je louois, dans ma mauvaise humeur, des Aphorismes que j'avois jusqu'alors fort négligés.

Dans le tems que expédiois mon ordinaire, sans craindre de passer les bornes de la temperance, le Licentié Louis Garcias, devenu Curé de Gabie, de la manière que je l'ai dit ci-devant, arriva dans la salle. Du moment qu'il m'apperçut, il vint me saluer d'un air empressé, ou plutôt en faisant toutes les démonstrations d'un homme qui sent une joie excessive. Il me serra entre ses bras, et je fus obligé d'essuyer un très long compliment sur le service que je lui avois rendu. Il me fatiguoit à force de se montrer reconnoissant. Oh vive Dieu ! mon cher Patron, puisque ma bonne fortune veut que je vousrencontre, nous ne nous separerons point sans boire. Mais comme il n'y

a pas de bon vin dans cette auberge, je vous menérai, s'il vous plaît, après notre petit diner, dans un endroit où je vous régalerai d'une bouteille de Lucéne des plus secs et d'un Muscat de Foncarral exquis. Il faut que nous fassions cette débauche. Que n'ai-je le bonheur de vous posséder quelques jours seulement dans mon Presbytère de Gabie! Vous y seriez reçu comme un généreux Mécene, à qui je dois la vie aisée et tranquille que j'y mène.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on lui apporta sa portion. Il se mit à manger, sans pourtant cesser de me dire par intervalles quelque chose de flatteur. Je saisis ce tems-là pour parler à mon tour. Et comme il n'oublia pas de me demander des nouvelles de son ami le Maître-d'hôtel, je ne lui fis point un mystère de ma sortie de l'Archevêché. Je lui contai même jusqu'aux moindres circonstances de ma disgrâce, qu'il écouta fort attentivement. Après tout ce qu'il venoit de me dire, qui ne se seroit pas attendu à l'entendre, pénétré d'une douleur reconnoissante, déclamer contre l'Archevêque ; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Il devint froid, rêveur, acheva de diner sans me dire une parole, puis se levant de table brusquement, il me salua d'un air glacé et disparut. L'ingrat ne me voyant plus en état de lui être utile, s'épargnoit jusqu'à la peine de me cacher ses sentimens. Je ne fis que rire de son ingratitudé, et le regardant avec tout le mépris qu'il méritoit, je lui criai d'un ton assez haut pour en être entendu : holà ho ! sage Aumônier de Religieuses, allez faire rafraîchir ce délicieux vin de Lucéne dont vous m'avez fait fête.

CHAPITRE VI.

Gil Blas va voir jouer les Comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jeta la vue d'une Actrice, et de ce qu'il en arriva.

Garcias n'étoit pas hors de la salle, qu'il y entra deux Cavaliers fort proprement vêtus, qui vinrent s'asseoir auprès de moi. Ils commencèrent à s'entretenir des Comédiens de la Troupe de Grenade, et d'une Comédie nouvelle qu'on jouoit alors. Cette Pièce, suivant leurs discours, faisoit grand bruit dans la ville. Il me

prit

prit envie de l'aller voir représenter dès ce jour-là. Je n'avois point été à la Comédie, depuis que j'étois à Grenade. Comme j'avois presque toujours demeuré à l'Archevêché où ce spectacle étoit frappé d'anathème, je n'avois eu garde de me donner ce plaisir-là. Les honiélies avoient fait tout mon amusement.

Je me rendis donc dans la salle des Comédiens lorsqu'il en fut tems, et j'y trouvai une nombreuse assemblée. J'entendis faire autour de moi des dissertations sur la Pièce avant qu'elle commençât, et je remarquai que tout le monde se mêloit d'en juger. L'un se déclaroit pour, l'autre contre. A-t-on jamais vu un Ouvrage mieux écrit & disoit-on à ma droite. Le pitoyable stile ! s'écrioit-on à ma gauche. En vérité s'il y a bien de mauvais Auteurs, il faut convenir qu'il y a encore plus de mauvais Critiques. Et quand je pense aux dégoûts que les Poëtes Dramatiques ont à essuyer, je m'étonne qu'il y en ait d'assez hardis pour braver l'ignorance de la Multitude, et la censure dangereuse des Demi-savans, qui corrompent quelquefois le jugement du Public.

Enfin, le *Gracioso* se présenta pour ouvrir la scène. Dès-qu'il parut, il excita un battement de mains général. Ce qui me fit connoître que c'étoit un de ces Acteurs gâtés, à qui le Parterre pardonne tout. Effectivement ce Comédien ne disoit pas un mot, ne faisoit pas un geste, sans s'attirer des applaudissements. On lui marquoit trop le plaisir que l'on prenoit à le voir. Aussi en abusoit-il. Je m'aperçus qu'il s'oublloit quelquefois sur la scène, et mettoit à une trop forte épreuve la prévention où l'on étoit en sa faveur. Si l'on eût siflé au-lieu de crier miracle, on lui auroit souvent rendu justice.

On battit aussi des mains à la vue de quelques autres Acteurs, et particulièrement d'une Actrice qui faisoit un rôle de Suivante. Je m'attachai à la considérer, et il n'y a point de termes qui puissent exprimer quelle fut ma surprise, quand je reconnus en elle Laure, ma chère Laure, que je croyois eucore à Madrid auprès d'Arsénic. Je ne pouvois douter que ce ne fût elle. Sa taille, ses traits, le sonde sa voix, tout m'assuroit que je ne me trompois point. Cependant, comme si je me fusse défié du rapport de mes yeux et de mes oreilles, je demandai son nom à un Cavalier qui étoit à côté de moi. He ! de quel païs venez-vous,

vous, me dit-il? Vous êtes apparemment un nouveau débarqué, puisque vous ne connaissez pas la belle Estelle.

La ressemblance étoit trop parfaite pour prendre le change. Je compris bien que Laure en changeant d'état avoit aussi changé de nom. Et curieux de savoir ses affaires, car le Public n'ignore gueres celles des Personnes de Théâtre, je m'informai du même homme, si cette Estelle avoit quelque amant d'importance. Il me répondit que depuis deux mois il y avoit à Grenade un Grand-Seigneur Portugais, nommé le Marquis de Marialva, qui faisoit beaucoup de dépense pour elle. Il m'en auroit dit davantage, si je n'eusse pas crain de le fatiguer de mes questions. J'étois plus occupé de la nouvelle que ce Cavalier venoit de m'aprendre, que de la Comédie; et qui m'est demandé le sujet de la Pièce quand je sortis, m'auroit fort embarrassé. Je ne faisois que rêver à Laure, à Estelle, et je me promettois bien d'aller chez cette Actrice le jour suivant. Je n'étois pas sans inquiétude sur la réception qu'elle me feroit. J'avois lieu de penser que ma vue ne lui feroit pas grand plaisir, dans la situation brillante où étoient ses affaires. Je jugeois même qu'une si bonne Comédiennne, pour se venger d'un homme dont certainement elle avoit sujet d'être mécontente, pourroit bien ne pas faire semblant de le connoître. Tout cela ne me rebuta point. Après un léger repas, car on n'en faisoit pas d'autres dans mon auberge, je me retirai dans ma chambre, très impatient d'être au lendemain.

Je dormis peu cette nuit, et je me levai à la pointe du jour. Mais comme il me sembla que la Maîtresse d'un Grand-Seigneur ne devoit pas être visible de si bon matin, je passai trois ou quatre heures à me parer, à me faire raser, poudrer, et parfumer. Je voullois me présenter devant elle dans un état qui ne lui donnât pas lieu de rougir en me revoyant. Je sortis sur les dix heures, et me rendis chez elle, après avoir été demander sa demeure à l'Hôtel des Comédiens. Elle logeoit dans une grande maison, où elle occupoit le premier appartement. Je dis à une femme de chambre qui vint m'ouvrir la porte, qu'un jeune homme souhaitoit de parler à la Dame Estelle. La femme de chambre rentra pour m'annoncer, et j'entendis aussitôt sa Maîtresse, qui lui dit d'un ton de voix fort élevé: Qui est-il ce jeune-homme? Que me veut-il? Qu'on le fasse entrer.

Je jugeai par là que j'avois mal pris mon tems, que som
amant Portugais étoit à sa toilette, et qu'elle ne parloit si
haut que pour lui persuader qu'elle n'étoit pas fille à rece-
voir des messages suspects. Ce que je pensois étoit vé-
table. Le Marquis de Marialva passoit avec elle presque
toutes les matinées. Je m'attendois à un mauvais com-
pliment, lorsque cette originale Actrice, me voyant pa-
roître, accourut à moi les bras ouverts, en s'écriant : Ah !
mon frère, est-ce vous que je vois ? A ces mots, elle
m'embrassa à plusieurs reprises. Puis se tournant vers le
Portugais : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si en votre
présence je cède à la force du sang. Après trois ans d'ab-
sence, je ne puis revoir un frère que j'aime tendrement,
sans lui donner des marques de mon amitié. Hé bien,
mon cher Gil Blas, continua-t-elle en m'apostrophant de
nouveau, dites-moi des nouvelles de la famille, dans quel
état l'avez-vous laissée ?

Ce discours m'embarrassa d'abord, mais j'y démêlai bien-
tôt les intentions de Laure ; et secondeant son artifice, je
lui répondis d'un air accommodé à la scène que nous al-
lions jouer tous deux : Graces au Ciel, ma sœur, nos pa-
rents sont en bonne santé. Je ne doute pas, reprit-elle,
que vous ne soyez étonné de me voir Comédienne à Gre-
nade, mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Il y
a trois années, comme vous savez, que mon Pere crut m'é-
tablir avantageusement, en me donnant au Capitaine Don
Antonio Coello, qui m'amena des Asturias à Madrid, où il
avoit pris naissance. Six mois après que nous y fûmes
arrivés, il eut une affaire d'honneur, qu'il s'attira par son
humeur violente. Il tua un Cavalier qui s'étoit avisé de
faire quelque attestation à moi. Le Cavalier appartenoit à
des personnes de qualité qui avoient beaucoup de crédit.
Mon mari, qui n'en avoit gueres, se sauva en Catalogne,
avec tout ce qui se trouva au logis de piergeries et d'argent
comptant. Il s'embarqua à Barcelone, passa en Italie, se
mit au service des Vénitiens, et perdit enfin la vie dans la
Morée, en combattant contre les Turcs. Pendant ce tems-
là, une Terre que nous avions pour tout bien, fut confis-
quée et je devins une Douairière des plus minces. A quoi
me résoudre dans une si fâcheuse extrémité ? Il n'y avoit
pas moyen de m'en retourner dans les Asturias. Qu'y
avois-je fait ? Je n'aurois reçu de ma famille, que des

condoléances pour toute consolation. D'un autre côté, j'avois été trop bien élevée pour être capable de me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer? Je me suis fait Comédienne pour conserver ma réputation.

Il me prit une si forte envie de rire, lorsque j'entendis Laure finir ainsi son roman, que je n'eus pas peu de peine à m'en empêcher. J'en vins pourtant à bout, et même je lui dis d'un air grave : Ma sœur, j'aprouve votre conduite, et je suis bien aise de vous retrouver à Grenade si honnêtement établie.

Le Marquis de Marialva, qui n'avoit pas perdu un mot de tous ses discours, prit au pié de la lettre ce qu'il plut à la veuve de Don Antonio de débiter. Il se mêla même à l'entretien. Il me demanda si j'avois quelque emploi à Grenade ou ailleurs. Je doutai un moment si je mentirois ; mais ne jugeant pas cela nécessaire, je dis la vérité. Je contai de point en point comment j'étois entré à l'Archevêché, et de quelle façon j'en étois sorti, ce qui divertit infiniment le Seigneur Portugais. Il est vrai que, malgré la promesse faite à Melchior, je m'égayai un peu aux dépens de l'Archevêque. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que Laure, qui s'imaginoit que je composois une fable à son exemple, faisoit des éclats de rire, qu'elle n'auroit pas faits, si elle eût su que je ne mentirois point.

Après avoir achevé mon récit, que je finis par la chambre que j'avois louée, on vint avertir qu'on avoit servi. Je voulus aussitôt me retirer pour aller dîner à mon auberge, mais Laure m'arrêta. Quel est votre dessein, mon frere, me dit-elle ? Vous dînerez avec moi. Je ne souffrirai pas même que vous soyez plus longtems dans une chambre garnie. Je prétens que vous mangiez dans ma maison, et que vous y logiez. Faites apporter vos hardes ce soir, il y a ici un lit pour vous.

Le Seigneur Portugais, à qui peut-être cette hospitalité ne faisoit pas plaisir, prit alors la parole, et dit à Laure : Non, Estelle, vous n'êtes pas logée assez commodément pour recevoir quelqu'un chez vous. Votre frere, ajouta-t-il, me paroit un joli garçon ; et l'avantage qu'il a de vous toucher de si près, m'intéresse pour lui. Je veux le prendre à mon service. Ce sera celui de mes secrétaires que je cherirai le plus. J'en ferai mon homme de confiance.

Qu'il ne manque pas de venir dès cette nuit coucher chez moi, j'ordonnerai qu'on lui prépare un logement. Je lui donne quatre cens ducats d'apointemens ; et si, dans la suite j'ai sujet, comme je l'espère, d'être content de lui, je le mettrai en état de se consoler d'avoir été trop sincère avec son Archevêque.

Les remercimens que je fis là-dessus au Marquis, furent suivis de ceux de Laure, qui enchérissent sur les miens. Ne parlons plus de cela, interrompit-il, c'est une affaire finie. En disant cela, il salua sa Princesse de Théâtre, et sortit. Elle me fit aussitôt passer dans un cabinet, où se voyant seule avec moi : J'étoufferois, s'écria-t-elle, si je résistois plus long-tems à l'envie que j'ai de rire. Alors elle se renversa dans un fauteuil, et se tenant les côtés, s'abandonna, comme une folle, à des ris immodérés. Il me fut impossible de ne pas suivre son exemple, et quand nous nous en fîmes bien donné : Ayoue, Gil Blas, me dit-elle, que nous venons de jouer une plaisante comédie. Mais je ne m'attendois pas au dénouement. J'avois dessin seulement de te ménager dans ma maison une table et un logement ; et c'est pour te les offrir avec bienféance, que je t'ai fait passer pour mon frere. Je suis ravi que le hazard t'ai présenté un si bon poste. Le Marquis de Marialva est un Seigneur généreux, qui fera plus encore pour toi qu'il n'a promis de faire. Une autre, que moi, poursuivit-elle, n'auroit peut-être pas reçu si gracieusement un homme qui quitte ses amis sans leur dire adieu. Mais je suis de ces bonnes pâtes de filles, qui revoient toujours avec plaisir un fripon qu'elles ont aimé.

Je demeurai d'accord de bonne-foi de mon impolitesse, et je lui en demandai pardon. Après quoi elle me conduisit dans une salle à manger très propre. Nous nous mêmes à table ; et comme nous avions pour témoins une femme de chambre et un laquais, nous nous traitâmes de frere et de sœur. Lorsque nous eûmes diné nous repassâmes dans le même cabinet où nous nous étions entretenus. Là, mon incomparable Laure se livrant à toute sa gayeté naturelle, me demanda compte de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Je lui en fis un fidèle rapport ; et quand j'eus satisfait sa curiosité, elle contenta la mienne, en me faisant le récit de son histoire dans ces termes.

C H A P I T R E . V I L

Histoire de Laure.

JE vais te conter, le plus succinctement qu'il me sera possible, par quel hazard j'ai embrassé la profession Comique.

Après que tu m'eus si honnêtement quittée, il arriva de grands évènemens. Arsénie ma Maitresse, plus fatiguée que dégoûtée du Monde, abjura le Théâtre, et m'envoya avec elle à une belle Terre qu'elle venoit d'acheter auprès de Zamora en monnoies étrangères. Nous eûmes bientôt fait des connoissances dans cette ville-là. Nous y allions assez souvent. Nous y passions un jour ou deux. Nous venions ensuite nous renfermer dans notre château.

Dans un de ces petits voyages, Don Felix Maldonado, fils unique du Corrégidor, me vit par hazard, et je lui plus. Il chercha l'occasion de me parler sans témoins ; et pour ne te rien celer, je contribuai un peu à la lui faire trouver. Le Cavalier n'avoit pas vingt ans. Il étoit beau comme l'Amour même, fait à peindre, et plus séduisant encore par ses manières galantes et généreuses, que par sa figure. Il m'offrit de si bonne grace, et avec tant d'instances, un gros brillant qu'il avoit au doigt, que je ne pus me défendre de l'accepter. Je ne me sentois pas d'aise d'avoir un Galant si aimable. Mais quelle imprudence aux Grisettes de s'attacher aux Enfans de famille dont les Pères ont de l'autorité ! Le Corrégidor, le plus sévere de ses pareils, averti de notre intelligence, se hâta d'en prévenir les suites. Il me fit enlever par une troupe d'Alguazils, qui me menèrent, malgré mes cris, à l'Hôpital de la Pitié.

Là, sans autre forme de procès, la Supérieure me fit ôter ma bague et mes habits, et revêtir d'une longue robe de serge grise, ceinte par le milieu d'une large courroie de cuir noir, d'où pendoit un rosaire à gros grains, qui me descendoit jusqu'aux talons. On me conduisit après cela dans une salle, où je trouvai un vieux Moine, de je ne sai quel Ordre, qui se mit à me prêcher la pénitence, à peu près comme la Dame Léonarda l'exhorta dans le souterrain à la patience. Il me dit que j'avois bien de l'obligation aux personnes qui me faisoient enfermer, qu'elles m'avoient

voient rendu un grand service en me tirant des filets du Démon. J'avouerai franchement mon ingratitudo : bien loin de me sentir redevable à ceux qui m'avoient fait ce plaisir-là, je les chargeois d'imprécations.

Je passai huit jours à me désoler ; mais le neuvième, car je comptois jusqu'aux minutes, mon sort parut vouloir changer de face. En traversant une petite cour, je rencontrais l'Oeconomie de la Maison, personnage à qui tout étoit soumis. La Supérieure même lui obéissoit. Il ne rendoit compte de son Oeconomat qu'au Corrégidor, de qui seul il dépendoit, et qui avoit une entière confiance en lui. Il se nommoit Pédro Zendono ; et le Bourg de Sal-sédon en Biscaye l'avoit vu naître. Représente-toi un grand homme pâle et décharné, une figure à servir de modèle pour peindre le Bon Larron. A peine paroissoit-il regarder les Sœurs. Tu n'as jamais vu de face si hypocrite, quoique tu ayes demeuré à l'Archevêché.

Je rencontrais donc, poursuivit-elle, le Seigneur Zendono, qui m'arrêta en me disant : Consolez-vous, ma fille, je suis touché de vos malheurs. Il n'en dit pas davantage, et il continua son chemin, me laissant faire les commentaires qu'il me plaïroit sur un texte si laconique. Comme je le croyois homme de bien, je m'imaginais bonnement qu'il s'étoit donné la peine d'examiner pourquoi j'avois été enfermée, et que ne me trouvant pas assez coupable pour meriter d'être traitée avec tant d'indignité, il vouloit me servir auprès du Corrégidor. Je ne connoissois pas le Biscayen. Il avoit bien d'autres intentions. Il rouloit dans son esprit un projet de voyage, dont il me fit confidence quelques jours après : Ma chère Laure, me dit-il, je suis si sensible à vos peines, que j'ai résolu de les finir. Je n'ignore pas que c'est vouloir me perdre, mais je ne suis plus à moi. Je prétends dès demain vous tirer de votre prison, et vous conduire moi-même à Madrid. Je veux tout sacrifier au plaisir d'être votre libérateur.

Je pensai m'évanouir de joie à ces paroles de Zendono, qui jugeant par mes remerciemens que je ne demandois pas mieux que de me sauver, eut l'audace le jour suivant de m'enlever devant tout le monde, ainsi que je vais le rapporter. Il dit à la Supérieure qu'il avoit ordre de me mener au Corrégidor, qui étoit à une Maison de Plaisance à deux lieues de la ville, et il me fit effrontément monter avec lui

lui dans une chaise de poste tirée par deux bonnes mules qu'il avoit achetées exprès. Nous n'avions pour tous domestiques qu'un valet qui conduissoit la chaise, et qui étoit entièrement dévoué à l'Oeconome. Nous commençâmes à rouler, non du côté de Madrid, comme je me l'imaginois, mais vers les frontières de Portugal, où nous arrivâmes en moins de tems qu'il n'en falloit au Corrégidor de Zamora pour apprendre notre fuite, et mettre ses levriers sur nos traces.

Avant que d'entrer dans Bragance, le Biscayen me fit prendre un habit de Cavalier, dont il avoit eu la précaution de se pourvoir ; et me comptant embarquée avec lui, il me dit dans l'hôtellerie où nous allâmes loger : Belle Laure, ne me sachez pas mauvais gré de vous avoir amenée en Portugal. Le Corrégidor de Zamora nous fera chercher dans notre patrie, comme deux criminels à qui l'Espagne ne doit point accorder d'asyle. Mais, ajouta-t-il, nous pouvons nous mettre à couvert de son ressentiment dans ce Royaume étranger, quoiqu'il soit maintenant soumis à la domination Espagnole. Nous y serons du moins plus en sûreté que dans notre País. Suivez un homme qui vous adore. Allons nous établir à Coïmbre. Là je me ferai Espion du Saint Office, et à l'ombre de ce Tribunal redoutable, nous verrons couler nos jours dans de tranquilles plaisirs.

Une proposition si vive me fit connoître que j'avois affaire à un Chevalier, qui n'aimoit pas à servir de conducteur aux Infantes pour la gloire de la Chevalerie. Je compris qu'il comptoit beaucoup sur ma reconnoissance, et plus encore sur ma misère. Cependant, quoique ces deux choses me parlent en sa faveur, je rejettai fièrement ce qu'il me proposoit. Il est vrai que de mon côté j'avois deux fortes raisons pour me montrer si réservée. Je ne me sentois point de goût pour lui, et je ne le croyois pas riche. Mais lorsque revenant à la charge, il s'offrit à m'épouser au préalable, et qu'il me fit voir réellement que son Oeconomat l'avoit mis en fonds pour longtems, je ne le céle pas, je commençai à l'écouter. Je fus ébloui de l'or et des pierreteries qu'il étala devant moi, et j'éprouvai que l'intérêt sait faire des métamorphoses aussi bien que l'amour. Mon Biscayen devint peu à peu un autre homme à mes yeux. Son grand corps sec prit la forme d'une taille fine ; son teint

qu'ils représenteroient, *La famosa Comedia El Embaxador de Sir mismo*, composée par Lope de Vega Carpio.

Parmi les Actrices qui parurent sur la scène, je démentis une de mes anciennes amies. Je reconnus Phénice, cette grosse r'jouie que tu as vu femme de chambre de Florimonde, et avec qui tu as quelquefois soupé chez Arsenie. Je savois bien que Phénice étoit hors de Madrid depuis plus de deux ans, mais j'ignorois qu'elle fût Comédienne. J'avois une impatience de l'embrasser, qui me fit trouver la Pièce fort longue. C'étoit peut-être aussi la faute de ceux qui la représentoient, et qu'ils ne jouoient pas assez bien ou assez mal pour m'amuser. Car pour moi qui suis une rieuse, je t'avouerai qu'un Acteur parfaitement ridicule ne me divertit pas moins qu'un excellent.

Enfin, le moment que j'attendois étant arrivé, c'est-à-dire la fin de *la famosa Comedia*, nous allâmes, ma veuve et moi, derrière le Théâtre, où nous apperçumes Phénice qui faisoit la toute aimable, et écoutoit en minaudant le doux ramage d'un jeune Oiseau, qui s'étoit apparemment laissé prendre à la glu de sa déclamation. Sitôt qu'elle m'eut remarquée, elle le quitta d'un air gracieux, vint à moi les bras ouverts, et me fit toutes les amitiés imaginables. Nous nous témoignâmes mutuellement la joie que nous avions de nous revoir ; mais le tems et le lieu ne nous permettant pas de nous répandre en longs discours, nous remimes au lendemain à nous entretenir chez elle plus amplement.

Le plaisir de parler est une des plus vives passions des Femmes. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, tant j'avais d'envie d'être aux prises avec Phénice, et de lui faire questions sur questions. Dieu sait si je fus paresseuse à me lever, pour me rendre où elle m'avoit enseigné qu'elle demeuroit. Elle étoit logée, avec toute la Troupe, dans un grand hôtel garni. Une servante, que je rencontrais en entrant, et que je pria de me conduire à l'appartement de Phénice, me fit monter à un corridor, le long duquel regnoient dix à douze petites chambres, séparées seulement par des cloisons de sapin, et occupées par la Bande joyeuse. Ma conductrice frappa à une porte, que Phénice, a qui la langue demangeoit autant qu'à moi, vint ouvrir. A peine nous donnâmes-nous le tems de nous asscoir

asseoir pour caqueter. Nous voilà en train d'en découdre. Nous avions à nous interroger sur tant de choses, que les demandes et les réponses se succédoient avec une volubilité surprenante. .

Après avoir raconté nos avantures de part et d'autre, et nous être instruites de l'état présent de nos affaires, Phénice me demanda quel parti je voulois prendre. Je lui répondis que j'avois résolu, en attendant mieux, de me placer auprès de quelque Fille de qualité. Fy donc, s'écria mon amie, tu n'y penses pas. Est-il possible, ma mignonne, que tu ne sois pas encore dégoutée de la servitude ? N'es-tu pas lasse de te voir soumise aux volontés des autres, de respecter leurs caprices, de t'entendre gronder ; en un mot d'être esclave ? Que n'embrasses-tu, à mon exemple, la Vie Comique ? Rien n'est plus convenable aux personnes d'esprit qui manquent de bien et de naissance. C'est un état qui tient un milieu entre la Noblesse et la Bourgeoise, une condition libre et affranchie des bienséances les plus incommodes de la Société. Nos revenus nous sont payés en espèces par le Public, qui en possède le fonds. Nous vivons toujours dans la joie, et dépensons notre argent comme nous le gagnons.

Le Théâtre, poursuivit-elle, est favorable, sur tout aux Femmes. Dans le temps que je demeurois chez Florimonde (j'en rougis quand j'y pense) j'étois réduite à écouter les Gagistes de la Troupe du Prince, pas un honnête-homme ne faisoit attention à ma figure. D'où vient cela ? C'est que je n'étois point en vue. Le plus beau tableau qui n'est pas dans son jour, ne frappe point. Mais depuis que je suis sur mon piédestal, c'est-à-dire sur la Scène, quel changement ! Je vois à mes trousses la plus brillante Jeunesse des villes par où nous passons. Une Comédienne a donc beaucoup d'agrément dans son métier. Si elle est sage, je veux dire si elle ne favorise qu'un Amant à-la-fois, cela lui fait tout l'honneur du monde, on loue sa retentie, et lorsqu'elle change de Géant, on la regarde comme une véritable veuve qui se remarie. Encore voit-on celle-ci avec mépris, quand elle convole en troisièmes noces. On diroit qu'elle blesse la délicatesse des hommes. Au-lieu que l'autre semble devenir plus précieuse, à mesure qu'elle grossit le nombre

de ses favoris. Après cent galanteries, c'est un ragoût de Seigneur.

A qui dites-vous cela, interrompis-je en cet endroit ? Pensez-vous que j'ignore ces avantages ? Je me les suis souvent représentés, et ils ne flattent que trop une fille de mon caractère. Je me sens même de l'inclination pour la Comédie, mais cela ne suffit pas. Il faut du talent, et je n'en ai point. J'ai quelquefois voulu réciter des tirades de Pièces devant Arsénie, elle n'a pas été contente de moi, cela m'a dégoûtée du métier. Tu n'es pas difficile à rebuter, reprit Phénice. Ne sais-tu pas que ces grandes Actrices-là sont ordinairement jalouses ? Elles craignent, malgré toute leur vanité, qu'il ne vienne des sujets qui les effacent. Enfin, je ne m'en rapporterois pas là-dessus à Arsénie, elle n'a pas été sincère. Je te dirai moi, sans flatterie, que tu es née pour le Théâtre. Tu as du naturel, l'action libre et pleine de grâce, le son de la voix doux, une bonne poitrine, et avec cela un minois. Ah, friponne, que tu charmeras de Cavaliers, si tu te fais Comédienne !

Elle me tint encore d'autres discours séduisans, et me fit declamer quelques Vers, seulement pour me faire juger moi-même de la belle disposition que j'avois à débiter du Comique. Lorsqu'elle m'eut entendue, ce fut bien autre chose. Elle me donna de grands applaudissements, et me mit au-dessus de toutes les Actrices de Madrid. Après cela, je n'aurois pas été excusable de douter de mon mérite. Arsénie demeura atteinte et convaincue de jalouse et de mauvaise foi. Il me fallut convenir que j'étois un sujet tout admirable. Deux Comédiens, qui arriverent dans le moment, et devant qui Phénice m'obligea de répeter les Vers que j'avois déjà récités, tombèrent dans une espèce d'extase, d'où ils ne sortirent que pour me combler de louanges. Sérieusement, quand ils se seroient défié tous trois à qui me loueroit davantage, ils n'auroient pas employé d'expressions plus hyperboliques. Ma modestie me fut point à l'épreuve de tant d'éloges. Je commençai à croire que je valois quelque chose, et voilà mon esprit tourné du côté de la Comédie.

Oh ça, ma chère, dis-je à Phénice, c'en est fait. Je veux suivre ton conseil, et entrer dans la Troupe, si elle l'a pour agréable. A ces paroles, mon amie transportée de joie m'embrassa, et ses deux camarades ne me parurent

reut pas moins ravis qu'elle, de me voir dans ces sentiments. Nous convinmes que le jour suivant je me rendrois au Théâtre dans la matinée, et ferois voir à la Troupe assemblée le même Échantillon que je venois de montrer de mon talent. Si j'avois fait concevoir une avantageuse opinion de moi chez Phénice, tous les Comédiens en jugerent encore plus favorablement, lorsque j'eus dit, en leur présence, une vingtaine de Vers seulement. Ils me reçurent volontiers dans leur Compagnie, après quoi je ne fus plus occupée que de mon début. Pour le rendre plus brillant, j'employai tout ce qui me restoit d'argent de ma bague, et si je n'en eus pas assez pour me mettre superbement, du moins je trouvai l'art de suppléer à la magnificence par un goût galant.

Je parus enfin sur la scène pour la première fois. Quels battemens de mains ! quels éloges ! Il y a de la modération, mon ami, à te dire simplement que je ravis les spectateurs. Il faudroit avoir été témoin du bruit que je fis à Séville, pour y ajouter-foi. Je devins l'entretien de toute la ville, qui, pendant trois semaines entières, vint en foule à la Comédie ; desorte que la Troupe rappella, par cette nouveauté, le Public qui commençoit à l'abandonner. Je débutai donc d'une manière qui charma tout le monde. Or débuter ainsi, c'étoit comme si j'eusse fait afficher que j'étois à donner au plus offrant et dernier enchérisseur. Vingt Cavaliers, de toute sorte d'âges, s'offrirent à l'envi à prendre soin de moi. Si j'eusse suivi mon inclination, j'aurois choisi le plus jeune et le plus joli : mais nous ne devons, nous autres, consulter que l'intérêt et l'ambition, lorsqu'il s'agit de nous établir. C'est pourquoi Don Ambrosio de Nilana, homme déjà vieux et mal fait, mais riche, généreux, et l'un des plus puissans Seigneurs d'Andalousie, eut la préférence. Il est vrai que je la lui fis bien acheter. Il me loua une bonne maison, la meubla très magnifiquement, me donna un bon cuisinier, deux laquais, une femme de chambre, et mille ducats par mois à dépenser. Il faut ajouter à cela de riches habits, avec une assez grande quantité de piergeries.

Quel changement dans ma fortune ! Mon esprit ne put le soutenir. Je me parus tout-à-coup à moi-même une autre personne. Je ne m'étonne plus, s'il y a des filles

qui oublient en peu de tems le néant et la misère d'où un caprice de Seigneur les a tirées. Je t'en fais un aveu sincère. Les applaudissemens du Public, les discours flateurs que j'entendois de toutes parts, et la passion de Don Ambrosio m'inspirent une vanité qui alla jusqu'à l'extravagance. Je regardai mon talent comme un titre de noblesse. Je pris les airs d'une femme de qualité. Et devenant aussi avare de regards agaçans, que j'en avois jusqu'alors été prodigue, je résolus de n'arrêter ma vue que sur des Ducs, des Comtes, ou des Marquis.

Le Seigneur de Nisana venoit souper chez moi tous les soirs, avec quelques uns de ses amis. De mon côté, j'avois soin d'assembler les plus agreeantes de nos Comédiennes, et nous passions une bonne partie de la nuit à rire et à boire. Je m'accommodois fort d'une vie si agréable, mais elle ne dura que six mois. Les Seigneurs sont sujets à changer; sans cela ils seroient trop aimables. Don Ambrosio me quitta pour une jeune Conquête Grenadine, qui venoit d'arriver à Séville avec des graces et le talent de les mettre à profit. Je n'en fus pourtant affligée que vingt-quatre heures. Je choisis, pour remplir sa place, un Cavalier de vingt-deux ans, Doa Louis d'Alcacer, à qui peu d'Espagnols pouvoient être comparés pour la bonne mine.

Tu me demanderas sans-doute, et tu auras raison, pourquoi je pris pour Amant un si jeune Seigneur, moi qui en connoissois les conséquences. Mais, outre que Don Louis n'avoit plus ni Pere ni Mère, et qu'il jouissoit déjà de son bien, je te dirai que ces conséquences ne sont à craindre que pour les Filles d'une condition servile, ou pour de malheureuses Avanturières. Les Femmes de notre profession sont des personnes titrées. Nous ne sommes point responsables des effets que produisent nos charmes. Tant pis pour les familles dont nous plumons les héritiers.

Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, d'Alcacer et moi, que jamais aucun amour n'a, je crois, égalé celui dont nous nous laissâmes enflammer tous deux. Nous nous aimions avec tant de fureur, qu'il sembloit qu'on eût jetté un sort sur nous. Ceux qui savoient notre intelligence, nous croyoient les plus heureux amans du monde, et nous en étions peut-être les plus malheureux. Si Don Louis avoit une figure toute aimable, il étoit en même tems si jaloux, qu'il me désoloit à chaque in-

instant par d'injustes soupçons. Il ne me servoit de rien, pour m'accommoder à sa faiblesse, de me contraindre jusqu'à n'osier envisager un homme ; sa défiance, ingénieuse à me trouver des crimes, rendoit ma contrainte inutile. Nos plus tendres entretiens étoient toujours mêlés de querelles. Il n'y eut pas moyen d'y résister. La patience nous échappa de part et d'autre, et nous rompîmes à l'aimable. Croiras-tu bien que le dernier jour de notre commerce en fut le plus charmant pour nous. Tous deux également fatigués des maux que nous avions soufferts, nous ne fîmes éclater que de la joie dans nos adieux. Nous étions comme deux misérables Captifs, qui recouvrent leur liberté après un rude esclavage.

Depuis cette aventure, je suis bien en garde contre l'amour. Je ne veux plus d'attachement qui trouble mon repos. Il ne nous fied point à nous de soupirer comme les autres. Nous ne devons pas sentir en particulier une passion, dont nous faisons voir en public le ridicule.

Je donnois pendant ce tems-là de l'occupation à la Renommée. Elle répandoit par-tout que j'étois une Actrice inimitable. Sur la foi de cette Déesse, les Comédiens de Grenade m'écrivirent, pour me proposer d'entrer dans leur Troupe. Et pour me faire connoître que la proposition n'étoit pas à rejeter, ils m'envoyèrent un état de leurs frais journaliers et de leurs abonnemens, par lequel il me parut que c'étoit un parti avantageux pour moi. Aussi je l'acceptai, quoique dans le fond je fusse fâchée de quitter Phénice et Dorothée, que j'aimois autant qu'une femme est capable d'en aimer d'autre. Je laissai la première à Séville, occupée à fondre la vaisselle d'un petit Marchand Orfèvre, qui vouloit, par vanité, avoir une Comédienne pour Maîtresse. J'ai oublié de te dire, qu'en m'attachant au Théâtre je changeai, par fantaisie, le nom de Laure en celui d'Estelle ; et c'est sous ce dernier nom que je partis pour venir à Grenade.

Je n'y commençai pas moins heureusement qu'à Séville, et je me vis d'abord environnée de soupirans. Mais n'en voulant favoriser aucun qu'à bonnes enseignes, je gardai avec eux une retenue, qui leur jeta de la poudre aux yeux. Néanmoins, de peur d'être la dupe d'une conduite qui ne menoit à rien, et qui ne m'étoit pas naturelle, j'allois me déterminer à écouter un jeune Oydon,

de Race Bourgeoise, qui fait le Seigneur en vertu de sa charge, d'une bonne table et d'un bon équipage, quand je vis, pour la première fois, le Marquis de Marialva. Ce Seigneur Portugais, qui voyage en Espagne par curiosité, passant par Grenade, s'y arrêta. Il vint à la Comédie. Je ne jouois point ce jour-là. Il regarda fort attentivement les Actrices qui s'offrirent à ses yeux. Il en trouva une à son gré. Il fit connaissance avec elle dès le lendemain, et il étoit prêt à conclure le marché, lorsque je parus sur le Théâtre. Ma vue et mes minauderies firent tout-a-coup tourner la girouette. Mon Portugais ne s'attacha plus qu'à moi. Il faut dire la vérité : comme je n'ignorois pas que ma camarade eût plu à ce Seigneur, je n'épargnai rien pour le lui souffler, et j'eus le bonheur d'en venir à bout. Je sai bien qu'elle m'en veut du mal, mais je ne saurois qu'y faire. Elle devroit songer que c'est une chose si naturelle aux Femmes, que les meilleures Amies ne s'en sont pas le moindre scrupule.

C H A P I T R E VIII.

De l'accueil que les Comédiens de Grenade firent à Gil Blas ; et d'une nouvelle reconnaissance qui se fit dans les foyers de la Comédie.

DANS le moment que Laureachevoit de raconter son histoire, il arriva une vieille Comédienne de ses voisines, qui venoit la prendre en passant pour aller à la Comédie. Cette vénérable Héroïne de Théâtre eût été propre à jouer le personnage de la Déesse Cotys. Ma sœur ne manqua pas de présenter son frère à cette figure surannée, et là-dessus grands compliments de part et d'autre.

Je les lassai toutes deux, en disant à la veuve de l'Oeconoïme que je la rejoindrois au Théâtre, aussitôt que j'aurrois fait porter mes hardes chez le Marquis de Marialva, dont elle m'enseigna la demeure. J'allai d'abord à la chambre que j'avois louée, d'où, après avoir satisfait mon Hôtesse, je me rendis avec un homme chargé de ma valise, à un grand hôtel garni, où mon nouveau Maître étoit logé. Je rencontrais à la porte son Intendant, qui me demanda si je n'étois point le frère de la Dame Estelle. Je répondis

répondis qu'oui. Soyez donc le bien venu, reprit-il, Seigneur Cavalier. Le Marquis de Marialva, dont j'ai l'honneur d'être Intendant, m'a ordonné de vous bien recevoir. On vous a préparé une chambre ; je vais, s'il vous plaît, vous y conduire, pour vous en apprendre le chemin. Il me fit monter tout au haut de la maison, et entrer dans une chambre si petite, qu'un lit assez étroit, une armoire et deux chaises la remplissoient ; c'étoit-là mon appartement. Vous ne serez pas ici fort au large, me dit mon Conducteur ; mais en recompense, je vous promets qu'à Lisbonne vous serez superbement logé. J'enfermai ma valise dans l'armoire dont j'emportai la clé, et je demandai à quelle heure on soupoit. Il me fut répondu à cela, que le Seigneur Portugais ne faisoit pas d'ordinaire chez lui, et qu'il donnoit à chaque domestique une certaine somme par mois pour se nourrir. Je fis encore d'autres questions, et j'apris que les gens du Marquis étoient d'heureux fainéans. Apres un entretien assez court, je quittai l'Intendant, pour aller retrouver Laure, en m'occupant agréablement du présage que je concevois de ma nouvelle condition.

Sitôt que j'arrivai à la porte de la Comédie, et que je me dis frère d'Estelle, tout me fut ouvert. Vous eussiez vu les gardes s'empresser à me faire un passage, comme si j'eusse été un des plus considérables Seigneurs de Grenade. Tous les Gagistes, Receveurs de marques et de contremarques que je rencontrais sur mon chemin, me faisaient de profondes réverences. Mais ce que je voudrois pouvoir bien peindre au Lecteur, c'est la réception sérieuse que l'on me fit comiquement dans les foyers, où je trouvai la Troupe toute habillée et prête à commencer. Les Comédiens et les Comédiennes, à qui Laure me présenta, vinrent fondre sur moi. Les hommes m'accablaient d'embrassades, et les femmes à leur tour apliquant leurs visages enluminés sur le mien, le couvrirent de rouge et de blanc. Aucun ne voulant être le dernier à me faire son compliment, ils se mirent tous ensemble à parler. Je ne pouvois suffire à leur répondre ; mais ma sœur vint à mon secours, et sa langue exercée ne me laissa en reste avec personne.

Je n'en fus pas quite pour les accolades des Acteurs et des Actrices, Il me fallut essuyer les civilités du Décorateur,

rateur, des Violons, du Soufleur, du Moucher et du Sous-moucher de Chandelles ; enfin, de tous les Valets du Théâtre, qui, sur le bruit de mon arrivée, accourent pour me considérer. Il sembloit que tous ces gens-là fussent des Enfants trouvés, qui n'avoient jamais vu de frête.

Cependant on commença la Pièce. Alors quelques Gentilshommes, qui étoient dans les foyers, coururent se placer pour l'entendre ; et moi, en Enfant de la balle, je continuai de m'entretenir avec ceux des Acteurs qui n'étoient pas sur la Scène. Il y en avoit un parmi ces derniers, qu'on appela devant moi Melchior. Ce nom me frappa. Je considérai avec attention le personnage qui le portoit, et il me sembla que je l'avois vu quelque part. Je me le remis enfin, et le reconnus pour Melchior Zapata, ce pauvre Comédien de Campagne, qui, comme je l'ai dit dans le premier Volume de mon Histoire, trempoit des croutes de pain dans une fontaine.

Je le pris aussitôt en particulier, et je lui dis : Je suis bien trompé, si vous n'êtes pas ce Seigneur Melchior avec qui j'ai eu l'honneur de dejeuner un jour au bord d'une claire fontaine, entre Valladolid et Ségovie. J'étois avec Garçon-Barbier. Nous portions quelques provisions que nous joignîmes aux vôtres, et nous fîmes tous trois un petit repas, qui fut assaisonné de mille agréables discours. Zapata se mit à rêver quelques momens, ensuite il me répondit : Vous me parlez d'une chose que j'ai peu de peine à me rappeler. Je revenois alors de débuter à Madrid, et je retournois à Zamora. Je me souviens même que j'étois fort mal dans mes affaires. Je m'en souviens bien aussi, lui repliquai-je, à telles enseignes, que vous portiez un pourpoint doublé d'affiches de Comédie. Je n'ai pas oublié non plus que vous vous plaigniez, dans ce tems-là, d'avoir une femme trop sage. Oh ! je ne m'en plains plus à présent, dit avec précipitation Zapata. Vive Dieu ! la Commère s'est bien corrégée de cela. Aussi en ai-je le pourpoint mieux doublé.

J'allais le féliciter sur ce que sa femme étoit devenue raisonnable, lorsqu'il fut obligé de me quitter pour paroître sur la scène. Curieux de connoître sa femme, je m'approchai d'un Comédien, pour le prier de me la montrer. Ce qu'il fit, en me disant : Vous la voyez ; c'est Narcis-

sa.

fa, la plus jolie de nos Dames après votre sœur. Je jugeai que cette Actrice devoit être celle en faveur de qui le Marquis de Marialva s'étoit déclaré avant que d'avoir vu son Estelle, et ma conjecture ne fut que trop vraie. A la fin de la Pièce je conduisis Laure à son domicile, où j'aperçus, en arrivant, plusieurs Cuisiniers qui préparoient un grand repas. Tu peux souper ici, me dit-elle. Je n'en ferai rien, lui répondis-je. Le Marquis sera peut-être bien aise d'être seul avec vous. Oh que non, reprit-elle, il va venir avec deux de ses amis et un de nos Messieurs. Il ne tiendra qu'à toi de faire le sixième. Tu sais bien que chez les Comédiennes, les Sécrétaires ont le privilège de manger avec leurs Maîtres. Il est vrai lui dis-je ; mais ce seroit de trop bonne heure me mettre sur le pié de ces Sécrétaires favoris. Il faut auparavant que je fasse quelque commission de confident, pour mériter ce droit honorifique. En parlant ainsi, je sortis de chez Laure, et gagnai mon auberge, où je comptois d'aller tous les jours, puisque mon Maître n'avoit point de ménage.

C H A P. I T R E IX.

Avec quel Homme extraordinaire il soupa ce soir-là, et de ce qui se passa entre eux.

JE remarquai dans la salle une espece de vieux Moine, vêtu de bure grise, qui soupoit tout seul dans un coin. J'allai par curiosité m'asseoir vis-à-vis de lui, je le saluai fort civilement, et il ne se montra pas moins poli que moi. On m'apporta ma pitance, que je commençai à expédier avec beaucoup d'appétit. Pendant que je mangeois sans dire mot, je regardois souvent le personnage, dont je trouvois toujours les yeux attachés sur moi. Fatigué de son attention opiniâtre à me regarder, je lui addressai ainsi la parole : Pere, nous serions-nous vus par hazard ailleurs qu'ici ? Vous m'observez comme un homme qui ne vous seroit pas entièrement inconnu.

Il me répondit gravement : Si j'arrête sur vous mes regards, ce n'est que pour admirer la prodigieuse variété d'aventures qui sont marquées dans les traits de votre visage. A ce que je vois, lui dis-je d'un air râilleur, votre Ré-

Révérence donne dans la Métoposcopie. Je pourrois me vanter de la posséder, répondit le Moine, et d'avoir fait des prédictions que la suite n'a pas démentie. Je ne sai pas moins la Chiromancie, et j'ose dire que mes oracles sont infaillibles, quand j'ai confronté l'inspection de la main avec celle du visage.

Quoique ce Vieillard eût toute l'apparence d'un homme sage, je le trouvai si fou, que je ne pus m'empêcher de lui rire au nez. Au-lieu de s'offenser de mon impolitesse, il en sourit, et continua de parler dans ces termes, après avoir promené sa vue dans la salle, et s'être assuré que personne ne nous écoutoit : Je ne m'étonne pas de vous voir si prévenu contre deux Sciences, qui passent aujourd'hui pour frivoles. L'étude longue et pénible qu'elles demandent, décourage tous les Savans, qui y renoncent, et qui les décrient, de dépit de n'avoir pu les acquérir. Pour moi, je ne me suis point rebuté de l'obscurité qui les enveloppe, non plus que des difficultés qui se succèdent sans-cessé dans la recherche des secrets chymiques, et dans l'art merveilleux de transmuer les métaux en or.

Mais je ne pense pas, poursuivit-il en se reprenant, que je parle à un jeune Cavalier, à qui mes discours doivent en effet paroître des réveries. Un échantillon de mon savoir-faire vous disposera mieux, que tout ce que je pourrois dire, à juger de moi plus favorablement. À ces mots, il tira de la poche une phiole remplie d'une liqueur vermeille. Ensuite il me dit : Voici un Elixit que j'ai composé ce matin des sucs de certaines plantes distillées à l'alambic ; car j'ai employé presque toute ma vie, comme Démocrite, à trouver les propriétés des Simples et des Minéraux. Vous allez éprouver sa vertu. Le vin que nous buvons à notre souper est très mauvais, il va devenir excellent. En même tems il mit deux goutes de son élixir dans ma bouteille, qui rendirent mon vin plus délicieux que les meilleurs qui se boivent en Espagne.

Le merveilleux frappe l'imagination, et quand une fois elle est gagnée, on ne se sert plus de son jugement. Charmé d'un si beau secret, et persuadé qu'il falloit être un peu plus que diable pour l'avoir trouvé, je m'écriai plein d'admiration : O mon Pere, pardonnez-moi, de grace, si je vous ai pris d'abord pour un vieux fou, je vous tends justice présentement. Je n'ai pas besoin d'en voir davant-

davantage, pour être assuré que vous feriez, si vous vouliez, tout à l'heure un lingot d'or d'une barre de fer. Que je serois heureux si je possédois cette admirable science ! Le Ciel vous préserve de l'avoir jamais, interrompu le Vieillard, en poussant un profond soupir. Vous ne savez pas, mon fils, que vous souhaitez une chose funeste. Au-lieu de me porter envie, plaignez-moi plutôt de m'être donné tant de peine pour me rendre malheureux. Je suis toujours dans l'inquiétude. Je crains d'être découvert, et qu'une prison perpétuelle ne devienne le salaire de tous mes travaux. Dans cette appréhension, je mene une vie errante, déguisé tantôt en Prêtre ou en Moine, et tantôt en Cavalier ou en Pârisan. Est ce donc un avantage de savoir faire de l'or à ce prix-là ? Et les richesses ne sont-elles pas un vrai supplice pour les personnes qui n'en jouissent pas tranquillement ?

Ce discours me paroît fort sensé, dis-je alors au Philosophe ; rien n'est tel que de vivre en repos ; vous me dégouttez de la Pierre Philosophale. Je me contenterai d'apprendre de vous ce qui doit m'arriver. Très volontiers, me répondit-il, mon enfant. J'ai déjà fait des observations sur vos traits. Voyons à-présent votre main. Je la lui présentai avec une confiance, qui ne me fera gueres d'honneur dans l'esprit de quelques Lecteurs. Il l'examina fort attentivement, et dit ensuite avec enthousiasme : Ah ! que de passages de la douleur à la joie, et de la joie à la douleur ! Quelle succession bizarre de disgraces et de prospérités ! Mais vous avez déjà éprouvé une grande partie de ces alternatives de fortune. Il ne vous reste plus gueres de malheurs à essuyer, et un Seigneur vous sera une agréable destinée, qui ne sera point sujette au changement.

Après m'avoir assuré que je pouvois compter sur cette prédiction, il me dit adieu et sortit de l'auberge, où il me laissa fort occupé des choses que je venois d'entendre. Je ne doutois point que le Marquis de Marialva ne fût le Seigneur en question, et par conséquent rien ne me paraîssoit plus possible que l'accomplissement de l'oracle. Mais quand je n'y aurois pas vu la moindre apparence, cela ne m'eût point empêché de donner au faux Moine une entière créance, tant il s'étoit acquis, por son elixir, d'autorité sur mon esprit. De mon côté, pour avancer le bon-

bonheur qui m'étoit prédit, je résolus de m'attacher au Marquis, plus que je n'avois fait à aucun de mes Maîtres. Ayant pris cette résolution, je me retirai à notre hôtel avec une gayeté que je ne puis exprimer. Jamais femme n'est sortie si contente de chez une Devineresse.

CHAPITRE X.

De la commission que le Marquis de Marialva donna à Gil Blas, et comment ce fidèle Secrétaire s'en acquita.

LE Marquis n'étoit pas encore revenu de chez sa Comédienne, et je trouvai dans son appartement ses valets de chambre qui jouoient à la prime en attendant son retour. Je fis connaissance avec eux, et nous nous amusâmes à rire jusqu'à deux heures après minuit, que notre Maître arriva. Il fut un peu surpris de me voir, et me dit d'un air de bonté qui me fit juger qu'il revenoit très satisfait de sa soirée : Comment donc, Gil Blas, vous n'êtes pas encore couché ? Je répondis que j'avois voulu savoir auparavant s'il n'avoit rien à m'ordonner. J'aurai peut-être, reprit-il, une Commission à vous donner demain matin, mais il sera tems alors de vous apprendre mes volontés. Allez vous reposer, et désormais souvenez-vous que je vous dispense de m'attendre le soir, je n'ai besoin que de mes valets de chambre.

Après cet avertissement, qui dans le fond me faisoit plaisir, puisqu'il m'épargnoit une sujetton que j'aurois quelquefois disgrâablement sentie, je laissai le Marquis dans son appartement, et me retirai à mon galetas. Je me mis au lit ; mais ne pouvant dormir, je m'avisai de suivre le conseil que nous donne Pythagore, de rappeler le soir ce que nous avions fait dans la journée, pour nous applaudir de nos bonnes actions, et nous blâmer de nos mauvaises.

Je ne me sentois pas la conscience assez nette, pour être content de moi. Je me reprochai d'avoir appuyé l'imposture de Laure. J'avois beau me dire pour m'excuser, que je n'avois pu honnêtement donner un dementi à une fille qui n'avoit eu en vue que de me faire plaisir, et qu'en quelque façon je m'étois trouvé dans la nécessité de me rendre

rendre complice de la supercherie. Peu satisfait de cette excuse, je répondis que je ne devois donc pas pousser les choses plus loin, et qu'il falloit que je fusse bien effronté pour vouloir demeurer auprès d'un Seigneur dont je payois si mal la confiance. Enfin, après un sévere examen, je tombai d'accord avec moi-même, que si je n'étois pas un fripon, il ne s'en falloit gueres.

De-là passant aux conséquences, je me représentai que je jouois gros jeu, en trompant un homme de condition, qui pour mes péches peut-être ne tarderoit gueres à decouvrir la fourberie. Une si judicieuse réflexion jeta quelque terreur dans mon esprit, mais des idées de plaisir et d'intérêt l'eurent bientôt dissipée. D'ailleurs la prophétie de l'Homme à l'Élixir auroit suffi pour me rassurer. Je me livrai donc à des images toutes agréables. Je me mis à faire des règles d'Arithmétique, à compter en moi-même la somme que feroient mes gages au bout de dix années de service. J'ajoutois à cela les gratifications que je recevrois de mon Maître ; et les mesurant à son humeur libérale, ou plutôt à mes désirs, j'avois une intempérance d'imagination, si l'on peut parler ainsi, qui ne domoit point de bornes à ma fortune. Tant de bien peu à peu m'assoupoit, et je m'endormis en bâtiissant des châteaux Espagne.

Je me levai le lendemain sur les huit heures pour aller recevoir les ordres de mon Patron ; mais comme j'ouvrois ma porte pour sortir, je fus tout étonné de le voir paroître devant moi en robe de chambre et en bonne de nuit. Il étoit tout seul : Gil Blas, me dit-il, hier au soir en quitant votre sœur, je lui promis de passer chez elle ce matin, mais une affaire de conséquence ne me permet pas de lui tenir parole. Allez lui témoigner de ma part que je suis bien mortifié de ce contre-tems, et assurez-la que je souperai encore aujourd'hui avec elle. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, en me mettant entre les mains une bourse avec une petite boëte de chagrin enrichie de pierrettes, portez-lui mon portrait, et gardez cette bourse où il y a cinquante pistoles, que je vous donne pour marque de l'amitié que j'ai déjà pour vous. Je pris d'une main le portrait, et de l'autre la bourse que je méritois si peu. Je courus sur le champ chez Laure, en disant dans l'excès de la joie qui me transportoit : Bon, la prédiction s'accomplit

plit à vue d'œil. Quel bonheur d'être frere d'une fille belle et galante. C'est dommage qu'il n'y ait pas autant d'honneur à cela, que de profit et d'agrément.

Laure, contre l'ordinaire des personnes de sa profession, avoit coutume de se lever matin. Je la surpris à sa toilette, où, en attendant son Portugais, elle joignoit à sa beauté naturelle tous les charmes auxiliaires que l'Art des Coquettes pouvoit lui prêter. Aimable Estelle, lui dis-je en entrant, l'Aiman des Etrangers, je puis à l'heure qu'il est mangier avec mon Maître, puisqu'il m'a honoré d'une commission qui me donne cette prérogative, et dont je viens m'acquiter. Il n'aura pas le plaisir de vous entretenir ce matin, comme il se l'étoit proposé. Mais pour vous en consoler, il soupera ce soir avec vous ; et il vous envoie son portrait, qui me paroît avoir quelque chose encore de plus, consolant.

Je lui remis aussitôt la boëte, qui par le vif éclat des brillans dont elle étoit garnie, lui réjouit infiniment la vue. Elle l'ouvrit, et l'ayant fermée, après avoir considéré la peinture par manière d'acquit, elle revint aux pierreries. Elle en vanta la beauté, et me dit en souriant : Voilà des Copies que les Femmes de Théâtre aiment mieux que les Originaux.

Je lui apris ensuite, que le généreux Portugais, en me chargeant du portrait, m'avoit gratifié d'une bourse de cinquante pistoles. Je t'en fais mon compliment, me dit-elle. Ce Seigneur commence par où même il est rare que les autres finissent. C'est à vous, mon adorable, lui répondis-je, que je dois ce présent, le Marquis ne me l'a fait qu'à cause de la fraternité. Je voudrois, repliqua-t-elle, qu'il t'en fit de semblables chaque jour. Je ne puis te dire jusqu'à quel point tu m'es cher. Dès le premier instant que je t'ai vu, je me suis attachée à toi par un lien si fort, que le tems n'a pu le rompre. Lorsque je te perdis à Madrid, je ne desespérai pas de te retrouver ; et hier, en te revoyant, je te reçus comme un homme qui revenoit à moi nécessairement. En un mot, mon Ami, le Ciel nous a destiné l'un pour l'autre. Tu seras mon mari, mais il faut nous enrichir auparavant. Je veux avoir encore trois ou quatre galanteries pour te mettre à ton aise.

Je

Je la remerciai poliment de la peine qu'elle vouloit bien prendre pour moi, et nous nous engagéames insensiblement dans un entretien qui dura jusqu'à midi. Alors je me retirai, pour aller rendre compte à mon Maître de la manière dont on avoit reçu son présent. Quoique Laure ne m'eût point donné d'instructions là-dessus, je ne lassai pas de composer en chemin un beau compliment, quo je me proposois de faire de sa part. Mais lorsque j'arrivai à l'hôtel, on me dit que le Marquis venoit de sortir ; et il étoit décidé que je ne le reverrois plus, ainsi qu'on le peut lire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

De la nouvelle que Gil Blas aprit, et qui fut un coup de foudre pour lui.

JE me rendis à mon auberge, où rencontrant deux hommes d'une agréable conversation, je dinai et demeurai à table avec eux jusqu'à l'heure de la Comédie. Nous nous séparâmes. Ils allèrent à leurs affaires, et moi je pris le chemin du Théâtre. Il faut remarquer en passant, que j'avois tout sujet d'être de belle humeur ; la joie avoit regné dans l'entretien que je venois d'avoir avec ces Cavaliers ; la face de ma fortune étoit des plus riantes ; et pourtant je me lassois aller à la tristesse, sans savoir pourquoi, et sans pouvoir m'en défendre. Je pressentois sans doute le malheur qui me menaçoit.

Comme j'entrois dans les foyers, Melchior Zapata vint à moi, et me dit tout bas de le suivre. Il me mena dans un endroit particulier de l'hôtel, et me tint ce discours : Seigneur Cavalier, je me fais un devoir de vous donner un avis très important. Vous saurez que le Marquis de Mari-alva s'étoit d'abord fâti du goût pour Narcissa mon épouse. Il avoit même déjà pris jour pour venir manger de mon alloyau, lorsque l'artificieuse Estelle trouva moyen de rompre la partie, et d'attirer chez elle ce Seigneur Portugais. Vous jugez bien qu'une Comédienne ne perd pas une si bonne proie sans dépit. Ma femme a cela sur le cœur, et il n'y a rien qu'elle ne fût capable de faire pour se venger. Elle a une belle occasion. Hier, si vous vous en souvenez, tous nos Gagistes accoururent

pour vous voir. Le Sous-moucheur de chandelles dit à quelques personnes de la Troupe qu'il vous reconnoissoit, et que vous n'étiez rien moins que le frère d'Estelle.

Ce bruit, ajouta Melchior, est venu aujourd'hui aux oreilles de Narcissa, qui n'a pas manqué d'en interroger l'auteur ; et ce Gagiste le lui a confirmé. Il vous a, dit-il, connu valet d'Arsénie dans le tems qu'Estelle, sous le nom de Laure, la servoit à Madrid. Mon épouse, charmée de cette découverte, en fera part au Marquis de Marialva, qui doit venir ce soir à la Comédie. Reglez-vous là-dessus. Si vous n'êtes pas effectivement frère d'Estelle, je vous conseille en ami, et à cause de notre ancienne connoissance, de pourvoir à votre sûreté. Narcissa, qui ne demande qu'une victime, m'a permis de vous avertir de prévenir par une prompte fuite, quelque sinistre accident.

Il y auroit eu du superflu à m'en dire d'avantage. Je rendis graces de cet avertissement à l'Histrier, qui vit bien, à mon air effrayé, que je n'étois pas homme à donner un démenti au Sous-moucheur de chandelles. Je ne me sentois nullement d'humeur à porter l'effronterie jusques-là. Je ne fus pas même tenté d'aller dire adieu à Laure, de peur qu'elle ne voulût m'engager à payer d'audace. Je concevois bien qu'elle étoit assez bonne Comédienne pour se tirer d'un si mauvais pas ; mais je ne voyois qu'un châtiment infaillible pour moi, et je n'étois pas assez amoureux pour le braver. Je ne songeai qu'à me sauver avec mes Dieux Pénates, je veux dire avec mes bardes. Je disparus de l'hôtel en un clin d'œil ; et je fis en moins de rien enlever et transporter ma valise chez un Muletier, qui devoit le jour suivant partir à trois heures du matin pour Tolède. J'aurois souhaité d'être déjà chez le Comte de Polan, dont la maison me paroissoit le seul azile qui fut sûr pour moi. Mais je n'y étois pas encore ; et je ne pouvois, sans inquiétude, penser au tems qui me restoit à passer dans une ville où j'appréhendois qu'on ne me cherchât dès la nuit même.

Je ne laissai pas d'aller souper à mon auberge, quoique je fusse aussi trouble qu'un Debiteur qui sait qu'il y a des Alguazils à ses trousses. Ce que je mangeai ce soir-là ne fit pas, je crois, un excellent chyle dans mon estomac. Misérable jouet de la crainte, j'examinois toutes les personnes

sonnes qui entroient dans la salle ; et quand par malheur il y venoit des gens de mauvaise mine, ce qui n'est pas rare dans ces endroits-là, je frissonnois de peur. Apres avoir soupé dans de continues allarmes, je me levai de table, et m'en retournai chez mon Muletier, où je me jettai sur de la paille fraîche jusqu'à l'heure du départ.

Ma patience fut bien exercée pendant ce tems-là. Mille désagréables pensées vinrent m'assaillir. Si quelquefois je m'assoupissois, je voyois le Marquis furieux qui meurtrissoit de coups le beau visage de Laure, et brisoit tout chez elle ; ou bien je l'entendois ordonner à ses domestiques de me faire mourir sous le bâton. Je me réveillois là-dessus en sursaut ; et le réveil, qui est ordinairement si doux après un songe affreux, me devenoit plus cruel encore que mon songe.

Heureusement le Muletier me tira d'une si grande peine, en venant m'avertir que ses mules étoient prêtes. Je fus aussitôt sur pied, et grâces au Ciel, je partis radicalement guéri de Laure et de la Chiromancie. A mesure que nous nous éloignions de Grenade, mon esprit reprenoit sa tranquillité. Je commençai à m'entretenir avec le Muletier. Je ris de quelques plaisantes histoires qu'il me raconta, et je perdis insensiblement toute ma frayeur. Je dormis d'un sommeil paisible à Ubéda, où nous allâmes coucher la première journée, et la quatrième nous arrivâmes à Tolède. Mon premier soin fut de m'informer de la demeure du Comte de Polan, et je m'y rendis, bien persuadé qu'il ne souffriroit pas que je fusse logé ailleurs que chez lui ; mais je comptois sans mon hôte. Je ne trouvai au logis que le Concierge, qui me dit que son Maître étoit parti la veille pour le château de Leyva, d'où on lui avoit mandé que Séraphine étoit dangereusement malade.

Je ne m'étois point attendu à l'absence du Comte. Elle diminua la joie que j'avois d'être à Tolède, et fut cause que je pris un autre dessein. Me voyant si près de Madrid, je résolus d'y aller. Je fis réflexion que je pourrois me pousser à la Cour, où un génie supérieur, à ce que j'avois ouï dire, n'étoit pas absolument nécessaire pour s'avancer. Dès le lendemain je me servis de la commodité d'un cheval de retour, pour me rendre à cette Capitale de l'Espagne. La Fortune m'y conduissoit, pour me faire

jouer de plus grands rôles que ceux qu'elle m'y avoit déjà fait faire.

CHAPITRE XII.

Gil Blas va loger dans un Hôtel garni. Il y fait connoissance avec le Capitaine Chinchilla. Quel homme c'étoit que cet Officier, et quelle affaire l'avoit amené à Madrid.

D'Abord que je fus à Madrid, j'établis mon domicile dans un hôtel garni, où demeuroit entre autres personnes un vieux Capitaine, qui des extrémités de la Castille Nouvelle étoit venu solliciter à la Cour une pension, qu'il croyoit n'avoir que trop méritée. Il s'appelloit Don Annibal de Chinchilla. Ce ne fut pas sans étonnement que je le vis pour la première fois. C'étoit un homme de soixante ans, d'une taille gigantesque, et d'une maigreur extraordinaire. Il portoit une épaisse moustache, qui s'élevoit en serpentant des deux côtes jusqu' aux temples. Outre qu'il lui manquoit un bras et une jambe, il avoit la place d'un œil couverte d'une large emplâtre de taffetas verd, et son visage paroissoit balafré en plusieurs endroits. A cela près, il étoit fait comme un autre. De plus, il ne manquoit pas d'esprit, et moins encore de gravité. Il pousoit la morale jusqu'au scrupule; et se piquoit sur-tout d'être délicat sur le point d'honneur.

Après avoir eu avec lui deux ou trois conversations, il m'honora de sa confiance. Je ~~fais~~ bientôt toutes ses affaires. Il me conta dans quelques occasions il avoit laissé un œil à Naples, un bras en Lombardie, et une jambe dans les Pays-Bas. Ce que j'admirai dans les relations de batailles et de sieges qu'il me fit, c'est qu'il ne lui échappa aucun trait de fanfaron, pas un mot à sa louange; quoique je lui eusse volontiers pardonné de vanter la moitié qui lui restoit de lui même, pour se dédommager de la perte de l'autre. Les Officiers qui reviennent de la guerre sains et saufs, ne sont pas tous si modestes.

Mais il me dit, que ce qui lui tenoit le plus au cœur, c'étoit d'avoir dissipé des biens considérables dans ses campagnes, desorte qu'il n'avoit plus que cent ducats de rente; c. qui suffisoit à peine pour entretenir sa moustache, payer

payer son logement, et faire écrire ses placets. Car enfin, Seigneur Cavalier, ajouta-t-il en haussant les épaules, j'en présente, Dieu merci, tous les jours sans qu'on y fasse la moindre attention. Vous diriez qu'il y a une gageure entre le premier Ministre et moi, et que c'est à qui de nous deux se lassera, moi d'en donner, ou lui d'en recevoir. J'ai aussi l'honneur d'en présenter souvent au Roi, mais le Curé ne chante pas mieux que son Vicaire ; et pendant ce tems-là, mon château de Chinchilla tombe en ruine faute de réparations.

Il ne faut desespérer de rien, dis-je alors au Capitaine, vous êtes peut-être à la veille de voir payer avec usure vos peines et vos travaux. Je ne dois pas me flatter de cette espérance, répondit Don Annibal. Il n'y a pas trois jours que j'ai parlé à un des Sécretaires du Ministre, et si j'en crois ses discours, je n'ai qu'à me tenir gaillard. Et que vous a-t-il donc dit, repris-je, Seigneur Officier ? Est-ce que l'état où vous êtes ne lui a pas paru digne d'une récompense ? Vous en allez juger, repartit Chinchilla. Ce Secrétaire m'a dit tout net : Seigneur Gentilhomme, ne vantez pas tant votre zèle et votre fidélité. Vous n'avez fait que votre devoir en vous exposant aux périls pour votre Patrie. La seule gloire qui est attachée aux belles actions les paye assez, et doit suffire principalement à un Espagnol. Il faut donc vous détromper, si vous regardez comme une dette la gratification que vous sollicitez. Si on vous l'accorde, vous devrez uniquement cette grâce à la bonté du Roi, qui veut bien se croire redevable à ceux de ses Sujets qui ont bien servi l'Etat. Vous voyez par là, poursuivit le Capitaine, que j'en dois encore de reste, et que j'ai bien la mine de m'en retourner comme je suis venu.

On s'intéresse pour un brave homme qu'on voit souffrir. Je l'exhortai à tenir bon, je m'offris à lui mettre au net gratuitement ses placets. J'allai même jusqu'à lui ouvrir ma bourse, et à le conjurer d'y prendre tout l'argent qu'il voudroit. Mais il n'étoit pas de ces gens qui ne se le font pas dire deux fois dans une pareille occasion. Tout au contraire, se montrant très délicat là-dessus, il me remercia fièrement de ma bonne volonté. Ensuite, il me dit que pour n'être à charge à personne, il s'étoit accoutumé peu à peu à vivre avec tant de sobriété, que le

moindre aliment suffissoit pour sa subsistance. Ce que n'étoit que trop véritable. Il ne vivoit que de ciboules et d'oignons. Aussi n'avoit-il que la peau et les os. Pour n'avoir aucun témoin de ses mauvais repas, il s'enfermoit ordinairement dans sa chambre pour les faire. J'obtins pourtant de lui, à force de prières, que nous dînerions et souperions ensemble. Et trompant sa fierté par une ingénieuse compassion, je me fis aporter beaucoup plus de viande et de vin qu'il n'en falloit pour moi. Je l'excitai à boire et à manger. Il voulut d'abord faire des façons, mais enfin il se rendit à mes instances. Après quoi, devenant insensiblement plus hardi, il m'aidai de lui-même à rendre mon plat net et à vider ma bouteille.

Lorsqu'il eut bu quatre ou cinq coups, et réconcilié son estomac avec une bonne nourriture: En vérité, me dit-il d'un air gai, vous êtes bien séduisant, Seigneur Gil Blas, vous me faites faire tout ce qu'il vous plait. Vous avez des manières qui m'otent jusqu'à la crainte d'abuser de votre humeur bienfaisante. Mon Capitaine me parut alors si défait de sa honte, que si j'eusse voulu saisir ce moment-là pour le presser encore d'accepter ma bourse, je crois qu'il ne l'auroit pas refusée. Je ne le remis point à cette épreuve. Je me contentai de l'avoir fait mon Commensal, et de prendre la peine, non seulement d'écrire ses placets, mais des les composer même avec lui. A force d'avoir mis des homélies au net, j'avois apris à tourner une phrase. J'étois devenu une espèce d'Auteur. Le vieil Officier de son côté, se piquoit de savoir bien coucher par écrit: desorte que travaillant tous deux par émulation, nous faisions de morceaux d'éloquence dignes des plus célèbres Régens de Salamanque. Mais nous avions beau, l'un et l'autre, épuiser notre esprit à semer des fleurs de Rhétorique dans ces placets, c'étoit, comme on dit, semer sur le sable. Quelque tour que nous prissions pour faire valoir les services de Don Annibal, la Cour n'y avoit aucun égard. Ce qui n'engageoit pas ce vieil Invalid à faire l'éloge des Officiers qui se ruinent à la guerre. Dans sa mauvaise humeur, il maudissoit son étoile, et donnoit au diable, Naples, la Lombardie, et les Païs-Bas.

Pour surcroît de mortification, il arriva un jour qu'à sa barbe, un Poëte, produit par le Duc d'Albe, ayant récité devant le Roi un Sonnet sur la naissance d'une Infante, fut gratifié

gratifié d'une pension de cinq cens ducats. Je crois que le Capitaine mutilé en seroit devenu fou, si je n'eusse pris soin de lui remettre l'esprit. Qu'avez-vous, lui dis-je en le voyant hors de lui même ? Il n'y a rien là dedans qui doive vous révolter. Depuis un tems immémorial, les Poëtes ne sont-ils pas en possession de rendre les Princes tributaires de leurs Muses ? Il n'est point de Tête Couronnée qui n'ait quelques-uns de ces Messieurs-là pour pensionnaires. Et entre nous, ces sortes de pensions étant rarement ignorées de l'avenir, consacrent la liberalité des Rois ; au-lieu que les autres qu'ils font, sont souvent en pure perte pour leur renommée. Combien Auguste a-t-il donné de recompenses ? Combien a-t-il fait de pensions dont nous n'avons aucune connoissance ? Mais la Postérité la plus reculée saura, comme nous, que Virgile a reçu de cet Empereur près de deux cens mille écus de bienfaits.

Quelque chose que je pusse dire à Don Annibal, le fruit du Sonnet lui demeura sur l'estomac comme un plomb ; et ne pouvant le digérer, il se résolut à tout abandonner. Il voulut néanmoins auparavant, pour jouer de son reste, présenter encore un placet au Duc de Lerme. Nous allâmes pour cet effet tous deux chez ce premier Ministre ; nous y rencontrâmes un jeune-homme, qui, après avoir salué le Capitaine, lui dit d'un air affectueux : Mon cher et ancien Maître, est ce vous que je vois ? Quelle affaire vous amène chez Monseigneur ! Si vous avez besoin d'une personne qui y ait du crédit, ne m'épargnez pas, je vous offre mes services. Comment donc, Pédrille, lui répondit l'Officier, à vous entendre il semble que vous occupez quelque poste important dans cette maison. Du moins, repliqua le jeune homme, y ai-je assez de pouvoir pour faire plaisir à un honnête *Hidalgo* comme vous. Cela étant, reprit le Capitaine avec un souris, j'ai recours à votre protection. Je vous l'accorde, repartit Pédrille. Vous n'avez qu'à m'apprendre de quoi il est question, et je promets de vous faire tirer pié ou aile du premier Ministre.

Nous n'eûmes pas sitôt mis au fait ce garçon si plein de bonne volonté, qu'il demanda où demeuroit Don Annibal. Puis nous ayant assuré que nous aurions de ses nouvelles le jour suivant, il disparut sans nous instruire de ce qu'il prétendoit faire, ni même nous dire s'il étoit domestique

que du Duc de Lerme. Je fus curieux de savoir ce que c'étoit que ce Pédrille, qui me paroissoit si éveillé. C'est un garçon, me dit le Capitaine, qui me servoit il y a quelques années, et qui me voyant dans l'indigence, m'y laissa pour aller chercher une meilleure condition. Je ne lui sai point mauvais gré de cela, il est fort naturel de changer pour être mieux. C'est un drole qui ne manque pas d'esprit, et qui est intriguant comme tous les diables. Mais malgré tout son savoir-faire, je ne compte pas beaucoup sur le zèle qu'il vient de témoigner pour moi. Peut-être, lui dis-je, ne vous sera-t-il pas inutile. S'il apartenoit, par exemple, à quelqu'un des principaux Officiers du Duc, il pourroit vous rendre service. Vous n'ignorez pas que tout se fait par brigue et par cabale chez les Grands : qu'ils ont des domestiques favoris qui les gouvernent ; et que ceux-ci à leur tour sont gouvernés par leurs valets.

Le lendemain dans la matinée, nous vîmes arriver Pédrille à notre hôtel. Messieurs, nous dit-il, si je ne m'expliquai pas hier sur les moyens que j'avois de servir le Capitaine Chinchilla, c'est que nous n'étions pas dans un endroit qui me permît de vous faire une pareille confidence. De plus, j'étois bien-aise de sonder le gué, avant que de m'ouvrir à vous. Sachez donc que je suis le laquais de confiance du Seigneur Don Rodrigue de Calderone, premier Secrétaire du Duc de Lerme. Mon Maître, qui est fort galant, va presque tous les soirs souper avec un Rossignol d'Arragon, qu'il tient en cage dans le quartier de la Cour. C'est une jeune fille d'Albarazin, des plus jolies. Elle a de l'esprit, et chante à ravir, aussi se nomme-t-elle la Sennora Siréna. Comme je lui porte tous les matins un Billet-doux, je viens de la voir. Je lui ai proposé de faire passer le Seigneur Don Annibal pour son Oncle, et d'engager par cette supposition son Galant à le protéger. Elle veut bien entreprendre cette affaire. Outre le petit profit qu'elle y envisage, elle sera charmée qu'on la croie nièce d'un brave Gentilhomme.

Le Seigneur de Chinchilla fit la grimace à ce discours. Il témoigna de la répugnance à se rendre complice d'une espèglerie, et encore plus à souffrir qu'une Avanturière le deshonorât en se disant de sa famille. Il n'en étoit pas seulement blessé par rapport à lui ; il voyoit, pour ainsi dire, là dedans une ignominie retroactive pour ses ayeux. Cette

delicatesse

délicatesse parut hors de saison à Pédrille, qui en fut choqué. Vous moquez-vous, s'écria-t-il, de le prendre sur ce ton-là ? Voilà comme vous êtes faits, vous autres. Nobles à chaumières, vous avez une vanité ridicule. Seigneur Cavalier, poursuivit-il, en m'adressant la parole, n'admirez vous pas les scrupules qu'il se fait ? Vive Dieu, c'est bien à la Cour qu'il y faut regarder de si près ! Sous quelque vilaine forme que la Fortune s'y présente, on ne la laisse point échapper.

J'applaudis à ce que dit Pédrille, et nous haranguâmes si bien tous deux le Capitaine, que nous le fîmes malgré lui devenir Oncle de Siréna. Quand nous eûmes gagné cela sur son orgueil, nous nous mêmes tous trois à faire, pour le Ministre, un nouveau placet, qui fut revu, augmenté et corrigé. Je l'écrivis ensuite proprement, et Pédrille le porta à l'Aragonnoise, qui dès le soir même en chargea le Seigneur Don Rodrigue, à qui elle parla de façon que ce Secrétaire la croyant véritablement nièce du Capitaine, promit de s'employer pour lui. Peu de jours après, nous vîmes l'effet de cette manœuvre. Pédrille revint à notre hôtel d'un air triomphant : Bonne nouvelle, dit-il à Chinchilla. Le Roi fera une distribution de Commanderies, de Bénéfices et de Pensions, où vous ne serez pas oublié. Mais je suis chargé de vous demander quel présent vous prétendez faire à Siréna. Pour moi, je vous déclare que je ne veux rien. Je préfère à tout l'or du monde le plaisir d'avoir contribué à améliorer la fortune de mon ancien Maître. Il n'en est pas de-même de notre Nymphe d'Albarazin. Elle est un peu Juive, lorsqu'il s'agit d'obliger le prochain. Elle prendroit l'argent de son propre Pere, jugez si elle refusera celui d'un Oncle supposé.

Elle n'a qu'à dire ce qu'elle exige de moi, répondit Don Annibal. Si elle veut tous les ans les tiers de la pension que j'obtiendrai, je le lui promets ; et cela doit lui suffire, quand il s'agiroit de tous les revenus de Sa Majesté Catholique. Je me fierois bien à votre parole, moi, repliqua la Mercure de Don Rodrigue, je sais bien qu'elle vaut le jeu ; mais vous avez affaire à une petite personne naturellement fort défiante. D'ailleurs, elle aimera beaucoup mieux que vous lui donniez, une fois pour toutes, les deux tiers d'avance en argent comptant, Eh ! ou diable veut

veut-elle que je les prenne, interrompit brusquement l'Officier? Me croit-elle un Contador Mayor? Il faut que vous ne l'ayez pas instruite de ma situation. Pardonnez-moi, repartit Pédrille, elle sait bien que vous êtes plus gueux que Job: après ce que je lui ai dit, elle ne sauroit l'ignorer. Mais ne vous mettez pas en peine, je suis un homme fertile en expédiens. Je connois un vieux coquin d'Oydor, qui se plaît à prêter ses espèces à dix pour cent. Vous lui ferez par devant Notaire un transport avec garantie de la première année de votre pension, pour pareille somme que vous reconnoîtrez avoir reçue de lui, et que vous toucherez en effet à l'intérêt près. A l'égard de la garantie, le Prêteur se contentera de votre château de Chinchilla, tel qu'il est, vous n'aurez point de dispute là-dessus.

Le Capitaine protesta qu'il accepteroit ces conditions, s'il étoit assez heureux pour avoir quelque part aux graces qui seroient distribuées le lendemain, ce que ne manqua pas d'arriver. Il fut gratifié d'une pension de trois cens pistoles sur une Commanderie. Aussitôt qu'il eut apris cette nouvelle, il donna toutes les suretés qu'on exigea de lui, fit ses petites affaires, et s'en retourna dans la Castille Nouvelle avec quelques pistoles de reste.

C H A P I T R E XIII.

Gil Blas rencontre à la Cour son cher Ami Fabrice. Grande joie de part et d'autre. Où ils allèrent tous deux, et de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.

JE m'étois fait une habitude d'aller tous les matins chez le Roi, où je passois deux ou trois heures entières à voir entrer et sortir les Grands, qui me paroisoient là sans cet éclat dont ils sont environnés ailleurs.

Un jour que je me promenois et me carrois dans les appartemens, y faisant, comme beaucoup d'autres, une assez sotte figure, j'aperçus Fabrice que j'avois laissé à Valladolid au service d'un Administrateur d'Hôpital. Ce qui m'étonna, c'est qu'il s'entretenoit familièrement avec le Duc de Médina Sidonia et le Marquis de Ste. Croix. Ces deux Seigneurs, à ce qu'il me sembloit, prenoient plaisir

à l'entendre. Avec cela, il étoit vêtu aussi proprement qu'un noble Cavalier.

Ne me tromperois-je point, disois-je en moi-même ? Est-ce bien-là le fils du Barbier Nunnez ? C'est peut-être quelque jeune Courtisan qui lui ressemble. Je ne demeurai pas longtems dans le doute. Les Seigneurs s'en allerent. J'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, et après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des appartemens : Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te revoir. Que fais-tu à Madrid ? Es-tu encore en condition ? As-tu quelque charge à la Cour ? Dans quel état sont tes affaires ? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid. Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je, et nous ne sommes pas dans un lieu propre à conter des avantures. Tu as raison, reprit-il, nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener, ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles, je vis content et suis heureux, puisque je crois l'être.

J'acceptai le parti, et me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arreter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeuroit. Nous traversâmes une cour, où il y avoit d'un côté un grand escalier qui conduisoit à des appartemens superbes, et de l'autre une petite montée aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avoit été vanté. Il consistoit en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en étoit fait quatre, séparées par des cloisons de sapin. La première servoit d'antichambre à la seconde où il couchoit, il faisoit son cabinet de la troisième, et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étoient tapisées de Cartes Géographiques, de Thèses de Philosophie, et les meubles répondioient à la tapissérie. C'étoit un grand lit de brocard tout usé, de vieilles chaises de serge jaune, garnies d'une frange de soie de Grenade de la même couleur, un table à piés dorés, couverte d'un cuir qui paroissoit avoir été rouge, et bordée d'une crêpine de faux or devenu noir par laps de tems, avec une armoire d'ebène ornée de figures grossièrement sculptées. Il avoit pour bureau dans son cabinet une petite table, et

sa bibliothèque étoit composée de quelques livres avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyoit sur des ais disposés par étages le long du mur. Sa cuisine, qui me déparoit pas le reste, contenoit de la poterie et d'autres utenciles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer son appartement, me dit : Que penses-tu de mon ménage et de mon logement ? N'en es-tu pas enchanté ? Oui, ma foi, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid, pour y être si bien nippé. Tu as sans-doute quelque Commission. Le Ciel m'en préserve, repliqua-t-il ? Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre, dont j'ai fait quatre pièces que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que des choses qui me font plaisir, et je ne sens pas la nécessité. Parle-moi plus clairement, interrompis-je. Tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais. Hé bien, me dit-il, je vais te contenter. Je suis devenu Auteur, je me suis jeté dans le 'bel esprit, j'écris en vers et en prose, je suis au poit et à la plume.

Tqi, Favori d'Apollon, m'écriai-je en riant ! voilà ce que je n'aurois jamais deviné. Je serois moins surpris de te voir tout autre chose. Quels charmes as-tu donc pu trouver dans la condition des Poëtes ? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la Vie Civile, et qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé. Hé si, s'écria-t-il à son tour ! tu me parles de ces misérables Auteurs, dont les Ouvrages sont le rebut des Libraires et des Comédiens. Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables Ecritvains ? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pié dans le monde ; et je puis dire sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci. Je n'en doute pas, lui dis-je, tu es un garçon plein d'esprit. Ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne suis en peine que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre.

Ton étonnement est juste, reprit Nunnez. J'étois si content de mon état chez le Seigneur Manuel Ordognez, que je n'en souhaitois pas d'autre. Mais mon génie s'éllevant peu à peu comme celui de Plaute au-dessus de la servitude, je composai une Comédie que je fis representer

par

par des Comédiens qui jouoient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable, elle eut néanmoins un fort grand succès. Je jugeai par-là que le Public étoit une bonne vache à lait, qui se laissoit aisément traire. Cette réflexion et la fureur de faire de nouvelles Pièces me détachèrent de l'Hôpital. L'amour de la Poésie m'ota celui des Richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des Beaux-Esprits, pour y former mon goût. Je demandai mon congé à l'Administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avoit d'affection pour moi. Fabrice, me dit-il, aurois-tu quelque sujet de mécontentement? Non, lui répondis-je, Seigneur. Vous êtes le meilleur de tous les Maîtres, et je suis pénétré de vos bontés. Mais vous savez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des Ouvrages d'esprit. Quelle folie, me repliqua ce bon Bourgeois! Tu as déjà pris racine à l'Hôpital, tu es du bois dont on fait les Oeconomes, et quelquefois même les Administrateurs. Tu veux quitter le solide pour t'occuper de fadaises. Tant pis pour toi, mon enfant.

L'Administrateur voyant qu'il combattoit inutilement mon dessein, me paya mes gages, et me fit présent d'une cinquantaine de ducats pour reconnoître mes services. De manière qu'avec cela, et ce que je pouvois avoir grappillé dans les petites commissions dont on avoit chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement: ce que je ne manquai pas de faire, quoique les Ecrivains de notre Nation ne se piquent guères de propreté. Je connus bientôt *Lope de Vega Carpio*, *Miguel Cervantez de Saavedra*, et les autres fameux Auteurs: mais préférablement à ces Grands-Hommes, je choisis pour mon Précepteur un jeune Bachelier Cordouan, l'incomparable *Don Louis de Gongora*, le plus beau génie que l'Espagne ait jamais produit. Il ne veut pas que ses Ouvrages soient imprimés de son vivant, il se contente de les lire à ses amis. Ce qu'il a de particulier, c'est que la Nature l'a doué du rare talent de réussir dans toutes sortes de Poésies. Il excelle principalement dans les Pièces Satyriques, voilà son fort. Ce n'est pas, comme *Lucilius*, un Fleuve bourbeux qui entraîne avec lui beaucoup de limon, c'est le Tage qui roule des eaux pures sur un sable d'or.

Tu me fais, dis-je à Fabrice, un beau portrait de ce Bachelier ; et je ne doute pas qu'un personnage de ce mérite-là n'ait bien des envieux. Tous les Auteurs, répondit-il, tant bons que mauvais, se déchaînent contre lui. Il aime l'enslure, dit l'un, les pointes, les métaphores, et les transpositions. Ses vers, dit un autre, ont l'obscurité de ceux que les Prêtres Saliens chantoient dans leurs processions, et que personne n'entendoit. Il y en a même qui lui reprochent de faire tantôt des Sonnets ou des Romances, tantôt des Comédies, des Dixains, et des Létrilles, comme s'il avoit follement entrepris d'effacer les meilleurs Ecrivains dans tous les genres. Mais tous ces traits de jalouse ne font que s'émuover contre une Muse chérie des Grands et de la multitude.

C'est donc sous un si habile Maître que j'ai fait mon apprentissage, et j'ose dire qu'il y paroît. J'ai si bien pris son esprit, que je compose déjà des morceaux abstraits qu'il avoueroit. Je vais à son exemple débiter ma marchandise dans les grandes Maisons, où l'on me reçoit à merveille, et où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai, j'ai le débit séduisant, ce qui ne nuit pas à mes compositions. Enfin, je suis aimé de plusieurs Seigneurs, et je vis sur-tout avec le Duc de Medina Sidonia comme Horace vivoit avec Mécénas. Voilà, poursuivit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en Auteur. Je n'ai plus rien à te conter, c'est à toi, Gil Blas, à chanter tes exploits.

Alors je pris la parole, et supprimant toute circonstance indifférente, je lui fis le détail qu'il demandoit. Après cela il fut question de diner. Il tira de son armoire d'ébène des serviettes, du pain, un reste d'épaule de mouton rôti, une bouteille d'excellent vin, et nous nous mêmes à table avec toute la gayeté de deux amis qui se rencontrent après une longue séparation. Tu vois, me dit-il, ma vie libre et indépendante. J'irois, si je voulais, tous les jours manger chez les Personnes de qualité ; mais outre que l'amour du travail me retient souvent au logis, je suis un petit Aristippe. Je m'accommode également du grand monde et de la retraite, de l'abondance et de la frugalité.

Nous trouvâmes le vin si bon, qu'il fallut tirer de l'armoire une seconde bouteille. Entre la poire et le fromage, je lui témoignai que je serois bien-aise de voir quel-

quelqu'une de ses productions. Aussitôt il chercha parmi ses papiers un Sonnet, qu'il me lut d'un air emphatique. Néanmoins, malgré le charme de la lecture, je trouvai l'ouvrage si obscur, que je n'y compris rien du tout. Il s'en apperçut. Ce Sonnet, me dit-il, ne te paroît pas fort clair, n'est-ce pas? Je lui avouai que j'y aurois voulu un peu plus de netteté. Il se mit à lire à mes dépens. Si ce Sonnet, reprit-il, n'est guères intelligible, tant mieux. Les Sonnets, les Odes et les autres Ouvrages qui veulent du sublime, ne s'accommodeent pas du simple et du naturel. C'est l'obscurité qui en fait tout le mérite. Il suffit que le Poëte croie s'entendre. Tu te moques de moi, interrompis-je, mon ami, il faut du bon sens et de la clarté dans toutes les Poësies, de quelque nature qu'elles soient. Et si ton incomparable Gongora n'écrivit pas plus clairement que toi, je t'avoue que j'en rabas bien. C'est un Poëte qui ne peut tout au plus tromper que ton siècle. Voyons présentement de ta prose.

Nannez me fit voir une Préface qu'il prétendoit, disoit-il, mettre à la tête d'un Recueil de Comédies qu'il avoit sous presse. Ensuite il me demanda ce que j'en pensoit. Je ne suis pas, lui dis-je, plus satisfait de ta prose que de tes vers. Ton Sonnet n'est qu'un pompeux galimatias; et il y a dans ta Préface des expressions trop recherchées, des mots qui ne sont point marqués au coin du Public, des phrases entortillées pour ainsi dire; en un mot, ton stile est singulier, les livres de nos bons et anciens Auteurs ne sont pas écrits comme cela. Pauvre ignorant, s'écria Fabrice! Tu ne sais pas que tout *Prosauteur* qui aspire aujourd'hui à la réputation d'une plume délicate, affecte cette singularité de stile, ces expressions détournées qui te choquent. Nous sommes cinq ou six Novateurs hardis, qui avons entrepris de changer la langue du blanc au noir. Et nous en viendrons à bout, s'il plaît à Dieu, en dépit de Lope de Véga, de Cervantez, et de tous les autres Beaux-Esprits qui nous chicanent sur nos nouvelles façons de parler. Nous sommes secondés par un nombre de Partisans de distinction, nous avons dans notre cabale jusqu'à des Théologiens.

Après tout, continua-t-il, notre dessein est louable; et le préjugé à part, nous valons mieux que ces Ecrivains.

naturels, qui parlent comme le commun des hommes. Je ne sais pas pourquoi il y a tant d'honnêtes-gens qui les estiment. Cela étoit fort bon à Athènes et à Rome, où tout le monde étoit confondu, et c'est pourquoi Socrate dit à Alcibiade, *que le Peuple est un excellent Maître de Langue.* Mais à Madrid nous avons un bon et un mauvais usage, et nos Courtisans s'expriment autrement que nos Bourgeois, tu peux m'en croire. Enfin, notre style nouveau l'emporte sur celui de nos Antagonistes. Je veux, par un seul trait, te faire sentir la différence qu'il y a de la gentillesse de notre diction à la platitude de la leur. Ils diroient par exemple tout uniment, *Les Intermèdes embellissent une Comédie*; et nous, nous disons plus joliment, *Les Intermèdes font beauté dans une Comédie.* Remarque bien ce font beauté. En sens-tu tout le brillant, toute la délicatesse, tout le mignon!

J'interrompis mon Novateur par un éclat de rire. Va Fabrice, lui dis-je, tu es un original avec ton langage précieux. Et moi, répondit-il, tu n'es qu'une bête avec ton style naturel. Allez, poursuivit-il, en m'appliquant ces paroles de l'Archevêque de Grenade, *allez trouver mon Trésorier, qu'il vous compte cent ducats, et que le Ciel vous conduise avec cette somme; adieu, Monsieur Gil Blas, je vous souhaite un peu plus de goût.* Je renouellai mes ris à cette saillie, et Fabrice me pardonnant d'avoir parlé avec irrévérence de ses Ecrits, ne perdit rien de sa belle humeur. Nous achevâmes de boire notre seconde bouteille. Après quoi nous nous levâmes de table, tous deux assez bien conditionnés. Nous sortîmes dans le dessein de nous aller promener au Prado; mais en passant devant la porte d'un Marchand de Li-queurs, il nous prit fantaisie d'entrer chez lui.

Il y avoit ordinairement bonne compagnie dans cet endroit-là. Je vis dans deux salles séparées, des Cavaliers qui s'amusoient différemment. Dans l'une, on jouoit à la prime et aux échecs; et dans l'autre, dix à douze personnes étoient fort attentives à écouter deux Beaux Esprits de profession qui disputoient. Nous n'eûmes pas besoin de nous aprocher d'eux, pour entendre qu'une proposition de Métaphysique faisoit le sujet de leur dispute; car ils parloient avec tant ce chaleur et d'emportement, qu'ils avoient l'air de deux possédés. Je m'imagine

gine que si on leur eût mis sous le nez l'Anneau d'Eléazar, on auroit vu sortir des Démons par leurs narines. Hé, bon Dieu, dis-je à mon Compagnon, quelle vivacité, quels poumons ! Ces Disputeurs étoient nés pour être des Crieurs publics. La plupart des hommes sont déplacés. Oui vraiment, répondit-il ; ces gens-ci sont apparemment de la race de Novins, ce Banquier Romain, dont la voix s'élevoit au dessus du bruit des Charretiers. Mais, ajouta-t-il, ce qui me dégoûteroit le plus de leurs discours, c'est qu'on en a les oreilles infructueusement étourdies. Nous nous éloignâmes de ces Métaphysiciens bruyans, et par-là je fis avorter une migraine qui commençoit à me prendre. Nous allâmes nous placer dans un coin de l'autre salle, d'où, en buvant des liqueurs rafraîchissantes, nous nous mêmes à examiner les Cavaliers qui entroient et ceux qui sortoient. Nunnez les connoissoit presque tous. Vive Dieu, s'écria-t-il, la dispute de nos Philosophes ne finira pas sitôt ! Voici des troupes fraîches qui arrivent. Ces trois hommes qui entrent vont se mettre de la partie. Mais vois-tu ces deux originaux qui sortent ! Ce petit Personnage bazané, sec, et dont les cheveux plats et longs lui descendent par égale portion par devant et par derrière, s'appelle Don Julien de Villanunno. C'est un jeune Oydor qui tranche du Petit-Maître. Nous allâmes, un de mes amis et moi, dîner chez lui l'autre jour. Nous le surprîmes dans une occupation assez singulière. Il se divertissoit dans son cabinet à jettter et à se faire apporter par un grand levrier les sacs d'un Procès dont il est Raporteur, et que le chien déchiroit à belles dents. Ce Licentier qui l'accompagne, cette face rubiconde, se nomme Don Chérubin Tonto. C'est un Chanoine de l'Eglise de Tolède, le plus imbécille mortel qu'il y ait au monde. Cependant, à son air riant et spirituel, vous lui donneriez beaucoup d'esprit. Il a des yeux brillans, avec un rire fin et malicieux. On diroit qu'il pense très finement. Lit-on devant lui un Ouvrage délicat ? il l'écoute avec une attention que vous croyez pleine d'intelligence, et toutefois il n'y comprend rien. Il étoit du repas chez l'Oydor. On y dit mille jolies choses, une infinité de bons-mots. Don Chérubin ne parla pas, mais il applaudissoit avec des grimaces et des

démonstrations qui paroissoient supérieures aux failles mêmes qui nous échappaient.

Connois-tu, dis-je à Nunnez, ces deux mal peignés, qui, les coudes apuyés sur une table, s'entretiennent tout bas dans ce coin, en se soufflant au nez leurs haleines ? Non, me répondit-il, ces visages-là me sont inconnus. Mais, selon toutes les apparences, ce sont des Politiques de Caffés, qui censurent le Gouvernement. Considère ce gentil Cavalier qui siffle en se promenant dans cette salle, et en se soutenant tantôt sur un pié et tantôt sur un autre. C'est Don Augustin Moréto, un jeune Poëte, qui n'est pas né sans talent, mais que les flateurs et les ignorans ont rendu presque fou. L'homme que tu vois qu'il aborde, est un de ses Confrères, qui fait de la prose rimée, et que Diane a aussi frappé.

Encore des Auteurs, s'écria-t-il en me montrant deux Hommes d'Epée qui entroient. Il semble qu'ils se soient tous donné le mot pour venir ici passer en revue devant toi. Tu vois Don Bernard Dessenguado, et Don Sébastien de Villa Viciosa. Le premier est un Esprit plein de fiel, un Auteur né sous l'étoile de Saturne, un Mortel malfaisant, qui se plaît à haïr tout le monde, et qui n'est aimé de personne. Pour Don Sébastien c'est un Garçon de bonne foi, un Auteur qui ne veut rien avoir sur la conscience. Il a depuis peu mis au Théâtre une Pièce, qui a eu une réussite extraordinaire ; et il la fait imprimer, pour n'abuser pas plus longtems de l'estime du Public.

Le charitable Elève de Gongora se préparoit à continuer de m'expliquer les figures du tableau changeant que nous avions devant les yeux, lorsq'un Gentilhomme du Duc de Médina Sidonia vint l'interrompre en lui disant : Seigneur Don Fabricio, je vous cherchois pour vous avertir que Monsieur le Duc voudroit bien vous parler, il vous attend chez lui. Nunnez, qui savoit qu'on ne peut satisfaire assez-tôt un Grand Seigneur qui souhaite quelque chose, me quita dans le moment, pour aller trouver son Mécénas, me laissant fort étonné de l'avoir entendu traiter de Don, et de le voir ainsi devenu noble en dépit de Maître Chrysostôme le Barbier son Pere.

C H A P I T R E XIV.

Fabrice place Gil Blas auprès du Comte Galiano, Seigneur Sicilien.

J'AVOIS trop d'envie de revoir Fabrice, pour n'être pas chez lui le lendemain de grand matin. Je donne le bon-jour, dis-je en entrant, au Seigneur Don Fabricio, la fleur, ou plutôt le champignon de la Noblesse Asturienne. A ces paroles, il se mit à rire. Tu as donc remarqué, s'écria-t-il, qu'on m'a traité de Don ? Oui, mon Gentil-homme, lui répondis-je, et vous me permettrez de vous dire, qu'hier en me contant votre métamorphose, vous oubliâtes le meilleur. D'accord, repliqua-t-il ; mais en vérité, si j'ai pris ce titre d'honneur, c'est moins pour contenter ma vanité, que pour m'accommoder à celle des autres. Tu connois les Espagnols. Il ne font aucun cas d'un honnête-homme, s'il a le malheur de manquer de bien et de naissance. Je te dirai de plus, que je vois tant de gens qui se font appeler Don François, Don Pèdre, ou Don comme tu voudras, que s'il n'y a point de tricherie dans leur fait, tu conviendras que la Noblesse est une chose bien commune, et qu'un Roturier qui a du mérite, lui fait honneur quand il veut bien s'y agréger.

Mais changeons de matière, ajouta-t-il. Hier au soir au souper du Duc de Medina Sidonia, où entre autres Convives étoit le Comte Galiano, Grand-Seigneur Sicilien, la conversation tomba sur les effets ridicules de l'amour-propre. Charmé d'avoir de quoi réjouir la compagnie là-dessus, je la régalai de l'histoire des homélies. Tu t'imagines bien qu'on en a ri, et qu'on en a donné de toutes les façons à ton Archevêque. Ce qui n'a pas produit un mauvais effet pour toi ; car on t'a plaint, et le Comte Galiano, après m'avoir fait force questions sur ton chapitre, auxquelles tu peux croire que j'ai répondu comme il falloit, m'a chargé de te mener chez lui. J'allois te chercher tout-à-l'heure pour t'y conduire. Il veut apparemment te proposer d'être un de ses Sécrétaires. Je ne te conseille pas de rejeter ce parti. Le Comte est riche, et fait à Madrid une dépense d'Ambassadeur. On dit qu'il est venu à la Cour pour conférer avec le Duc de Lerme

Lerme sur des Biens Royaux que ce Ministre a dessein d'aliéner en Sicile. Enfin le Comte Galiano, quoique Sicilien, paroit généreux, plein de droiture et de franchise. Tu ne saurois mieux faire que de t'attacher à ce Seigneur là. C'est lui probablement qui doit t'enrichir, suivant ce qu'on t'a credit à Grenade.

J'avois résolu, dis-je à Nunnez, de battre un peu le pavé, et de me donner du bon tems, avant que de me remettre à servir ; mais tu me parles du Comte Sicilien d'une manière qui me fait changer de résolution, je voudrois déjà être auprès de lui. Tu y seras bientôt, reprit-il, ou je suis fort trompé. Nous sortimes en même tems tous deux pour aller chez le Comte, qui occupoit la maison de Don Sanche d'Avila son ami, qui étoit alors à la campagne.

Nous trouvâmes dans la cour, je ne sai combien de pages et de laquais qui portoient une livrée aussi riche que galante, et dans l'antichambre plusieurs Ecuyers, Gentilshommes et autres Officiers. Ils avoient tous des habits magnifiques, mais avec cela des faces si baroquès, que je crus voir une troupe des Singes vêtus à l'Espagnole. Il y a des mines d'hommes et de femmes pour qui l'art ne peut rien.

On annonça Don Fabricio, qui fut introduit un moment après dans la chambre, où je le suivis. Le Comte en robe de chambre, étoit assis sur un sopha, et prenoit son chocolat. Nous le saluâmes avec toutes les démonstrations d'un profond respect ; il nous fit de son côté une inclination de tête, accompagnée de regards si gracieux, que je me sentis d'abord gagner l'ame. Effet admirable, et pourtant ordinaire, que fait sur nous l'accueil favorable des Grands ! Il faut qu'ils nous reçoivent bien mal, quand ils nous déplaisent.

Après avoir pris son chocolat, il s'amusa quelque tems à badiner avec un gros Singe qu'il avoit auprès de lui, et qu'il apelloit Cupidon. Je ne sai pourquoi on avoit donné le nom de ce Dieu à cet animal, si ce n'est à cause qu'il en avoit toute la malice ; car il ne lui ressembloit nullement d'ailleurs. Il ne laissoit pas, tel qu'il étoit, de faire les délices de son Maître, qui étoit si charmé de ses gentillesse, qu'il l'avoit sans cesse dans ses bras. Nunnez et moi, quoique peu divertis des gambades du Singe, nous fimes

Emes semblant d'en être enchantés. Cela plut fort au Sicilien, qui suspendit le plaisir qu'il prenoit à ce passe-tems, pour me dire, Mon ami, il ne tiendra qu'à vous d'être un de mes Sécrétaires. Si le parti vous convient, je vous donnerai deux cens pistoles tous les ans: il suffit que Don Fabricio vous présente, et réponde de vous. Oui, Seigneur, s'écria Nunnez, je suis plus hardi que Platon, qui n'osoit répondre d'un de ses amis, qu'il envoyoit à Denis le Tyran. Je ne crains pas de m'attirer des reproches.

Je remerciai par une révérence le Poëte des Asturias de sa hardiesse obligeante; puis m'adressant au Patron, je l'assurai de mon zèle et de ma fidélité. Ce Seigneur ne vit pas plutôt que sa proposition m'étoit agréable, qu'il fit appeler son Intendant, à qui il parla tout bas. Ensuite il me dit, Gil Blas, je vous apprendrai tantôt à quoi je pré-tens vous employer. Vous n'avez, en attendant, qu'à suivre mon Homme d'affaires, il vient de recevoir des or-dres qui vous regardent. J'obéis, laissant Fabrice avec le Comte et Cupidon.

L'Intendant, qui étoit un Messinois des plus fins, me conduisit à son appartement, en m'accablant d'honnétetés. Il envoya chercher le Tailleur qui avoit habillé toute la maison, et lui ordonna de me faire promptement un habit de la même magnificence que ceux des principaux Officiers. Le Tailleur prit ma mesure, et se retira. Pour vo-tre logement, me dit le Messinois, je sai une chambre qui vous conviendra. Eh! avez-vous déjeuné, poursuivit-il? Je répondis que non. Ah, pauvre garçon que vous êtes, reprit-il, que ne parlez-vous! Venez, je vais vous mener dans un endroit, où, graces au Ciel, il n'y a qu'à de-mander tout ce qu'on veut pour l'avoir.

A ces mots, il me fit descendre à l'Office, où nous trouvâmes le Maître-d'hôtel, qui étoit un Napolitain, qui valoit bien un Messinois. On pouvoit dire de lui et de l'Intendant, que les deux en faisoient la paire. Cet hon-nête Maître-d'hôtel étoit avec cinq ou six des ses amis, qui s'empiffroient de jambons, de langues de bœuf, et d'autres viandes salées, qui les obligeoient à boire coup sur coup. Nous nous joignîmes à ces bons vivans, et les aidâmes à fesser les meilleurs vins de Monsieur le Comte. Pendant que ces choses se passoient à l'Office, il s'en pas-soit

soit d'autres à la cuisine. Le Cuisinier régaloit aussi trois ou quatre Bourgeois de sa connoissance, qui se remplissoient l'estomac de pâtes de lapins et de perdrix. (Il n'y avoit pas jusqu'aux Marmitons qui ne se donnassent au cœur joie de tout ce qu'ils pouvoient escamotter.) Je me crus dans une maison abandonnée au pillage, cependant ce n'étoit rien que cela. Je ne voyois que des bagatelles, en comparaison de ce que je ne voyois pas.

CHAPITRE XV.

Des Emplois que le Comte Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.

JE sortis pour aller chercher mes hardes, et les faire apporter à ma nouvelle demeure. Quand je revins, le Comte étoit à table avec plusieurs Seigneurs et le Poëte Nunnez, lequel d'un air aisé se-faisoit servir, et se mêloit à la conversation. Je remarquai même qu'il ne disoit pas un mot, qui ne fit plaisir à la compagnie. Vive l'esprit ! quand on en a, on fait bien tous les personnages qu'on veut.

Pour moi je dinai avec les Officiers, qui furent traités, à peu de chose près, comme le Patron. Après le repas, je me retirai dans ma chambre, où je me mis à réfléchir sur ma condition. Hé bien, me dis-je, Gil Blas, te voilà donc auprès d'un Comte Sicilien dont tu ne connois pas le caractère. A juger sur les apparences, tu seras dans sa maison comme le poisson dans l'eau. Mais il ne faut jurer de rien, et tu dois te dénier de ton étoile, dont tu n'as que trop souvent éprouvé la malignité. Outre cela, tu ignores à quoi il te destine. Il a des Sécretaires et un Intendant, quels services veut-il donc que tu lui rendes ? Apparemment qu'il a dessein de te faire porter le Caducée. A la bonne heure. On ne sauroit être sur un meilleur pié chez un Seigneur, pour faire son chemin en poste. En rendant de plus honnêtes services, on ne marche que pas à pas, et encore n'arrive-t-on pas toujours à son but.

Tandis que je faisois de si belles réflexions, un laquais vint me dire que tous les Cavaliers qui avoient diné à l'hôtel, venoient de sortir pour s'en retourner chez eux, et que Monsieur le Comte me demandoit. Je volai aussitôt

tôt à son appartement, où je le trouvai couché sur le Sopha, et prêt à faire la sieste avec son Singe, qui étoit à côté de lui.

Aprochez, Gil Blas, me dit-il, prenez un siège et m'écoutez. Je fis ce qu'il m'ordonnoit, et il me parla dans ces termes. Don Fabricio m'a dit, qu'entre autres bonnes qualités vous aviez celle de vous attacher à vos Maitres, et que vous étiez un garçon plein d'intégrité. Ces deux choses m'ont déterminé à vous proposer d'être à moi. J'ai besoin d'un domestique affectionné, qui épouse mes intérêts, et qui mette tout son attention à conserver mon bien. Je suis riche à-la-vérité, mais ma dépense va tous les ans fort au-delà de mes revenus. Eh pourquoi ? C'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison, comme dans un bois rempli de voleurs. Je soupçonne mon Maître-d'hôtel et mon Intendant de s'entendre ensemble, en voilà plus qu'il n'en faut pour me ruiner de fond en comble. Vous me direz que si je les crois fripons, je n'ai qu'à les chasser. Mais où en prendre d'autres qui soient pétris d'un meilleur limon ? Je me contenterai de les faire observer l'un et l'autre, par un homme qui aura droit à inspection sur leur conduite, et c'est vous que je choisis pour remplir cette commission. Si vous vous en acquitez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. J'aurai soin de vous établir en Sicile très avantageusement.

Après m'avoir tenu ce discours, il me renvoya ; et dès le soir même, devant tous les domestiques, je fus proclamé Surintendant de la maison. Le Messinois et la Napolitain n'en furent pas d'abord fort mortifiés, parce que je leur paroissois un gaillard de bonne composition, et qu'ils comptoient qu'en partageant avec moi le gâteau, ilsiroient toujours leur train. Mais ils se trouverent bien fots le jour suivant, lorsque je leur déclarai que j'étois ennemi de toute malversation. Je demandai au Maître-d'hôtel un état des provisions. Je visitai la cave. Je pris aussi connoissance de tout ce qu'il y avoit dans l'office, je veux dire de l'argenterie et du linge. Je les exhortai ensuite tous deux à ménager le bien du Patron, à user d'épargne dans la dépense, et je finis mon exhortation, en leur protestant que j'avertirois ce Seigneur de toutes les mauvaises œuvres que je verrois faire chez lui.

Je

Je n'en demeurai pas-là. Je voulus avoir un Espion, pour découvrir s'il y avoit de l'intelligence entre eux. Je jettai les yeux sur un Marmiton, qui s'étant laissé gagner par mes promesses, me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour être instruit de tout ce qui se passoit au logis: Que le Maître-d'hôtel et l'Intendant étoient d'accord ensemble, et bruloyent la chandelle par les deux bouts: Qu'ils détournoint tous les jours la moitié des viandes qu'on achetoit pour la mason: Que le Napolitain avoit soin d'une Dame qui demeuroit vis-à-vis le Collège de Saint Thomas, et que le Messinois en entretenoit une autre à la Porte du Soleil: Que ces deux Messieurs faisoient porter tous les matins chez leurs Nymphes toutes sortes de provisions: Que le Cuisinier de son côté envoyoit de bons plats à une Veuve qu'il connoissoit dans le voisinage, et qu'en faveur des services qu'il rendoit aux deux autres, à qui il étoit tout dévoué, il disposoit comme eux des vins de la cave: Enfin que ces trois domestiques étoient cause qu'il se faisoit une dépense horrible chez Monsieur le Comte. Si vous doutez de mon rapport, ajouta le Marmiton, donnez-vous la peine de vous trouver demain matin sur les sept heures auprès du Collège de Saint Thomas, vous me verrez chargé d'une hotte qui changera votre doute en certitude. Tu es donc, lui dis-je, commissaire de ces galans pourvoyeurs? Je suis, répondit-il, employé par le Maître-d'hôtel, et un de mes camarades fait les messages de l'Intendant.

J'eus le lendemain la curiosité de me rendre à l'heure marquée auprès du Collège de Saint Thomas. Je n'attendis pas longtems mon espion. Je le vis arriver avec une grande hotte toute pleine de viande de boucherie, de volaille et de gibier. Je fis l'inventaire des pièces, et j'en dressai sur mes tablettes un petit procès verbal, que j'allai montrer à mon Maître, après avoir dit au Fouille-au-pot, qu'il pouvoit, comme à son ordinaire, s'acquiter de sa commission.

Le Seigneur Sicilien, qui étoit fort vif de son naturel, voulut dans son premier mouvement chasser le Napolitain et le Messinois; mais après y avoir fait réflexion, il se contenta de se défaire du dernier, dont il me donna la place. Ainsi ma charge de Surintendant fut supprimée peu de tems après sa creation, et franchement je n'y eus point

point de regret. Ce n'étoit à proprement parler qu'un emploi honorable d'Espion, qu'un poste qui n'avoit rien de solide ; au-lieu qu'en devenant Monsieur l'Intendant, je me vois maître du coffre fort, et c'est là le principal. C'est toujours ce domestique là qui tient le premier rang dans une grande maison ; et il y a tant de petits bénéfices attachés à son administration, qu'il s'enrichiroit, quand même il seroit honnête homme. —

Mon-Napolitain, qui n'étoit pas au bout de ses finesse, remarquant que j'avois un zèle brutal, et que je me mettois sur le pié de voir tous les matins les viandes qu'il achetoit, et d'en tenir régître, cessa d'en détourner ; mais le bourreau continua d'en prendre la même quantité chaque jour. Par cette ruse, augmentant le profit qu'il tirroit de la desserte de la table, qui lui apartenoit de droit, il se mit en état d'envoyer du-moins de la viande cuite à sa Mignonne, s'il ne pouvoit plus lui en fournir de crue. Le diable enfin n'y perdoit rien, et le Comte n'étoit guères plus avancé d'avoir le Phénix des Intendans. L'abondance excessive que je vis alors régner dans le repas, me fit deviner ce nouveau tour, et j'y mis aussitôt bon ordre, en retranchant le superflu de chaque service. Ce que je fis toutefois avec tant de prudence, qu'on n'y aperçut point un air d'épargne. On eût dit que c'étoit toujours la même profusion. Et néanmoins, par cette économie, je ne laissai pas de diminuer considérablement la dépense. Voilà ce que le Patron demandoit. Il voulloit ménager sans paroître moins magnifique. Son avareice étoit subordonnée à son ostentation.

Il s'offrit encore un autre abus à réformer. Je trouvois que le vin alloit bien vite. S'il y avoit, par exemple, douze Cavaliers à la table du Seigneur, il se buvoit cinquante et quelquefois jusqu'à soixante bouteilles. Celà m'étonnoit, et ne doutant pas qu'il n'y eût de la friponnerie là-dedans, je consultai là-dessus mon Oracle, c'est-à-dire, mon Marmiton, avec qui j'avois souvent des entretiens secrets, et qui me rapportoit fidèlement tout ce qui se disoit et faisoit dans la cuisine, où il n'étoit suspect à personne. Il m'aprit que le dégat dont je me plaignois, venoit d'une nouvelle ligue fait entre le Maître-d'hôtel, le Cuisinier, et les Laquais qui versoient à boire : Que ceux-

ci remportoient les bouteilles à demi-pleines, qui se partageoient ensuite entre les confédérés. Je parlai aux laquais, je les menaçai de les mettre à la porte s'ils s'avissoient de récidiver, et il n'en fallut pas davantage pour les faire rentrer dans leur devoir. Mon Maître, que j'avais grand soin d'informer des moindres choses que je faisois pour son bien, me comblloit de louanges, et prenoit de jour en jour plus d'affection pour moi. De mon côté, pour récompenser le Marmiton qui me rendoit de si bons services, je le fis Aide de cuisine.

Le Napolitain enrageoit de me rencontrer par-tout. Et ce qui le mortifioit cruellement, c'étoit les contradictions qu'il avoit à effuyer de ma part, toutes les fois qu'il s'agissoit de me rendre ses comptes ; car pour mieux lui rogner les angles, je me donnois la peine d'aller dans les marchés pour savoir le prix des Denrées. Desforte que je le voyois venir après cela, et comme il ne manquoit pas de vouloir ferrer la mule, je le relançois vigoureusement. J'étois bien persuadé qu'il me maudissoit cent fois le jour : mais le sujet de ses malédictions m'empêchoit de craindre qu'elles ne fussent exaucées. Je ne sais comment il pouvoit résister à mes persécutions, et ne pas quitter le service du Seigneur Sicilien. Sans-doute que malgré tout cela, il y trouvoit encore son compte.

Fabrice, que je voyois de tems en tems, et à qui je contoisois toutes mes prouesses d'Intendant jusqu'alors inouïes, étoit plus disposé à blâmer ma conduite, qu'à l'approuver. Dieu veuille, me dit-il un jour, qu'après tout ceci ton desintéressement soit bien récompensé ; mais entre nous, si tu n'étois pas si roide avec le Maître-d'hôtel, je crois que tu n'en ferois pas plus mal. Hé quoi, lui répondis-je, ce voleur mettra effrontément dans un état de dépense à dix pistoles un poisson qui ne lui en aura couté que quatres, et tu veux que je lui passe cet article-là ? Pourquoi non, repliqua-t-il froidement ? Il n'a qu'à te donner la moitié du surplus, et il fera les choses dans les règles. Sur ma foi, notre Ami, continua-t-il en branlant la tête, vous êtes un vrai gâte-maison, et vous avez bien la mine de servir longtems, puisque vous n'écorchez pas l'anguille pendant que vous la tenez. Apprenez que la Fortune ressemble à ces Coquettes vives et légères,

légères, qui échappent aux Galans qui ne les brusquent pas.

Je ne fis que tire des discours de Nunnez. Il en rit lui-même à son tour, et voulut me persuader qu'il ne me les avoit pas tenus sérieusement. Il avoit honte de m'avoir donné inutilement un mauvais conseil. Je demeurai ferme dans la résolution d'être toujours fidèle et zélé. Je ne me démentis point, et j'ose dire qu'en quatre mois, par mon épargne, je fis profit à mon Maître de trois mille ducats pour le moins.

CHAPITRE XVI.

De l'accident qui arriva au Singe du Comte Galiano, et du chagrin qu'en eut ce Seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, et quelle fut la suite de sa maladie.

AU bout de ce tems-là, le repos qui règnoit à l'hôtel fut étrangement troublé par un accident qui ne paroîtra qu'une bagatelle au Lecteur, et qui devint pourtant une chose fort sérieuse pour les domestiques, et sur-tout pour moi. Cupidon, ce Singe dont j'ai parlé, cet Animal si cheri du Patron, en voulant un jour sauter d'une fenêtre à une autre, s'en acquita si mal, qu'il tomba dans la cour, et se démit une jambe. Le Comte ne sut pas sitôt ce malheur, qu'il poussa des cris qui furent entendus du voisinage; et dans l'excès de sa douleur, s'en prenant à tous ses gens sans exception, peu s'en fallut qu'il ne fit maison nette. Il borna toutefois sa fureur à maudire notre négligence, et à nous apostrophier sans ménager les termes. Il envoya chercher sur le champ les Chirurgiens de Madrid les plus habiles pour les fractures et dislocations des os. Ils visitèrent la jambe du blessé, la lui reinirent, et la bandèrent. Mais quoiqu'ils assurassent tous que ce n'étoit rien, cela n'empêcha pas que mon Maître ne retint un d'entr'eux pour demeurer auprès de l'Animal, jusqu'à parfaite guérison.

J'aurois tort de passer sous silence les peines et les inquiétudes qu'eut le Seigneur Sicilien pendant tout ce tems-là. Croira-t-on bien que le jour il ne quitoit point son cher Cupidon. Il étoit présent quand on le pansoit, et la nuit il se levoit deux ou trois fois pour le voir. Ce

qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il falloit que tous les domestiques, et moi principalement, nous fussions toujours sur pié, pour être prêts à courir où l'on jugeroit à propos de nous envoyer pour le service du Singe. En un mot, nous n'eûmes aucun repos dans l'hôtel, jusqu'à ce que la maudite Bête, ne se ressentant plus de sa chute, se remît à faire ses bonds et ses culebutes ordinaires. Après cela refuserons-nous d'ajouter foi au rapport de Suétone, lorsqu'il dit que Caligula aimoit tant son Cheval, qu'il lui donna une maison richement meublée, avec des Officiers pour le servir, et qu'il en vouloit même faire un Consul ? Mon Patron n'étoit pas moins charmé de son Singe, il en auroit volontiers fait un Corrégidor.

Ce qu'il y eut de malheureux pour moi, c'est que j'avais enhéri sur tous les valets pour mieux faire ma cour au Seigneur, et je m'étois donné de si grands mouvements pour son Cupidon, que j'en tombai malade. La fièvre me prit violemment, et mon mal devint tel que je perdis toute connoissance. J'ignore ce qu'on fit de moi pendant quinze jours que je fus entre la vie et la mort. Je sai seulement, que ma jeunesse luta si bien contre la fièvre, et peut-être contre les remèdes qu'on me donna, que je repris enfin mes sens. Le premier usage que j'en fis, fut de m'apercevoir que j'étois dans une autre chambre que la mienne. Je voulois savoir pourquoi. Je le demandai à une vieille Femme qui me gardoit ; mais elle me répondit qu'il ne falloit pas que je parlasse, que le Médecin l'avoit expressément défendu. Quand on se porte bien on se moque ordinairement de ces Docteurs. Est-on malade ? on se soumet docilement à leurs ordonnances.

Je pris donc le parti de me taire, quelque envie que j'eusse de m'entretenir avec ma Garde. Je faisois des réflexions là-dessus, lorsqu'il entra deux manières de Petits Maîtres fortlestes. Ils avoient des habits de velours, avec de très beau linge garni de dentelles. Je m'imaginai que c'étoit des Seigneurs amis de mon Maître, lesquels par considération pour lui me venoient voir. Dans cette pensée, je fis un effort pour me mettre en mon séant, et j'ôtai par respect mon bonnet ; mais ma Garde me recoucha tout de mon long, en me disant que ces Seigneurs étoient mon Médecin et mon Apothicaire.

Le Docteur s'aprocha de moi, me tâta le pouix, observa mon visage, et remarquant tous les signes d'une prochaine guérison, il prit un air de triomphe, comme s'il y eût mis beaucoup du sien ; et dit, qu'il ne falloit plus qu'une médecine pourachever son ouvrage, qu'après cela il pourroit se vanter d'avoir fait une belle cure. Quand il eut parlé de cette sorte, il fit écrire par l'Apoticaire une ordonnance, qu'il lui dicta en se regardant dans un miroir, en rajustant ses cheveux, et en faisant des grimaces dont je ne pouvois m'empêcher de rire malgré l'état où j'étois. Ensuite il me salua de la tête fort cavalièrement, et sortit plus occupé de sa figure, que des drogues qu'il avoit ordonnées.

Après son départ, l'Apoticaire, qui n'étoit pas venu chez moi pour rien, se prépara, on juge bien à quoi faire. Soit qu'il craignît que la Vieille ne s'en acquitât pas adroitemment, soit pour mieux faire valoir la marchandise, il voulut opérer lui-même : mais avec toute son adresse, je ne sai comment cela se fit, l'opération fut à peine achevée, que rendant à l'Opérant ce qu'il m'avoit donné, je mis son habit de velours dans un bel état. Il regarda cet accident comme un malheur attaché à la Pharmacie. Il prit une serviette, s'essuya sans dire un mot, et s'en alla bien résolu de me faire payer le Dégraisseur, à qui sans-doute il fut obligé d'envoyer son habit.

Il revint le lendemain matin, vêtu plus modestement, quoiqu'il n'eût rien à risquer ce jour-là, m'apporter la médecine que le Docteur avoit ordonnée la veille. Outre que je me sentois mieux de moment en moment, j'avois tant d'aversion depuis le jour précédent pour les Médecins et les Apoticaires, que je maudissois jusqu'aux Universités où ces Messieurs reçoivent le pouvoir de tuer les hommes impunément. Dans cette disposition, je déclarai en jurant que je ne voulois plus de remèdes, et que je donnois au diable Hippocrate et sa Sequelle. L'Apoticaire, qui ne se soucioit nullement de ce que je ferois de sa composition, pourvu qu'elle lui fût payée, la laissa sur la table, et se retira sans me dire une syllabe.

Je fis sur le champ jettter par les fenêtres cette chienne de médecine, contre laquelle je m'étois si fort prévenu, que j'aurois cru être empoisonné si je l'eusse avalée. A ce trait de desobéissance, j'en ajoutai un autre : je rompis le silence, et dis d'un ton ferme à ma Garde, que je pré-

tendois absolument qu'elle m'aprit des nouvelles de mon Maître. La Vieille, qui appréhendoit d'exciter en moi une émotion dangereuse en me satisfaisant, ou qui peut-être aussi ne s'obstinoit que pour irriter mon mal, hésitoit à me parler ; mais je la pressai si vivement de m'obéir, qu'elle me répondit enfin : Seigneur Cavalier, vous n'avez plus d'autre Maître que vous-même, le Comte Galiano s'en est retourné en Sicile.

Je ne pouvois croire ce que j'entendois ; il n'y avoit pourtant rien de plus véritable. Ce Seigneur, dès le second jour de ma maladie, craignant que je ne mourusse chez lui, avoit eu la bonté de me faire transporter avec mes petits effets dans une chambre garnie, où il m'avoit abandonné sans façon à la Providence et aux soins d'une Garde. Sur ces entrefaites, ayant reçu un ordre de la Cour qui l'obligeoit à repasser en Sicile, il étoit parti avec tant de précipitation, qu'il n'avoit plus songé à moi ; soit qu'il me comptât déjà parmi les morts, ou que les Personnes de qualité soient sujettes à ces fautes de mémoire.

Ma Garde me fit ce détail, et m'aprit que c'étoit elle qui avoit été chercher un Médecin et un Apoticaire, afin que je ne périssé pas sans leur assistance. Je tombai dans une profonde réverie à ces belles nouvelles. Adieu mon établissement avantageux en Sicile ! Adieu mes plus douces espérances ! *Quand il vous arrivera quelque grand malheur, dit un Pape, examinez-vous bien, et vous verrez qu'il y aura toujours un peu de votre faute.* N'en déplaïse à ce Saint Père, je ne vois pas comment dans cette occasion je contribuai à mon infortune.

Lorsque je vis les flatueuses chimères, dont je m'étois rempli la tête, évanouïes, la première chose dont je m'embarrassai l'esprit, fut ma valise, que je fis aporter sur mon lit pour la visiter. Je soupirai en m'apercevant qu'elle étoit ouverte. Hélas, ma chère valise, m'écriai-je, mon unique consolation ! Vous avez été, à ce que je vois, à la merci des mains étrangères. Non, non, Seigneur Gil Blas, me dit alors la Vieille, rassurez-vous, on ne vous a rien volé, j'ai conservé votre malle comme mon honneur.

J'y trouvai l'habit que j'avois entrant au service du Comte, mais j'y cherchai vainement celui que le Messinois m'avoit fait faire. Mon Maître n'avoit pas jugé à propos de

de me le laisser, ou bien quelqu'un se l'étoit approprié. Toutes mes autres hardes y étoient, et même une grande bourse de cuir qui renfermoit mes espèces, que je comptai deux fois, ne pouvant croire la première, qu'il n'y eût que cinquante pistoles de reste, de deux cent soixante qu'il y avoit avant ma maladie. Que signifie ceci, ma bonne Mère, dis-je à ma Garde ? Voilà mes finances bien diminuées. Personne pourtant n'y a touché que moi, répondit la Vieille, et je les ai ménagées autant qu'il m'a été possible. Mais les maladies coutent beaucoup, il faut toujours avoir l'argent à la main. Voici, ajouta cette bonne Ménagère, en tirant de ses poches un paquet de papiers, voici un état de dépense qui est juste comme l'or, et qui vous fera voir que je n'ai pas employé un denier mal-à-propos.

Je parcourus des yeux le mémoire, qui contenoit bien quinze ou vingt pages. Miséricorde ! Que de volaille achetée pendant que j'avois été sans connoissance ! Il falloit qu'en bouillons seulement il y eût pour le moins douze pistoles. Les autres articles répondoient à celui-là. On ne sauroit dire combien elle avoit dépensé en bois, en chandelle, en eau, en balais, &c. Cependant, quelque enflé que fût son mémoire, toute la somme alloit à peine à trente pistoles, et par conséquent il devoit y en avoir encore cent quatre vingt de reste. Je lui représentai cela ; mais la Vieille, d'un air ingénus, commença d'attester tous les saints, qu'il n'y avoit dans la bourse que quatre vingt pistoles, lorsque le Maître-d'hôtel du Comte lui avoit confié ma valise. Que dites-vous, ma bonne, interrompis-je avec précipitation ? C'est le Maître-d'hôtel qui vous a remis mes hardes entre les mains ? Sans-doute, répondit-elle, c'est lui ; à telles enseignes qu'en me les donnant il me dit : Tenez, bonne Mère, quand le Seigneur Gil Blas sera frit à l'huile, ne manquez pas de le régaler d'un bel enterrement, il y a dans cette valise de quoi en faire les frais.

Ah, maudit Napolitain, m'écriai-je alors ! je ne suis plus en peine de savoir ce qu'est devenu l'argent qui me manque : vous l'avez raflé pour compenser une partie des vols que je vous ai empêché de faire. Après cette apostrophe, je rendis grâce au Ciel de ce quel le Fripon n'avoir pas tout emporté. Quelque sujet pourtant que j'eusse d'accuser le Maître-d'hôtel de m'avoir volé, je ne lassai pas de

de penser que ma Garde pouvoit fort bien avoir fait le coup. Mes soupçons tomboient tantôt sur l'un, et tantôt sur l'autre, mais c'étoit toujours la même chose pour moi. Je n'en témoignai rien à la Vieille. Je ne la chicanai pas même sur les articles de son beau mémoire. Je n'aurois rien gagné à cela, et il faut bien que chacun fasse son métier. Je bornai mon ressentiment là la payer, et à la renvoyer trois jours après.

Je m'imagine qu'en sortant de chez moi, elle alla donner avis à l'Apoticaire qu'elle venoit de me quitter, et que je me portois assez bien pour prendre la clé des champs sans compter avec lui ; car un moment après je le vis arriver tout essoufflé. Il me présenta son mémoire, dans lequel, sous des noms qui m'étoient inconnus, quoique j'eusse été Médecin, il avoit écrit tous les prétendus remèdes qu'il m'avoit fournis dans les tems que j'étois sans sentiment. On pouvoit appeler ce mémoire-là de vrayes parties d'Apoticaire. Aussi nous eûmes une dispute, lorsqu'il fut question du payement. Je prétendois qu'il rabattît la moitié de la somme qu'il demandoit. Il jura qu'il n'en rabattrroit pas même une obole. Considérant toutefois qu'il avoit affaire à un jeune-homme qui dès ce jour-là pouvoit s'éloigner de Madrid, il aima mieux se contenter de ce que je lui offrois, c'est-à-dire, de trois fois au-delà de ce que valoient ses drogues, que de s'exposer à perdre tout. Je lui lâchai des espèces à mon grand regret, et il se retira bien vengé du petit chagrin que je lui avois causé le jour du lavement.

Le Médecin parut presque aussitôt, car ces Animaux-là sont toujours à la queue l'un de l'autre. J'escomptai ses visites qui avoient été fréquentes, et je le renvoyai content. Mais avant que de me quitter, pour me prouver qu'il avoit bien gagné son argent, il me détailla les inconvénients mortels qu'il avoit prévenus dans ma maladie. Ce qu'il fit en fort beaux termes, et d'un air agréable, mais je n'y compris rien du tout. Lorsque je me fus défit de lui, je me crus débarrassé de tous les Maistres des Parques. Je me trompois. Il entra un Chirurgien que je n'avois vu de ma vie. Il me salua fort civilement, et me témoigna de la joie de me voir échappé du danger que j'avois couru : ce qu'il attribuoit, disoit-il, à deux saignées abondantes qu'il m'avoit faites, et aux ventouses qu'il

qu'il avoit eu l'honneur de m'appliquer. Autre plume qu'on me tira de l'aile. Il me fallut aussi cracher au bassin du Chirurgien. Après tant d'évacuations ma bourse se trouva si débile, qu'on pouvoit dire que c'étoit un corps confisqué, tant il y restoit peu d'humide radical.

Je commençai à perdre courage, en me voyant retombé dans une situation misérable. Je m'étois, chez mes derniers Maîtres, trop affectionné aux commodités de la vie. Je ne pouvois plus, comme autrefois, envisager l'indigence en Philosophe Cynique. J'avouerai pourtant que j'avois tort de me laisser aller à la tristesse. Après avoir tant de fois éprouvé que la Fortune ne m'avoit pas plutôt renversé qu'elle me relevait, je n'aurois dû regarder l'état fâcheux où j'étois, que comme une occasion prochaine de prospérité.

Fin du Septième Livre.



LES

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS,
DE SANTILLANE.

LIVRE HUITIEME.



CHAPITRE I.

Gil Blas fait une bonne conncissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du Comte Galiano. Histoire de Don Valério de Luna.

J'ETOIS si surpris de n'avoir point entendu parler de Nunnez pendant tout ce tems-là, que je jugeai qu'il devoit être à la campagne. Je sortis pour aller chez lui dès que je pus marcher, et j'apris en effet qu'il étoit depuis trois semaines en Andalousie avec le Duc de Médina Sidonia.

Un matin à mon réveil Melchior de la Ronda me vint dans l'esprit ; et me ressouvenant que je lui avois promis à Grenade d'aller voir son neveu, si jamais je retournois à Madrid, je m'avisaï de vouloir tenir ma promesse ce jour-là même. Je m'informai de l'hôtel de Don Baltazar de Zuniga, et je m'y rendis. Je demandai le Seigneur Joseph Navarro, qui parut un moment après. Je le saluai ; et il me reçut d'un air honnête, mais froid, quoique j'eusse décliné mon nom. Je ne pouvois concilier cet accueil glacé avec le portrait qu'on m'avoit fait de ce Chef-d'office. J'allois me retirer, dans la résolution de ne lui pas faire une seconde visite, lorsque prenant tout-à-coup un air ouvert et riant, il me dit avec beaucoup de vivacité : Ah ! Seigneur Gil Blas de Santillane, pardonnez

nez-moi, de grace, la réception que je viens de vous faire. Ma mémoire à trahi la disposition où je suis à votre égard. J'avois oublié votre nom, et je ne pensois plus à ce Cavalier dont il est fait mention dans une lettre que j'ai reçue de Grenade, il y après de quatre mois.

Que je vous embrasse, ajouta-t-il, en se jettant à mon cou avec transport. Mon Oncle Melchior, que j'aime et que j'honore comme mon propre Père, me mande que par hazard j'ai l'honneur de vous voir, il me conjure de vous faire le même traitement que je ferois à son fils, et d'employer, s'il le faut, pour vous le crédit de mes amis avec le mien. Il me fait l'éloge de votre cœur et de votre esprit, dans des termes qui m'intéresseroient à vous servir quand sa recommandation ne m'y engageroit pas. Regardez-moi donc, je vous prie, comme un homme à qui mon Oncle a communiqué par sa lettre tous les sentiments qu'il a pour vous. Je vous donne mon amitié, ne me refusez pas la vôtre.

Je répondis avec la reconnaissance que je devois à la politesse de Joseph : et tous deux, en gens vifs et sincères, nous formâmes à l'heure même une étroite liaison. Je n'hésitai point à lui découvrir la situation de mes affaires. Ce que je n'eus pas sitôt fait, qu'il me dit : Je me charge du soin de vous placer, et en attendant, ne manquez pas de venir manger ici tous les jours. Vous y aurez un meilleur ordinaire qu'à votre auberge. L'offre flaitoit trop un convalescent mal en espèces, et accoutumé aux bons morceaux, pour être rejetée. Je l'acceptai, et je me refis si bien dans cette maison, qu'au bout de quinze jours j'avois déjà une face de Bernardin. Il me parut que le neveu de Melchior faisoit-là ses orges à merveille. Mais comment ne les auroit-il pas faites ? Il avoit trois cordes à son arc : il étoit à la fois Sommelier, Chef-d'office, et Maître-hôtel. De plus, notre amitié à part, je crois que l'Intendant du logis et lui s'accordoient fort bien ensemble.

J'étois parfaitement rétabli, lorsque mon ami Joseph me voyant un jour arriver à l'hôtel de Zuniga, pour y dîner selon ma coutume, vint au-devant de moi, et me dit d'un air gai : Seigneur Gil Blas, j'ai une assez bonne condition à vous proposer. Vous saurez que le Duc de Lerme, Premier-Ministre de la Couronne d'Espagne, pour

dans les Ivrognes. Le Cavalier pria, gémit, et passant tout-à-coup des prières aux emportemens, il voulut avoir par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement ; mais la Danie le repoussant avec courage, lui dit d'un air irrité : Arrêtez, téméraire, je vais mettre un frein à votre folle ardeur, aprenez que vous êtes mon fils.

Don Valério fut étourdi de ces paroles, il suspendit sa violence. Mais s'imaginant qu'Inésille ne parloit ainsi que pour se soustraire à ses sollicitations, il lui répondit : Vous inventez cette fable pour vous dérober à mes desirs. Non, non, interrogea-t-elle, je vous révèle un mystère que je vous aurois toujours caché, si vous ne m'eussiez pas réduite à la nécessité de vous le découvrir. Il y a vingt-six ans que j'aimois Don Pédro de Luna votre Père, qui étoit alors Gouverneur de Ségovie, vous devintes le fruit de nos amours. Il vous reconnut, vous fit élever avec soin ; et outre qu'il n'avoit point d'autre enfant, vos bonnes qualités le déterminerent à vous laisser du bien. De mon côté, je ne vous ai pas abandonné. Sitôt que je vous ai vu entrer dans le monde, je vous ai attiré chez moi, pour vous inspirer ces manières polies qui sont si nécessaires à un galant-homme, et que les Femmes seules peuvent donner aux jeunes Cavaliers. J'ai plus fait. J'ai employé tout mon crédit pour vous mettre chez le Premier-Ministre. Enfin, je me suis intéressée pour vous, comme je le devois pour un fils. Après cet aveu, prenez votre parti. Si vous pouvez épurer vos sentimens, et ne regarder en moi qu'une Mère, je ne vous bannis point de ma présence, et j'aurai pour vous toute la tendresse que j'ai eue jusqu'ici. Mais si vous n'êtes pas capable de cet effort, que la nature et la raison exigent de vous, fuyez dès ce moment, et me délivrez de l'horreur de vous voir.

Inésille parla de cette sorte. Pendant ce tems-là, Don Valério gardoit un morne silence. On eût dit qu'il rappelloit sa vertu, et qu'il alloit se vaincre lui-même. Il finédoit un autre dessein, et préparoit à sa Mère un spectacle bien différent. Ne pouvant se consoler de l'obstacle insurmontable qui s'opposoit à son bonheur, il céda lâchement à son desespoir. Il tira son épée, et se l'enfonça dans le sein. Il se punit comme un autre Oedipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir

voir consommé le crime, et qu'au-contreire le Castillan se perça de douleur de ne le pouvoir commettre.

Le malheureux Don Valério ne mourut pas sur le champ du coup qu'il s'étoit donné. Il eût le tems de se reconnoître, et de demander pardon au Ciel de s'être lui-même ôté la vie. Comme il laissa par sa mort un poste de Secrétaire vacant chez le Duc de Lerme, ce Ministre, qui n'avoit pas oublié ma relation d'incendie, non plus que l'Éloge qu'on lui avoit fait de moi, me choisit pour remplacer ce jeune-homme. —

CHAPITRE II.

Gil Blas est présenté au Duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses Secrétaires, le fait travailler, et est content de son travail.

CE fut Montéser qui m'annonça cette agréable nouvelle, et me dit : Ami Gil Blas, quoique je ne vous perde pas sans regret, je vous aime trop pour n'être pas ravi que vous succédiez à Don Valério. Vous ne manquerez pas de faire une belle fortune, pourvu que vous suiviez les deux conseils que j'ai à vous donner. Le premier, c'est de paroître tellement attaché à son Excellence, quelle ne doute pas que vous ne lui soyez entièrement dévoué. Et le second, c'est de bien faire votre cour au Seigneur Don Rodrigue de Caldérone ; car cet homme-là mène comme une cire molle l'esprit de son Maître. Si vous avez le bonheur de vous acquérir la bienveillance de ce Secrétaire favori, vous irez loin en peu de tems.

Seigneur, dis-je à Don Diègue, après lui avoir rendu graces de ses bons avis, aprenez-moi, s'il vous plait, de quel caractère est Don Rodrigue. J'en ai quelquefois entendu parler dans le monde. On me l'a peint comme un assez mauvais sujet ; mais je me défie des portraits que le Peuple fait des personnes qui sont en place à la Cour, quoiqu'il en juge sainement quelquefois. Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez du Seigneur Caldérone. Vous me demandez une chose délicate, répondit le Surintendant avec un souris malin ; je dirois à un autre que vous, sans hésiter, que c'est un très honnête Genti'-homme,

homme, et qu'on n'en sauroit dire que du bien. Mais je veux avoir de la franchise avec vous. Outre que je vous crois un garçon fort discret, il me semble que je dois vous parler à cœur ouvert de Don Rodrigue, puisque je vous ai conseillé de le bien ménager. Autrement ce ne seroit vous obligé qu'à demi.

Vous saurez donc, poursuivit-il, que de simple domestique qu'il étoit de son Excellence, lorsqu'elle ne portoit encore que le nom de Don François de Sandoval, il est parvenu par degrés au poste de premier Sécretaire. On n'a jamais vu un homme plus fier. Il se regarde comme un Collègue du Duc de Lerme, et dans le fond on dirroit qu'il partage avec lui l'autorité de Premier-Ministre, puisqu'il fait donner des Charges et des Gouvernemens à qui bon lui semble. Le Public en murmure souvent, mais c'est de quoi il ne se met guères en peine : pourvu qu'il tire des paraguantes d'une affaire, il se soucie fort peu des épilogueurs. Vous concevez bien par ce que je viens de vous dire, ajouta Don Diègue, quelle conduite vous avez à tenir avec un mortel si orgueilleux. Oh qu'oui, lui dis-je, laissez-moi faire. Il y aura bien du malheur, si je ne m'en fais pas aimer. Quand on connoit le défaut d'un homme à qui l'on veut plaire, il faut être bien mal-adroit pour n'y pas réussir. Cela étant, reprit Montésier, je vais vous présenter tout à-l'heure au Duc de Lerme.

Nous allâmes dans le moment chez ce Ministre, que nous trouvâmes dans une grande sale, occupé à donner audience. Il y avoit-là plus de monde que chez le Roi. Je vis des Commandeurs et des Chevaliers de Saint Jaques et de Calatrave, qui sollicitoient des Gouvernemens et des Viceroyautés ; des Evêques qui ne se portant pas bien dans leurs Diocèses, vouloient, seulement pour changer d'air, devenir Archevêques ; et de bons Pères de Saint Dominique et de Saint François, qui demandoient humblement des Evêchés. Je remarquai aussi des Officiers réformés, qui faisoient-là le même rôle qu'y avoit fait ci-devant le Capitaine Chiachilla, c'est-à-dire, qui se morfondioient dans l'attente d'une pension. Si le Duc ne satisfaisoit pas leurs désirs, il recevoit du moins leurs Placets d'un air affable ; et je m'aperçus qu'il répondit fort poliment aux personnes qui lui parloient.

Nous

Nous eûmes la patience d'attendre qu'il eût expédié tous ces Suplians. Alors Don Diègue lui dit : Monseigneur, voici Gil Blas de Santillane, ce jeune-homme dont votre Excellence a fait choix pour remplir la place de Don Valério. A ces mots, le Duc jeta les yeux sur moi, en disant obligéamment que je l'avois déjà méritée par les services que je lui avois rendus. Il me fit ensuite entrer dans son cabinet, pour m'entretenir en particulier, ou plutôt pour juger de mon esprit par ma conversation. Il voulut savoir qui j'étois, et la vie que j'avois menée jusqu'ici. Il exigea même de moi la-dessus une narration sincère. Quel détail c'étoit me demander ! Démentir devant un Premier-Ministre d'Espagne, si l'on n'y avoit pas d'apparence ! D'une autre part, j'avois tant de choses à dire aux dépens de ma vanité, que je ne pouvois me résoudre à une confession générale. Comment sortir de cet embarras ? Je pris le parti de farder la vérité, dans les endroits où elle auroit fait peur toute nue. Mais il ne laissa pas de la dénuder, malgré tout mon art. Monseigneur de Santillane, me dit-il en souriant à la fin de mon récit, à ce que je vois, vous avez été tant soit peu Pizarro. Monseigneur, lui répondis-je en rougissant, votre Excellence m'a ordonné d'avoir de la sincérité, je lui ai obéi. Je t'en sai bon gré, repliqua-t-il ; va mon enfant, tu en es quitte à bon marché. Je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendroient de grands fripons, si la Fortune les mettoit aux mêmes épreuves ?

Ami Santillane, continua le Ministre, ne te souviens plus du passé. Songe que tu es présentement au Roi, et que tu seras désormais occupé pour lui. Tu n'as qu'à me suivre, je vais t'apprendre en quoi consisteront tes occupations. Il me mena dans un petit cabinet qui joignoit le sien, et où il y avoit sur des tablettes une vingtaine de Régistres *in folio* fort épais. C'est ici, me dit-il, que tu travailleras. Tous ces Régistres que tu vois, composent un Dictionnaire de toutes les Familles Nobles qui sont dans les Royaumes et Principautés de la Monarchie d'Espagne. Chaque Livre contient par ordre alphabétique l'histoire abrégée de tous les Gentilshommes d'un Royaume, dans laquelle sont détaillés les services qu'eux et leurs ancêtres ont rendus à l'Etat, aussi-bien que les af-

faire d'honneur qui peuvent leur être arrivées. On y fait encore mention de leurs biens, de leurs mœurs, en un mot de toutes leurs mauvaises qualités. Ensuite que lorsqu'ils viennent demander des grâces à la Cour, je vois d'un coup d'œil s'ils les méritent. Pour savoir exactement toutes ces choses, j'ai partout des pensionnaires qui ont soin de s'en informer, et de m'en instruire par des mémoires qu'ils m'envoient ; mais comme ces mémoires sont diffus et remplis de façons de parler provinciales, il faut les rédiger et en polir la diction, parce que le Roi se fait lire quelquefois ces Registrés. C'est à ce travail, qui demande un style net et concis, que je veux t'employer dès ce moment même.

En parlant ainsi, il tira d'un grand porte-feuille plein de papiers un mémoire qu'il me mit entre les mains. Puis il sortit de mon cabinet, pour m'y laisser faire mon coup d'essai en liberté. Je lus mémoire, qui me parut non seulement farci de termes barbares, mais même trop passionnés. C'étoit pourtant un Moine de la Ville de Solsona qui l'avoit composé. Il y déchiroit impitoyablement une bonne Famille Catalane, et Dieu sait s'il disoit la vérité. Je crus lire un Libelle diffamatoire, et je me fis d'abord un scrupule de travailler sur cela. Je craignois de me rendre complice d'une calomnie. Néanmoins, tout neuf que j'étois à la Cour, je passai outre aux périls et fortunes de l'ame de sa Révérence ; et mettant sur son compte toute l'iniquité, s'il y en avoit, je commençai à deshonorier, en belles phrases Castillanes, deux ou trois générations d'honnêtes gens peut-être.

J'avois déjà fait quatre ou cinq pages, quand le Duc, impatient de savoir comment je m'y prenois, revint et me dit : Santillane, montre-moi ce que tu as fait, je suis curieux de le voir. En même tems jettant la vue sur mon ouvrage, il en lut le commencement avec beaucoup d'attention. Il en parut si content que j'en fus surpris. Tout prévenu que j'étois en ta faveur, reprit-il, je t'avoue que tu as surpassé mon attente. Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je desirois, je trouve encore ton style léger et enjoué. Tu justifies bien le choix que j'ai fait de ta plume, et tu me consoles de la perte de ton prédécesseur. Il n'auroit pas borné-là mon Eloge, si le Comte de Lemos son neveu ne fût venu l'interrompre en cet endroit. Son Excellence l'embrassa plusieurs fois, et

le reçut d'une manière qui me fit connoître qu'elle l'aimoit tendrement. Ils s'enfermèrent tous deux, pour s'entretenir en secret d'une affaire de famille dont je parlerai dans la suite. (Le Ministre en étoit alors plus occupé que de celles du Roi.)

Pendant qu'ils étoient ensemble, j'entendois sonner midi. Comme je savois que les Sécrétaires et les Commis quitoient à cette heure-là leurs Bureaux, pour aller dîner où il leur plâissoit, je laissai là mon chef-d'œuvre, et sortis pour me rendre, non chez Montéser, parce qu'il m'avoit payé mes appointemens, et que j'avois pris congé de lui ; mais chez le plus fameux Traiteur du quartier de la Cour. Une auberge ordinaire ne me convenoit plus. *Songe que tu es présentement au Roi.* Ces paroles, que le Duc m'avoit dites, étoient des semences d'ambition qui germoient d'instant en instant dans mon esprit.

CHAPITRE III.

Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude que lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'oblige à tenir.

J'EUS grand soin, en entrant, d'apprendre au Traiteur que j'étois un Sécrétaire du Premier-Ministre ; et en cette qualité, je ne savois que lui ordonner de m'apréter pour mon dîner. J'avois peur de demander quelque chose qui sentît l'épargne, et je lui dis de me donner ce qu'il lui plâroit. Il me régala bien, et l'on me servit avec des marques de considération qui me faisoient encore plus de plaisir que la bonne chére. Quand il fut question de payer, je jetai sur la table une pistole dont j'abandonnai aux valets un quart, pour le moins, qu'il y avoit de reste à me rendre. Après quoi je sortis de chez le Traiteur, en faisant des écarts de poitrine, comme un jeune-homme fort content de sa personne.

Il y avoit à vingt pas de-là un grand hôtel garni, où logeoient d'ordinaire des Seigneurs étrangers. J'y louai un appartement de cinq ou six pièces bien meublées. Il sembloit que j'eusse déjà deux ou trois mille ducats de rente. Je donnai même le premier mois d'avance. Après cela je retournai au travail, et je m'occupai toute l'après-dînée

dinée à continuer ce que j'avois commencé le matin. Il y avoit dans un cabinet voisin du mien deux autres Sécretaires. Mais ceux-ci ne faisoient que mettre au net, ce que le Duc leur portoit lui-même à copier. Je fis connoissance avec eux dès ce soir-là même, en nous retirant ; et pour mieux gagner leur amitié, je les entraînai chez mon Traiteur, où j'ordonnai les meilleures viandes pour la saison avec les vins les plus délicats.

Nous nous mêmes à table, et nous commençâmes à nous entretenir avec plus de gayeté que d'esprit ; car pour rendre justice à mes Convives, je m'aperçus bientôt qu'ils ne devoient pas à leur génie les places qu'ils remplissoient dans leur Bureau. Ils se connoissoient bien à-la-vérité en belles lettres rondes et bâtarde, mais ils n'avoient pas la moindre teinture de celles qu'on enseigne dans les Universités.

En récompense, ils entendoient à merveille leurs petits intérêts ; et ils n'étoient pas si enivrés de l'honneur d'être chez le Premier-Ministre, qu'ils ne se plaignissent de leur condition. Il y a, disoit l'un, déjà cinq mois que nous exerçons notre emploi à nos dépens ; nous ne touchons pas une obole ; et qui pis est, nos appoimentemens ne sont point réglées, nous ne savons sur quel pié nous sommes. Pour moi, disoit l'autre, je voudrois avoir reçu vingt coups d'étrivieres pour appoimentemens, et qu'on me laissât la liberté de prendre parti ailleurs ; car je n'oserois me retirer de moi-même, ni demander mon congé, après les choses secrètes que j'ai écrites. Je pourrois bien aller voir la Tour de Ségovie, ou le Château d'Alicant.

Comment faites-vous donc pour vivre, leur dis-je ? Vous avez du bien apparemment ? Ils me répondirent qu'ils en avoient fort peu, mais qu'heureusement pour eux, ils étoient logés chez une honnête Veuve qui leur faisoit crédit, et les nourrissoit pour cent pistoles chacun par année. Tous ces discours, dont je ne perdis pas un mot, abaissèrent dans le moment mes orgueilleuses fumées. Je me représentai qu'on n'euroit pas sans-doute plus d'attention pour moi que pour les autres ; que par conséquent je ne devois pas être si charmé de mon poste ; qu'il étoit moins solide que je ne l'avois cru ; et qu'enfin je ne pouvois assez ménager ma bourse. Ces réflexions me guériront de la rage de dépenser. Je commençai à me repentir d'avoir amené

là ces Sécrétaires, à souhaiter la fin du repas ; et lorsqu'il fallut compter, j'eus avec le Traiteur une dispute pour l'écor.

Nous nous séparâmes à minuit, mes confrères et moi, parce que je ne les pressai pas de boire davantage. Ils s'en allèrent chez leur Veuve, et je me retirai à mon superbe appartement, que j'enrageois alors d'avoir loué, et que je me promettois bien de quitter à la fin du mois. J'eus beau me coucher dans un bon lit, mon inquiétude en écarta le sommeil. Je passai le reste de la nuit à rêver aux moyens de ne pas travailler pour le Roi généreusement. Je m'en tins là-dessus aux conseils de Montéser. Je me levai dans la résolution d'aller faire la révérence à Don Rodrigue de Caldérone. J'étois dans une disposition très propre à paroître devant un homme si fier, je sentois que j'avois besoin de lui. Je me rendis donc chez ce Sécrétair.

Son logement communiquoit à celui du Duc de Lerme, et l'égaloit en magnificence. On auroit eu de la peine à distinguer par les ameublemens le Maître du Valet. Je me fis annoncer comme successeur de Don Valério, ce qui n'empêcha pas qu'on ne me fit attendre plus d'une heure dans l'antichambre. Monsieur le nouveau Sécrétair, me disoiai-je pendant ce temps-là, prenez, s'il vous plaît, patience. Vous croquerez bien le marmot, avant que vous le fassiez croquer aux autres.

On ouvrit pourtant la porte de la chambre. J'entrai et m'avançai vers Don Rodrigue, qui venant d'écrire un billet-doux à sa charmante Sirène, le donnoit à Pédrille dans ce moment-là. Je n'avois pas paru devant l'Archevêque de Grenade, ni devant le Comte Galiano, ni même devant le Premier-Ministre, si respectueusement que je me présentai aux yeux du Seigneur de Caldérone. Je le saluai en baissant la tête jusqu'à terre, et lui demandai sa protection dans des termes dont je ne puis me souvenir sans honte, tant ils étoient pleins de soumission. Ma bassesse auroit tourné contre moi, dans l'esprit d'un homme qui eût eu moins de fierté. Pour lui, il s'accommoda fort de mes manières rampantes, et me dit d'un air ménie assez honnête, qu'il ne lasseroit échapper aucune occasion de me faire plaisir.

La-dessus le remerciant, avec de grandes démonstrations de zèle, des sentimens favorables qu'il me marquoit, je lui vouai un éternel attachement. Ensuite, de peur de l'incommode, je sortis le priant de m'excuser, si je l'avois interrompu dans ses importantes occupations. Sitôt que j'eus fait une si indigné démarche, je gagnai mon Bureau, où j'achevai l'ouvrage qu'on m'avoit chargé de faire. Le Duc ne manqua pas d'y venir dans la matinée. Il ne fut pas moins content de la fin de mon travail qu'il l'avoit été du commencement, et il me dit : Voilà qui est bien. Ecris toi-même, le mieux que tu pourras, cette histoire abrégée sur le Régistre de Catalogne. Après quoi, tu prendras dans le porte-feuille un autre mémoire, que tu rédigeras de la même manière. J'eus une assez longue conversation avec son Excellence, dont l'air doux et familier me charmoit. Quelle différence il y avoit d'elle à Caldérone ! C'étoient deux figures bien contrastées.

Je dinai ce jour-là dans une auberge où l'on mangeoit à juste prix, et je résolus d'y aller tous les soirs *incognito*, jusqu'à ce que je visse l'effet que mes complaisances et mes souplesses produiroient. J'avois de l'argent pour trois mois tout au plus. Je me prescrivis ce tems-là pour travailler aux dépens de qui il appartiendroit ; me proposant, les plus courtes folies étant les meilleures, d'abandonner après cela la Cour et son clinquant, si je ne recevois aucun salaire. Je fis donc ainsi mon plan. Je n'épargnai rien pendant deux mois pour plaire à Caldérone : mais il me tint si peu de compte de tout ce que je faisois pour y réussir, que je desespérai d'en venir à bout. Je changeai de conduite à son égard. Je cessai de lui faire la cour, et je ne m'attachai plus qu'à mettre à profit les momens d'entretien que j'avois avec le Duc.

CHAPITRE IV.

Gil Blas gagne la faveur du Duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.

Quoique Monseigneur ne fît, pour ainsi dire, que paraître et disparaître à mes yeux tous les jours, je ne laissai pas insensiblement de me rendre si agréable à son Excellence, qu'elle me dit une après-dinée : Ecoute, Gil Blas

Blas, j'aime le caractère de ton esprit, et j'ai de la bienveillance pour toi. Tu es un garçon zélé, fidèle, plein d'intelligence et de discrétion ; je ne crois pas mal placer ma confiance, en la donnant à un pareil sujet. Je me jettais à ses genoux, lorsque j'eus entendu ces paroles ; et après avoir baisé respectueusement une de ses mains, qu'il me tendit pour me relever, je lui répondis : Est il bien possible que votre Excellence daigne m'honorer d'une si grande faveur ? Que vos bontés vont me faire d'ennemis secrets ! Mais il n'y a qu'un homme dont je redoute la haine : c'est Don Rodrigue de Caldérone.

Tu ne dois rien appréhender de ce côté-là, reprit le Duc : Je connois Caldérone. Il est attaché à moi depuis son enfance. Je puis dire que ses sentimens sont si conformes aux miens, qu'il chérit tout ce que j'aime, comme il hait tout ce qui me déplaît. Au-lieu de craindre qu'il n'ait de l'aversion pour toi, tu dois au contraire compter sur son amitié. Je compris par-là que le Seigneur Don Rodrigue étoit un fin mātois, qu'il s'étoit emparé de l'esprit de son Excellence, et que je ne pouvois trop garder de mesures avec lui.

Pour commencer, poursuivit le Duc, à te mettre en possession de ma confidence, je vais te découvrir un dessein que je médite. Il est nécessaire que tu en sois instruit, pour te bien acquitter des commissions dont je prétends te charger dans la suite. Il y a déjà longtems que je vois mon autorité généralement respectée, mes décisions aveuglément suivis, et que je dispose à mon gré des Charges, des Emplois, des Gouvernemens, des Viceroyautés et des Bénéfices. Je régne, si je l'ose dire, en Espagne. Je ne puis pousser ma fortune plus loin. Mais je voudrois la mettre à l'abri des tempêtes qui commencent à la menacer ; et pour cet effet, je souhaiterois d'avoir pour successeur au Ministère le Comte de Lemos mon neveu.

Le Ministre, en cet endroit de son discours, remarquant que j'étois extrêmement surpris de ce que j'entendois, me dit : Je vois bien, Santillane, je vois bien ce qui t'étonne. Il te semble fort étrange, que je préfère mon neveu au Duc d'Uzede mon propre fils. Mais apprends que ce dernier a le génie trop borné pour occuper ma place, et que d'ailleurs je suis son ennemi. Il a trouvé le secret de plaire au Roi, qui en veut faire son favori, et c'est ce que je ne puis

puis souffrir. La faveur d'un Souverain ressemble à la possession d'une femme qu'on adore. C'est un bonheur dont on est si jaloux, qu'on ne peut se résoudre à le partager avec un rival, quelque uni qu'on soit avec lui par le sang ou par l'amitié.

Je te montre ici, continua-t-il, le fond de mon cœur. J'ai déjà tenté de détruire le Duc d'Uzede dans l'esprit du Roi ; et comme je n'ai pu en venir à bout, j'ai dressé une autre batterie. Je veux que le Comte de Lémos, de son côté, s'insinue dans les bonnes grâces du Prince d'Espagne. Étant Gentilhomme de sa chambre, il a occasion de lui parler à toute heure ; et outre qu'il a de l'esprit, je fais un moyen sûr de le faire réussir dans l'entreprise. Par ce stratagème j'opposerai mon neveu à mon fils, je ferai naître entre ces cousins une division, qui les obligera tous deux à rechercher mon appui, et le besoin qu'ils auront de moi me les rendra soumis l'un et l'autre. Voilà quel est mon projet, ajouta-t-il. Ton entremise ne m'y sera pas inutile. C'est toi que j'enverrai secrètement au Comte de Lémos, et qui me rapporteras de sa part tout ce qu'il aura à me faire savoir.

Après cette confidence, que je regardai comme de l'argent comptant, je n'eus plus d'inquiétude. Enfin, dis-je, me voici sous la goutière. Une pluie d'or va tomber sur moi. Il est impossible que le confident d'un homme appellé par excellence le Grand Tambour de la Monarchie d'Espagne, ne soit pas bientôt comblé de richesses. Plein d'une si douce espérance, je voyois d'un œil indifférent ma pauvre bourse tirer à sa fin.

CHAPITRE V.

Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'honneur et de misère.

ON s'apperçut en peu de tems de l'affection que le Ministre avoit pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement, en me chargeant de son porte-feuille, qu'il avoit coutume de porter lui-même lorsqu'il alloit au Conseil. Cette nouveauté me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus bien de l'eau benite de

de cour. Mes deux voisins, les Secrétaires, ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'inviterent à souper chez leur Veuve, moins par repréfailles, que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me fit de toutes parts. Le fier Don Rodrigue même changea de manières avec moi. Il ne m'appela plus que Seigneur de Santillane, lui qui jusqu'alors ne m'avait traité que de vous, sans jamais se servir du terme de Seigneur. Il m'accabloit de civilités, sur-tout lorsqu'il jugeoit que notre Patron pouvoit le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avoit pas affaire à un sol. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment, que j'avois plus de haine pour lui. Un vieux Courtisan ne s'en seroit pas mieux acquitté que moi.

J'accompagnois aussi le Duc mon Seigneur lorsqu'il alloit chez le Roi, et il y alloit ordinairement trois fois le jour. Il entroit le matin dans la chambre de Sa Majesté, lorsqu'elle étoit éveillée. Il se mettoit à genoux au chevet de son lit, l'entretenoit des choses qu'elle avoit à faire dans la journée, et lui dictoit celles qu'elle avoit à dire. Ensuite il se retirait. Il y retournoit aussitôt qu'elle avoit diné, non pour lui parler d'affaires. Il ne lui tenoit alors que des discours réjouissans. Il la régaloit de toutes les avanures plaisantes qui arrivoient dans Madrid, et dont il étoit toujours le premier instruit. Et enfin, le soir il revoyoit le Roi pour la troisième fois, lui rendoit compte, comme il lui plaisoit, de ce qu'il avoit fait ce jour-là, et lui demandoit, par manière d'acquit, ses ordres pour le lendemain. Tandis qu'il étoit avec le Roi, je me tenois dans l'antichambre, où je voyois des personnes de qualité, dévouées à la faveur, tâcher à ma conversation, et s'applaudir de ce que je voulois bien me prêter à la leur. Comment avois-je pu après cela ne me pas croire un homme de conséquence? Il y a bien des gens à la Cour qui ont, encore pour moins, cette opinion-là d'eux.

Un jour, j'eus un plus grand sujet de vanité. Le Roi, à qui le Duc l'avoit parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon. Son Excellence me fit prendre le Régistre de Catalogne, me mena devant ce Monarque, et me dit de lire le premier mémoire que j'avois rédigé. Si la présence du Prince me troubla d'abord, celle du Ministre me rassura bientôt, et je fis la

lecture de mon ouvrage, que Sa Majesté n'entendit pas sans plaisir. Elle témoigna qu'elle étoit contente de moi, et recommanda même à son Ministre d'avoir soin de ma fortune. Cela ne diminua pas l'orgueil que j'avois déjà ; et l'entretien que j'eus peu de jours après avec le Comte de Lémos,acheva de me remplir la tête d'idées ambitieuses.

J'allai trouver ce Seigneur, de la part de son Oncle, chez le Prince d'Espagne, et je lui présentai une Lettre de créance, par laquelle le Duc lui mandoit qu'il pouvoit s'ouvrir à moi, comme à un homme qui avoit une entière connoissance de leur dessein, et qui étoit choisi pour étre leur messager commun. Après avoir lu ce billet, le Comte me conduisit dans une chambre, où nous nous enfermâmes tous deux, et là il me tint ce discours. Puisque vous avez la confiance du Duc de Lerme, je ne doute pas que vous ne la méritiez, et je ne dois faire aucune difficulté de vous donner la mienne. Vous saurez donc que les choses vont le mieux du monde. Le Prince d'Espagne me distingue de tous les Seigneurs qui sont attachés à sa personne, et qui s'étudient à lui plaire. J'ai eu ce matin une conversation particulière avec lui, dans laquelle il m'a paru chagrin de se voir, par l'avarice du Roi, hors d'état de suivre les mouvements de son cœur généreux, et même de faire une dépense convenable à un Prince. Sur cela je n'ai pas manqué de le plaindre, et profitant de ce moment-là, j'ai promis de lui porter demain à son levé mille pistoles, en attendant de plus grosses sommes, que je me suis fait fort de lui fournir incessamment. Il a été charmé de ma promesse, et je suis bien sûr de captiver sa bienveillance, si je lui tiens parole. Allez dire toutes ces circonstances à mon Oncle, et revenez m'apprendre ce soir ce qu'il pense là-dessus.

Je quittai le Comte de Lémos dès qu'il m'eut parlé de cette sorte, et je rejoignis le Duc de Lerme, qui, sur mon rapport, envoya demander à Caldérone mille pistoles, dont on me chargea le soir, et que j'allai remettre au Comte, en disant en moi-même : Ho ! ho ! je vois bien à présent quel est l'inaffiable moyen qu'a le Ministre pour réussir dans son entreprise ; il a parbleu raison et selon toutes les apparences, ces prodigalités-là ne le ruineront point ; je devine aisément dans quels coffres il prend ces belles pistoles ; mais après tout, n'est-il pas juste que ce soit le Père qui

qui entretienne le fils ? Le Comte de Lemos, lorsque je me séparai de lui, me dit tout bas : Adieu, notre cher Confidant. Le Prince d'Espagne aime un peu les Dames ; il faudra que nous ayons vous et moi, au premier jour une conférence là-dessus. Je prévois que j'aurai bientôt besoin de votre ministère. Je m'en retournaï en rêvant à ces mots, qui n'étoient nullement ambigus, et qui me remplissoient de joie. Comment diable, disois-je, me voilà prêt à devenir le Mercure de l'Héritier de la Monarchie ! Je n'examinois point si cela étoit bon ou mauvais ; la qualité de Galant étourdissoit ma morale. Quelle gloire pour moi d'être Ministre des plaisirs d'un grand Prince ! Oh tout beau, Monsieur Gil Blas, me dira-t-on ! Il ne s'agissoit pour vous que d'être Ministre en second. J'en demeure d'accord ; mais dans le fond ces deux postes sont autant d'honneur l'un que l'autre. Le profit seul en est différent.

En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes graces du Prémier-Ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux, si l'ambition m'eût préservé de la faim ! Il y avoit plus de deux mois que je m'étois défait de mon magnifique appartement, et que j'occupois une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fit de la peine, comme j'en sortois de bon matin, et que je n'y rentrois que la nuit pour y coucher, je prenois patience. J'étois toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le Duc, j'y jouois un rôle de Seigneur. Mais quand j'étois retiré dans mon taudis, le Seigneur s'évanouissoit, et il ne restoit que le pauvre Gil Blas, sans argent, et qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étois trop fier pour découvrir mes besoins à quelqu'un, je ne connoissois personne qui pût m'aider que Navarro, que j'avois trop négligé depuis que j'étois à la Cour, pour oser m'adresser à lui. J'avois été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avois plus que celles dont je ne pouvois absolument me passer. Je n'allois plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisois-je donc pour subsister ? Tous les matins dans nos Bureaux on nous apportoit, pour déjeuner, un petit pain et un doigt de vin. C'étoit tout ce que le Ministre nous faisoit donner. Je ne mangeois que cela dans

Telle étoit la situation d'un homme qui brilloit à la Cour, et qui devoit y faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère, et je me déterminai enfin à la découvrir finement au Duc de Lerme, si j'en trouvois l'occasion. Par bonheur elle s'offrit à l'Escorial, où le Roi et le Prince d'Espagne allerent quelques jours après.

CHAPITRE VI.

*Comment Gil Blas fit connoître sa misère au Duc de Lerme,
 et de quelle façon en usa ce Ministre avec lui.*

LORSQUE le Roi étoit à l'Escorial, il y défrayoit tout le monde ; de manière que je ne fentois point où le bâton me blessoit. Je couchois dans une garderobe auprès de la chambre du Duc. Ce Ministre, un matin s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du Palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis par son ordre dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau, et lui il tenoit à la main un papier qu'il faisoit semblant de lire. Nous paroissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et nous ne parlions cependant que de bagatelles.

Il y avoit plus d'une heure que je réjouissois son Excellence par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissoit, quand deux Pies vinrent se poser sur les arbres qui nous couvroient de leur ombrage. Elles commençerent à caquetter d'une façon si bruyante, qu'elles attirerent notre attention. Voilà des Oiseaux, dit le Duc, qui semblent se quereller. Je serois assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une Fable Indienne que j'ai lue dans Pilpay, ou dans un autre Auteur Fabuliste. Le Ministre me demanda quelle étoit cette Fable, et je la lui racontai dans ces termes.

Il regnoit autrefois dans la Perse un bon Monarque, qui n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses Etats, en laissoit le soin à son Grand-Vîsir. Ce Ministre,

Ministre, nommé Atalmuc, avoit un génie supérieur. Il soutenoit le poids de cette vaste Monarchie, sans en être accablé. Il la maintenoit dans une paix profonde. Il avoit même l'art de rendre aimable l'Autorité Royale, en la faisant respecter, et les Sujets avoient un Père affectionné dans un Visir fidèle au Prince. Atalmuc avoit parmi ses Sécrétaires un jeune Cachemirien, appellé Zéangir, qu'il aimoit plus que les autres. Il prenoit plaisir à son entretien, le menoit avec lui à la chasse, et lui découvroit jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un jour qu'ils châstoient ensemble dans un Bois, le Visir, voyant deux Corbeaux qui croasssoient sur un arbre, dit à son Sécrétaire: Je voudrois bien savoir ce que ces Oiseaux se disent en leur langage. Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. Eh comment cela, reprit Atalmuc? C'est repartit Zéangir, qu'un Derviche Cabaliste m'a enseigné la langue des Oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci, et je vous répeterai mot pour mot tout ce que je leur aurai entendu dire.

Le Visir y consentit. Le Cachemirien s'aprocha des Corbeaux, et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son Maître: Seigneur, lui dit-il, le croirez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. Cela n'est pas possible, s'écria le Ministre Persan. Eh que disent-ils de nous! Un des deux, reprit le Sécrétaire, a dit: Le voilà lui même, ce Grand-Visir Atalmuc, cet Aigle Tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans-cessé à sa conversation. Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce Bois avec son fidèle Zéangir. Que ce Sécrétaire est heureux de servir un Maître qui a mille bontés pour lui! Doucement, a interrompu l'autre Corbeau, doucement. Ne vante pas tant le bonheur de ce Cachemirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honneur de sa confiance, et je ne doute pas même qu'il n'ait dessein de lui donner un Emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim: Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque de choses le plus nécessaire. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la Cour... Le Grand-Visir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires,

et content d'avoir pour lui de bons sentimens, il le laisse en proie à la pauvreté.

Je cessai de parler en cet endroit pour voir venir le Duc de Lerme, qui me demanda en souriant, quelle impression cet Apologue avoit faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce Grand-Visir ne s'étoit point offensé de la hardiesse de son Sécretaire. Non, Monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question ; la Fable dit au contraire qu'il le combla de biensfaits. Cela est heureux, reprit le Duc d'un air sérieux. Il y a des Ministres qui ne trouvent pas bon qu'on leur fit des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien en se levant, je crois que le Roi ne tardera guères à se réveiller. Mon devoir m'appelle auprès de lui. A ces mots il marcha vers le Palais à grands pas sans me parler davantage, et très mal affecté, à ce qu'il me sembloit, de ma Fable Indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté, après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étois chargé, à l'endroit où je les avois pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux Sécretaires Copistes travailloient, car ils étoient aussi du voyage. Qu'avez-vous, Seigneur de Santillane, dirent-ils en me voyant ? Vous êtes bien ému. Vous seroit-il arrivé quelque accident désagréable ?

J'étois trop plein du mauvais succès de mon Apologue, pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avois dites au Duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un des deux. Puissiez vous être mieux traité que ne le fut un Sécretaire du Cardinal Spinola. Ce Sécretaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il étoit occupé par son Eminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. Il est juste, lui dit le Ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il, en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats, allez toucher cette somme au Trésor Royal ; mais souvenez-vous en même tems que je vous remerci de vos services. Le Sécretaire se seroit consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs ; mais en sortant de chez le Cardinal, il fut arrêté par un Alguazil, et conduit à la Tour de Ségovie, où il a été longtems prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur, je me crus perdu ; et ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. Hélas, disois-je, pourquoi faut-il que j'aye hazardé cette malheureuse Fable, qui a déplu au Ministre ? Il étoit peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable, peut-être même allois-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses ! que d'honneurs m'échappent par mon étourderie ! Je devois bien faire réflexion, qu'il y a des Grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne, et qui veulent qu'on reçoive d'eux, comme de grâces, jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au Duc, et me laisser même mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté.

Quand j'aurois encore conservé quelque espérance, mon Maître, que je vis l'après dinée, me l'eut fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout. Ce qui me causa le reste du jour une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement. Le regret du voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'Etat, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

Le jour suivant fut le jour de crise. La Duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. Santillane, me dit-il, en me montrant un papier qu'il avoit à la main, prends cette ordonnance . . . Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : O Ciel, voici le Cardinal Spinola ! la voiture est prête pour Ségovie ! La frayeur qui me saisit dans ce moment-la fut telle, que j'interrompis le Ministre, et me jettant à ses pieds : Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je suplie très humblement votre Excellence de me pardonner ma hardiesse. C'est là nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère.

Le Duc ne put s'empêcher de rire du désordre où il me voyoit. Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute. Quoiqu'en me découvrant tes besoins ce soit ma reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en fais point mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même,

même, de ne t'avoir pas demandé comment tu y vivois. Mais pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cens ducats, qui te seront comptés à vue au Trésor Royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année ; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur.

Dans le ravissement où me jetterent ces paroles, je bâsai les piés du Ministre, qui m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus, de mon côté, rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer sitôt de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce, au moment qu'il croit aller recevoir le coup de la mort. Mon Maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avoit affecté de me paroître refroidi, pour voir si je serois bien sensible à ce changement : qu'il jugeoit par-là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimoit davantage. / 8.

CHAPITRE VII.

Du bon usage qu'il fit de ses quinze cens ducats ; de la première affaire dont il se mêla, et quel profit il lui en revint.

LE Roi, comme s'il eût voulu servir mon impatience, retourna dès le lendemain à Madrid. Je volai d'abord au Trésor Royal, où je touchai sur le champ la somme contenue dans mon ordonnance. Je n'écoutai plus alors que mon ambition et ma vanité. J'abandonnai ma misérable chambre garnie aux Sécrétaires qui ne savaient pas encore la langue des Oiseaux, et je louai, pour la seconde fois, mon bel appartement, qui par bonheur ne se trouva point occupé. J'envoyai chercher un fameux Tailleur, qui habilloit presque tous les Petits-Maîtres. Il prit ma mesure, et me mena chez un Marchand, où il leva cinq aunes de drap, qu'il falloit, disoit-il, pour me faire un habit. Cinq aunes pour un habit à l'Espagnole ! Juste

Juste Ciel ! . . . Mais, n'épiloguons pas là-dessus. Les Tailleurs qui sont en réputation, en prennent toujours plus que les autres. J'achetai en suite du linge, dont j'avois grand besoin, des bas de soie, avec un castor bordé d'un point d'Espagne.

Après cela, ne pouvant honnêtement me passer de la quais, je priai Vincent Foréro mon hôte de m'en donner un de sa main. La plupart des Etrangers qui venoient loger chez lui, avoient coutume, en arrivant à Madrid, de prendre à leur service des valets Espagnols, ce qui ne manquoit pas d'attirer dans cet hôtel tous les laquais qui se trouvoient hors de condition. Le premier qui se présenta, étoit un garçon d'une mine si douce et si dévote, que je n'en voulus point. Je crus voir Ambroise de Laméle. Je n'aime pas, dis-je à Foréro, les valets qui ont un air si vertueux ; j'y ai été attrapé.

A peine eus-je congédié ce laquais, que j'en vis arriver un autre. Celul-ci paroissoit fort éveillé, plus hardi qu'un Page de Cour, et avec cela un peu fripon. Il me plut, je lui fis des questions. Il y répondit avec esprit. Je remarquai même qu'il étoit intriguant. Je le regardai comme un sujet qui me convenoit. Je l'arrêtai. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. Je m'aperçus même bientôt que je vois fait une admirable acquisition. Comme le Duc m'avoit permis de lui parler en faveur des personnes à qui je voudrois rendre service, et que j'etois dans le dessein de ne pas négliger cette permission, il me falloit un chien de chasse pour découvrir le gibier, c'est-à-dire, un drôle qui eût de l'industrie, et qui fût propre à déterrer et à m'amener des gens qui auroient des graces à demander au Premier-Ministre. C'étoit justement le fort de Scipion, ainsi se nommoit mon laquais. Il sortoit de chez Donna Anna de Guévara, Nourrice du Prince d'Espagne, où il avoit bien exercé ce talent-là.

Aussitôt que je lui apris que j'avois du credit, et que je serois bien-aise d'en profiter, il se mit en campagne, et dés le même jour il me dit : Seigneur, j'ai fait une assez bonne découverte. Il vient d'arriver à Madrid un jeune Gentilhomme Grenadin, appellé Don Roger de Rada. Il a eu une affaire d'honneur qui l'oblige à rechercher la protection du Duc de Lerme, et il est disposé à bien payer le plaisir qu'on lui fera. Je lui ai parlé. Il avoit envie de

de s'adresser à Don Rodrigue de Caldérone, dont on lui-a vanté le pouvoir ; mais je l'en ai détourné, en lui faisant entendre que ce Sécretaire vendoit ses bons offices au poids de l'or, au-lieu que vous vous contentiez pour les vôtres d'une honnête marquè de reconnoissance : Que vous seriez même les choses pour rien, si vous etiez dans une situation qui vous permît de suivre votre inclination généreuse et désintéressée. Enfin, je lui ai parlé de manière que vous verrez demain matin ce Gentilhomme à votre levé. Comment donc, lui dis-je, Monsieur Scipion, vous avez déjà fait bien de la besogne ! Je m'aperçois que vous n'êtes pas neuf en matière d'intrigues, je m'étonne que vous n'en soyez pas plus riche. C'est ce qui ne doit pas vous surprendre, me répondit-il. J'aime à faire circuler les espèces, je ne théâsaurise point.

Don Roger de Rada vint effectivement chez moi. Je le reçus avec une politesse mêlée de fierté. Seigneur Cavalier, lui dis-je, avant que je m'engage à vous servir, je veux savoir l'affaire d'honneur qui vous amene à la Cour ; car elle pourroit être telle, que je n'oserois parler pour vous au Premier-Ministre. Faites m'en donc, s'il vous plaît, un rapport fidèle, et soyez persuadé que j'entrerai chaudemant dans vos intérêts, si un galant-homme peut les épouser. Très volontiers, me répondit le jeune Grenadin, je vais vous conter sincèrement mon histoire. En même tems il m'en fit le récit de cette sorte.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Don Roger de Rada.

DON Anastasio de Rada, Gentilhomme Grenadin, vivoit heureux dans la ville d'Antéquere avec Donna Estéphania son épouse, qui joignoit à une vertu solide un esprit doux et une extrême beauté. Si elle aimoit tendrement son mari, elle en étoit aimée éperdument. De son naturel il étoit fort porté à la jalousie, et quoiqu'il n'eût aucun sujet de douter de la fidélité de sa femme, il ne laissoit pas d'avoir de l'inquiétude. Il appréhendoit que quelque secret ennemi de son repos n'attentât à son honneur. Il se défioit de tous ses amis, excepté de

de Don Huberto de Hordales, qui venoit librement dans sa maison en qualité de cousin d'Estéphanie, et qui étoit le seul homme dont il dût se défier.

Effectivement Don Huberto devint amoureux de sa cousine, et osa lui déclarer son amour, sans avoir égard au sang qui les unissoit, ni à l'amitié particulière que Don Anastasio avoit pour lui. La Dame qui étoit prudente, au-lieu de faire un éclat qui auroit eu de fâcheuses suites, reprit son parent avec douceur, lui repréSENTA jusqu'à quel point il étoit coupable de vouloir la seduire et deshonorier son mari, et lui dit fort sérieusement qu'il ne devoit point se flater de l'espérance d'y réussir.

Cette modération ne servit qu'à enflammer davantage le Cavalier, qui s'imaginant qu'il falloit pousser à bout une femme de ce caractère, commença d'avoir avec elle de manières peu respectueuses, et eut l'audace un jour de la presser de satisfaire ses desirs. Elle le repoussa d'un air sévere, et le menaça de faire punir sa témérité par Don Anastasio. Le Galant, effrayé de la menace, promit de ne plus parler d'amour, et sur la foi de cette promesse Estéphanie lui pardonna le passé.

Don Huberto, qui naturellement étoit un très méchant homme, ne put voir sa passion si mal payée, sans concevoir une lâche envie de s'en venger. Il connoissoit Don Anastasio pour un jaloux, susceptible de toutes les impressions qu'il voudroit lui donner. Il n'eut besoin que de cette connaissance, pour former le dessein le plus noit dont un scélérat puisse étre capable. Un soir qu'il se promenoit seul avec ce foible époux, il lui dit de l'air du monde le plus triste : Mon cher ami, je ne puis vivre plus longtems sans vous révéler un secret, que je n'aurois garde de vous découvrir; si votre honneur ne vous étoit pas plus cher que votre repos; mais votre délicatesse et la mieane, en matière d'offenses, ne me permettent pas de vous cacher ce qui se passe chez vous. Préparez-vous à entendre une nouvelle qui vous causera autant de douleur que de surprise. Je vais vous frapper par l'endroit le plus tendre.

Je vous entends, interrompit Don Anastasio, déjà tout troublé, votre cousine m'est infidèle. Je ne la reconnois plus pour ma cousine, reprit Hordales d'un air emporté, je la desfoue, et elle est indigne de vous avoir pour ma-

ri. C'est trop me faire languir, s'écria Don Anastasio, parlez. Qu'a fait Estéphanie ? Elle vous a trahi, repartit Don Huberto. Vous avez un Rival qu'elle écoute en secret, mais que je ne puis vous nommer ; car l'Adulére, à la faveur d'une épaisse nuit, s'est dérobé aux yeux qui l'observaient. Tout de même que je sai, c'est qu'on vous trompe, c'est un fait dont je suis certain. L'intérêt que je dois prendre à cette affaire, ne vous répond que trop de la vérité de mon rapport. Puisque je me déclare contre Estéphanie, il faut que je sois bien convaincu de son infidélité.

Il est inutile, continua-t-il, en remarquant que ses discours faisaient l'effet qu'il en attendait, il est inutile de vous en dire davantage. Je m'aperçois que vous êtes indigne de l'ingratitude dont on ose payer votre amour, et que vous méditez une juste vengeance. Je ne m'y opposerai point. N'examinez pas quelle est la victime que vous allez frapper. Montrez à toute la ville qu'il n'est rien que vous ne puissiez imposer à votre honneur.

Le Traître animait ainsi un époux trop crédule contre une femme innocente, et il lui peignait avec de si vives couleurs, l'infamie dont il demeuroit converti, s'il laissoit l'affront impuni, qu'il le mit en fureur. Voilà, Don Anastasio, qui pend le jugement. Il semble que les Furies l'agissent. Il retourne chez lui dans la résolution de poignarder sa malheureuse épouse. Elle étoit prête à se mettre au lit quand il arriva. Il se contraignit d'abord, et attendit qu'les domestiques fussent rentrés. Alors, sans être retenu par la crainte de la colère céleste, par les déshonneurs qui alloit rejallir sur une honnête famille, ni même par la pitié naturelle qu'il devoit avoir d'un enfant de six mois que sa femme portoit dans ses flancs, il s'aprocha de sa victime, et lui dit d'un ton furieux : Il faut périr, misérable ! tu n'as plus qu'un moment à vivre, que ma bonté te laisse pour prier le Ciel de te pardonner l'outrage que tu m'as fait. Je ne veux pas que tu perdes ton ame, comme tu as perdu ton honneur.

En disant cela, il tira son poignard. Son action et son discours épouvanterent Estéphanie, qui se jettant à ses genoux, lui dit, les mains jointes et toute éperdue : Qu'avez-vous, Seigneur ? Quel sujet de mécontentement ai-je eu

le malheur de vous donner ? Pourquoi voulez-vous arracher la vie à votre épouse ? Si vous la soupçonnez de ne vous être pas fidèle, vous êtes dans l'erreur.

Non, non, reprit brusquement le Jaloux, je ne suis que trop assuré de votre trahison. Les personnes qui m'en ont averti, sont dignes de foi. Don Huberto . . . Ah Seigneur, interrompit-elle avec précipitation ! vous devez vous dénier de Don Huberto. Il est moins votre ami que vous ne pensez. S'il vous a dit quelque chose au désavantage de ma vertu, ne le croyez pas. Taisez-vous, infame que vous êtes, repliqua Don Anastasio ! En voulant me prévenir contre Hordales, vous justifiez mes soupçons, au-lieu de les dissiper. Vous tâchez de me rendre ce parent suspect, parce qu'il est instruit de votre mauvaise conduite. Vous voudriez bien affoiblir son témoignage ; mais cet artifice est inutile, et redouble l'envie que j'ai de vous punir. Mon cher époux, reprit l'innocente Estéphanie en pleurant amèrement, craignez votre aveugle colère. Si vous en suivez les mouvements, vous commettrez une action dont vous ne pourrez vous consoler, quand vous en aurez reconnu l'injustice. Au nom de Dieu, calmez vos transports. Donnez-vous du moins le temps d'éclaircir vos soupçons. Vous rendrez plus de justice à une femme qui n'a rien à se reprocher.

Tout autre que Don Anastasio auroit été touché de ces paroles, et encore plus de l'affliction de la personne qui venoit de le prononcer ; mais le Cruel, loin d'en paraître attendri, dit à la Dame, une seconde fois, de se recommander promptement à Dieu, et leva même le bras pour là frapper. Arrête, Barbare ! lui cria-t-elle. Si l'amour que tu as eu pour moi est entièrement éteint, si les marques de tendresse qui je t'ai prodiguées sont effacées de ton souvenir, si mes larmes ne peuvent te détourner de ton exécrable dessein, respecte donc ton propre sang. N'arme pas ta main furieuse contre un innocent qui n'a point encore vu la lumiére. Tu ne peux devenir son bourreau, sans offenser le Ciel et la Terre. Pour moi, je te pardonne ma mort ; mais, n'en doute pas, la sienne demandera justice d'un si horrible forfait.

Quelque déterminé que fût Don Anastasio à ne faire aucune attention à ce que pourroit lui dire Estéphanie, il ne laissa pas d'être ému des images affieuses que ces derniers

niers mots présenterent à son esprit. Aussi, comme s'il eût craint que son émotion ne trahît son ressentiement, il se hâta de profiter de la fureur qui lui restoit, et plongea son poignard dans le côté droit de sa femme. Elle tomba dans le moment. Il la crut morte. Il sortit aussitôt de sa maison, et disparut d'Antèquere.

Cependant cette épouse infortunée fut si étourdie du coup qu'elle avoit reçu, qu'elle demeura quelques instans à terre comme une personne sans vie. Ensuite, reprenant ses esprits, elle fit des plaintes et des lamentations qui attirèrent auprès d'elle une vieille femme qui la servoit. Dès que cette bonne vieille vit sa Maîtresse dans un si pitoyable état, elle poussa des cris qui dissipèrent le sommeil des autres domestiques, et même des plus proches voisins. La chambre fut bientôt remplie de monde. On appella des Chirurgiens. Ils visiterent la plaie, et n'en eurent pas mauvaise opinion. Ils ne se tromperent point dans leur conjecture. Ils guériront même en assez peu de tems Estéphanie, qui accoucha fort heureusement d'un fils, trois mois après cette cruelle avanture. Et c'est ce fils, Seigneur Gil Blas, que vous voyez en moi. Je suis le fruit de ce triste enfantement.

Quoique la médisance n'épargne guères la vertu des femmes, elle respecta pourtant celle de ma Mere ; et cette scène sanglante ne passa dans la ville, que pour le transport d'un mari jaloux. Il est vrai que mon Pere y étoit connu pour un homme violent, et fort sujet à prendre trop facilement ombrage. Hordales jugea bien que sa parente le soupçonnait d'avoir troublé, par des fables, l'esprit de Don Anastasio ; et satisfait de s'être du moins à demi vengé d'elle, il cessa de la voir. De peur d'ennuyer votre Seigneurie, je ne m'étendrai point sur l'éducation qu'on m'a donnée. Je dirai seulement que ma Mere s'est principalement attachée à me faire apprendre l'escrime, et que j'ai longtems fait des armes dans les plus célèbres Sales de Grenade et de Séville. Elle attendoit avec impatience que je fusse en âge de mesurer mon épée à celle de Don Huberto, pour m'instruire du sujet qu'elle avoit de se plaindre de lui ; et me voyant enfin dans ma dix-huitième année, elle m'en fit confidence, non sans répandre des pleurs abondamment, ni paroître saisie d'une vive douleur. Quelle impression ne fait pas une Mere, en cet état,

état, sur un fils qui à du courage et du sentiment ? J'allaï sur le champ trouver Hordales. Je l'attirai dans un endroit écarté, où après un assez long combat, je le perçai de trois coups d'épée, et le jettai sur le carreau.

Don Huberto se sentant mortellement blessé, attacha sur moi ses derniers regards, et me dit qu'il recevoit la mort que je lui donnois, comme une juste punition du crime qu'il avoit commis contre l'honneur de ma Mere. Il confessâ que c'étoit pour se venger de ses rigueurs, qu'il s'étoit résolu à la perdre. Puis il expira, en demandant pardon de sa faute au Ciel, à Don Anastasio, à Estéphanie, et à moi. Je ne jugeai point à propos de retourner au logis, pour informer ma Mere de cet évenement. J'en laissai le soin à la Renommée. Je passai les Montagnes, et me rendis à la Ville de Malaga, où je m'embarquai avec un Armateur, qui sortoit du port pour aller en course. Je lui parus ne pas manquer de cœur. Il consentoit volontiers que je me joignisse aux enfans de bonne volonté qu'il avoit sur son bord.

Nous ne tardâmes guères à trouver une occasion de nous signaler. Nous rencontrâmes aux environs d'l'île d'Albouran un Corsaire de Mellila, qui retournoit vers les Côtés d'Afrique avec un Bâtiment Espagnol, qu'il avoit pris à la hauteur de Cartagene, et qui étoit richement chargé. Nous attaquâmes vivement l'Afriquain, et nous nous rendîmes maîtres de ses deux vaisseaux, où il y avoit quatre-vingt Chrétiens qu'il emmenoit esclaves en Barbarie. Alors, profitant d'un vent qui s'éleva, et qui nous étoit favorable pour gagner la Côte de Grenade, nous arrivâmes en peu de tems à Punta de Hélina.

Comme nous demandions aux Esclaves que nous avions délivrés, de quel endroit ils étoient, je fis cette question à un homme de très bonne mine, et qui pouvoit bien avoir cinquante ans. Il me répondit en soupirant, qu'il étoit d'Antéquere. Je me sentis ému de sa réponse, sans savoir pourquoi ; et mon émotion, dont il s'aperçut, excita en lui un trouble que je remarquai. Je suis, lui dis-je, votre concitoyen. Peut-on vous demander le nom de votre famille ? Hélas, me répondit-il, vous renouvellez ma douleur, en exigeant de moi que je satisfasse votre curiosité. Il y a dix-huit ans que j'ai quitté le séjour d'Antéquere, où l'on ne doit se souvenir de moi qu'avec horreur. Vous

n'avez peut-être vous-même que trop entendu parler de moi. Je me nomme Don Anastasio de Rada. Juste Ciel, m'écriai-je ! dois je croire ce que j'entends ? Quoi, ce seroit Don Anastasio, ce seroit mon Pere que je verrois ! Que dites-vous, jeune-homme, s'écria-t-il à son tour, en me considérant avec surprise ? Seroit-il bien possible que vous fussiez cet enfant malheureux qui étoit encore dans les flancs de sa Mere, quand je la sacrifiai à ma fureur ? Oui, mon Pere, lui dis-je, c'est moi que la vertueuse Estéphanie a mis au monde trois mois après la nuit funeste où vous la laissâtes noyée dans son sang.

Don Anastasio n'attendit pas que j'eusse achevé ces paroles, pour se jeter à mon cou. Il me serra entre ses bras, et nous ne fimes, pendant un quart-d'heure, que confondre nos soupirs et nos larmes. Après nous être abandonnés aux tendres mouvemens qu'une pareille reconnaissance ne pouvoit manquer d'exciter en nous, mon Pere leva les yeux au Ciel, pour le remercier d'avoir sauvé Estéphanie : mais un moment après, comme s'il eût craint de lui rendre graces mal-à-propos, il m'adressa la parole, et me demanda de quelle manière on avoit reconnu l'innocence de sa femme. Seigneur, lui répondis-je, personne que vous n'en a jamais douté. La conduite de votre épouse a toujours été sans reproche. Il faut que je vous desabuse. Sachez que c'est Don Huberto qui vous a trompé. En même tems, je lui contai toute la perfidie de ce parent, quelle vengeance j'en avois tirée, et ce qu'il m'avoit avoué en mourant.

Mon Pere fut moins sensible au plaisir d'avoir recouvré la liberté, qu'à celui d'entendre les nouvelles que je lui annonçois. Il recommença, dans l'excès de la joie qui le transportoit, à m'embrasser tendrement. Il ne pouvoit se lasser de me témoigner combien il étoit content de moi. Allons, mon fils, me dit-il, prenons vite le chemin d'Antequere. Je brûle d'impatience de me jeter aux pieds d'une épouse que j'ai si indignement traitée. Depuis que vous m'avez fait connoître mon injustice, j'ai des remords qui me déchirent le cœur.

J'avois trop d'envie de rassembler ces deux personnes qui m'étoient si chères, pour en retarder le doux moment. Je quittai l'Armateur, et de l'argent que je reçus pour ma part de la prise que nous avions faite, j'achetai à Adra deux

deux mules, mon Pere ne voulant plus s'exposer aux périls de la mer. Il eut tout le loisir sur la route de me raconter ses avantures, que j'écourai avec cette avide attention que préta le Prince d'Ithaque au récit de celles du Roi son Pere. Enfin, après plusieurs journées, nous nous rendîmes au bas de la montagne la plus voisine d'Antéquere, et nous fîmes halte en cet endroit. Comme nous voulions arriver secrètement au logis, nous n'entrâmes dans la ville qu'au milieu de la nuit.

Je vous laisse à imaginer la surprise où fut ma Mère, de revoir un mari qu'elle croyoit avoir perdu pour jamais ; et la manière, pour ainsi dire, miraculeuse dont il lui étoit rendu, devenoit encore pour elle un autre sujet d'étonnement. Il lui demanda pardon de sa barbarie avec des marques si vives de repentir, qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Au lieu de le regarder comme un assassin, elle ne vit plus en lui qu'un homime à qui le Ciel l'avoit soumise ; tant le nom d'époux est sacré pour une femme qui a de la vertu. Estéphanie avoit été si en peine de moi, qu'elle fut charmée de mon retour. Elle n'en ressentit pas toutefois une joie pure. Une sœur de Hordales procédoit criminellement contre le meurtrier de son frère. Elle me faisoit chercher partout. Desorte que ma Mère ne me voyant pas en sûreté dans notre maison, n'étoit pas sans inquiétude. Cela m'obliga, dès cette nuit-là même, de partir pour la Cour, où je viens, Seigneur, solliciter ma grace, que j'espere obtenir, puisque vous voulez bien parler en ma faveur au Premier-Ministre, et m'apuyer de tout votre crédit.

Le vaillant fils de Don Anastasio finit là son récit, après quoi je lui dis d'un air important : C'est assez Seigneur Don Roger, le cas me pardit gracieable. Je me charge de détailler votre affaire à son Excellence, dont j'ose vous promettre la protection. Le Grenadin sur cela se répandit en remerciemens, qui ne m'auroient fait qu'entrer par une oreille et sortir par l'autre, s'il ne m'eût assuré que sa reconnaissance suivroit de près le service que je lui rendrois. Mais d'abord qu'il eût touché cette corde-là, je me mis en mouvement. Dès le jour même je contai cette histoire au Duc, qui m'ayant permis de lui présenter le Cavalier, lui dit : Don Roger, je suis instruit de l'affaire d'honneur qui vous a fait venir à la Cour. Santillane m'en a dit toutes les circonstances. Ayez l'esprit

spirit tranquille. Vous n'avez rien fait qui ne soit excusable : et c'est particulièrement aux Gentilshommes qui vengent leur honneur offensé, que Sa Majesté aime à faire grace. Il faut pour la forme vous mettre en prison, mais soyez assuré que vous n'y demeurerez pas longtems. Vous avez dans Santillane un bon ami qui se chargera du reste, il hâtera votre élargissement.

Don Roger fit une profonde révérence au Ministre, sur la parole duquel il alla se constituer prisonnier. Ses Lettres de grace furent bientôt expédiées par mes soins. En moins de dix jours j'envoyai ce nouveau Telemaque rejoindre son Ulysse et sa Penelope ; au-lieu que s'il n'eût pas eu de Protecteur, il n'en auroit peut-être pas été quite pour une année de prison. Je ne tirai de cela que cent pistoles. Ce n'étoit point-là un grand coup de filet, mais je n'étois pas encore un Caldérone pour mépriser les petits.

CHAPITRE IX.

Par quels moyens Gil Blas fit en peu de tems une fortune considérable, et des grands airs qu'il se donna.

CETTE affaire me mit en goût, et dix pistoles que je donnai à Scipion pour son droit de courtage, l'encouragerent à faire de nouvelles recherches. J'ai déjà vanté ses talens là-deffus. On auroit pu l'appeler à juste titre le Grand Scipion. Il m'amena pour second chaland un Imprimeur de Livres de Chevalerie, qui s'étoit enrichi en dépit du bon-sens. Cet Imprimeur avoit contre-fait un Ouvrage d'un de ses Confreres, et son édition avoit été saisie. Pour trois cens ducats je lui fis avoir main levée de ses exemplaires, et lui sauvai une grosse amende. Quoique cela ne regardât point le Premier-Ministre, son Excellence voulut bien, à ma priere, interposer son autorité. Après l'Imprimeur, il me passa par les mains un Négociant, et voici de quoi il s'agissoit. Un Vaisseau Portugais avoit été pris par un Corsaire de Barbarie, et répris ensuite par un Armateur de Cadiz. Les deux tiers des marchandises dont il étoit chargé, appartenloient à un Marchand de Lisbonne, qui les ayant inutilement revendiquées, venoit à la Cour d'Espagne chercher un Protecteur

teur qui eût assez de crédit pour les lui faire rendre. Je m'intéressai pour lui, et il atrapa ses effets, moyennant la somme de quatre cens pistoles dont il fit présent à la protection.

Il me semble que j'entends un Lecteur qui me crie en cet endroit: Courage, Monsieur de Santillane, mettez du foin dans vos bottes, vous êtes en beau chemin, pourrez votre fortune. Oh que je n'y manquerai pas! Je vois, si je ne me trompe, arriver mon valet avec un nouveau *Quidam* qu'il vient d'accrocher. Justement, c'est Scipion. Ecouteons-le. Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous présente ce fameux Opérateur. Il demande un privilége pour débiter ses Drogues, pendant l'espace de dix années, dans toutes les Villes de la Monarchie d'Espagne, à l'exclusion de tous les autres; c'est-à-dire, qu'il soit défendu aux personnes de sa profession de s'établir dans les lieux où il fera. Par reconnaissance, il comptera deux cens pistoles à celui qui lui remettra le dit privilége expédié. Je dis au Saltinbanque, en tranchant du Protecteur: Allez, mon ami, je ferai votre affaire. Véritablement, peu de jours après, je le renvoyai avec des patentnes qui lui permettoient de tromper le Peuple exclusivement dans tous les Royaumes d'Espagne.

Outre que je devenois plus riche, j'avois obtenu si facilement de son Excellence les quatre graces dont je viens de parler, que je ne balançai point à lui en demander une cinquième. C'étoit le Gouvernement de la Ville de Véra sur la Côte de Grenade, pour un Chevalier de Calatrave, qui m'en offroit mille pistoles. Le Ministre se mit à rire, en me voyant si âpre à la curée. Vive Dieu, ami Gil Blas, me dit-il, comme vous y allez! Vous aimerez suffisement, à obliger votre prochain. Ecoutez, lorsqu'il ne sera question que de bagatelles, je n'y regarderai pas de si près; mais quand vous voudrez des Gouvernemens, ou d'autres choses considérables, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de la moitié du profit, vous me tiendrez compte de l'autre. Vous ne sauriez vous imaginer, continua-t-il, la dépense que je suis obligé de faire, ni combien de ressources il me faut pour soutenir la dignité de mon poste: car malgré le désintéressement dont je me pare aux yeux du monde, je vous avoue que je ne suis point assez impru-

prudent pour vouloir déranger mes affaires domestiques. Reglez-vous sur cela.

Mon Maître, par ce discours, m'ôtant la crainte de l'importuner, ou plutôt m'excitant à retourner souvent à la charge, me rendit encore plus affamé de richesses que je ne l'étois auparavant. J'aurois alors volontiers fait afficher que tous ceux qui souhaitoient d'obtenir des grâces de la Cour, n'avoient qu'à s'adresser à moi. J'allois d'un côté, Scipion de l'autre. Je ne cherchois, qu'à faire plaisir pour de l'argent. Mon Chevalier de Calatrave eut le Gouvernement de Véra pour ses mille pistoles, et j'en fis bientôt accorder un autre pour le même prix à un Chevalier de Saint Jaques. Je ne me contentai pas de faire des Gouverneurs, je donnai des Ordres de Chevalerie, et convertis quelques bons Roturiers en mauvais Gentilshommes par d'excellentes Lettres de Noblesse. Je voulus aussi que le Clergé se ressentit de mes bienfaits. Je conférai de petits Bénéfices, des Canoniciats, et quelques Dignités Ecclésiastiques. A l'égard des Evêchés et des Archevêchés, c'étoit Don Rodrigue de Caldérone, qui en étoit le Collateur. Il nommoit encore aux Magistratures, aux Commanderies et aux Viceroyautés. Ce qui suppose que les grandes Places n'étoient pas mieux remplies que les petites; car les sujets que nous choisissions pour occuper les Postes dont nous faisions un si honnête trafic, n'étoient pas toujours les plus habiles gens du monde, ni les plus réglés. Nous savions bien que dans Madrid les Raillieurs s'égayoiient là-dessus à nos dépens; mais nous ressemblions aux Avares, qui se consolent des huées du Peuple en revoyant leur or.

Isocrate a raison d'appeler l'intempérance et la folie, les compagnes inseparables des riches. Quand je me vis maître de trente mille ducats, et en état d'en gagner peut-être dix fois autant, je crus devoir faire une figure digne d'un Confident de Premier-Ministre. Je louai un hôtel entier, que je fis meubler proprement. J'achetai le carrosse d'un *Escrivano*, qui se l'étoit donné par ostentation, et qui cherchoit à s'en défaire par le conseil de son Boulanger. Je pris un cocher; et comme il est juste d'avancer ses anciens domestiques, j'élevai Scipion au triple honneur d'être mon Valet de chambre, mon Sécretaire, et mon Intendant. Mais ce qui mit le comble à mon orgueil,

gueil, c'est que le Ministre trouva bon que mes gens portassent sa livrée. J'en perdis ce qui me restoit de juge-
ment. Je n'étois guères moins fou que les Disciples de
Porcius Latro, qui, lorsqu'à force d'avoir bu du Cumin
ils s'étoient rendus pâles comme leur Maître, s'imaginoi-
ent être aussi savans que lui ; peu s'en falloit que je ne me
crusse parent du Duc de Lerme. Je me mis du moins
dans la tête que je passerois pour tel, ou peut-être pour un
de ses bâtards, ce qui me flatoit infiniment

Ajoutez à cela, qu'à l'exemple de son Excellence, qui
tenoit table ouverte, je fus solus de donner à manger. Pour
cet effet je chargeai Scipion de me déterrer un habile Cui-
sinier, et il m'en trouva un qui étoit comparable peut-être
à celui de Nomentanus de friande mémoire. Je remplis
ma cave de vins délicieux, et après avoir fait mes autres
provisions, je commençai à recevoir compagnie. Il ve-
noit souper chez moi tous les soirs quelques-uns des prin-
cipaux Commis des Bureaux du Ministre, qui prenoient
fierement la qualité de Secrétaire d'Etat. Je leur faisois
très bonne chère, et les renvoyois toujours bien abruvés.
De son côté, Scipion, car tel Maître tel Valet, avoit aussi
la table dans l'Office, où il régaloit à mes dépens les per-
sonnes de sa connoissance. Mais outre que j'aimois ce
garçon-là, comme il contribuoit à me faire gagner du bien,
il me paroissoit en droit de m'aider à le dépenser. D'ail-
leurs je regardois ces dissipations en jeune-homme, je ne
voyois pas le tort qu'elles me faisoient. Une autre raison
encore m'empêchoit d'y prendre garde. Les Bénéfices et
les Emplois ne cessoient pas de faire venir l'eau au moulin.
J'évois mes finances augmenter de jour en jour. Je
m'imaginais pour le coup avoir attaché un clou à la For-
tune.

Il ne manquoit plus à ma vanité, que de rendre Fabrice
t'moin de ma vie fastueuse. Je ne doutois pas qu'il ne
fût de retour d'Andalousie ; et pour me donner le plaisir
de le surprendre, je lui fis tenir un billet anonyme, par le-
quel je lui mandois, qu'un Seigneur Sicilien de ses amis
l'attendoit à souper. Je lui marquois le jour, l'heure et
le lieu où il falloit qu'il se trouvât. Le rendez-vous é-
toit chez moi. Nunnez y vint, et fut extraordinairement
étonné d'apprendre que j'étois le Seigneur étranger qui l'a-
voit invité à souper. Oui, lui dis-je, mon ami, je suis le
Maître

maître de cet hôtel. J'ai un équipage, bonne table, et dé plus un coffre fort. Est-il possible, s'écria-t-il avec vivacité, que je te retrouve dans-l'opulence ! Que je me fai bon gré de t'avoir placé auprès du Comte Galiano ! Je te disois bien que c'étoit un Seigneur généreux, et qu'il ne tarderoit guères à te mettre à ton aise. Tu auras sans-doute, ajouta-t-il, suivi le sage conseil que je t'avois donné, de lâcher un peu la bride au Maître-d'hôtel. Je t'en félicite. Ce n'est qu'en tenant cette prudente conduite, que les Intendans deviennent si gras dans les Grandes Maisons.

Je laissai Fabrice s'applaudir tant qu'il lui plût, de m'avoir mis chez le Comte Galiano. Après quoi, pour modérer la joie qu'il sentoit de m'avoir procuré un si bon poste, je lui détaillai les marques de reconnaissance dont ce Seigneur avoit payé mes services. Mais m'appercevant que mon Poète, pendant que je lui faisois ce détail, éhantoit en lui-même la palinodie, je lui dis que je pardonois au Sicilien son ingratitudo. Entre nous, j'ai plutôt sujet de m'en louer que de m'en plaindre. Si le Comte n'ea été pas mal usé avec moi, je l'aurois suivi en Sicile, où je le servirois encore dans l'attente d'un établissement incertain. En un mot, je ne serois pas confident du Duc de Lerme.

Nunnez fut si vivement frappé des ces derniers mots, qu'il demeura quelques instans sans pouvoir proférer une parole. Puis rompant tout-à-coup le silence : L'ai-je bien entendu, me dit-il ? Quoi, vous avez la confiance du Premier-Ministre ? Je la partage, lui répondis-je, avec Don Rodrigue de Caldérone, et selon toutes les apparences j'irai loin. En vérité, Seigneur de Santillane, repliqua-t-il, je vous admire. Vous êtes capable de remplir toute sorte d'Emplois. Que de talens ! Vous avez, pour me servir d'une expression de notre tripot, vous avez l'outil universel, c'est-à-dire, vous êtes propre à tout. Au reste Seigneur, poursuivit-il, je suis ravi de la prospérité de votre Seigneurie. Oh que diable, interrompis-je, Monsieur Nunnez, treve de Seigneur et de Seigneurie ! Bannissons ces termes-là, et vivons toujours ensemble familièrement. Tu as raison, reprit-il, je ne dois pas te regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, quoique tu sois devenu riche. Je t'avouerai ma foiblesse : en m'annonçant ton heureux sort,

tu m'as ébloui, mais mon éblouissement se passe, et je ne vois plus en toi que mon ami Gil Blas.

Notre entretien fut trouble par quatre ou cinq Commis qui arriverent : Messieurs, leur dis-je, en leur montrant Nunnez, vous souperez avec le Seigneur Don Fabricio, qui fait des vers dignes du Roi Numa,* et qui écrit en prose comme on n'écrit point. Par malheur je parlois à des gens qui faisoient si peu de cas de la Poesie, que le Poete en pâlit. A peine daignèrent-ils jeter les yeux sur lui. Il eut beau, pour s'attirer leur attention, dire des choses très spirituelles, ils ne les sentirent pas. Il en fut si piqué, qu'il prit une licence poetique. Ils s'échappa subtilement de la compagnie, et disparut. Nos Commis ne s'apperçurent pas de sa retraite, et se mirent à table, sans même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

Comme j'achevois de m'habiller le lendemain matin, et me disposois à sortir, le Poete des Asturias entra dans ma chambre : Je te demande pardon, mon ami, me dit-il, si j'ai hier au-soir rompu en visière à tes Commis ; mais franchement, je me suis trouvé si déplacé parmi eux, que je n'ai pu y tenir. Les fastidieux personnages avec leur air suffisant et empesé ! Je ne comprens pas comment toi, qui as l'esprit délié, tu peus t'accommorder de convives si lourds. Je veux dès aujourd'hui, ajoute-t-il, t'en amener de plus légers. Tu me feras plaisir, lui répondis-je, et je m'en fie à ton goût là-dessus. Tu as raison, repliqua-t-il. Je te promets des génies supérieurs et des plus amusans. Je vais de ce pas chez un Marchand de Liqueurs, où ils vont s'assembler dans un moment. Je les retiendrai, de peur qu'ils ne s'engagent ailleurs ; car c'est à qui les aura à dîner ou à souper, tant ils sont réjouissans. »

A ces paroles il me quita, et le soir, à l'heure du souper, il revint accompagné seulement de six Auteurs, qu'il me présenta l'un après l'autre, en me faisant leur éloge. A l'entendre, ces Beaux-Esprits surpassoient ceux de la Grèce et de l'Italie ; et leurs Ouvrages, disoit-il, méritoient d'être imprimés en lettres d'or. Je reçus ces Messieurs très poliment. J'affectionnai même de les combler d'honnêtetés ; car la nation des Auteurs est un peu vaine et glo-

* Les Vers obscurs que chantoient les Prêtres Saliens dans leurs Processions, avoient été composés par Numa.

glorieuse. Quoique je n'eusse pas recommandé à Scipion d'avoir soin que l'abondance régnât dans ce repas, comme il savoit quelle sorte de gens je devois régaler ce jour-là, il avoit fait renforcer les services.

Enfin, nous nous mîmes à table fort gayement. Mes Poetes commencerent à s'entretenir d'eux-mêmes et à se louer. Celui-ci d'un air fier citoit les grands Seigneurs et les Femmes de qualité dont sa Muse faisoit les délices. Celui-là, blâmant le choix qu'une Académie de Gens de Lettres venoit de faire de deux sujets, disoit modestement que c'étoit lui qu'elle auroit dû choisir. Il n'y avoit pas moins de presumption dans les discours des autres. Au milieu du souper, les voilà qui m'assassinent de Vers et de Prose. Ils se mettent à réciter, à la ronde, chacun un morceau de leurs Ecrits. L'un debite un Sonnet, l'autre déclame une Scene tragique, et un autre lit la Critique d'une Comédie. Un quatrième, voulant à son tour faire la lecture d'une Ode d'Anacréon, traduite en mauvais Vers Espagnols, est interrompu par un de ses confrères, qui lui dit qu'il s'est servi d'un terme impropre. L'Auteur de la Traduction n'en convient point. De-là naît une dispute, dans laquelle tous les Beaux-Esprits prennent parti. Les opinions sont partagées, les disputeurs s'échauffent, ils en viennent aux invectives. } Passe encore pour cela ; } mais ces furieux se levant de table, et se battent à coups de poing. Fabrice, Scipion, mon cocher, mes laquais et moi, nous n'eûmes pas peu de peine à leur faire lâcher prise. Lorsqu'ils se virent séparés, ils sortirent de la maison comme d'un cabaret, sans me faire la moindre excuse de leur impolitesse.

Nunnez, sur la parole de qui je m'étois fait de ce repas une idée agréable, demeura fort étourdi de cette aventure. Hé bien, lui dis-je, notre ami, me vanterez-vous encore vos convives ? Par ma foi, vous m'avez amené-là de vilaines gens ! Je m'en tiens à mes Commis. Ne me parlez plus d'Auteurs. Je n'ai garde, me répondit-il, de t'en présenter d'autres, tu viens de voir les plus raisonnables.

C H A P I T R E X.

Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la Cour. De la commission dont le chargea le Comte de Lemos, et de l'intrigue où ce Seigneur et lui s'engagèrent.

LORSQUE je fus connu pour un homme cheri du Duc de Lerme, j'eus bientôt une cour. Tous les matins mon antichambre se trouvoit pleine de monde, et je donnois mes audiences à mon lever. Il venoit chez moi deux sortes de gens. Les uns pour m'engager, en payant, à demander des graces au Ministre ; et les autres pour m'exciter, par des supplications, à leur faire obtenir *gratis* ce qu'ils souhaitoient. Les premiers étoient surs d'être écoutés et bien servis. A l'égard de seconds, je m'en débarrassois sur le champ par des défaites, ou bien je les amusois si longtems que je leur faisois perdre patience. Avant que je fusse à la Cour, j'étois compatissant et charitable de mon naturel ; mais on n'a plus là de foiblesse humaine, et j'y devins plus dur qu'un caillou. Je me guéris aussi par conséquent de ma sensibilité pour mes amis, je me depouillai de toute affection pour eux. La manière dont j'en usai avec Joseph Navarro, dans une conjoncture que je vais rapporter, en peut faire foi.

Ce Navarro, à qui j'avais tant d'obligation, et qui, pour tout dire en un mot, étoit la cause première de ma fortune, vint un jour chez moi. Après m'avoir témoigné beaucoup d'amitié, ce qu'il avoit coutume de faire quand il me voyoit, il me pria de demander pour un de ses amis certain emploi au Duc de Lerme, en me disant que le Cavalier pour lequel il me sollicitoit, étoit un garçon fort aimable et d'un grande mérite, mas qu'il avoit besoin d'un poste pour subsister. Je ne doute pas, ajouta Joseph, bon et obligeant comme je vous connois, que vous ne soyez ravi de faire plaisir à un honnête-homme qui n'est pas riche. Je suis sûr que vous me savez bon gré de vous donner une occasion d'exciter votre humeur bienfaisante. C'étoit me dire nettement, qu'on attendoit de moi ce service pour rien. Quoique cela ne fût guères de mon go't, je ne laissai pas de paroître fort disposé à faire ce qu'on de-

firoit. Je suis charmé, répondis-je à Navarro, de pouvoir vous marquer la vive reconnaissance que j'ai de tout ce que vous avez fait pour moi. Il suffit que vous vous intéressiez pour quelqu'un, il n'en faut pas davantage pour me déterminer à le servir. Votre ami aura cet emploi que vous souhaitez qu'il ait ; comptez là-dessus ; ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne.

Sur cette assurance, Joseph s'en alla très satisfait : néanmoins la personne qu'il m'avoit tant recommandée, n'eut pas le poste en question. Je le fis accorder à un autre homme pour mille ducats, que je mis dans mon coffre-fort. Je préférai cette somme aux remercimens que m'aurroit fait mon Chef-d'office, à qui je dis d'un air mortifié quand nous nous revimes : Ah ! mon cher Navarro, vous vous êtes avisé trop tard de me parler, Caldérone m'a préveu, il a fait donner l'Emploi que vous savez. Je suis au desespoir de n'avoir pas une meilleure nouvelle à vous apprendre.

Joseph me crut de bonne-foi, et nous nous quitâmes plus amis que jamais ; mais je crois qu'il découvrit bientôt la vérité, car il ne revint plus chez moi. J'en fus charmé. Outre que les services qu'il m'avoit rendus me pesoient, il me sembloit que dans la passe où j'étois alors à la Cour, il ne me convenoit plus de fréquenter des Maîtres-d'hôtels.

Il y a longtems que je n'ai parlé du Comte de Lémos. Venons présentement à ce Seigneur. Je le voyois quelques-fois. Je lui avois porté mille pistoles, comme je l'ai dit ci-divant, et je lui en portai mille autres encore, par ordre du Duc son Oncle, de l'argent que j'avois à son Excellence. Le Comte de Lémos voulut avoir ce jour-là un long entretien avec moi. Il m'aprit qu'il étoit enfin parvenu à son but, et qu'il possédoit entièrement les bonnes graces du Prince d'Espagne, dont il étoit l'unique confident. Ensuite il me chargea d'une commission fort honorable, et à laquelle il m'avoit déjà préparé : Ami Sanguillane, me dit-il, c'est maintenant qu'il faut agir. N'épargnez rien pour découvrir quelque jeune Beauté qui soit digne d'amuser ce Prince galant. Vous avez de l'esprit, je ne vous en dis pas davantage. Allez, courez, cherchez ; et quand vous aurez fait une heureuse découverte, vous viendrez m'en avertir. Je promis au Comte de

de ne rien négliger pour bien m'acquiter de cet emploi, qui ne doit pas être fort difficile à exercer, puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Je n'avois pas un grand usage de ces sortes de recherches, mais je ne doutois point que Scipion ne fût encore admirable pour cela. En arrivant au logis, je l'appelai, et lui dis en particulier : Mon enfant, j'ai une confidence importante à te faire. Sais-tu bien qu'au milieu des faveurs de la Fortune, je sens qu'il me manque quelque chose ? Je devine aisément ce que c'est, interrompit-il, sans me donner le tems d'achever ce que je voulois lui dire, vous avez besoin d'une Nymphe agréable pour vous dissiper un peu et vous égayer. Et en effet il est étonnant que vous n'en ayez pas dans le printemps de vos jours, pendant que de graves Barbons ne sauroient s'en passer. J'admire ta pénétration, repris-je en sourant. Oui, c'est une Maîtresse qu'il me faut, et je veux l'avoir de ta main. Mais je t'avertis que je suis très délicat sur la matière. Je te demande une jolie personne, qui n'ait pas de mauvaises mœurs. Ce que vous souhaitez, repartit Scipion, est un peu rare. Cependant nous sommes, Dieu merci, dans une ville où il y a de tout, et j'espere que j'aurai bientôt trouvé otre fait.

Véritablement trois jours après il me dit, j'ai découvert un trésor. Une jeune Dame nommée Catalina, de bonne famille, et d'une beauté ravissante, demeure sous la conduite de sa Tante, dans une petite maison, où elles vivent toutes deux fort honêtement de leur bien, qui n'est pas considérable. Elles sont servies par une Soubrette que je connois, et qui vient de m'assurer que leur porte, quoique fermée à tout le monde, pourroit s'ouvrir à un Galant riche et libéral, pourvu qu'il voulût bien, de peur de scandale, n'entrer chez elles que la nuit, et sans faire aucun éclat. Là-dessus je vous ai peint comme un Cavalier qui méritoit de trouver l'huis ouvert, et j'ai prié la Soubrette de vous proposer aux deux Dames. Elle m'a promis de le faire, et de me rapporter demain matin la réponse, dans un endroit dont nous sommes convenus. Cela est bon, lui répondis-je ; mais je crains que la Femme de chambre à qui tu viens de parler, ne t'en ait fait accroire. Non, non, repliqua-t-il, ce n'est point à moi qu'on en donne à garder ; j'ai déjà interrogé les voisins, et je conclus de

tout ce qu'ils m'ont dit, que la Sennora Catalina est une Danaé, chez qui vous pourrez aller faire le Jupiter, à la faveur d'une grêle de pistoles que vous y laisserez tomber.

Tout prévenu que j'étois contre ses sortes de bonnes fortunes, je me prêtai à celle-la ; et comme la Femme de chambre vint dire le jour suivant à Scipion, qu'il ne tiendroit qu'à moi d'être introduit dès ce soir-là même dans la maison de ses Maîtresses, je m'y glissai entre onze heures et minuit. La Soubrette me reçut sans lumiere, et me prit par la main, pour me conduire dans une salle assez propre, où je trouvai lesdeux Dames galaïnement habillées, et assises sur des carreaux de satin. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles se leverent, et me saluerent d'une maniére si noble, que je crus voir deux personnes de qualité. La Tante, qu'on apelloit la Sennora Mencia, quoique belle encore, ne s'attira pas mon attention. Il est vrai qu'on ne pouvoit regarder que la niece, qui me parut une Déesse. A l'examiner pourtant à la rigueur, on auroit pu dire que ce n'étoit pas une beauté parfaite ; mais elle avoit des graces avec un air piquant et voluptueux, qui ne permettoit guères aux yeux des hommes de reinarquer ses défauts.

Aussi sa vue troubla-t-elle mes sens. J'oubliai que je ne venois là que pour faire l'office de Procureur ; je parlai en mon propre et privé nom, et tins tous les discours d'une homme passionné. La petite fille, à qui je trouvai trois fois plus d'esprit qu'elle n'en avoit, tant elle n'étoit gracieuse,acheva de m'enchanter par ses réponses. Je commençois à ne me plus posséder, lorsque la Tante, pour modérer mes transports, prit la parole et me dit : Seigneur de Santillane, je vais n'expliquer franchement avec vous. Sur l'éloge qu'on m'a fait de votre Seigneurie, je vous ai permis d'entrer chez moi, sans affecter par des façons de vous faire valoir cette faveur ; mais ne pensez pas pour cela que vous en soyez plus avancé. J'ai jusqu'ici élevé ma niece dans la retraite, et vous êtes, pour ainsi dire, le premier Cavalier aux regards de qui je l'expose. Si vous la jugez digne d'être votre épouse, je serai ravi qu'elle ait cet honneur. Voyez si elle vous convient à ce prix-là, vous ne l'aurez point à meilleur marché. Ce coup tiré à bout portant, effaroucha l'Amour qui m'alloit décocher une flèche. Pour parler sans métaphore,

phore, un mariage proposé si crûment me fit rentrer en moi-même, je redévis tout-à-coup l'agent fidèle du Comte de Lemos; et changeant de ton, je répondis à la Sennora Mencia: Madame, votre franchise me plaît, et je veux l'imiter. Quelque figure que je fasse à la Cour, je ne vaux pas l'incomparable Catalina; j'ai pour elle en main un parti plus brillant, je lui destine le Prince d'Espagne. Il suffissoit de refuser ma niece, reprit la Tante froidement; ce refus, ce me semble, étoit assez desobligeant, sans qu'il fût nécessaire de l'accompagner d'un trait railleur. Je ne raillai point, Madame, m'écriai-je, rien n'est plus sérieux: j'ai ordre de chercher une personne qui mérite d'être honorée des visites secrètes du Prince d'Espagne, je la trouve dans votre maison, je vous marque à la craie.

La Sennora Mencia fût fort étonnée d'entendre ces paroles, et je m'aperçus qu'elles ne lui déplurent point: néanmoins, croyant devoir faire la réservée, elle me repliqua de cette manière. Quand je prendrois au pié de la lettre ce que vous me dites, aprenez que je ne suis pas d'un caractère à m'applaudir de l'infame honneur de voir ma niece Maîtresse d'un Prince. Ma vertu se révolte contre l'idée. Que vous êtes bonne, interrompis-je, avec votre vertu! vous pensez comme une sotte Bourgeoise. Vous moquez-vous de considérer ces choses-là dans un point de vue moral? c'est leur ôter tout ce qu'elles ont de beau. Il faut les regarder d'un œil charnel. Envisagez l'Héritier de la Monarchie aux piés de l'heureuse Catalina: representez-vous qu'il Padore et la comble de présens; et songez qu'il naîtra d'elle peut-être un Héros, qui rendra le nom de sa Mère immortel avec le sien.

Quoique la Tante ne demandât pas mieux que d'accepter ce que je proposois, elle feignit de ne savoir à quoi se résoudre; et Catalina, qui avoit déjà voulu tenir le Prince d'Espagne, affecta une grande indifférence; ce qui fût cause que je me mis à presser la place sur nouveaux frais, jusqu'à ce qu'enfin la Sennora Mencia, me voyant rebuté et prêt à lever le siège, battit la chamade, et nous dressâmes une capitulation, qui contenoit les deux articles suivans. *Primo*, Que si le Prince d'Espagne, sur le rapport qu'on lui feroit des agréments de Catalina, prenoit feu, et se déterminoit à lui faire une visite nocturne, j'au-
rois

rois soin d'en informer les Dames comme aussi de la nuit qui seroit choisie pour cet effet. *Secundo*, Que le Prince ne pourroit s'introduire chez lesdites Dames qu'en Galant ordinaire, et accompagné seulement de moi et de son Mercure en chef.

Après cette convention, la Tante et la niece me firent toutes le amitiés du monde. Elle prirent avec moi un air de familiarité, à la faveur duquel je hazardai quelques accolades, qui ne furent pas trop mal reçues ; et lorsque nous nous séparâmes, elle m'embrassèrent d'elles-mêmes, en me faisant toutes les caresses imaginables. C'est une chose merveilleuse, que la facilité avec laquelle il se forme une liaison entre les Courtiers de Galanterie et les Femmes qui ont besoin d'eux. On auroit dit, en me voyant sortir delà si favorisé, que j'eusse été plus heureux que je ne l'étois.

Le Comte de Lémos sentit une extrême joie, quand je lui annonçai que j'avois fait une découverte telle qu'il la pouvoit désirer. Je lui parlai de Catalina dans des termes qui lui donnerent envie de la voir. Je le menai chez elle la nuit suivante, et il m'avoua que j'avois fort bien rencontré. Il dit aux Dames, qu'il ne doutoit nullement que le Prince d'Espagne ne fût fort satisfait de la Maitresse que je lui avois choisie, et qu'elle de son côté auroit sujet d'être contente d'un tel Amant : que ce jeune Prince étoit généreux, plein de douceur et de bonté : enfin il les assura que dans quelques jours il le leur ameneroit de la façon qu'elle le souhaitoient, c'est-à-dire sans suite et sans bruit. Ce Seigneur prit là-dessus congé d'elles, et je me retirai avec lui. Nous rejoignîmes son équipage dans lequel nous étions venus tous deux, et qui nous attendoit au bout de la rue. Ensuite il me conduisit à mon hôtel, en me chargeant d'instruire le lendemain son Oncle de cette avanture ébauchée, et de le prier de sa part de lui envoyer un millier de pistoles pour là mettre à fin.

Je ne manquai pas le jour suivant d'aller rendre au Duc de Lerme un compte exact de tout ce qui s'étoit passée ; je ne lui cachai qu'une chose, je ne lui parlai point de Scipion, je me donnai pour l'auteur de la découverte de Catalina ; car on se fait honneur de tout auprès des Grands.

Je m'attirai par-là des complimens. Monsieur Gil Blas, me dit le Ministre d'un air railleur, je suis ravi qu'avec

vec tous vos autres talens, vous ayez encore celui de dé-
terrer les Beautés obligeantes : quand j'en voudrai quel-
qu'une, vous trouverez bon que je m'adresse à vous. Mon-
seigneur, lui répondis-je sur le même ton, je vous remer-
cie de la préférence ; mais vous me permettrez de vous
dire, que je me ferois un scrupule de procurer ces sortes
de plaisirs à votre Excellence. Il y a si longtems que le
Seigneur Rodrigue est en possession de cet emploi-là, qu'il
y auroit de l'injustice à l'en depouiller. Le Duc sourit
de ma reponse ; puis changeant de discours, il me demanda
si son neveu n'avoit pas besoin d'argent pour cette é-
quipée. Pardonnez-moi, lui dis-je, il vous prie de lui en-
voyer mille pistoles. Hé bien, reprit le Ministre, tu n'as
qu'à les lui porter : dis-lui qu'il ne les ménage point, et
qu'il aplaudisse à toutes les dépenses que le Prince souhai-
tera de faire.

CHAPITRE XI.

*De la visite secrète, et des présens que le Prince d'Espagne
fit à Catalina.*

J'ALLAI porter à l'heure même cinq cens double pis-
toles au Comte de Lemos. Vous ne pouviez venir
plus à propos, me-dit ce Seigneur. J'ai parlé au Prince.
Il a mordu à la grape. Il brûle d'impatience de voir Ca-
talina. Dès la nuit prochaine il veut se dérober secrète-
ment de son Palais, pour se rendre chez elle ; c'est une
chose résolue, nos mesures sont déjà prises pour cela.
Avertissez-en les Dames, et leur donnez l'argent que vous
m'aportez. Il est bon de leur faire connoître, que ce
n'est point un Amant ordinaire qu'elles ont à recevoir.
D'ailleurs les bienfaits des Princes doivent devancer
leurs galanteries. Comme vous l'accompagnerez avec
moi, poursuivit-il, ayez soin de vous trouver ce soir-là à
son coucher. Il faudra de plus, que votre garouste, car
je juge à propos de nous en servir, nous attende à minuit
aux environs du Palais.

Je me rendis aussitôt chez les Dames. Je ne vis point
Catalina. On me dit qu'elle reposoit. Je ne parlai qu'à
la Sennora Mencia. Madame, lui dis-je, excusez-moi de
grace, si je parois dans votre maison pendant le jour, mais
je

je ne puis faire autrement ; il faut bien que je vous avertisse, que le Prince d'Espagne viendra chez vous cette nuit : et voici, ajoutai-je, en lui mettant entre les mains un sac où étoient les espèces, voici une offrande qu'il envoie au Temple de Cythere, pour s'en rendre les Divinités favorables. Je ne vous ai pas, comme vous voyez, engagée dans une mauvaise affaire. Je vous en suis redévable, répondit-elle, mais apprenez-moi, Seigneur de Santillane, si le Prince aime la Musique. Il l'aime, repris-je, à la folie. Rien ne le divertit tant qu'une belle voix accompagnée d'un luth touché delicatement. Tant mieux, s'écria-t-elle toute transportée de joie, vous me charmez en disant cela : car ma niece a un gozier de rossignol, et joue du luth à ravir. Elle danse même parfaitement. Vive Dieu, m'écriai-je à mon-toyr, voilà bien des perfections, ma Tante ! il n'en faut pas tant à une fille pour faire fortune ; en seul de ces talens lui suffit pour cela.

Ayant ainsi préparé les voies, j'attendis l'heure du coucher du Prince. Lorsqu'elle fut arrivée, je donnai mes ordres à mon cocher, et je rejoignis le Comte de Lemos, qui me dit que le Prince, pour se défaire plutôt de tout le monde, alloit feindre une legere indisposition, et même se mettre au lit, afin de mieux persuader qu'il étoit malade ; mais qu'il se releveroit une heure après, et gagneroit, par une porte secrète, un escalier dérobé qui conduissoit dans le cours.

Lorsqu'il m'eut instruit de ce qu'ils avoient concerté tous deux, il me posta dans un endroit par où il m'assura qu'ils passeroient. J'y gardai si longtems le mulet, que je commençai à croire que notre Galant avoit pris un autre chemin, ou perdu l'envie de voir Catalina, comme si les Princes perdoient ces sortes de fantaisies avant que de les avoir satisfaites. Enfin je m'imaginois qu'on m'a-voit oublié, quand il parut deux hommes qui m'aborderent. Les ayant reconnus pour ceux que j'attendois, je les menai à mon carosse, dans lequel ils monterent l'un et l'autre : pour moi, je me mis auprès du cocher pour lui servir de guide, et je le fis arrêter à cinquante pas de chez les Dames. Je donnai la main au Prince d'Espagne et à son compagnon pour les aider à descendre, et nous marchâimes vers la maison où nous voulions nous introduire.

ire. La porte s'ouvrit à notre aproche, et se referma dès que nous fumes entrés.

Nous nous trouvâmes d'abord dans les mêmes ténèbres où je m'étois trouvé la première fois. Quoiqu'on eût pourtant, par distinction, attaché une petite lamp à un mur, la lumière qu'elle repandoit étoit si sombre, que nous l'apercevions seulement sans en être éclairés. Tout cela ne servoit qu'à rendre l'avanture plus agréable à son Héros, qui fut vivement frappé de la vue des Dames, lorsqu'elles le reçurent dans la salle, où la clarté d'un grand nombre de bougies compensoit l'obscurité qui regnoit dans la cour. La Tante et la niece étoient dans un deshabillé galant, où il y avoit une intelligence de coquetterie qui ne les laissoit pas regarder impunément. Notre Prince se seroit fort bien contenté de la Sennora Mencia, s'il n'eût pas eu à choisir ; mais les charmes de la jeune Catalina, comme de raison, eurent la préférence.

Hé bien, mon Prince, lui dit le Comte de Lemos, pouvions-nous vous procurer le plaisir de voir deux personnes plus jolies ? Je les trouve toutes deux ravissantes, répondit le Prince, et je n'ai garde de remporter d'ici mon cœur, puisqu'il n'échapperoit point à la Tante, si la niece le pouvoit manquer. —

Après un compliment si gracieux pour une Tante, il dit mille choses flatteuses à Catalina, qui lui répondit très spirituellement. Comme il est permis aux honnêtes-gens qui font le personnage que je faisois dans cette occasion, de se mêler à l'entretien des Amans, pourvu que ce soit pour attiser le feu, je dis au Galant que sa Nymphe chantoit et jouoit du luth à merveille. Il fut ravi d'apprendre qu'elles eût ces talens. Il la pressa de lui en montrer un échantillon. Elle se rendit de bonne grace à ses instances, prit un luth tout accordé, joua quelques airs tendres, et chanta d'une maniere si touchante, que le Prince se laissa tomber à ses genoux, tout transporté d'amour et de plaisir. Mais finissons-là ce tableau, et disons seulement que dans la douce ivresse où l'Héritier de la Monarchie Espagnole étoit plongé, les heures s'écoulerent comme des momens, et qu'il nous fallut l'arracher de cette dangereuse maison, à cause du jour qui aprochoit. Messieurs les Entrepreneurs le remenerent promptement dans son appartement. Ils se retirerent ensuite chez eux, aussi contens de

de l'avoir apareillé avec une Avanturiere, que s'ils eussent fait son mariage avec une Princesse.

Je contai le lendemain matin cette avanture au Duc de Lerme, car il vouloit tout savoir. Dans le tems que je lui enachevois le récit, le Comte de Lémos arriva et nous dit : Le Prince d'Espagne est si occupé de Catalina, il a pris tant de goût pour elle, qu'il se propose de la voir souvent, et de s'y attacher. Il voudroit lui envoyer aujourd'hui pour deux mille pistoles de pierreries, mais il n'a pas le sou. Il s'est adressé à moi. Mon cher Lémos, m'a-t-il dit, il faut que vous me trouviez tout à l'heure cette somme-là. Je sai bien que je vous incommode, que je vous epuise, aussi mon cœur vous en tient-il grand compte ; et si jamais je me vois en état de reconnoître, d'une autre maniere que par la sentiument, tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne vous repentirez point de m'avoir obligé. Mon Prince, lui ai-je repondu en le quitant sur le champ, j'ai des amis et du crédit, je vais vous chercher ce que vous souhaitez..

Il n'est pas difficile de le faire, dit alors le Duc à son neveu. Santillane va vous porter cet argent, ou bien, si vous voulez, il achetera lui-même les pierreries ; car il s'y connoit parfaitemeht, et sur-tout en rubis. N'est-il pas vrai, Gil Blas, ajouta-t-il, en me regardant d'un air malin.? Que vous êtes malicieux, Monseigneur, lui répondis-je ! Je vois bien que vous avez envie de faire rire Monsieur le Comte à mes depens. Cela ne manqua pas d'arriver. Le neveu demanda quel mystere il y avoit là-dessous. Ce n'est rien, repliqua l'Oncle en riant ; c'est qu'un jour Santillane s'avisa de troquer un diamant contre un rubis, et que ce troc ne tourna ni à son honneur ni à son profit.

J'aurois été trop heureux, si le Ministre n'en eût pas dit davantage ; mais il prit la peine de conter le tour que Camille et Don Raphael m'avoient joué dans un hôtel garni, et de s'étendre particulierement sur les circonstances les plus desagréables pour moi. Son Excellence, après s'être bien égayée, m'ordonna d'accompagner le Comte de Lémos, qui me mena chez un Jouaillier, où nous choisismes des pierreries que nous allames montrer au Prince d'Espagne. Après quoi elles me furent confiées, pour être remises à Catalina. J'allai ensuite prendre chez moi,



Vol: 2^d

Pag. 291

moi deux mille pistoles de l'argent du Duc, pour payer le Marchand.

On ne doit pas demander si la nuit suivante je fus gracieusement reçu des Dames ; lorsque j'exhibai les présens de mon ambassade, lesquels consistoient en une belle bague destinée pour la Tante, et en une paire de boucles d'oreilles avec les pendans pour la niece. Charmées l'une et l'autre de ces marques de l'amour et de la générosité du Prince, elles se mirent à jaser comme deux commères, et à me remercier de leur avoir procuré une si bonne connoissance. Elles s'oublièrent dans l'excès de leur joie. Il leur échappa quelques paroles, qui me firent soupçonner que je n'avois produit qu'une friponne au fils de notre grand Monarque. Pour savoir précisément si j'avois fait ce beau chef-d'œuvre, je me retirai, dans le déssein d'avoir un éclaircissement avec Scipion.

CHAPITRE XII.

Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos.

En entrant chez moi, j'entendis un grand bruit, j'en demandai la cause. On me dit que c'étoit Scipion qui ce soir-là donnoit à souper à une demi-douzaine de ses amis. Ils chantoient à gorge déployée, et faisoient de longs éclats de rire. Ce repas n'étoit assurément pas le Banquet des Sept Sages.

Le Maître du festin, averti de mon arrivée, dit à sa compagnie : Messieurs, ce n'est rien, c'est le Patron qui revient. Que cela ne vous gêne pas, continuez de vous réjouir. Je vais lui dire deux mots, je vous rejoindrai dans un moment. A ces mots il vint me trouver. Quel tintamarre, lui dis-je ? quelle sorte de personnes régalez-vous donc là-bas ? Sont ce des Poetes ? Non pas, s'il vous plaît, répondit-il. Ce seroit dommage de donner votre vin à boire à ces gens-là, j'en fais un meilleur usage. Il y a parmi mes convives un jeune-homme très riche, qui veut obtenir un emploi par votre crédit, et pour son argent. C'est pour lui que la fête se fait. A chaque coup qu'il boit j'augmente de dix pistoles le bénéfice

fice qui doit vous revenir. Je veux le faire boire jusqu'au jour. Sur ce pié-là, repris-je, vas te remettre à table, et ne menage point le vin de ma cave.

Je ne jugeai point à propos de l'entretenir alors de Catalina, mais le lendemain à mon lever je lui parlai de cette sorte : Ainsi Scipion, tu fais de quelle manière nous vivons ensemble. Je te traite plutôt en camarade qu'en domestique. Tu aurois tort par conséquent de me tromper comme un Maître. N'ayons donc point de secret l'un pour l'autre. Je vais t'apprendre une chose qui te surprendra ; et toi de ton côté, tu me diras tout ce que tu penses des deux femmes que tu m'as fait connoître. Entre nous, je les soupçonne d'être deux matoises d'autant plus raffinées, qu'elles affectent plus de simplicité. Si je leur rends justice, le Prince d'Espagne n'a pas grand sujet de se louer de moi, car je te l'avouerai, c'est pour lui que je t'ai demandé une Maitresse. Je l'ai mené chez Catalina, et il en est devenu amoureux. Seigneur, me répondit Scipion, vous en usez trop bien avec moi pour que je manque de sincérité avec vous. J'eus hier un tête-à-tête avec la Suivante de ces deux Princesses, elle m'a conté leur histoire, qui m'a paru divertissante. Je vais vous en faire succinctement le récit.

Catalina, poursuivit-il, est fille d'un petit Gentilhomme Arragonnois. Se trouvant à quinze ans une orpheline aussi pauvre que jolie, elle écouta un vieux Commandeur, qui la conduisit à Tolède, où il mourut au bout de six mois, après lui avoir plus servi de père que d'époux. Elle recueillit sa succession, qui consistoit en quelques nipes, et en trois cens pistoles d'argent comptant. Puis elle se joignit à la Sennora Mencia, qui étoit encore à la mode, quoiqu'elle fût déjà sur le retour. Ces deux bonnes amies demeurerent ensemble, et commencèrent à tenir une conduite dont la justice voulut prendre connoissance. Cela déplut aux Dames, qui de dépit abandonnerent brusquement Tolède, et vinrent s'établir à Madrid, où depuis environ deux ans elles vivent sans fréquenter aucune dame du voisinage. Mais écoutez le meilleur. Elles ont loué deux petites maisons, séparées seulement par un mur. On peut entrer de l'une dans l'autre, par un escalier de communication qu'il y a dans les caves.

caves. La Sennora Mencia demeure avec une jeune Soubrette dans l'une de ces maisons, et la Douairière du Commandeur occupe l'autre avec une vieille Duegne, qu'elle fait passer pour sa Grandmère. De façon que notre Aragonnoise est tantôt une niece élevée par sa Tante, et tantôt une pupille sous l'aile de son Ayeule. Quand elle fait la niece, elle s'appelle Catalina ; et lorsqu'elle fait la petite-fille, elle se nomme Siréna.

Au nom de Siréna, j'interrompis, en pâlissant, Scipion. Que m'apprends-tu, lui dis-je ? Hélas ! j'ai bien peur que cette maudite Aragonnoise ne soit la Maitresse de Caldérone. Hé ! vraiment, répondit-il, c'est elle-même. Je croyois vous réjouir en vous annonçant cette nouvelle. Tu n'y penses pas, lui repliquai-je. Elle est plus propre à me causer du chagrin que de la joie ; n'en vois-tu pas bien les conséquences ? Non, ma foi, repartit Scipion. Quel malheur en peut-il arriver ? Il n'est pas sûr que Don Rodrigue découvre ce qui se passe ; et si vous craignez qu'il n'en soit instruit, vous n'avez qu'à prévenir le Ministre. Contezi la chose tout naturellement. Il verra votre bonne foi ; et si après cela Caldérone veut vous rendre de mauvais offices auprès de son Excellence, elle verra bien qu'il ne cherche à vous nuire que par un esprit de vengeance.

Scipion m'ôta ma crainte par ce discours. Je suivis son conseil. J'avertis le Duc de Lerme de cette fâcheuse découverte. J'affectai même de lui en faire le détail d'un air triste, pour lui persuader que j'étois mortifié d'avoir innocemment livré au Prince la Maitresse de Don Rodrigue ; mais le Ministre, loin de plaindre son favori, en fit des railleries. Ensuite, il me dit d'aller toujours mon train ; et qu'après tout, il étoit glorieux pour Caldérone d'aimer la même Dame que le Prince d'Espagne, et de n'en être pas plus maltraité que lui. Je mis aussi au fait le Comte de Lémoa, qui m'assura de sa protection, si le premier Scretaire venoit à découvrir l'intrigue, et entreprenoit de me perdre dans l'esprit du Duc.

Croyant avoir, par cette manœuvre, délivré la barque de ma fortune du péril de s'ensabler, je ne craignis plus rien. J'accompagnai encore le Prince chez Catalina, autrement la belle Sirène ; qui avoit l'art de trouver des désaîtes pour écartel de sa maison Don Rodrigue, et lui

dérober les nuits qu'elle étoit obligée de donner à son illustre Rival.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas continue de faire le Seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille. Quelle impression elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice.

J'AI déjà dit que le matin il y avoit ordinairement dans mon antichambre une foule de personnes, qui venoient me faire des propositions; mais je ne voulois pas qu'oa me les fit de vive voix; et suivant l'usage de la Cour, ou plutôt pour faire l'important, je disois à chaque Solliciteur, Donnez-moi un mémoire. Je m'étois si bien accoutumé à cela, qu'un jour je répondis ces paroles au Propriétaire de mon hôtel, qui vint me faire souvenir que je lui devois une année de loyer. Pour mon Boucher et mon Boulanger, ils m'épargnoient la peine de leur demander des mémoires, tant ils étoient exacts à m'en apporter tous les mois. Scipion, qui me copioit si bien, qu'on pouvoit dire que la copie aprochoit fort de l'original, n'en usoit pas autrement avec les personnes qui s'adressoient à lui pour le prier de m'engager à les servir.

J'avois encore un autre ridicule, dont je ne pretends point me faire grace. J'étois assez fait pour parler des plus Grands-Seigneurs, comme si j'eusse été un homme de leur étoffé. Si j'avois, par exemple, à citer le Duc d'Albe, le Duc d'Ossone, le Duc de Médina Sidonia, je disois sans façon, d'Albe, d'Ossone, et Médina Sidonia. En un mot, j'étois devenu si fier et si vain, que je n'étois plus le fils de mon Pere et de ma Mere. Hélas, pauvre Duegne et pauvre Ecuyer, je ne m'informois pas si vous vivez heureux ou misérables dans les Asturies, je ne songeois pas seulement à vous! La Cour a la vertu du fleuve Léthé, pour nous faire oublier nos parens et nos amis, quand ils sont dans une mauvaise situation.

Je ne me souvenois donc plus de ma famille; lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune-homme, qui me dit qu'il souhaitoit de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabiaet, où sans lui offrir une chaise, parce

parce qu'il me paroïstoit un homme du commun, je lui demandai ce qu'il me vouloit. Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi, vous ne me remettez-point ? J'eus beau le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étoient tout-à-fait inconnus. Je suis, reprit-il, un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Museada l'Épicier, voisin de votre Oncle le Chanoine. Je vous reconnois bien, moi. Nous avons joué mille fois tous deux à la * *Gallina-Ciéga*.

Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusemens de mon enfance, les soins don't j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la memoire. Je suis venu, dit-il, à Madrid pour compter avec le Correspondant, de mon Père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pié à la Cour, et déjà riche comme un Juif. Je vous en fais mes complimens ; et je vais, à mon retour au Pays, combler de joie votre famille, en lui annonçant une si agréable nouvelle.

Je ne pouvois honnêtement me dispenser de lui demander dansquelle situation il avoit laissé mon Père, ma Mere et mon Oncle, mais je m'acquitai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet à mon Épicier d'admirer la force du sang. Il parut choqué de l'indifférence que j'avois pour des personnes qui me devoient être si chères ; et comme c'étoit un garçon franc et grossier : Je vous croyois, me dit-il crûment, plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte ? Aprenez que votre Père et votre Mere sont toujours dans le service, et que le bon Chanoine Gil Pérès, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel, et puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parens, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cens pistoles tous les ans. Par ce secours vous leur procurerez une vie douce et heureuse, sans vous incommoder.

Au-lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisoit de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenoit de me conseiller, sans que je l'en priaïsse. Avec plus d'adresse peut-être m'auroit-il persuadé, mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardai ; et continuant son exhortation

avec moins de charité que de malice, il m'impacienta. Oh c'en est trop ! répondis-je avec empörtement.. Allez, Monsieur de Muscada, ne vous mêlez que de ce qui vous regarde. Il vous convient bien de me dicter mon devoir. Je sait mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. En achevant ces mots, je poussai l'Epicer hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.

Ce qu'il venoit de me dire, ne laissa pas de s'offrir à mon esprit; et me reprochant à moi-même que j'étois un fils dénaturé, je m'attendris. Je rappelai les soins qu'on avoit eu de mon enfance et de mon éducation. Je me représentai ce que je devois à mes parens; et mes reflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnaissance, qui pourtant n'aboutirent à rien. Mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des Peres qui ont de pareils enfans.

L'avarice et l'ambition qui me possédoient, changerent entierement mon humeur. Je perdis toute ma gayeté. Je devins distrait et rêveur, en un mot un sotanimal. Fabrice me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la Fortune, et fort détaché de lui, ne venoit plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour : En vérité, Gil Blas, je ne te reconnois plus. Avant que tu fusses à la Cour, tu avois toujours l'esprit tranquille. A présent je te vois sans-cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enricher, et plus tu amasses de bien, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je ? tu n'as plus avec moi ces épanchemens de cœur, ces manières libres qui font le charme des liaisons. Tout au contraire, tu t'enveloppes et me caches le fond de ton ame. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu.

Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid, je n'aperçois en moi aucun changement. Ce n'est point à tes yeux, repliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter ; ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon Ami, parle. Vivons-nous ensemble comme autrefois ? Quand j'allois le matin frapper à ta porte, tu venois m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, et j'entrois dans ta chambre

chambre sans façon. Anjourd'hui, quelle différence ! Tu as des laquais. On me fait attendre dans ton anti-chambre, et il faut qu'on m'annonce avant que je puise te parler. Apres cela, comment me reçois-tu ? Avec une politesse glacée, et en tranchant du Seigneur. On diroit que mes visites commencent à te peser. Penses-tu qu'une pareille réception soit agréable à un homme qui t'a vu son camarade ? Non, Santillane, non. Elle ne me convient nullement. Adieu, séparons-nous à l'aimable. Défaisons-nous tous deux, toi, d'un censeur de tes actions ; et moi, d'un nouveau riche qui se méconnoit.

Je me sentis plus aigri que touché de ses reproches, et je le laissai s'éloigner sans faire le moindre effort pour le retenir. Dans la situation où étoit mon esprit, l'amitié d'un Poete ne me paroissoit pas une chose assez précieuse pour devoir m'affliger de sa perte. Je trouvois de quoi m'en consoler dans le commerce de quelques petits Officiers du Roi, auxquels un rapport d'humeur me hoiit depuis peu étroitement. Ces nouvelles connoissances étoient des hommes, dont la plupart venoient de je ne sai où, et qu'une heureuse étoile avoit fait parvenir à leurs postes, Ils étoient déjà tous à leur aise, et ces misérables n'attri- buant qu'à leur mérite les biensfaits dont la bonté du Roi les avoit comblés, s'oubliaient de-même que moi. Nous nous imaginions étre des personnages bien respectables. O Fortune ! voilà comme tu dispenses tes faveurs le plus souvent ! Le Stoicien Epicète n'avoit pas tort de te comparer à une Fille de condition qui s'abandonne à des Valets.

Fin du Huitième Livre.

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS,
DE SANTILLANE.

LIVRE NEUVIEME.



CHAPITRE I.

Scipion veut marrier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux Orfevre. Des démarches qui se firent en conséquence.

UN soir, après avoir renvoyé la compagnie qui étoit venue souper chez moi, me voyant seul avec Scipion, je lui demandai ce qu'il avoit fait ce jour-là. Un coup de maître, me répondit-il. Je veux vous marier. Je vous ménage la fille unique d'un Orfevre de ma connoissance.

La Fille d'un Orfevre, m'écriai-je d'un air dédaigneux! as-tu perdu l'esprit? peux-tu me proposer une Bourgeoise? Quand on a un certain mérite, et qu'on est à la Cour sur un certain pié, il me semble qu'on doit avoir des vues plus élevées. Eh, Monsieur, me repartit Scipion, ne le prenez point sur ce ton-là. Songez que c'est le mâle qui ennoblit, et ne soyez pas plus délicat que mille Seigneurs que je pourrois vous citer. Savez-vous bien que l'héritière dont il s'agit, est un parti de cent mille ducats? N'est ce pas-là un beau morceau d'Orfevrerie? Lorsque j'entendis parler d'une si grosse somme, je devins plus traitable. Je me tends, dis-je a mon Sécretaire; la dot me détermine. Quand veux-tu me la faire toucher?

Douce-

Doucement, Monsieur, me répondit-il, un peu de patience. Il faut auparavant que je communique la chose au Père, et que je la lui fasse agréer. Bon, repris-je en éclatant de rire, tu en es encore-là ? voilà un mariage bien avancé. Beaucoup plus que vous ne pensez, repliqua-t-il. Je ne veux qu'une heure de conversation avec l'Orfevre, et je vous réponds de son consentement. Mais avant que nous allions plus loin, composons, s'il vous plaît. Supposé que je vous fasse donner cent mille ducats, combien m'en reviendra-t-il ? vingt mille, lui repartis-je. Le Ciel en soit loué, dit-il ! Je bornois votre reconnaissance à dix mille. Vous êtes une fois plus généreux que moi. Allons, j'entamerai dès demain cette négociation, et vous pouvez compter qu'elle réussira, ou je ne suis qu'une bête.

Effectivement, deux jours après il me dit : J'ai parlé au Seigneur Gabriel Saléro, ainsi se nommoit mon Orfevre. Je lui ai tant vanté votre crédit et votre mérite, qu'il a prêté l'oreille à la proposition que je lui ai faite de vous accepter pour gendre. Vous aurez sa fille avec cent mille ducats, pourvu que vous lui fassiez voir clairement que vous possédez les bonnes grâces du Ministre. Cela étant, dis-je alors à Scipion, je serai bientôt marié. Mais, à propos de la fille, l'as-tu vue ? Est-elle belle ? Pas si belle que la dot, me répondit-il. Entre nous, cette riche héritière n'est pas une fort jolie personne. Par bonheur vous ne vous en souciez guères. Ma foi, non, lui repliquai-je, mon enfant. Nous autres Gens de Cour, nous n'épousons que pour épouser seulement. Nous ne cherchons la beauté que dans les femmes de nos Amis ; et si par hazard elle se trouve dans les autres, nous y faisons si peu d'attention, que c'est fort bien fait quand elles nous en punissent.

Ce n'est pas tout, reprit Scipion, le Seigneur Gabriel vous donne à souper ce soir. Nous sommes convenus que vous ne parlerez point de mariage. Il doit inviter plusieurs Marchands de ses amis à ce repas, où vous vous trouverez comme un simple convive, et demain il viendra souper chez vous de la même manière. Vous voyez par-là que c'est un homme qui veut vous étudier avant que de passer outre. Il sera bon que vous vous observiez un peu devant lui. Oh parbleu, interrompis-je d'un air

de confiance, qu'il m'examine tant qu'il lui plaira ! je ne puis que gagner à cet examen.

Cela s'exécuta de point en point. Je me fis conduire chez l'Orfèvre, qui me reçut aussi familièrement que si nous nous fussions déjà vus plusieurs fois. C'étoit un bon Bourgeois qui étoit, comme nous disons, poli * *basta perso-*
ner. Il me présenta la Sennora Engénia sa femme, et la jeune Gabrielle sa fille. Je leur fis force complimens, sans contrevenir au traité. Je leur dis des riens en fort beaux termes, des phrases de Courtisan.

Gabriela, n'en déplaît à mon Secrétaire, ne me parut pas désagréable, soit à cause qu'elle étoit extrêmement partie, soit que je ne la regardasse qu'au-travers de la dor. La bonne maison que celle du Seigneur Gabriell Il y a, je crois, moins d'argent dans les mines du Pérou, qu'il n'y en avoit dans cette maison-jà. Ce métal s'y offroit à la vue de toutes parts, sous mille formes différentes. Chaque chambre, et particulièrement celle où nous nous mîmes à table, étoit un trésor. Quel spectacle pour les yeux d'un gendre ! Le Beau-pere, pour faire plus d'honneur à son repas, avoit assemblé chez lui cinq ou six Marchands, tous personnages graves et canuyeux. Ils ne parlèrent que de Commerce ; et l'on peut dire que leur conversation fut plutôt une conférence de Négocians, qu'un entretien d'Amis qui souuent ensemble.

Je régalaï l'Orfèvre à mon tour le lendemain au soir. Ne pouvant l'éblouir par mon argenterie, j'eus recours à une autre illusion. J'invitai à souper ceux de mes amis qui faisoient la plus belle figure à la Cour, et que je connoissois pour des ambitieux qui ne mettoient point de bornes à leurs desirs. Ces gens-ci ne s'entretinrent que de Grandours, que des Postes brillans et lucratifs auxquels il aspiroient, ce qui fit son effet. Le Bourgeois Gabriel, étourdi de leurs grandes idées, ne se sentoit, malgré tout son bien, qu'un petit mortel en comparaison de ces Messieurs. Pour moi, faisant l'homme modéré, je dis que je me contenterois d'une fortune médiocre, comme de vingt mille ducats de rente. Sur quoi ces affamés d'honneurs et de richesses s'écrierent que j'aurois tort, et qu'érant aimé autant que je l'étois du Premier-Ministre, je ne devois pas m'en tenir à si peu de chose. Le Beau-pere ne per-

* Jusqu'à être fatiguant.

dit pas une de ces paroles, et je crus remarquer, quand il se retira, qu'il étoit satisfait.

Scipion ne manqua pas de l'aller voir le jour suivant dans la matinée, pour lui demander s'il étoit content de moi. J'en suis charmé, lui répondit le Bourgeois, ce garçon-là m'a gagné le cœur. Mais Seigneur Scipion, ajouta-t-il, je vous conjure, par notre ancienne connoissance, de me parler sincèrement. Nous avons tous notre foible, comme vous savez. Aprenez-moi celui du Seigneur de Santillane. Est-il joueur ? est-il galant ? quelle est son inclination vicieuse ? Ne me la cachez pas, je vous en prie. Vous m'offensez, Seigneur Gabriel, en me faisant cette question, reprit l'Entremetteur. Je suis plus dans vos intérêts que dans ceux de mon Maître. S'il avoit quelque mauvaise habitude qui fût capable de rendre votre fille malheureuse, est-ce que je vous l'aurois proposé pour gendre ? Non parbleu ! Je suis trop votre serviteur. Mais entre nous, je ne lui trouve point d'autre défaut que celui de n'en avoir aucun. Il est trop sage pour un jeune-homme. Tant mieux, reprit l'Orfèvre, cela me fait plaisir. Allez, mon ami, vous pouvez l'assurer qu'il aura ma fille, et que je la lui donnerois quand il ne seroit pas chéri du Ministre.

Aussitôt que mon Sécrétair m'entrapporté cet entretien, je courus chez Saléro, pour le remercier de la disposition favorable où il étoit pour moi. Il avoit déjà déclaré ses volontés à sa femme et à sa fille, qui me firent connoître, par la maniere dont elles me reçurent, qu'elles y étoient soumises sans répugnance. Je menai le Beau-pere au Duc de Lerme, que j'avois prévenu la veille, et je le lui présentai. Son Excellence lui fit un accueil des plus gracieux, lui témoigna de la joie de ce qu'il avoit choisi pour gendre un homme qu'elle affectionnoit beaucoup, et qu'elle prétendoit avancer. Elle s'étendit ensuite sur mes bonnes qualités, et dit enfin tant de bien de moi, que le bon Gabriel crut avoit rencontré dans ma Seigneurie le meilleur parti d'Espagne pour sa fille. Il en étoit si aise, qu'il en avoit la larme à l'œil. Il me serra fortement entre ses bras lorsque nous nous séparâmes, en me disant : Mon fils, j'ai tant d'impatience de vous voir l'époux de Gabriéla, que vous le serez dans huit jours tout au plus tard.

C H A P I T R E II.

Par quel hazard Gil Blas se ressouvoit de Don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendoit par vanité.

LAISSENS-là mon mariage pour un moment. L'ordre de mon histoire le demande, et veut que je raconte le service que je rendis à Don Alphonse, mon ancien Maître. J'avois entierement oublié ce Cavalier, et voici à quelle occasion j'en rapellai le souvenir.

Le Gouvernement de la Ville de Valence vint à vaquer dans ce tems-là. En apprenant cette nouvelle, je pensai à Don Alphonse de Leyva. Je fis réflexion que cet Emploi lui conviendroit à merveille, et moins par amitié que par ostentation, je résolus de le demander pour lui. Je me représentai que si je l'obtenois, cela me feroit un honneur infini. Je m'adressai donc au Duc de Lerme. Je lui dis que j'avois été Intendant de Don César de Leyva et de son fils ; et qu'ayant tous les sujets du monde de me louer d'eux, je prenois la liberté de le suplier d'accorder à l'un ou à l'autre le Gouvernement de Valence. Le Ministre me répondit : Très volontiers, Gil Blas. J'aime à te voir reconnoissant et généreux. D'ailleurs, tu me parles pour une famille que j'estime. Les Leyva sont de bons serviteurs du Roi, ils méritent bien cette place. Tu peus en disposer à ton gré, je te la donne pour présent de noces.

Ravi d'avoir réussi dans mon dessein, j'allai, sans perdre de tems, chez Caldérone, faire dresser des Lettres patentes pour Don Alphonse. Il y avoit-là un grand nombre de personnes qui attendoient, dans un silence respectueux, que Don Rodrigue vînt leur donner audience. Je traversai la foule, et me présentai à la porte du cabinet qu'on m'ouvrit. J'y trouvai je ne sai combien de Chevaliers, de Commandeurs, et d'autres gens de conséquence, que Caldérone écoutoit tour à tour. C'étoit une chose remarquable, que la maniere différente dont il les recevoit. Il se contentoit de faire à ceux-ci une légère inclination de tête ; il honoroit ceux-là d'une révérence, et les conduisoit jusqu'à la porte de son cabinet. Il mettoit, pour ainsi dire, des nuances de considération dans les civilités qu'il faissoit.

soit. D'un autre côté, j'appercevois des Cavaliers, qui choqués du peu d'attention qu'il avoit pour eux, maudisoient dans leur ame la nécessité, qui les obligeoit de ramper devant ce visage. J'en voyois d'autres au contraire, qui riaient en eux-mêmes de son air fat et suffisant. J'avais beau faire ces observations, je n'étois pas capable d'en profiter. J'en usois chez moi comme lui, et je ne me souciois gueres qu'on aprovât ou qu'on blâmât mes manieres orgueilleuses, pourvu quelles fussent respectées.

Don Rodrigue ayant par hazard jetté les yeux sur moi, quita brusquement un Gentil-homme qui lui parloit, et vint m'embrasser avec des démonstrations d'amitié qui me surprisent. Ah ! mon cher confrere, s'écria-t-il, quelle affaire me procure le plaisir de vous voir ici ? Qu'y a-t-il pour votre service ? Je lui apris le sujet qui m'amenoit, et lui-dessus il m'assura, dans les termes les plus obligeans, que le lendemain à pareille heure ce que je demandois seroit expédié. Il ne borna point-là sa politesse, il me conduisit jusqu'à la porte de son antichambre, où il ne conduisoit jamais que de Grand-Seigneurs, et là il m'embrassa de nouveau.

Que signifient toutes ces honnêtetés, disois-je en m'en allant ? Que me présagent-elles ? Caldérone méditeroit-il ma perte, ou bien auroit-il envie de gagner mon amitié ? ou pressentant que sa faveur est sur son déclin, me menageroit-il dans la vue de me prier d'intercéder pour lui auprès de notre Patron ? Je ne favois à laquelle de ces conjectures je devois m'arrêter. Le jour suivant, lorsque je retournai chez lui, il me traita de la même façon. Il m'accabla de caresses et de civilités. Il est vrai qu'il les rabattit sur la réception qu'il fit aux autres personnes qui se présenterent pour lui parler. Il brusqua les uns, battit froid aux autres, il mécontenta presque tout le monde. Mais ils furent tous assez vengés par une avantage qui arriva, et que je ne dois point passer sous silence. Ce sera un avis au lecteur pour les Commis et les Sécretaires qui la liront.

Un homme vêtu fort simplement, et qui ne paroisoit pas ce qu'il étoit, s'aprocha de Caldérone, et lui parla d'un certain mémoire qu'il disoit avoir présenté au Duc de Lerme. Don Rodrigue ne regarda pas seulement le Cavalier, et lui dit d'un ton brusque : Comment vous appelle-

t-on, mon Ami ? On m'apelloit Francillo dans mon enfance, lui répondit de sang froid le Cavalier, on m'a depuis nommé Don Francisco de Zuniga, et je me nomme aujourd'hui le Comte de Pédrosa. Caldérone étonné de ces paroles, et voyant qu'il avoit affaire à un homme de la première qualité, voulut s'excuser : Seigneur, dit-il au Comte, je vous demande pardon, si, ne vous connoissant pas.... Je ne veux point de tes excuses, interrompit avec hauteur Francillo. Je les méprise autant que tes malhonnêtetés. Arends qu'un Secrétaire de Ministre doit recevoir honnêtement toutes sortes de personnes. Sois, si tu veux, assez vain pour te regarder comme le substitut de ton Maître, mais n'oublie pas que tu n'es que son valet.

Le superbe Don Rodrigue fut fort mortifié de cet incident, il n'en devint toutefois pas plus raisonnable. Pour moi, je marquai cette chasse-là. Je résolus de prendre garde à qui je parlerois dans mes audiences, et de n'être insolent qu'avec des muets. Comme les Patentés de Don Alphonse se trouverent expédiées, je les emportai et les envoyai par un courrier extraordinaire à ce jeune Seigneur, avec une lettre du Duc de Lerme, par laquelle Son Excellence lui donnoit avis que le Roi venoit de le nommer au Gouvernement de Valence. Je ne lui mandai point la part que j'avois à cette nomination. Je ne voulus pas même lui écrire, me faisant un plaisir de la lui apprendre de bouche, et de lui causer une agréable surprise, lorsqu'il viendroit à la Cour prêter serment pour son Emploi.

CHAPITRE III.

Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du grand événement qui les rendit inutiles.

REVENONS à ma belle Gabriela. Je devois donc l'épouser dans huit jours. Nous nous préparâmes de part et d'autre à cette cérémonie. Saléro fit faire de riches habits pour la mariée, et j'arrêtai pour elle une femme de chambre, un laquais et un vieil écuyer. Tout cela fut choisi par Scipion, qui attendoit avec encore plus d'impatience que moi le jour qu'on me devoit compter la dot.

La veille de ce jour si désiré, je soupaïchez le Beau-pere avec des Oncles et des Tantes, des cousins et des cousines. Je jouai parfaiteme^t bien le personnage d'un gendre hypocrite. J'eus mille complaisances pour l'Orfevre et pour sa femme. Je contrefis le passionné auprès de Gabriela. Je gracieusai toute la famille, dont j'écoutai, sans m'impatienter, les plats discours et les raisonnemens bourgeois. Aussi, pour prix de ma patience, j'eus le bonheur de plaire à tous les parens. Il n'y en eut pas un qui ne parût s'aplaudir de mon alliance.

Le repas fini, la compagnie passa dans une grande salle, où on la régala d'un concert de voix et d'instrumens, qui ne fut pas mal exécuté, quoiqu'on n'eut pas choisi les meilleurs Sujets de Madrid. Plusieurs airs gais dont nos oreilles furent agréablement frappées, nous mirent de si belle humeur, que nous commençâmes à former des danses. Dieu fait de quelle façon nous nous en acquitâmes, puisqu'on me prit pour un Eleve de Terpsicore, moi qui n'avois d'autres principes de cet art, que deux ou trois leçons que j'avois reçues chez la Marquise de Chaves, d'un petit Maître à danser qui vendit montrer aux Pages. Après nous être bien divertis, il fallut songer à se retirer chacun chez soi. Je prodiguai les réverences et les accolades. Adieu, mon gendre, me dit Saléro en m'embrassant, j'irai chez vous demain matin porter la dot en belles especes d'or. Vous y serez le bien venu, lui répondis-je, mon cher Beau-pere. Ensuite donnant le bonjour à la famille, je gagnai mon équipage qui m'attendoit à la porte, et je pris le chemin de mon hôtel.

J'étois à peine à deux oëns pas de la maison du Seigneur Gabriel, que quinze ou vingt hommes, les uns à pié les autres à cheval, tous armés d'épées et de carabines, entourerent mon carrosse et l'arrêtèrent, en criant, *De par le Roi.* Ils m'en firent descendre brusquement, pour me jeter dans une chaise roulante, où le principal de ces Cavaliers étant monté avec moi, dit au cocher de toucher vers Ségovie. Je jugeai bien que c'étoit un honnête Alguazil que j'avois à mon côté. Je voulus le questionner pour savoir le sujet de mon emprisonnement. Mais il me répondit sur le ton de ces Messieurs-là, je veux dire brutalement, qu'il n'avoit point de compte à me rendre. Je lui dis que peut-être il se méprenoit. Non, non, repartit-

il, je suis sûr de mon fait. Vous êtes le Seigneur de Santillane. C'est vous que j'ai ordre de conduire où je vous mene. N'ayant rien à repliquer à ces paroles, je pris le parti de me taire. Nous roulâmes le reste de la nuit le long du Mançanarez dans un profond silence. Nous changeâmes de chevaux à Colmenar, et nous arrivâmes sur le soir à Ségovie, où l'on m'enferma dans la Tour.

CHAPITRE IV.

Comment Gil Blas fut traité dans la Tour de Ségovie, et de quelle maniere il aprit la cause de sa prison.

ON commença par me mettre dans un cachot, où l'on me laissa sur la paille, comme un criminel digne du dernier supplice. Je passai la nuit, non pas à me désoler, car je ne fentois pas encore tout mon mal, mais à chercher dans mon esprit ce qui pouvoit avoir causé mon malheur. Je ne doutois pas que ce ne fût l'ouvrage de Caldérone. Cependant, j'avois beau le soupçonner d'avoir tout découvert, je ne concevois pas comme il avoit pu porter le Duc de Letme à me traiter si cruellement. Tantôt je m'imaginois que c'étoit à l'insu de Son Excellence que j'avois été arrêté ; et tantôt je pensois que c'étoit elle-même, qui pour quelques raisons politiques m'avoit fait emprisonner, ainsi que les Ministres en usent quelquefois avec leurs favoris.

J'étois vivement agité de mes diverses conjectures, quand la clarté du jour perçant au travers d'une petite fenêtre grillée, vint offrir à ma vue toute l'horreur du lieu où je me trouvois. Je m'affligeai alors sans modération, et mes yeux deviarcat deux sources de larmes, que le souvenir de ma prospérité rendoit intarissables. Pendant que je m'abandonnois à ma douleur, il vint dans mon cachot un guichetier, qui m'apportoit un pain et une cruche d'eau pour ma journée. Il me regarda, et remarquant que j'avois le visage baigné de pleurs, tout guichetier qu'il étoit, il sentit un mouvement de pitié : Seigneur Prisonnier, me dit-il, ne vous desespérez point. Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie. Vous êtes jeune, après ce tems-ci vous en verrez un autre. En attendant, mangez de bonne grace le pain du Roi.

Mon consolateur sortit en achevant ces paroles, aux-
quelles je ne répondis que par des plaintes et des gémis-
sements ; et j'employai tout le jour à maudire mon étoilo,
sans songer à faire honneur à mes provisions, qui, dans
l'état où j'étois, me sembloient moins un présent de la
bonté du Roi qu'un effet de sa colere, puisqu'elles servoi-
ent plutôt à prolonger qu'à soulager les peines des mal-
heureux.

La nuit vint pendant ce tems-là, et bientôt un grand
bruit de clés attira mon attention. La porte de mon ca-
chot s'ouvrit, et un moment après il entra un homme
qui portoit une bougie. Il s'aprocha de moi, et me dit : Seigneur Gil Blas, vous voyez un de vos anciens amis. Je suis ce Don André de Tordésillas, qui demeuroit avec
vous à Grenade, et qui étoit Gentilhomme de l'Asche-
vêque, dans le tems que vous possédiez les bonnes graces
de ce Prélat. Vous le priâtes, s'il vous en souvient,
d'employer son crédit pour moi, et il me fit nommer pour
aller remplir un Emploi au Mexique ; mais au lieu de
m'embarquer pour les Indes, je m'arrêtai dans la Ville
d'Alicante. J'y épousai la fille du Capitaine du Château,
et par une suite d'aventures dont je vous ferai tantôt le
récit, je suis devenu le Châtelain de la Tour de Ségovia.
Il m'est expressément ordonné de ne vous laisser parler à
personne, de vous faire coucher sur la paille, et de ne vous
donner pour toute nourriture que du pain et de l'eau.
Mais outre que j'ai trop d'humanité pour ne pas compatis-
tre vos maux, vous m'avez rendu service, et ma reconnois-
fance l'emporte sur les ordres que j'ai reçus. Loin de
servir d'instrument à la cruauté qu'on veut exercer sur
vous, je prétends adoucir la rigueur de votre prison. Le-
vez-vous, et venez avec moi.

Quoique le Seigneur Châtelain méritât bien quelques
remerciemens, mes esprits étoient si troublés que je ne
pus lui répondre un seul mot. Je ne laissai pas de le sui-
vre. Il me fit traverser une cour, et monter par un esca-
lier fort étroit à une petite chambre qui étoit tout au haut
de la Tour. Je ne fus pas peu surpris, en entrant dans
cette chambre, de voir sur une table deux chandelles qui
brûloient dans des flambeaux de cuivre, et deux cou-
verts assez propres. Dans un moment, me dit Tordésil-
las, on va nous apporter à manger. Nous allons souper

ici tous deux. C'est ce réduit que je vous ai destiné pour logement. Vous y serez mieux que dans votre cachot. Vous verrez de votre fenêtre les bords fleuris de l'Eréma, et la vallée délicieuse, qui du pié des montagnes qui séparent les deux Castilles, s'étend jusqu'à Coca. Je sais bien que vous serez d'abord peu sensible à une si belle vue ; mais quand le tems aura fait succéder une douce mélancolie à la vivacité de votre douleur, vous prendrez plaisir à promener vos regards sur des objets si agréables. Outre cela, comptez que le linge et les autres choses qui sont nécessaires à un homme qui aime la propreté, ne vous manqueront pas. De plus, vous serez bien couché, bien nourri, et je vous fournirai des livres tant que vous en voudrez. En un mot, vous aurez tous les agréments qu'un prisonnier peut avoir.

A des offres si obligantes, je me sentis un peu soulagé. Je pris courage, et rendis mille graces à mon géolier. Je lui dis qu'il me rappelloit à la vie par son procédé généreux, et que je souhaitois de me retrouver en état de lui en témoigner ma reconnoissance. Hé ! pourquoi ne vous y retrouveriez-vous pas, me répondit-il ? Croyez-vous avoir perdu pour jamais la liberté ? Vous êtes dans l'erreur, et j'ose vous assurer que vous en serez quite pour quelques mois de prison. Que dites-vous, Seigneur Don André, m'écriai-je ! il semble que vous sachiez le sujet de mon infortune. Je vous avouerai, me repartit-il, que je ne l'ignore pas. L'Alguazil qui vous a conduit ici m'a confié ce secret, que je puis vous révéler. Il m'a dit que le Roi, informé que vous aviez la nuit, le Comte de Lemos et vous, mené le Prince d'Espagne chez une Dame suspecte, venoit, pour vous en punir, d'exiler le Comte, et vous envoyoit, vous, à la Tour de Ségovie, pour y être traité avec toute la rigueur que vous avez éprouvée depuis que vous y êtes.. Et comment, lui dis-je, cela est-il venu à la connoissance du Roi ? C'est particulièrement de cette circonstance que je voudrois être instruit. C'est, répondit-il, ce que l'Alguazil ne m'a point apris, et ce qu'aparemment il ne sait pas lui-même.

Dans cet endroit de notre conversation, plusieurs valets, qui aportoient le souper, entrerent. Ils mirent sur la table du pain, deux tasses, deux bouteilles, et trois grands plats, dans l'un desquels il y avoit un civé de lievre

vre avec beaucoup d'oignon, d'huile et de safran ; dans l'autre, une * *Olla Podrida* ; et dans le troisième, un dindonneau sur une marmelade de † *Bérengéna*. Lorsque Tordésillas vit que nous avions tout ce qu'il nous falloit, il renvoya ses domestiques, ne voulant pas qu'ils entendissent notre entretien. Il ferma la porte, et nous nous assimes tous deux à table vis-à-vis l'un de l'autre. Commençons, me dit-il, par le plus pressé. Vous devez avoir bon apétit après deux jours de diète. En parlant de cette sorte, il chargea mon assiette de viande. Il s'imaginoit servir un affamé, et il avoit effectivement sujet de penser que j'allois m'empiffrer de ses ragoûts. Néanmoins je trompai son attente. Quelque besoin que j'eusse de manger, les morceaux me restoient dans la bouche, tant j'avais le cœur serré de ma condition présente. Pour écartier de mon esprit les images cruelles qui venoient sans cesse l'affliger, mon Châtelain avoit beau m'exciter à boire, et vanter l'excellence de son vin ; m'eût-il donné du Nectar, je l'aurois alors bu sans plaisir. Il s'en aperçut, et s'y prenant d'une autre façon, il se mit à me conte d'un stile égayé l'histoire de son mariage. Il y réussit encore moins par-là. J'écoutai son récit avec tant de distraction, que je n'aurois pu dire, lorsqu'il l'eut fini, ce qu'il venoit de me raconter. Il jugea bien qu'il entreprenoit trop, de vouloir ce soir-là faire quelque diversion à mes chagrins. Il se leva de table après avoir achevé de souper, et me dit : Seigneur de Santillane, je vais vous laisser reposer, ou plutôt rêver en liberté à votre malheur. Mais je vous le répète, il ne sera pas de longue durée. Le Roi est bon naturellement. Quand sa colere sera passée, et qu'il se représentera la situation d'plorable où il croit que vous êtes, vous lui paroîtrez assez puni. A ces mots, le Seigneur Chatelain descendit, et fit monter ses valets pour desservir. Ils emporterent jusqu'aux flambeaux, et je me couchai à la sombre clarté d'une lampe qui étoit attachée au mur.

N 3

C H A.

* *Olla podrida* est un composé de toutes sortes de viandes.

† *Bérengéna*, petite Citrouille appellée Pomme d'Amour.

C H A P I T R E V.

*Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir,
et du bruit qui le réveilla.*

JE passai deux heures pour le moins à réfléchir sur ce que Tordéfillas m'avoit pris. Je suis donc ici, disois-je, pour avoir contribué aux plaisirs de l'Héritier de la Couronne. Quelle imprudence aussi d'avoir rendu de pareils services à un Prince si jeune ! car c'est sa grande jeunesse qui fait tout mon crime. S'il étoit dans un âge plus avancé, le Roi peut-être n'auroit fait que rire de ce qui l'a si fort irrité. Mais qui peut avoir donné un semblable avis à ce Monarque, sans appréhender le ressenti-ment du Prince, ni celui du Duc de Lerme. Ce Mini-stre voudra venger sans doute le Comte de Lemos son ne-veu. Comment le Roi a-t-il découvert cela ? C'est ce que je ne comprends point.

J'en revenois toujours-là. L'idée pourtant la plus affligeante pour moi, celle qui me desespéroit, et dont mon esprit ne pouvoit se détacher, c'étoit le pillage au-quel je m'imaginois bien que tous mes effets avoient été abandonnés. Mon coffre-fort, m'écriois-je, mes chères richesses, qu'êtes-vous devenues ! Dans quelles mains étes-vous tombées ! Hélas, je vous ai perdues en moins de tems encore que je ne vous avois gagnées ! Je me peignois le desordre qui devoit regner dans ma maison, et je faisois sur cela des réflexions toutes plus tristes les unes que les autres. La confusion de tant de pensées diffé-rentes me jeta dans un accablement qui me devint fa-vorable. Le sommeil qui m'avoit fui la nuit précédente, vint répandre sur moi ses pavots. La bonté du lit, la fa-tigue que j'avois soufferte, ainsi que les vapeurs des vi-andes et du vin y contribuerent aussi. Je m'endormis profondément, et, selon toutes les aparences, le jour m'auroit surpris dans cet état, si je n'eusse été réveillé tout-à-coup par un bruit assez extraordinaire dans les pri-sops. J'entendis le son d'une guitare, et la voix d'un homme en même tems. J'écoute avec attention, je n'en-tends plus rien, je crois que c'est un songe. Mais un in-stant après, mon oreille fut frappée du son du même in-strument,

* *Ay de mi ! un Año felice
Parece un sepolo ligero ;
Peré fin dicha un instante
Es un siglo de tormento.*

Ce Couplet, qui paroissoit avoir été fait exprès pour moi, irrita mes ennuis. Je n'éprouve que trop, disoje, la vérité de ces paroles. Il me semble que le tems de mon bonheur s'est écoulé bien vite, et qu'il y a déjà un siecle que je suis en prison. Je me replongeai dans une affreuse rêverie, et recommençai à me désoler, comme si j'y eusse pris plaisir. Mes lamentations pourtant finirent avec la nuit ; et les premiers rayons du Soleil, dont ma chambre fut éclairée, calmerent un peu mes inquiétudes. Je me levai pour aller ouvrir ma fenêtre, et donner de l'air à ma chambre. Je regardai dans la campagne, dont je me souvins que le Seigneur Châtelain m'avoit fait une belle description. Je ne trouvai pas de quoi justifier ce qu'il m'en avoit dit. L'Eréma, que je croyois du moins égal au Tage, ne me parut qu'un ruisseau. L'ortie seule et le chardon paroient ses *bords fleuris*, et la prétendue *Vallée délicieuse* n'offrit à ma vue que des terres dont la plupart étoient incultes. Aparemment que je n'en étois pas encore à cette douce mélancolie, qui devoit me faire voir les choses autrement que je ne les voyois alors.

Je commençai à m'habiller, et déjà j'étois à demi vêtue, quand Tordésillas arriva, suivi d'une vieille servante, qui m'aportoit des chemises et des serviettes. Seigneur Gil Blas, me dit-il, voici du singe. Ne le ménagez pas, j'aurai soin que vous en ayez toujours de reste. Hé bien, ajouta-t-il, comment avez-vous passé la nuit ? Le sommeil a-t-il suspendu vos peines pour quelques momens ? Je dormirois peut-être encore, lui répondis-je, si je n'eusse été réveillé par un voix accompagnée d'une guitare. Le Cavalier qui a troublé votre repos, reprit-il, est un Prisonnier d'Etat, qui a sa chambre à côté de la vôtre. Il est Chevalier de l'Ordre Militaire de Calatrava, et il a une figure tout aimable. Il s'appelle Don Gaston de Cogollos.

* *Helas ! une année de plaisir passe comme un vent léger ; mais un moment de malheur est siècle de tourment.*

los. Vous pourrez vous voir tous deux, et manger ensemble. Vous trouverez une consolation mutuelle dans vos entretiens. Vous vous serez l'un à l'autre d'un grand agrément.

Je témoignai à Don André, que j'étois très sensible à la permission qu'il me donnoit d'unir ma douleur avec celle de ce Cavalier ; et comme je marquai quelque impatience de connoître ce compagnon de malheur, notre obligeant Châtelain me procura cette satisfaction dès ce jour-là même. Il me fit diner avec Don Gaston, qui me surprit par sa bonne mine et par sa beauté. Jugez quel il devoit être, pour faire une impression si forte sur des yeux accoutumés à voir la plus brillante Jeunesse de la Cour. Imaginez-vous un homme fait à plaisir, un de ces Héros de Romans, qui n'avoient qu'à se montrer pour causer des insomnies aux Princesses. Ajoutons à cela que la Nature, qui mêle ordinairement ses dons, avoit doué Cogollos de beaucoup d'esprit et de valeur. C'étoit un Cavalier parfait.

Si ce Chevalier me charma, j'eus de mon côté le bonheur de ne lui pas déplaire. Il ne chanta plus la nuit, de peur de m'incommoder, quelques prières que je lui fis de ne se pas contraindre pour moi. Une liaison est bientôt formée entre deux personnes qu'un mauvais sort oprime. Une tendre amitié suivit de près notre connaissance, et devint plus forte de jour en jour. La liberté que nous avions de nous parler quand il nous plaisoit, nous fut très utile ; puisque par nos conversations, nous nous aidâmes réciprocement tous deux à prendre notre mal en patience.

Une après dinée j'entrai dans sa chambre, comme il se disposoit à jouer de la guitare. Pour l'ecouter plus commodément, je m'assis sur une sellette qu'il y avoit là pour tout siège ; et lui s'étant mis sur le pié de son lit, il joua un air fort touchant, et chanta dessus des parolés qui exprimoient le desespoir où la cruauté d'une Dame réduissoit un Amant. Lorsqu'il les eut chantées, je lui dis en souriant : Seigneur Chevalier, voilà des vers que vous ne serez jamais obligé d'employer dans vos galanteries. Vous n'êtes pas fait pour trouver des femmes cruelles. Vous avez trop bonne opinion de moi, me répondit-il. J'ai composé pour mon compte les vers que vous venez d'entendre,

tendre, pour amollir un cœur que je croyois de diamant, pour attendrir une Dame qui me traitoit avec une extrême rigueur. Il faut que je vous fasse le récit de cette histoire, vous apprendrez en même tems celle de mes malheurs.

CHAPITRE VI.

Histoire de Don Gaston de Cogollos, et de Donna Hélène de Galistéo.

Il y aura bientôt quatre ans que je partis de Madrid pour aller à Coria, voir Donna Eléonora de Laxarilla ma tante, qui est une des plus riches Douairières de la Castille Vieille, et qui n'a point d'autre héritier que moi. Je fus à peine arrivé chez elle, que l'Amour y vint troubler mon repos. Elle me donna un appartement dont les fenêtres faisoient face aux jalousies d'un Dame qui demeuroit vis-à-vis, et que je pouvois facilement remarquer, tant ses grilles étoient peu ferrées et la rue étroite. Je ne negligezi pas cette possibilité, et je trouvai ma voisine si belle, que j'en fus d'abord enchanté. Je le lui marquai aussitôt par des œillades si vives, qu'il n'y avoit pas à s'y méprendre. Elle s'en apperçut bien ; mais elle n'étoit pas fille à faire trophée d'une pareille observation, et encore moins à répondre à mes minauderies.

Je voulus savoir le nom de cette dangereuse personne, qui troubloit si promptement les cœurs. J'apris qu'on la nommoit Donna Hélène ; qu'elle étoit fille unique de Don George de Galistéo, qui possédoit, à quelques lieues de Coria, un fief dominant d'un revenu considérable ; qu'il se présentoit souvent des partis pour elle, mais que son Pere les rejettoit tous, parce qu'il étoit dans le dessin de la marier à Don Augustin de Olibéra son neveu, qui en attendant ce mariage avoit la liberté de voir et d'entretenir tous les jours sa cousine. Cela ne me découragea point. Au contraire, j'en devins plus amoureux ; et l'orgueilleux plaisir de supplanter un Rival aimé, m'excita peut-être encore plus que mon amour à pousser ma pointe. Je continuai donc de lancer à mon Hélène des regards enflammés. J'en adressai aussi de suplians à Félicia sa Suivante, comme pour implorer son secours. Je fis même parler mes doigts. Mais ces galanteries furent inutiles. Je ne tirai pas plus de

à raison de la Soubrette que de la Maîtresse. Elle firent toutes deux les cruelles et les inaccessibles.

Comme elles refussoient de répondre au langage de mes yeux, j'eus recours à d'autres interprètes. Je mis des gens en campagne pour déterrer les connaissances que Félicia pouvoit avoir dans la ville. Ils découvrirent qu'une vieille Dame appelée Théodora étoit sa meilleure amie, et qu'elles se voyoient fort souvent. Ravi de cette découverte, j'allai moi-même trouver Théodora, que j'engageai par des présens à me servir. Elle prit parti pour moi, promit de me ménager chez elle un entretien secret avec son Amie, et tint sa promesse dès le lendemain.

Je cesse d'être malheureux, dis-je à Félicia, puisque mes peines ont excité votre pitié. Que ne dois-je point à votre Amie, de vous avoir disposée à m'accorder la satisfaction de vous entretenir! Seigneur, répondit-elle, Théodora peut tout sur moi, elle m'a mise dans vos intérêts; et si je pouvois faire votre bonheur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux; mais avec toute ma bonne volonté, je ne sait si je vous serai d'un grands secours. Il ne fait point vous flater. Vous n'avez jamais formé d'entreprise plus difficile. Vous aimez une Dame prévenue pour un autre Cavalier, et quelle Dame encore! Une Dame si fiere et si dissimulée, que si par votre constance et par vos soins vous parvenez à lui arracher des soupirs, ne pensez pas que sa fierté vous donne le plaisir de les entendre. Ah, ma chère Félicia, m'écriai-je avec douleur! Pourquoi me faites-vous connoître tous les obstacles que j'ai à surmonter? Ce détail m'assassine. Trompez-moi plutôt que de me desespérer. A ces mots, je pris uno de ses mains, je la pressai entre les miennes, et lui mis au doigt un diamant de trois cent pistoles, en lui disant des choses si touchantes que je la fis pleurer.

Elle étoit trop émuë de mes discours, et trop contente de mes manières, pour me laisser sans consolation. Elle aplanit un peu les difficultés: Seigneur, me dit-elle, ce que je viens de vous représenter ne doit pas vous ôter toute espérance. Votre Rival, il est vrai, n'est pas laid. Il vient au logis voir librement sa cousine. Il lui parle quand il lui plaît, et c'est ce qui vous est favorable. L'habitude où ils sont tous deux d'être ensemble tous les jours, rend leur commerce un peu languissant. Ils me paroissent le quitter

quitter sans peine, et se revoir sans plaisir. On diroit qu'ils sont déjà mariés. En un mot, je ne vois point que ma Maîtresse ait une passion violente pour Don Augustin. D'ailleurs il y a entre vous et lui, pour les qualités personnelles, une différence qui ne doit pas être inutilement remarquée par une fille aussi délicate que Donna Hélène. Ne perdez donc pas courage. Continuez vos galanteries. Je vous seconderai. Je ne laisserai pas échapper une occasion de faire valoir à ma Maîtresse tout ce que vous ferez pour lui plaire. Elle aura beau de se déguiser, à travers sa dissimulation je démèlerai bien ses sentimens.

Nous nous séparâmes, Félicia et moi, fort satisfaits l'un de l'autre après cette conversation. Je m'aprétais sur nouveaux frais à lorgner la fille de Don George, je la régalai d'une sérenade, dans laquelle je fis chanter par une belle voix les vers que vous venez d'entendre. Après le concert, la Suivante, pour sonder sa Maîtresse, lui demanda si elle s'étoit divertie. La voix, dit Donna Hélène, m'a fait plaisir. Et les paroles qu'elle a chantées, repliqua la Soubrette, ne sont-elles pas fort touchantes? C'est à quoi, repartit la Dame, je n'ai fait aucune attention. Je ne me suis attachée qu'au chant. Je n'ai nullement pris garde aux vers, ni ne me soucie gueres de savoir qui m'a donné cette sérenade. Sur ce pié-là, s'écria la Suivante, le pauvre Don Gaston de Cogollos est très éloigné de son compte, et bien fou de passer son tems à regarder nos jaloufies. Ce n'est peut-être pas lui, dit la Maîtresse d'un air froid, c'est quelque autre Cavalier qui vient par ce concert de me déclarer sa passion. Pardonnez-moi, répondit Félicia. C'est Don Gaston lui-même; à telles enseignes qu'il m'a ce matin abordée dans la rue, et priée de vous dire de sa part qu'il vous adore, malgré les rigueurs dont vous payez son amour; et qu'enfin il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, si vous lui permettiez de vous marquer sa tendresse par ces soins et par des fêtes galantes. Ces discours, poursuivit-elle, vous prouvent assez que je ne me trompe pas.

La fille de Don George changea tout-à-coup de visage, et regardant sa Suivante d'un air sévere: Vous auriez bien pu, lui dit-elle, vous passer de me rapporter cet impertinent entretien. Qu'il ne vous arrive plus, s'il vous plaît, de me venir faire de pareils rapports. Et si ce jeune temeraire

raire ose encore vous parler, dites-lui qu'il s'adresse à une personne qui fasse plus de cas que moi de ses galanteries; et qu'il choisisse un plus honnête passe-tems que celuid'etre toute la journée à les fenêtres, à observer ce que je fais dans mon appartement.

Tout cela me fut fidelement détaillé dans une seconde entrevue par Félicia, qui pretendant qu'il ne falloit pas prendre au pié de la lettre les paroles de sa Maitresse, vouloit me persuader que mes affaires alloient le mieux du monde. Pour moi qui n'y entendois pas finesse, et qui ne croyois pas qu'on pût expliquer le texte en ma faveur, je me défiois des commentaires qu'elle me faisoit. Elle se moqua de ma défiance, demanda du papier et de l'encre à son Amie, et me dit : Seigneur Chevalier, écrivez tout-à-l'heure à Donna Hélène en Amant desespéré. Peignez-lui vivement vos souffrances, et sur-tout plaignez-vous de la défense qu'elle vous fait de paroître à vos fenêtres. Promettez d'obéir, mais assurez qu'il vous en coutera la vie. Tournez-moi cela, comme vous le savez si bien faire vous autres Cavaliers, et je me charge du reste. J'espere que l'évenement fera plus d'honneur que vous n'en faites à ma pénétration.

J'aurois été le premier Amant, qui trouvant une si belle occasion d'écrire à sa Maitresse, n'en eût pas profité. Je composai une lettre des plus pathétiques. - Avant que de la plier, je la montrai à Félicia, qui sourit après l'avoir lue, et me dit que si les femmes savoient l'art d'entêter les hommes, en recompense les hommes n'ignoroient pas celuid'en-geoller les femmes. La Soubrette prit mon billet; puis m'ayant recommandé d'avoir soin que mes fenêtres fussent fermées pendant quelques jours, elle retourna chez Don George.

Madame, dit-elle en arrivant à Donna Hélène, j'ai rencontré Don Gaston. Il n'a pas manqué de venir à moi, et de vouloir me tenir des discours flatteurs. Il m'a demandé d'une voix tremblante, et comme un coupable qui attend son arrêt, si je vous avois parlé de sa part. Alors prompte et fidèle à exécuter vos ordres, je lui ai coupé brusquement la parole. Je me suis déchaînée contre lui. Je l'ai chargé d'injures, et laissé dans la rue tout étourdi de ma pétulance. Je suis ravie, répondit Donna Hélène, que vous m'ayez débarrassée de cet importun. Mais il n'étoit

n'étoit pas nécessaire de lui parler brutalement. Il faut toujours qu'une fille ait de la douceur. Madame, repliqua la Suivante, on ne se défait pas d'un Amant passionné par des paroles prononcées d'un air doux. On n'en vient pas même à bout par des fureurs et des emportemens. Don Gaston, par exemple, n'est pas rebuté. Après l'avoir accablé d'injures, comme je vous l'ai dit, j'ai été chez votre parente où vous m'avez envoyée. Cette Dame, par malheur, m'a retenue trop longtems. Je dis trop longtems, puisqu'en revenant j'ai retrouvé mon homme. Je ne m'attendois plus à le revoir. Sa vue m'a troublée, mais si troublée que ma langue, qui ne me manque jamais dans l'occasion, n'a pu me fournir une syllabe. Pendant ce tems-là qu'a-t-il fait? Il m'a glissé dans la main un papier, que j'ai gardé sans savoir ce que je faisois, et il a disparu dans le moment.

En parlant ainsi, elle tira de son sein ma lettre, qu'elle remit tout en badinant à sa Maîtresse, qui l'ayant prise comme pour s'en divertir, la lut à bon compte, et fut ensuite la réservée. En vérité Félicia, dit-elle d'un air sérieux à sa Suivante, vous êtes une étourdie, une folle d'avoir reçu ce billet. Que peut penser de cela Don Gaston, et qu'en dois-je croire moi-même? Vous me donnez lieu par votre conduite de me dénier de votre fidélité, et à lui de me soupçonner d'être sensible à sa passion. Hélas! peut-être s'Imagine-t-il en cet instant, que je lis et relis avec plaisir les caractères qu'il a tracés. Voyez à quelle honte vous exposez ma fierté. On que non, Madame, lui répondit la Soubrette, il ne sauroit avoir cette pensée; et supposez qu'il l'eût, il ne l'aura pas longtems. Je lui dirai, à la première vue, que je vous ai montré sa lettre, que vous l'avez regardée d'un air glacé, et qu'enfin, sans la lire, vous l'avez déchirée avec un mépris froid. Vous pourrez hardiment, reprit Donna Hélène, lui jurer que je ne l'ai point lue. Je serois bien embarrassée, s'il me falloit seulement en dire deux paroles. La fille de Don George ne se contenta pas de parler de cette sorte, elle déchira mon billet, et défendit à sa Suivante de l'entretenir jamais de moi.

Comme j'avois promis de ne plus faire le galant à mes fenêtres, puisque ma vue déplaïsoit, je les tins fermées plusieurs jours, pour rendre mon obéissance plus tou-

chante. Mais au défaut des mines qui m'étoient interdites, je me préparai à donner de nouvelles sérenades à ma cruelle Hélène. Je me rendis une nuit sous son balcon avec des Musiciens, et déjà les guitares se faisoient entendre, lorsqu'un Cavalier l'épée à la main vint troubler le concert, en frappant à droit et à gauche sur les concertans, qui prirent aussitôt la fuite. La fureur qui animoit cet audacieux excita la mienne. Je m'avance pour le punir, et nous commençons un rude combat. Donna Hélène et sa Suivante entendent le bruit des épées. Elles regardent au travers de leurs jaloufies, et voient deux hommes qui sont aux mains. Elles poussent de grands cris, qui obligent Don George et ses valets à se lever. Ils accourent, de même que plusieurs voisins, pour séparer les combattans, mais ils arriverent trop tard. Ils ne trouverent sur le champ de bataille qu'un Cavalier noyé dans son sang et presque sans vie, et ils reconnurent que j'étois ce Cavalier infortuné. On m'emporta chez ma Tante, où les plus habiles Chirurgiens de la ville furent appellés.

Tout le monde me plaignit, et particulierement Donna Hélène, qui laissa voir alors le fond de son cœur. Sa dissimulation céda au sentiment. Le croirez-vous? Ce n'étoit plus cette Fille qui se faisoit un point d'honneur de paroître insensible à mes galanteries. C'étoit une tendre Amante qui s'abandonnoit sans réserve à sa douleur. Elle passa le reste de la nuit à pleurer avec sa Suivante, et à maudire son cousin, Don Augustin d'Olichéra, qu'elles jugeoient devoir être l'auteur de leur larmes, comme en effet c'étoit lui qui avoit si désagréablement interrompu la sérenade. Aussi dissimulé que sa cousine, il s'étoit aperçu de mes intentions, sans en rien témoigner; et s'imaginant qu'elle y répondit, il avoit fait cette action, pour montrer qu'il étoit moins endurant qu'on ne le croyoit. Néanmoins ce triste accident fut peu de tems après suivi d'une joie qui le fit oublier. Tout dangereusement blessé que j'étois, l'habileté des Chirurgiens me tira bien-tôt d'affaire. Je gardois encore la chambre, quand Donna Eléonor ma Tante alla trouver Don George, et lui demanda pour moi Donna Hélène. Il consentit d'autant plus volontiers à ce mariage, qu'il regardoit alors Don Augustin comme un homme qu'il ne reverroit peut-être

être jamais. Le bon Vieillard appréhendoit que sa fille n'eût de la répugnance à se donner à moi, à cause que le cousin Olighéra avoit eu la liberté de la voir, et tout le loisir de s'en faire aimer ; mais elle parut si disposée à obéir en cela à son Pere, qu'on peut conclure de là qu'en Espagne, ainsi qu'ailleurs, c'est un avantage d'être un nouveau venu auprès des femmes.

Sitôt que je pus avoir une conversation particulière avec Félicia, j'apris jusqu'à quel point sa Maitresse avoit été sensible au malheureux succès de mon combat. Si bien que ne pouvant plus douter que je ne fusse le Paris de mon Hélène, je bénissois ma blessure, puisqu'elle avoit de si heureuses suites pour mon amour. J'obtins du Seigneur Don George la permission de parler à sa fille en présence de la Suivante. Que cet entretien fut doux pour moi ! Je priai, je pressai tellement la Dame de me dire si son Pere, en la livrant à ma tendresse, ne faisoit aucune violence à ses sentinelles. Elle m'avoua que je ne la devois point à sa seule obéissance. Depuis cet aveu plein de charmes, je ne m'occupai que du soin de plaire, et d'imaginer des fêtes galantes, en attendant le jour de nos noces, qui devoit être célébré par une magnifique cavalcade, où toute la Noblesse de Coria et des environs se préparoit à briller.

Je donnai un grand repas à une superbe maison de plaisance que ma Tante avoit aux portes de la ville, du côté de Manroi. Don George et sa fille, avec tous leurs parents et leurs amis, en étoient. On y avoit préparé par mon ordre un concert de voix et d'instrumens, et fait venir une Troupe de Comédiens de Campagne, pour y représenter une Comédie. Au milieu du festin, on me vint dire à l'oreille qu'il y avoit dans une salle une homme qui demandoit à me parler. Je me levai de table pour aller voir qui c'étoit. Je trouvai un Inconnu, qui avoit l'air d'un Valet de chambre. Il me présenta un billet qu'il ouvrit, et qui contenoit ces paroles. Si l'bonneur vous est cher, comme il le doit être à tout Chevalier de votre ordre, vous ne manquerez pas demain matin de vous rendre dans la plaine de Manroi. Vous y trouverez un Cavalier qui veut vous faire raison de l'offense que vous avez

*refue de lui; et vous mettre, s'il le peut, hors d'état d'é-
pouser Donna Hélène.*

Don AUGUSTIN d'OLIGHERA.

Si l'Amour a beaucoup d'empire sur les Espagnols, la Vengeance en a encore bien davantage. Je ne lus pas ce billet d'un cœur tranquille. Au seul nom de Don Augustin, il s'alluma dans mes veines un feu, qui me fit presque oublier les devoirs indispensables que j'avois à remplir ce jour-là. Je fus tenté de me dérober à la compagnie, pour aller chercher sur le champ mon ennemi. Je me contraignis pourtant, de peur de troubler la fête, et dis à l'homme qui m'avoit remis la lettre : Mon ami, vous pouvez dire au Cavalier qui vous envoie, que j'ai trop d'envie de me revoir aux prises avec lui, pour n'être pas demain, avant le lever du Soleil, dans l'endroit qu'il me marque.

Après avoir renvoyé le messager avec cette réponse, je rejoignis mes convives, et repris ma place à table, où je composai si bien mon visage, que personne n'eût aucun soupçon de ce qui se passoit en moi. Je parus, pendant le reste de la journée, occupé comme les autres des plaisirs de la fête, qui finit enfin au milieu de la nuit. L'assemblée se sépara, et chacun rentra dans la ville de la même maniere qu'il en étoit sorti. Pour moi, je demeurai dans la maison de plaisance, sous prétexte d'y vouloir prendre l'air le lendemain matin, mais ce n'étoit que pour me trouver plutôt au rendez-vous. Au-lieu de me coucher, j'attendis avec impatience le point du jour. Sitôt que je l'aperçus, je montai sur mon meilleur cheval, et je partis tout seul comme pour me promener dans la campagne. Je m'avance vers Manroi. Je découvre dans la plaine un homme à cheval, qui vient de mon côté à bride abattue. Je vole à sa rencontre, pour lui épargner la moitié du chemin. Nous nous joignons bientôt. C'étoit mon Rival. Chevalier, me dit-il insolennement, c'est à regret que j'en viens aux mains une seconde fois avec vous, mais c'est votre faute. Après l'aventure de la Sérénade, vous auriez dû renoncer de bonne grace à la fille de Don George, ou bien vous tenir pour dit que vous n'en seriez pas quitte pour cela, si vous persistiez dans le dessein de lui plaisir. Vous êtes trop fier, lui répondis-je, d'un avantage

vantage que vous devez peut-être moins à votre adresse qu'à l'obscurité de la nuit. Vous ne songez pas que les armes sont journalières. Elles ne le sont pas pour moi, repliqua-t-il d'un air arrogant ; et je vais vous faire voir que le jour comme la nuit, je saï punir les Chevaliers audacieux qui vont sur mes biisées.

Je ne repartis à cet orgueilleux discours, qu'en mettant promptement pied à terre. Don Augustin fit la même chose. Nous attachâmes nos chevaux à un arbre, et nous commençâmes à nous battre avec une égale vigueur. J'avouerai de bonne-foi que j'avois affaire à un ennemi qui savoit mieux faire des armes que moi, bien que j'eusse deux années de Salle. Il étoit consommé dans l'escrime. Je ne pouvois exposer ma vie à un plus grand péril. Néanmoins, comme il arrive assez souvent que le plus fort est vaincu par le plus foible, mon Rival, malgré tout son habileté, reçut un coup d'épée dans le cœur, et tomba roide mort un moment après.

Je retournai aussitôt à la maison de plaisance, où j'apris ce qui venoit de se passer à mon valet de chambre, dont la fidélité m'étoit connaîtue. Ensuite je lui dis : Mon cher Ramira, avant que la Justice puisse avoîr connoissance de cet évènement, prends un bon cheval, et va informer ma Tante de cette avuture. Demande-lui de ma part de l'or et des pierreries, et viens me joindre à Plazencia. Tu me trouveras dans la première hôtellerie, en entrant dans la ville.

Ramira s'acquita de sa commission avec tant de diligence, qu'il arriva trois heures après moi à Plazencia. Il me dit que Donna Eleonor avoit été plus réjouie qu'affligée d'un combat qui réparoit l'affront que j'avois reçu au premier ; et qu'elle m'envoyoit tout son or et toutes ses pierreries pour me faire voyager agréablement dans les Pays étrangers, en attendant qu'elle eût accommodé mon affaire.

Pour supprimer les circonstances superflues, je vous dirai que je trayersai la Castille Nouvelle, pour aller dans le Royaume de Valence m'embatquer à Dénia. Je passai en Italie, où je me mis en état de parcourir les Cours, et d'y paroître avec agrément.

Tandis que loin de mon Hélène, je me disposois à tromper, autant qu'il me seroit possible, mon amour et

mes ennuis, cette Dame à Coria pleuroit en secret mon absence. Au lieu d'aplaudir aux poursuites que sa famille faisoit contre moi au sujet de la mort d'Oligéra, elle souhaitoit qu'un prompt accommodement les fit cesser et hâtât mon retour. Six mois s'étoient déjà écoulés depuis qu'elle m'avoit perdu, et je crois que sa constance auroit toujours triomphé du tems, si elle n'eût eu que le tems à combattre ; mais elle eut des ennemis encore plus puissans. Don Blas de Combados, Gentilhomme de la Côte Occidentale de Galice, vint à Coria recueiller une riche succession, qui lui avoit été vainement disputée par Don Miguel de Caprara son cousin, et il s'établit dans ce Pays-là, le trouvant plus agréable que le sien. Combados étoit bien fait. Il paroissoit doux et poli, et il avoit l'esprit du monde le plus insinuant. Il eut bientôt fait connoissance avec les honnêtes-gens de la ville, et su toutes les affaires des uns et des autres.

Il n'ignora pas longtems que Don George avoit une fille, dont la beauté dangereuse sembloit n'enflammer les hommes que pour leur malheur. Cela piqua sa curiosité. Il eut envie de voir une Dame si redoutable. Il rechercha pour cet effet l'amitié de son Pere, et la gagna si bien que ce vieillard le regardant déjà comme un gendre, lui donna l'entrée de sa maison, et la liberté de parler en sa présence à Donna Hélénâ. Le Galicien ne tarda gueres à devenir amoureux d'elle, c'étoit un sort inévitable. Il ouvrit son cœur à Don George, qui lui dit qu'il agréoit sa recherche ; mais que ne voulant pas contraindre sa fille, il la laissoit maîtresse de sa main. Là-dessus Don Blas mit en usage toutes galantries dont il put s'aviser pour plaire à cette Dame, qui n'y fut aucunement sensible, tant elle étoit occupée de moi. Félicia étoit pourtant dans les intérêts du Cavalier, qui l'avoit engagée par des présens à servir son amour. Elle y employoit toute son adresse. D'un autre côté, le Pere secondeoit la Suivante par des remontrances, et néanmoins ils ne firent tous deux pendant une année entière que tourmenter Donna Hélénâ, sans pouvoir me la rendre infidèle.

Combados voyant que Don George et Félicia s'intéressoient en vain pour lui, leur proposa un expédition pour vaincre l'opiniâtré d'une Amante si prévenue. Voici, leur dit-il, ce que j'ai imaginé. Nous supposerons qu'un Mar-

Marchand de Coria vient de recevoir une lettre d'un Négociant Italien, dans laquelle, après un détail de choses qui concernez le Commerce, on lit les paroles suivantes. *Il est arrivé depuis peu à la Cour de Parme un Cavalier Espagnol nommé Don Gaston de Cogollos. Il se dit neveu et unique héritier d'une riche veuve, qui demeure à Coria sous le nom de Donna Eleonor de Laxarilla. Il recherche la fille d'un puissant Seigneur, mais on ne veut pas la lui accorder qu'on ne soit informé de la vérité. Je suis chargé de m'adresser à vous pour cela. Mandez-moi donc, je vous prie, si vous connaissez ce Don Gaston, et en quoi consistent les biens de sa Tante. Votre réponse décidera de ce mariage. A Parme, &c.*

Cette fourberie ne parut au vieillard qu'un jeu d'esprit, qu'une ruse pardonnable aux Amans ; et la Soubrette, encore moins scrupuleuse que le bon-homme, l'aprouva fort. L'invention leur sembla d'autant meilleure, qu'ils connoissoient Héléna pour une fille fière et capable de prendre son parti sur le champ, pourvu qu'elle n'eût aucun soupçon de la supercherie. Don George se chargea de lui annoncer lui-même mon changement, et pour rendre la chose encore plus naturelle, de lui faire parler au Marchand qui aurait reçu de Parme la pretendue lettre. Ils exécuterent ce projet comme ils l'avoient formé. Le Pere, avec une émotion où il y avoit en apparence de la colere et du depit, dit à Donna Héléna : Ma fille, je ne vous dirai plus que nos parens me prient tous les jours de ne permettre jamais que le meurtrier de Don Augustin entre dans notre famille : j'ai aujourd'hui une raison plus forte à vous dire, pour vous détacher de Don Gaston : Mourez de honte de lui être si fidèle ! C'est un volage, un perfide. Voici une preuve certaine de son infidélité. Lisez vous-même cette lettre, qu'un Marchand de Coria vient de recevoir d'Italie. La tremblante Héléna prend ce papier supposé, en fait des yeux la lecture, en pèse tous les termes, et demeure accablée de la nouvelle de mon inconstance. Un sentiment de tendresse lui fit ensuite répandre quelques larmes ; mais bientôt rappelant toute sa fierté, elle essuya ses pleurs, et dit d'un ton ferme à son Pere : Seigneur, vous venez d'être témoin de ma foiblesse, soyez-le aussi de la victoire que je remporte sur moi. C'en est fait, je n'ai plus que du mépris pour Don Gaston, je ne

ne vois en lui que le dernier des hommes. N'en parlons plus, allons, je suis prête à suivre Don Blas à l'autel. Que mon hymen précede celui du perfide qui a si mal répondu à mon amour. Don George, transporté de joie à ces paroles, embrassa sa fille, loua la vigoureuse résolution qu'elle prenoit, et s'aplaudissant de l'heureux succès du stratagème, il se hâta de combler les vœux de mon Rival.

Donna Hélène me fut ainsi ravié. Elle se livra brusquement à Combados, sans vouloir entendre l'amour qui lui parloit pour moi au fond de son cœur, sans douter même un instant d'une nouvelle qui auroit dû trouver dans une Amante moins de crédulité. L'orgueilleuse n'écouta que sa présomption. Le ressentiment de l'injure qu'elle s'imaginoit que j'avois faite à sa beauté, l'emporta sur l'intérêt de sa tendresse. Elle eut pourtant, peu de jours après son mariage, quelques remords ne l'avoit précipité. Il lui vint dans l'esprit que la lettre du Marchand pouvoit avoir été supposée, et ce soupçon lui caufa de l'inquiétude. Mais l'amaureux Don Blas ne laissoit point à sa femme le tems de nourrir des pensées contraires à son repos. Il ne songeoit qu'à l'amuser, et il y réussissoit par une succession continue de plaisirs différens qu'il avoit l'art d'inventer.

Elle paroissoit très contente d'un époux si galant, et ils vivoient tous deux dans une parfaite union, lorsque ma Tante accommoda mon affaire avec les parens de Don Augustin. Elle m'écrivit aussitôt en Italie pour m'en donner avis. J'étois alors à Régio dans la Calabre Ulérieure. Je passai en Sicile, de là en Espagne, et je me rendis enfin à Coria sur les ailes de l'Amour. Donna Eléonor, qui ne m'avoit pas mandé le mariage de la fille de Don George, me l'aprit à mon arrivée ; et remarquant qu'il m'affliggeoit : Vous avez tort, me dit-elle, mon neveu, de vous montrer sensible à la perte d'une Dame qui n'a pu vous demeurer fidèle. Croyez-moi, bannissez de votre mémoire une personne qui n'est pas digne de l'occuper.

Comme ma Tante ignoroit qu'on eût trompé Donna Hélène, elle avoit raison de me parler ainsi, et elle ne pouvoit me donner un conseil plus sage. Aussi je me promis bien de le suivre, ou du moins d'accepter un air d'indif-

différence, si je n'étois pas capable de vaincre ma passion. Je ne pus toutefois résister à la curiosité de savoir de quelle maniere ce mariage avoit été fait. Pour en être instruit, je résolus de m'adresser à l'amie de Félicia, c'est-à-dire à la Dame Théodora dont je vous ai déjà parlé. J'allai chez elle. J'y trouvai par hazard Félicia, qui ne s'attendant à rien moins qu'à ma vue, en fut troublée, et voulut sortir pour éviter l'éclaircissement qu'elle jugea bien que je lui demanderois. Je l'arrêtai. Pourquoi me fuyez-vous, lui dis-je ? La parjure Hélène n'est-elle pas contente de m'avoir sacrifié ? Vous a-t-elle défendu d'écouter mes plaintes ? Ou cherchez-vous seulement à m'échapper, pour vous faire un mérite auprès de l'ingrate d'avoir refusé de les entendre ?

Seigneur, me répondit la Suivante, je vous avoue ingénûment que votre présence me rend confuse. Je ne puis vous revoir sans me sentir déchirée de mille remords. On a séduit ma Maîtresse, et j'ai eu le malheur d'être complice de la séduction. O Ciel ! repliquai-je avec surprise, que m'osez-vous dire ? expliquez-vous plus clairement. Alors la Soubrette me fit le détail du stratagème dont s'étoit servi Combados pour m'enlever Donna Hélène ; et s'apercevant que son récit me perçoit le cœur, elle s'efforça de me consoler. Elle m'offrit ses bons offices auprès de sa Maîtresse, me promit de la desabuser, de lui peindre mon desespoir ; en un mot, de ne rien épargner pour adoucir la rigueur de ma destinée ; enfin, elle me donna des espérances qui soulagerent un peu mes peines.

Je passe les contradictions infinies qu'elle eut à effuyer de la part de Donna Hélène pour la faire consentir à me voir. Elle en vint pourtant à bout. Il fut résolu entre elles, qu'on me feroit entrer secrettement chez Don Blas, la premiere fois qu'il iroit à une terre où il alloit de tems en tems chasser, et où il demeuroit ordinairement un jour ou deux. Ce dessein s'exécuta bientôt, le mari partit pour la campagne. On eut soin de m'en avertir, et de m'introduire une nuit dans l'appartement de sa femme.

Je voulus commencer la conversation par des reproches, on me ferma la bouche. Il est inutile de rappeler le passé, me dit la Dame. Il ne s'agit point ici de nous attendrir l'un l'autre, et vous êtes dans l'erreur si vous me croyez disposée à flater vos sentimens. Je vous le déclare, Don Gaston,

Gaston, je n'ai prêté mon consentement à cette secrete entrevue, je n'ai cédé aux instances qu'on m'en a faites, que pour vous dire de vive voix, que vous ne devez songer desormais qu'à m'oublier. Peut-être serois-je plus satisfaite de mon sort, s'il étoit lié au vôtre ; mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, je veux obéir à ses arrêts.

Eh, quoi, Madame, lui répondis-je, ce n'est pas assez de vous avoir perdue ? Ce n'est pas assez de voir l'heureux Don Blas posséder tranquillement la seule personne que je puisse aimer ? Il faut encdre que je vous bannis de ma pensée ? Vous voulez m'arracher mon amour, m'enlever l'unique bien qui me reste ? Ah, cruelle ! pensez-vous qu'il soit possible à un homme que vous avez une fois charnié, de reprendre son cœur ? Connoissez-vous mieux que vous ne faites, et cessez de m'exhorter vainement à vous ôter de mon souvenir. Hé bien, repliqua-t-elle avec précipitation, cessez donc aussi d'espérer que je paye votre passion de quelque reconnaissance. Je n'ai qu'un mot à vous dire. L'Ainante de Don Blas ne sera point l'Amante de Don Gaston. Prenez sur cela votre parti. Fuyez. Finissons promptement un entretien que je me reproche malgré la pureté de mes intentions, et que je me serois un crime de prolonger.

A ces paroles, qui m'ôtoient toute espérance, je tombai aux genoux de la Dame. Je lui tins des discours touchans. J'employai jusqu'aux larmes pour l'attendrir. Mais tout cela ne servit qu'à exciter peut-être quelques sentimens de pitié, qu'on se garda bien de laisser paroître, et qui furent sacrifiés au devoir. Après avoir infructueusement épuisé les expressions tendres, les prières et les pleurs, ma tendresse se changea tout-à-coup en fureur. Je tirai ma épée pour m'en percer aux yeux de l'inexorable Hélène, qui ne s'aperçut pas plutôt de mon action, qu'elle se jeta sur moi pour en prévenir les suites. Arrêtez, Cogollos, me dit-elle. Est-ce ainsi que vous ménagez ma réputation ? En vous ôtant ainsi la vie, vous allez me deshonorier, et faire passer mon mari pour un assassin.

Dans le desespoir qui me possédoit, bien loin de donner à ces mots l'attention qu'ils méritoient, je ne songeais qu'à tromper les efforts que faisoient la Maitresse et la Suivante pour me sauver de ma funeste main. Et je n'y aurois sans doute réussi que trop tôt, si Don Blas, qui a-voit

voit été averti de notre entrevue, et qui au lieu d'aller à la campagne, s'étoit caché derrière une tapisserie pour entendre notre entretien, ne fût vite venu se joindre à elles. Don Gaston, s'écria-t-il en me retenant le bras, rapellez votre raison égarée, et ne cédez point lâchement au transport furieux qui vous agite.

J'interrompis Combados. Est-ce à vous, lui dis-je, à me détourner de ma résolution ? Vous devriez plutôt me plonger vous-même un poignard dans le sein. Mon amour, tout malheureux qu'il est, vous offense. N'est-ce pas assez que vous me surpreniez la nuit dans l'appartement de votre femme ? En faut-il davantage pour vous exciter à la vengeance ? Percez moi, pour vous défaire d'un homme qui ne peut cesser d'adorer Donna Hélène qu'en cessant de vivre. C'est en vain, me répondit Don Blas que vous tâchez d'interesser mon honneur à vous donner la mort. Vous êtes assez puni de votre témérité, et je fais si bon gré à mon épouse de ses sentimens vertueux que je lui pardonne l'occasion où elle les a fait éclater. Croyez-moi, Cogollos, ajouta-t-il, ne vous desespérez pas comme un foible Amant, soumettez-vous avec courage à la nécessité.

Le prudent Galicien, par de semblables discours, calma peu à peu ma fureur, et réveilla ma vertu. Je me retirai dans le dessein de m'éloigner d'Hélène et des lieux qu'elle habitoit, et deux jours après je retournai à Madrid. Là, ne voulant plus m'occuper que du soin de ma fortune, je commençai à paroître à la Cour, et à m'y faire des amis. Mais j'ai eu le malheur de m'attacher particulierement au Marquis de Villaréal, Grand Seigneur Portugais, qui, pour avoir été soupçonné de songer à délivrer le Portugal de la domination des Espagnols, est présentement au Château d'Alicante. Comme le Duc de Lerme a su que j'avois été dans une étroite liaison avec ce Seigneur, il m'a fait aussi arrêter et conduire ici. Ce Ministre croit que je puis être complice d'un pareil projet. Il ne sauroit faire un outrage plus sensible à un homme qui est Noble et Castillan.

Don Gaston cessa de parler en cet endroit. Après quoi, je lui dis, pour le consoler : Seigneur Chevalier, votre honneur ne peut recevoir aucune atteinte de cette disgrâce, qui tournera sans-doute dans la suite à votre profit.

profit. Quand le Duc de Lerme sera instruit de votre innocence, il ne manquera pas de vous donner un emploi considerable, pour retablir la réputation d'un Gentilhomme injustement accusé de trahison.

CHAPITRE VII. 20

Scipion vient trouver Gil Blas à la Tour de Segovie, et lui apprend bien des nouvelles.

Notre conversation fut interrompue par Tordésillas, qui entra dans la chambre, et m'adressa la parole en ces termes. Seigneur Gil Blas, je viens de parler à un jeune-homme qui s'est présenté à la porte de cette prison. Il m'a demandé si vous n'étiez pas prisonnier, et sur le refus que j'ai fait de contenter sa curiosité, il m'a paru fort mortifié. Noble Châtelain, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, ne rejetez pas la très humble priere que je vous fais de m'apprendre si le Seigneur de Santillane est ici. Je suis son premier domestique, et vous ferez un action charitable, si vous me permettez de le voir. Vous passez dans Ségovie pour un Gentilhomme plein d'humanité, j'espere que vous ne me refuserez pas la grace d'entretenir un instant mon cher Maître qui est plus malheureux que coupable. Enfin, continua Don André, ce garçon m'a témoigné tant d'envie de vous parler, que j'ai promis de lui donner ce soir cette satisfaction.

J'assurai Tordésillas qu'il ne pouvoit me faire un plus grand plaisir que de m'amener ce jeune-homme, qui probablement avoit à me dire des choses qu'il m'importoit fort de savoir. J'attendis avec impatience le moment qui devoit offrir à mes yeux mon fidele Scipion ; car je ne doutois pas que ce ne fût lui, et je ne me trompois point. On le fit entrer sur le soir dans la Tour ; et sa joie, que la mienne seule pouvoit égaler, éclata par des transports extraordinaires lorsqu'il m'aperçut. De mon côté, dans le ravissement où je me sentis à sa vue, je lui tendis les bras, et il me serra sans façon entre les siens. Le Maître et le Sécretaire se confondirent dans cette embrassade, tant ils étoient aises de se revoir.

Quand nous nous fumes un peu démêlés tous deux, j'interrogeai Scipion sur l'état où il avoit laissé mon hôtel. Vous

Vous n'avez plus d'hôtel, me répondit-il ; et pour vous épargner la peine de me faire question sur question, je vais vous dire en deux mots ce qui s'est passé chez vous. Vos effets ont été pillés, tant par des Archers que par vos propres Domestiques, qui vous regardant déjà comme un homme entièrement perdu, ont pris à compte sur leurs gages tout ce qu'ils ont pu emporter. Par bonheur pour vous, j'ai eu l'adresse de sauver de leurs griffes deux grands sacs de doubles-pistolets que j'ai tirés de votre coffre-fort, et qui sont en sûreté. Saléro, que j'en ai fait dépositaire, vous les remettra quand vous serez sorti de cette Tour, où je ne vous crois pas pour longtems pensionnaire de Sa Majesté, puisque vous avez été arrêté sans la participation du Duc de Lerme.

Je demandai à Scipion, comment il savoit que son Excellence n'avoit point de part à ma disgrâce. Oh vraiment, me répondit-il, c'est une chose dont je suis bien instruit. Un de mes amis, qui a la confiance du Duc d'Uzede, m'a conté toutes les circonstances de votre emprisonnement. Caldérone, m'a-t-il dit, ayant découvert par le ministère d'un valet, que la Sennora Siréna recevoit sous un autre nom le Prince d'Espagne pendant la nuit, et que c'étoit le Comte de Lemos qui conduissoit cette intrigue par l'entremise du Seigneur de Santillane, résolut de se venger d'eux et de sa Maîtresse. Pour y réussir, il va trouver secrètement le Duc d'Uzede, et lui découvre tout. Ce Duc, ravi d'avoir en main une si belle occasion de perdre son ennemi, ne manque pas d'en profiter. Il informe le Roi de ce qu'on vient de lui apprendre, et lui représente vivement les périls auxquels le Prince a été exposé. Cette nouvelle excite la colère de Sa Majesté, qui fait enfermer sur le champ Siréna dans la maison des Repenties, exile le Comte de Lemos, et condamne Gil Blas à une prison perpétuelle.

Voila, poursuivit Scipion, ce que m'a dit mon ami. Vous voyez par-là que votre malheur est l'ouvrage du Duc d'Uzede, ou pour mieux dire de Caldérone.

Je jugeai par ce discours que mes affaires pourroient se rétablir avec le temps ; que le Duc de Lerme, piqué de l'exil de son neveu, mettroit tout en œuvre pour faire revenir ce Seigneur à la Cour ; et je me flattai que son Excellence ne m'oublieroit point. La belle chose que l'es-

pérance ! Elle me consola tout-à-coup de la perte de mes effets volés, et me rendit aussi gai que si j'eusse eu sujet de l'être. Loin de regarder ma prison comme une demeure malheureuse où je finirois peut-être mes jours, elle me parut plutôt un moyen dont la Fortune vouloit se servir pour m'élever à quelque grand poste. Car voici de quelle manière je raisonsois en moi-même. Le premier-Ministre a pour Partisans Don Fernand-Borgia, le Pere Jérôme de Florence, et sur-tout le Frere Louis d'Aliaga, qui lui est redevable de la place qu'il occupe auprès du Roi. Avec le secours de ces amis puissans, son Excellence coulera tous ses ennemis à fond, ou bien l'Etat pourra bientôt changer de face. Sa Majesté est fort valétudinaire. Des qu'elle ne sera plus, le Prince son fils commencera par rappeler le Comte de Lemos, qui me tirera aussitôt d'ici, pour me présenter au nouveau Monarque, qui m'accablera de biensfaits. Ainsi déjà plein des plaisirs de l'avenir, je ne sentois presque plus les maux présens. Je crois bien que les deux sacs de doublons que mon Sécretaire disoit avoir mis en dépôt chez l'Orfevre, contribuerent autant que l'espérance au changement subit qui se fit en moi.

J'étois trop content du zèle et de l'intégrité de Scipion, pour ne le lui pas témoigner. Je lui offris la moitié de l'argent qu'il avoit préserve du pillage, ce qu'il refusa. J'attends de vous, me dit-il, une autre marque de reconnoissance. Aussi étonné de son discours que de ses refus, je lui demandai ce que je pouvois faire pour lui. Ne nous séparons point, me répondit-il. Souffrez que j'attache ma fortune à la vôtre. Je me sens pour vous une amitié que je n'ai jamais eue pour aucun Maître. Et moi, lui dis-je, mon enfant, je puis t'assurer que tu n'aimes pas un ingrat. Du premier moment que tu vins t'offrir à mon service, tu me plûs. Il faut que nous soyons nés l'un et l'autre sous la Balance ou sous les Jumeaux, qui sont, à ce qu'on dit, les deux constellations qui unissent les hommes. J'accepte volontiers la société que tu me proposes, et pour la commencer je vais prier le Seigneur Châtelain de t'enfermer avec moi dans cette Tour. Cela me fera plaisir, s'écria-t-il, vous me prévenez. J'allais vous conjurer de lui demander cette grâce. Votre compagnie m'est plus chère que la liberté. Je sortirai seulement quelquesfois, pour aller prendre à Madrid l'air

de bureau, et voir s'il ne sera point arrivé à la Cour quelque changement qui puisse vous être favorable. Desorte que vous aurez en moi tout ensemble un confident, un courrier, et un espion.

Ces avantages étoient trop considérables pour m'en priver. Je retins donc auprès de moi un homme si utile avec la permission de l'obligeant Châtelain, qui ne voulut pas me refuser une si douce consolation.

CHAPITRE VIII.

Du premier voyage que Scipion fit à Madrid. Quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suites de sa maladie.

SI nous disons ordinairement que nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos domestiques, nous devons dire aussi que ce sont nos meilleurs amis, quand ils sont fidèles et bien affectionnés. Après le zèle que Scipion avoit fait paroître, je ne pouvois plus voir en lui qu'un autre moi-même. Ainsi plus de subordination entre Gil Blas et son Sécretaire, plus de façons entre eux. Ils châbrerent ensemble, et n'eurent qu'un lit et qu'une table.

Il y avoit beaucoup de gayeté dans l'entretien de Scipion. On auroit pu le surnommer à juste titre le *Garçon de bonne humeur*. Outre cela, il étoit homme de tête, et je me trouvois bien de ses conseils. Mon ami, lui dis-je un jour, il me semble que je ne ferois point mal d'écrire au Duc de Lerme, cela ne sauroit produire un mauvais effet, quelle est là-dessus ta pensée ? Eh ! mais, répondit-il, les Grands sont si différens d'eux-mêmes d'un moment à l'autre, que je ne saï pas trop bien comment votre lettre sera reçue. Cependant je suis d'avis que vous écrivez toujours à bon compte. Quoique le Ministre vous aime, il ne faut pas vous reposer sur son amitié, du soin de le faire souvenir de vous. Ces sortes de Protecteurs oublient aisément les personnes dont ils n'entendent plus parler.

Quoique cela ne soit que trop vrai, lui repliqua-je, juge mieux de mon Patron. Sa bonté m'est connue. Je suis persuadé qu'il compâtit à mes peines, et qu'elles se

présentent sans-cesse à son esprit: Il attend apparemment, pour me faire sortir de prison, que la colere du Roi soit passée. A la bonne heure, reprit-il, je souhaite que vous jugiez sainement de son Excellence. Implorez donc son secours par une lettre fort touchante, je la lui porterai, et je vous promets de la lui remettre en main propre. Je demandai aussitôt du papier et de l'encre. Je composai un morceau d'éloquence, que Scipion trouva pathétique, et que Tordésillas mit au-dessus des homélies mêmes de l'Archevêque de Grenade.

Je me flatois que le Duc de Lerme seroit ému de compassion, en lisant le triste détail que je lui faisois d'une état misérable où je n'étois point; et dans cette confiance, je fis partir mon courrier, qui ne fut pas sitôt à Madrid, qu'il alla chez ce Ministre. Il rencontra un valet de chambre de mes amis, qui lui ménagea l'occasion de parler au Duc. Monseigneur, dit Scipion à son Excellence, en lui présentant le paquet dont il étoit chargé, un de vos plus fidèles Serviteurs, qui est couché sur la paille dans un sombre cachot de la Tour de Ségovia, vous supplie très humblement de lire cette lettre, qu'un Guichetier par pitié lui a donné le moyen d'écrire. Le Ministre dévrit la lettre, et la parcourut des yeux. Mais quoiqu'il y vit un tableau capable d'attendrir l'ame la plus dure, bien loin d'en paroître touché, il éleva la voix, et dit d'un air furieux au courrier devant quelques personnes qui pouvoient l'entendre: Ami, dites à Santillane que je le trouve bien hardi d'osier s'adresser à moi, après l'indigne action qu'il a faite, et pour laquelle il est si justement châtié. C'est un malheureux, qui ne doit plus compter sur mon appui, et que j'abandonne au ressentiment du Roi.

Scipion, tout effronté qu'il étoit, fut trouble de ce discours. Il ne laissa pourtant pas, malgré son trouble, de vouloir intercéder pour moi. Monseigneur, repliqua-t-il, ce pauvre prisonnier mourra de douleur quand il apprendra la réponse de votre Excellence. Le Duc ne repartit à mon intercesseur, qu'en le regardant de travers et lui tournant le dos. C'est ainsi que ce Ministre me traitoit, pour mieux cacher la part qu'il avoit eue à l'amoureuse intrigue du Prince d'Espagne; et c'est à quoi doivent

vent s'attendre tous les petits Agens, dont les Grands-Seigneurs se servent dans leurs secrètes et périlleuses négociations. 22

Lorsque mon Sécrétair fut de retour à Ségovie, et qu'il m'eut apris le succès de sa commission, me voilà replongé dans l'abîme affreux où je m'étois trouvé le premier jour de ma prison. Je me crus ménie encore plus malheureux, puisque je n'avois plus la protection du Duc de Lerme. Mon courage s'abattit, et quelque chose qu'on me pût dire pour le rélever, je redevins la proie des plus vifs chagrins, qui me causerent insensiblement une maladie aigüe.

Le Seigneur Châtelain, qui s'intéressoit à ma conversation, s'imaginant ne pouvoir mieux faire que d'appeler des Médecins à mon secours, m'en amena deux qui avoient tout l'air d'être de grands serviteurs de la Déesse † Libitine. Seigneur Gil Blas, dit-il en me les présentant, voici deux Hippocrates qui viennent vous voir, et qui vous remettront en peu de tems sur pié. J'étois si prévenu contre tous les Docteurs Médecine, que j'aurois certainement fort mal reçu ceux-là, pour peu que j'eusse été attaché à la vie ; mais je me sentois alors si las de vivre, que je sus bon gré à Tordésillas de me vouloir mettre entre leurs mains.

Seigneur Cavalier, me dit un de ces Médecins, il faut, avant toute chose, que vous ayez de la confiance en nous. J'en ai une parfaite, lui répondis-je : avec votre assistance, je suis sûr que je serai dans peu de jours guéri de tous mes maux. Oui, Dieu aidant, reprit-il, vous le serez, nous ferons du moins ce qu'il faudra faire pour cela. Effectivement ces Messieurs s'y prirent à merveille, et me menerent si bon train, que je m'en allois dans l'autre monde à vue d'œil. Déjà Don André, desespérant de ma guérison, avoit fait venir un Religieux de Saint François, pour me disposer à bien mourir. Déjà ce bon Pere, après s'être acquité de cet emploi, s'étoit retiré. Et moi-même, croyant que je touchois à ma dernière heure, je fis signe à Scipion de s'aprocher de mon lit. Mon cher ami, lui dis-je d'une voix presque éteinte, tant les médecines et les saignées m'avoient affoibli, je te laisse un des sacs qui sont chez Gabriel, et te conjure de porter l'autre

† C'étoit la Déesse qui présidoit aux Funerailles,

dans les Asturies à mon Pere et à ma Mere, qui doivent en avoir besoin, s'ils sont encore vivans. Mais, hélas ! je crains bien qu'ils n'ayent pu tenir contre mon ingratitudo. Le rapport que Muscada leur aura fait sans-doute de ma dureté, leur a peut-être causé la mort. Si le Ciel les a conservés malgré l'indifférence dont j'ai payé leur tendresse, tu leur donneras le sac de doublons, en les priant de ma part de me pardonner si je n'en ai pas mieux usé avec eux : et s'ils ne respirent plus, je te charge d'employer cet argent à faire prier le Ciel pour le repos de leurs ames et de la mienne. En disant cela, je lui tendis une main qu'il mouilla de ses larmes, sans pouvoir me répondre un mot, tant le pauvre garçon étoit affligé de ma perte. Ce qui prouve que les pleurs d'un héritier ne sont pas toujours des ris cachés sous un masque.

Je m'attendois donc à passer le pas, néanmoins mon attente fut trompée. Mes Docteurs m'ayant abandonné, et laissé le champ libre à la nature, me sauverent par ce moyen. La fievre, qui selon leur pronostic devoit m'emporter, me quitta comme pour leur en donner le démenti. Je me rétablis peu à peu, et par le plus grand bonheur du monde, une parfaite tranquillité d'esprit devint le fruit de ma maladie. Je n'eus point alors besoin d'être consolé. Je gardai pour les richesses et pour les honneurs tout le mépris que l'opinion d'une mort prochaine m'en avoit fait concevoir, et rendu à moi-même je bénis mon malheur. J'en remerciai le Ciel comme d'une grace particulière qu'il m'avoit faite, et je pris une ferme résolution de ne plus retourner à la Cour, quand le Duc de Lerme voudroit m'y rappeler. Je me proposai plutôt, si jamais je sortois de prison, d'acheter une chaumière, et d'y aller vivre en Philosophe.

Mon confident aplaudit à mon dessein, et me dit que pour en hâter l'execution, il prétendoit retourner à Madrid pour y solliciter mon élargissement. Il me vient une idée, ajoute-t-il. Je connois une personne qui pourra vous servir. C'est la suivante favorite de la Nourrice du Prince, une fille d'esprit. Je veux la faire agir pour vous auprès de sa Maîtresse. Je vais tout tenter pour vous tirer de cette Tour, qui n'est toujours qu'une prison, quelque bon traitement qu'on vous y fasse. Tu as raison, lui

répondis-je. Va, mon ami, sans perdre de tems, commencer cette négociation. Plût au Ciel que nous fussions déjà dans notre retraite !

CHAPITRE IX.

Scipion retourne à Madrid. Comment et à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la Tour de Ségruis, et quelle conversation ils eurent ensemble.

SCIPION partit donc encore pour Madrid ; et moi, en attendant son retour, je m'attachai à la lecture. Tordéfillas me fournissait plus de livres que je n'en voulais. Il les empruntoit d'un vieux Commandeur qui ne savoit pas lire, et qui ne laissoit pas d'avoir une belle Bibliothèque, pour se donner un air de Savant. J'aimois sur-tout les bons Ouvrages de Morale, parce que j'y trouvois à tout moment des passages qui flattoient mon aversion pour la Cour, et mon goût pour la Solitude.

Je passai trois semaines sans entendre parler de mon Négociateur, qui revint enfin, et me dit d'un air gai : Pour le coup, Seigneur de Santillane, je vous apporte de bonnes nouvelles, Madame la Nourrice s'intéresse pour vous. Sa Suivante, à ma priere, et pour une centaine de pistoles que j'ai consignées, a eu la bonté de l'engager à prier le Prince d'Espagne de vous faire relâcher ; et ce Prince, qui, comme je vous l'ai dit souvent, ne peut rien lui refuser, a promis de demander au Roi son Pere votre élargissement. Je suis venu au plus vite vous en avertir, et je vais retourner sur mes pas pour mettre la dernière main à mon ouvrage. A ces mots, il me quitta pour aller reprendre le chemin de la Cour.

Son troisième voyage ne fut pas long. Au bout de huit jours je vis revenir mon homme, qui m'aprit que le Prince avoit, non sans peine, obtenu du Roi ma liberté. Ce qui me fut confirmé dès le même jour par le Seigneur Châtelain, qui vint me dire en m'embrassant : Mon cher Gil Blas, grâces au Ciel, vous êtes libre. Les portes de cette prison vous sont ouvertes, mais c'est à deux conditions, qui vous feront peut-être beaucoup de peine, et que je me vois à regret obligé de vous faire savoir. Sa Majesté

Majesté vous defend de vous montrer à la Cour, et vous ordonne de sortir des deux Castilles dans un mois. Je suis très mortifié qu'on vous interdise la Cour. Et moi j'en suis ravi, répondis-je. Dieu fait ce que j'en pense. Je n'attendois du Roi qu'une grace, il m'en fait deux.

Etant donc assuré que je n'étois plus prisonnier, je fis louer deux mules, sur lesquelles nous montâmes le lendemain, mon confident et moi, après que j'eus dit adieu à Cogollos, et remercié mille fois Tordésillas de tous les témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui. Nous prîmes gayement la route de Madrid, pour aller retirer des mains du Seigneur Gabriel nos deux sacs, où il y avoit dans chacun cinq cens doublons. Chemin faisant, mon associé me dit : Si nous ne sommes pas assez riches pour acheter une terre magnifique, nous pourrons en avoir du moins une raisonnable. Quand nous n'aurions qu'une cabane, lui répondis-je, j'y serois satisfait de mon sort. Quoique je sois à peine au milieu de ma carrière, je me sens revenu du monde, et je ne prétends plus vivre que pour moi. Outre cela, je te dirai que je me suis formé des agréments de la Vie Champêtre une idée qui m'enchante, et qui m'en fait jouir par avance. Il me semble déjà que je vois l'émail des Prairies, que j'entends chanter les Rossignols et murmurer les Ruisseaux. Tantôt je crois prendre le divertissement de la Chasse, et tantôt celui de la Pêche. Imagine-toi, mon ami, tous les différens plaisirs qui nous attendent dans la Solitude, et tu en seras charmé comme moi. A l'égard de notre nourriture, la plus simple sera la meilleure. Un morceau de pain pourra nous contenter, quand nous serons pressés de la faim : nous le mangerons avec un appetit qui nous le fera trouver excellent. La volupté n'est point dans la bonté des alimens exquis, elle est toute en nous ; et cela est vrai, que mes repas les plus délicieux ne sont pas ceux où je vois regner la délicatesse et l'abondance ; la frugalité est une source de délices, et merveilleuse pour la santé.

Avec votre permission, Seigneur Gil Blas, interrompit mon Sécretaire, je ne suis pas tout-à-fait de votre sentiment sur la prétendue frugalité dont vous voulez me faire fête.

fête. Pourquoi nous nourrir comme des Diogenes ? Quand nous ne ferons pas si mauvaise chere, nous ne nous en porterons pas plus mal. Croyez-moi, puisque nous avons, Dieu merci, de quoi rendre notre retraite agréable, n'en faisons pas le séjour de la Faim et de la Pauvreté. Sitôt que nous aurons une terre, il faudra la munir de bons vins, et de toutes les autres provisions convenables à des gens d'esprit, qui ne quittent pas le commerce des hommes pour renoncer aux commodités de la vie, mais plutôt pour en jouir avec plus de tranquillité. *Ce qu'on a dans sa maison, dit Hésiode, ne nuit pas ; au- liéu que ce qu'on n'y a point, peut nuire. Il vaut mieux, ajoute-t-il, posséder chez soi toutes les choses nécessaires, que de souhaiter de les avoir.*

Comment diable, Monsieur Scipion, interrompis-je à mon tour, vous connaissez les Poetes Grecs ! Eh où avez-vous fait connoissance avec Hésiode ? Chez un Savant, me répondit-il. J'ai servi quelque tems à Salamanque un Pédant, qui étoit un grand Commentateur. Il vous faisoit en moins de rien un gros volume. Il le composoit de passages Hébreux, Grecs et Latins, qu'il tiroit des livres de sa Bibliotheque, et traduisoit en Castillan. Comme j'étois son Copiste, j'ai retenu je ne sai combien de Sentences aussi remarquables que celle que je viens de citer. Cela étant, lui repliquai-je, vous avez la mémoire bien ornée. Mais pour revenir à notre projet, dans quel Royaume d'Espagne jugez-vous à propos que nous allions établir notre résidence philosophique ? J'opine pour l'Arragon, repartit mon confident. Nous y trouverons des endroits charmans, où nous pourrons mener une vie délicieuse. Hé bien, lui dis-je, soit ; arrêtons-nous à l'Arragon, j'y consens. Puissons-nous y déterrer un séjour qui me fournit tous les plaisirs dont se repaît mon imagination.

C H A P I T R E X.

Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, et de quel évenement cette rencontre fut suivie.

LORSQUE nous fumes arrivés à Madrid, nous alâmes descendre à un petit hôtel garni, où Scipion avoit logé dans ses voyages ; et la premiere chose que nous fîmes, fut de nous rendre chez Sâléro, pour retirer de ses mains nos doublons. Il nous reçut parfaiteme nt bien, et me temoigna beaucoup de joie de me voir en liberté. Je vous proteste, ajouta-t-il, que j'ai été si sensible à votre disgrâce, qu'elle m'a dégoûté de l'alliance des Gens de Cour. Leurs fortunes sont trop en l'air. J'ai marié ma fille Gabriela à un riche Négociant. Vous avez fort bien fait, lui répondis-je : outre que cela est plus solide, c'est qu'un Bourgeois, qui devient Beau-pere d'un homme de qualité, n'est pas toujours content de Mqasieur son gendre.

Puis changeant de discours, et venant au fait : Seigneur Gabriel, poursuivis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de nous remettre les deux mille pistoles que Votre argent est tout prêt, interrompit l'Orfevre, qui nous ayant fait passer dans son cabinet, nous montra deux sacs, où ces mots étoient écrits sur des étiquettes : *Ces sacs de doublons appartiennent au Seigneur Gil Blas de Santillane.* Voilà, me dit-il, le dépôt, tel qu'il m'a été confié.

Je rendis graces à Saléro du plaisir qu'il m'avoit fait ; et fort consolé d'avoir perdu sa fille, nous emportâmes les sacs à notre hôtel, où nous nous mêmes à visiter nos double-pistoles. Le compte s'y trouva à cinquante près, qui avoient été employées aux frais de mon élargissement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous mettre en état de partir pour l'Arragon. Mon Sécretaire se chargea du soin d'acheter une chaise roulante et deux mules. De mon côté, je fis provision de linge et d'habits. Pendant que j'allois et venois dans les rues en faisant mes emplettes, je rencontrais le Baron de Steinbach, cet Officier de la Garde Allemande chez qui Don Alphonse avoit été élevé.

Je saluai ce Cavalier Allemand, qui m'ayant aussi reconnu, vint à moi et m'embrassa. Ma joie est extrême, lui dis-je, de revoir votre Seigneurie dans la meilleure santé du monde, et de trouver en même tems l'occasion d'apprendre des nouvelles des Seigneurs Don César et Don Alphonse de Leyva. Je puis vous en dire de certaines, me répondit-il, puisqu'ils sont tous deux actuellement à Madrid, et de plus logés dans ma maison. Il y a près de trois mois qu'ils sont venus dans cette ville, pour remercier le Roi d'un bienfait que Don Alphonse a reçu, en reconnaissance des services que ses ayeux ont rendus à l'Etat. Il a été fait Gouverneur de la ville de Valence, sans qu'il ait demandé ce poste, ni prié personne de la solliciter pour lui. Rien n'est plus gracieux ; et cela fait voir que notre Monarque aime à recompenser la valeur.

Quoique je fusse mieux que le Baron de Steinbach ce qu'il en faillot penser, je ne fis pas semblant d'avoir la moindre connaissance de ce qu'il me contoit. Je lui témoignai une si vive impatience de saluer mes anciens Maîtres, que pour la satisfaire il me mena chez lui sur le champ. J'étois curieux d'éprouver Don Alphonse, et de juger, par la réception qu'il me feroit, s'il lui restoit encore quelque affection pour moi. Je le trouvai dans une salle où il jouoit aux échecs avec la Baronne de Steinbach. Il quita le jeu, et se leva dès qu'il m'aperçut. Il s'avanza vers moi avec transport, et me pressant la tête entre ses bras : Santillane, me dit-il d'un air qui marquoit une véritable joie, vous m'êtes donc enfin rendu. J'en suis charmé. Il n'a pas tenu à moi que nous n'ayons toujours été ensemble. Je vous avois prié, s'il vous en souvient, de ne vous pas retirer du château de Leyva. Vous n'avez point eu d'égard à ma priere. Je ne vous en fais pourtant pas un crime. Je vous sai même bon gré du motif de votre retraite. Mais depuis ce tems-là vous auriez dû me donner de vos nouvelles, et m'épargner la peine de vous faire chercher inutilement à Grenade, où Don Fernand mon beaufrere m'avoit mandé que vous étiez.

Après ce petit reproche, continua-t-il, apprenez-moi ce que vous faites à Madrid. Vous y avez apparemment quelque emploi. Soyez persuadé que je prends plus de part que jamais à ce qui vous regarde. Seigneur, lui répond-

pondis-je, il n'y a pas quatre mois que j'occupois à la Cour un poste assez considérable. J'avois l'honneur d'être Secrétaire et Confident du Duc de Lerme. Seroit-il possible, s'écria Don Alphonse avec un extrême étonnement ! Quoi ! vous auriez été dans la confidence de ce Premier-Ministre ! J'ai gagné sa faveur, repris-je, et je l'ai perdue de la maniere que je vais vous le dire. Alors je lui racontai toute cette histoire, et je finis mon récit par la résolution que j'avois prise d'acheter, du peu de bien qui me restoit de ma prospérité passée, une chaumière, pour y aller mener une vie retirée.

Le fils de Don César, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, me repliqua. Mon cher Gil Blas, vous savez que je vous ai toujours aimé. Vous ne serez plus le jouet de la Fortune. Je veux vous affranchir de son pouvoir, en vous rendant maître d'un bien qu'elle ne pourra vous ôter. Puisque vous êtes dans le dessein de vivre à la campagne, je vous donne une petite terre que nous avons auprès de Lirias, à quatre lieues de Valence. Vous la connoissez. C'est un présent que nous sommes en état de vous faire sans nous incommoder. J'ose vous répondre que mon Pere ne me desavouera point, et que cela fera un vrai plaisir à Séraphine.

Je me jetai aux genoux de Don Alphonse, qui me releva dans le moment. Je lui baisai la main, et plus charmé de son bon cœur que de son bienfait : Seigneur, lui dis-je, vos manières m' enchantent. Le don que vous me faites m'est d'autant plus agréable, qu'il précède la connoissance d'un service que je vous ai rendu ; et j'aime mieux le devoir à votre générosité qu'à votre reconnoissance. Mon Gouverneur fut un peu surpris de ce discours, et ne manqua pas de me demander ce que c'étoit que ce prétendu service. Je le lui apris, et lui fis un détail qui redoubla son étonnement. Il étoit bien éloigné de penser, aussi-bien que le Baron de Steinbach, que le Gouvernement de la Ville de Valence lui eût été donné par mon crédit. Néanmoins n'en pouvant plus douter : Gil Blas, me dit-il, puisque c'est à vous que je dois mon poste, je ne prétends point m'en tenir à la petite terre de Lirias, je vous offre avec cela deux mille ducats de pension.

Halte-là, Seigneur Don Alphonse, interrompis-je en cet endroit. Ne réveillez pas mon avarice. Les biens

ne sont propres qu'à corrompre mes mœurs, je ne l'ai que trop éprouvé. J'accepte volontiers votre terre de Lirias, j'y vivrai commodément avec le bien que j'ai d'ailleurs. Mais cela me suffit ; et loin d'en désirer davantage, je consentirois plutôt de perdre ce qu'il y a de superflu dans ce que je possède. Les richesses sont un fardeau dans une retraite où l'on ne cherche que la tranquillité.

Pendant que nous nous entretenions de cette sorte, Don César arriva. Il ne fit gueres moins paraître de joie que son fils en me voyant ; et lorsqu'il fut informé de l'obligation que sa famille m'avoit, il me pressa d'accepter la pension, ce que je refusai de nouveau. Enfin, le pere et le fils me mènerent sur le champ chez un Notaire, où ils firent dresser la donation, qu'ils signèrent tous deux avec plus de plaisir qu'ils n'auroient signé un acte à leur profit. Quand le contract fut expédié, ils me le remirent entre les mains, en me disant que la terre de Lirias n'étoit plus à eux, et que j'en pourrois aller prendre possession quand il me plafroit. Ils s'en retournerent ensuite chez le Baron de Steinbach, et moi je volai vers notre hôtel, où je ravis d'admiration mon Secrétaire, lorsque je lui annonçai que nous avions une terre dans le Royaume de Valence, et que je lui contai de quelle maniere je venois de faire cette acquisition. Combien peut valoir ce petit domaine, me dit-il ? Cinq cens ducats de rente, lui répondis-je, et je puis t'assurer que c'est une aimable solitude. Je la connois, pour y avoir été plusieurs fois en qualité d'Intendant des Seigneurs de Leyva. C'est une petite maison sur les bords du Guadalaviar, dans un hameau de cinq ou six feux, et dans un pays charmant.

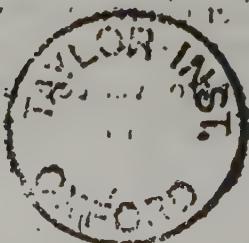
Ce qui m'en plaît davantage, s'écria Scipion, c'est que nous aurons-là de bon gibier avec du vin de Bénicalvo et d'excellent muscat. Allons, mon Patron, hâtons-nous de quitter le monde, et de gagner notre hermitage. Je n'ai pas moins d'envie d'y être que toi, lui repartis-je ; mais il faut auparavant que je fasse un tour aux Asturias. Mon Père et ma Mère n'y sont pas dans une heureuse situation. Je prétends les aller chercher, pour les conduire à Lirias, où il passeront en repos leurs derniers jours. Le Ciel ne m'a peut-être fait trouver cet asile que pour les y recevoir, et il me puniroit si j'y manquois. Scipion loua fort mon dessein, il m'excita même à l'exécuter. Ne per-

dons point de tems, me dit-il, je me suis assuré déjà d'une chaise roulante. Achetons vite des mules, et prenons le chemin d'Oviédo. Oui, mon ami, lui répondis-je, partons le plutôt qu'il nous sera possible. Je me fais un devoir indispensable de partager les douceurs de ma retraite avec les auteurs de ma naissance. Notre voyage ne sera pas long. Nous nous verrons bientôt dans notre hameau. Et je veux, en y arrivant, écrire sur la porte de ma maison des deux Vers Latins en lettres d'or :

*Inveni portum. Spes et Fortuna valete.
Sat me lufistis, ludite nunc alios.*

Fin du Neuvième Livre.

LES



LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS,
DE SANTILLANE.

LIVRE DIXIEME.



CHAPITRE I.

Gil Blas part pour les Asturias, il passe par Valladolid, où il va voir le Docteur Sangrado son ancien Maître. Il rencontre par hazard le Seigneur Manuel Ordognez Administrateur de l'Hôpital.

DANS le tems que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Asturias, Paul V. nomma le Duc de Lerme au Cardinalat. Ce Pape voulant établir l'Inquisition dans le Royaume de Naples, revêtit de la Pourpre ce Ministre, pour l'engager à faire agréer au Roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitemenr ce nouveau membre du Sacré Collège, trouverent comme moi, que l'Eglise venoit de faire une belle acquisition.

Scipion qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la Cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le Cardinal : Peut-être, me dit-il, que son Eminence vous voyant hors de prison par ordre du Roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irrité contre vous, et pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me

croyez-vous déjà dégoûté de mon Château de Lirias ? Je vous l'ai dit et je vous le répète, quand le Duc de Lerine me rendroit ses bonnes graces, quand il m'offriroit la place même de Don Rodrigue de Caldérone, je la refuserois. Mon parti est pris ; je veux aller à Oviédo chercher mes parens, et me retirer avec eux auprès de la Ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à parler ; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, et tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc, reprit mon Sécretaire un peu touché de ces paroles ? pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite ? ce soupçon blesse mon zèle et mon attachement. Quoi, Scipion ce fidèle serviteur, qui pour partager vos peines aurait volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la Tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices ! Non, non, je n'ai pas envie de vous détourne, de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au Duc de Lerine, c'est que j'ai été bien-aise de vous sonder, pour savoir s'il ne restoit point encore en vous quelques semences d'ambition. Hé bien, puisque vous êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la Cour, pour aller jouir de ces plaisirs innocens et délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après, tous deux dans une chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Hénares, et le second à Ségovie, d'où, sans m'arrêter à voir le généreux Châtelain Tordésillas, je gagnai Pénafiel sur le Duero, et le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière Ville je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon compagnon qui l'entendit, m'en demanda la cause. Mon enfant, lui dis-je, c'est que j'ai longtems exercé ici la Médecine. Ma conscience m'en fait de secrets reproches dans ce moment ; il me semble que tous les malades que j'ai tués, sortent de leurs tombes pour venir me mettre en pièces. Quelle imagination,

tion, dit mon Sécrétaire ! En vérité Seigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repenir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux Médecins : ont-ils de pareils remords ? oh que non ! ils vont toujours leur train le plus tranquillement du monde, rejettant sur la nature les accidens funestes, et se faisant honneur des Evenemens heureux.

Il est vrai, repris-je, que le Docteur Sangrado de qui je suivais fidèlement la méthode, étoit de ce caractère-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt personnes entre ses mains, il étoit si persuadé de l'excellence de la saignée du bras, et de la fréquente boisson, qu'il appelloit ses deux spécifiques pour toute sorte de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ses remèdes, il croyoit que ses malades ne mourroient qu'à faute d'avoir assez bu et d'avoir été assez saignés. Vive Dieu ! s'écria Scipion en faisant un éclat de rire, vous me parlez-là d'un personnage incomparable ! Si tu es curieux de la voir et de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain satisfaire ta curiosité, pourvu que Sangrado vive encore, et qu'il soit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire ; car il étoit déjà vieux quand je le quittai, et il s'est écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier soin en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce Docteur. Nous apprimes qu'il n'étoit pas encore mort ; mais que ne pouvant plus à son âge faire de visites, ni se donner de grands mouvements, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres Docteurs, qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique, qui ne valoit gueres mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules, que pour voir le Seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur le dix heures du matin, nous le trouvâmes assis dans un fauteuil un livre à la main. Il se leva fitôt qu'il nous apperçut vint au-devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, et nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le Docteur, lui dis-je, est-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos Eleves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui étoit autrefois votre Commensal et votre Substitut ? Quoi, c'est vous Santillane, me

répondit-il en m'embrassant ? Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation ? vous avez sans doute toujours pratiqué la Médecine ? C'est à quoi, repris-je, j'avois assez de penchant, mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado ; avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile Médecin, pourvu que le Ciel vous eût fait la grace de vous préserver de l'amour dangereux de la Chymie. Ah, mon fils, poursuivit-il d'un air douloureux, quel changement dans la Médecine depuis quelques années ! on ôte à cet Art l'honneur et la dignité. Cet Art qui dans tous les tems a respecté la vie des hommes, est présentement en proie à la témérité, à la présomption, et à l'impéritie ; car les faits parlent, et bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux Praticiens, *lapides clamabunt*. On voit dans cette Ville des Médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au Char de Triomphe de l'Antimoine, *currus triumphalis Antimonii*. Des Echappés de l'Ecole de Paracelse, des Adorateurs du Kermès, des Guérisseurs de hazard, qui font consister toute la science de la Médecine à savoir préparer des Drogues Chymiques. Que vous dirai-je ? Tout est méconnoissable dans leur méthode ; là Saignée du pié, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les Purgatifs, autrefois doux et benins, sont changées en Emetique et en Kermès. Ce n'est plus qu'un cahos où chacun se permet ce qu'il veut, et franchit les bornes de l'ordre et de la sagesse que nos premiers Maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le Kermès sans savoir ce que c'étoit, et donnai au diable à tout hazard ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette scène, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le Docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit neveu d'un Médecin de la vieille Ecole, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remedes de la Chymie. Feu mon grand-oncle, à qui Dieu fasse miséricorde, étoit si chaud partisan d'Hypocrate, qu'il s'est souvent battu contre des Empiriques qui ne parloient pas avec assez de respect

spect de ce Roi de la Médecine. Bon sang ne peut mentir ; je servirois volontiers de bourreau à ces Novateurs ignorans, dont vous vous plaignez avec tant de justice et d'éloquence. Quel desordre ces misérables ne causent-ils pas dans la Société Civile ? —

Ce desordre, dit le Docteur, va plus loin encore que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la Médecine, au contraire il augmente de jour en jour. Les Chirurgiens dont la rage est de vouloir faire les Médecins, se croient capables de l'être dès qu'il ne faut que donner du Kermès, et de l'Emétique ; à quoi ils joignent des saignées du pied à leur fainteuse. Ils vont même jusqu'à mêler le Kermès dans les Apozemes et les Potions Cordiales, et les voilà de pair avec les grands Faiseurs en Médecine. Cette contagion se répand jusques dans les Cloîtres. Il y a parmi les Moines, des Frères qui sont tout ensemble Apoticaires et Chirurgiens. Ces Singes de Médecins s'appliquent à la Chymie, et font des drogues pernicieuses, avec lesquelles ils abrangent la vie de leurs Révérens Pères. Enfin il y a dans Valladolid plus de soixante Monastères tant d'hommes que de filles : jugez du ravage qu'y fait le Kermès uni avec l'Emétique et la Saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colère contre ces Empoisonneurs ; je gémis avec vous, et partage vos alarmes sur la vie des hommes, manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la Chymie n'occasionne un jour la perte de la Médecine, comme la fausse monnoie cause la ruine des Etats. Fasse le Ciel que ce jour fatal ne soit pas près d'arriver !

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paroître une vieille Servante qui apportoit au Docteur une soucoupe sur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux caraffes, dont l'une étoit pleine d'eau et l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup où il y avoit à la vérité les deux tiers d'eau, mais cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnaoit sujet de lui faire. Ah, ah, lui dis-je, Monsieur le Docteur, je vous prends sur le fait ! Vous buvez du vin ! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson ; vous qui pendant les trois quarts de votre vie n'avez bu que

que de l'eau. Depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous-même ? Vous ne sauriez vous excuser sur votre âge, puisque dans un endroit de vos écrits vous définissez la vieillesse une phisie naturelle qui nous dessèche et nous consume, et que sur cette définition vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier ?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux Médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidele observateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui repliquai-je, mon cher Maître ; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le Chanoine Sédillo bût de vin quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grâce que vous avez reconnu votre erreur, et que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrasserent un peu notre Docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin ; mais la honte et la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisois un juste reproche, il ne savoit que me répondre. Pour le tirer d'un si grand embarras, je changeai de matière ; et un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir toujours bon contre les nouveaux Praticiens. Courage, lui dis-je, Seigneur Sangrado, ne vous laissez point de décrier le Kermès, et frondez sans cesse la Saignée du pié. Si malgré votre zèle et votre amour pour l'*Orthodoxie Médecinale*, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie mon Secrétaire et moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant et original de ce Docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, et le reconnus sans peine pour le Seigneur Manuel Ordognez, ce bon Administrateur d'Hôpital dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon *Histoire*. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant :

disant : Serviteur au vénérable et discret Seigneur Manuel Ordognez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des Pauvres. A ces mots il me regarda fixement, et me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeler où il m'avoit vu. J'allois, repris-je, chez vous dans le tems que vous aviez à votre service un de mes amis, nommé Fabrice Nugnez. Ah ! je m'en souviens présentement, repartit l'Administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfans ; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Hé, qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice ? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au Seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appellez-vous des œuvres mêlées, me repliqua-t-il ? Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers et en prose. Il fait des Comédies et des Romans. En un mot, c'est un garçon qui a du génie, et qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais dit l'Administrateur, comment est-il avec son boulanger ? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition ; entre nous, je le crois aussi pauvre que Job. Oh je n'en doute nullement, reprit Ordognez. Qu'il fasse sa cour aux grands Seigneurs tant qu'il lui plaira : ses complaisances, ses flatteries, ses bassesses lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'Hôpital.

Cela pourra bien être, lui repliquai-je, la Poesie en a mené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre Seigneurie, il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel ; je l'aimois, et j'allois en l'élevant de poste en poste lui procurer dans la maison des Pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel-esprit. Il composa une Comédie, qu'il fit représenter par des Comédiens qui étoient dans cette Ville ; la Piece réussit, et la tête tourna dès ce moment à l'Auteur. Il se crut un nouveau Lope de Véga, et préférant la fumée des applaudissemens du Public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé.

congé. Je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre, je ne pus retenir ce fou que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajouta-t-il ; le garçon que j'ai pris après lui pour me servir, en peut rendre un bon témoignage : plus raisonnable que Fabrice avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquiter de ses commissions et qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit : il remplit actuellement à l'Hôpital deux emplois, dont le moindre est plus que suffisant pour faire subsister un honnête homme chargé d'une grosse famille.

CHAPITRE II.

Gil Blas continue son voyage, et arrive heureusement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ses parens. Mort de son pere. Suites de cette mort.

DE Valladolid nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, sans avoir fait en chemin aucune mauvaise rencontre, malgré le proverbe qui dit que les voleurs sentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit en pourtant un assez beau coup à faire ; et deux habitans seulement d'un souterrain nous auroient sans peine enlevé nos doublons ; car je n'avois pas appris à la Cour à devenir brave, et Bertrand mon *Moço de mulas* ne paroîssoit pas d'humeur à se faire tuer pour défendre la bourse de son maître. Il n'y auroit que Scipion qui fût un peu Spadassin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la Ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle le Chanoine Gil Pérez. J'étois bien-aise de m'informer dans quel état se trouvoient mes parens avant que me présenter devant eux ; et pour le savoir je ne pouvois mieux m'adresser qu'à l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connoissois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria ; Par St. Antoine de Pade ! voici le fils du bon Ecuyer Blas de Santillane. Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même ; il n'a presque point changé. C'est ce petit éveillé de Gil Blas qui auroit plus d'esprit qu'il n'étoit gros.

gros. Il me semble que je le vois encore, qui vient avec sa bouteille chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire ; mais de grâce, apprenez-moi des nouvelles de ma famille, mon père et ma mère ne sont pas sans doute dans une agréable situation. Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse ; dans quelque état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre qu'eux. Le bon homme Gil Pérez est devenu paralytique de la moitié du corps, et n'ira pas loin selon toutes les apparences : votre père qui demeure depuis peu chez ce Chanoine, a une fluxion de poitrine, ou pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie et la mort ; et votre mère, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un et à l'autre.

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étois fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie ; et suivi de mon Sécrétaire qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui causai lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits. Mon fils, me dit elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre père ; vous venez assiez à tems pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre, où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui manquoit bien la pauvreté d'un Ecuyer, touchoit à son dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoissance. Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins, qu'il vous a causés, et qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon père ouvrit ses yeux qui commençoyent à se fermer pour jamais, il les attacha sur moi, et remarquant malgré l'accablement où il se trouvoit que j'étois touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulloit parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains ; et tandis que je la baignois de larmes sans pouvoir prononcer un mot, il expira comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mere étoit trop préparée à cette mort pour s'en affliger sans modération, j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon pere ne m'eût donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffissoit pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochois de ne l'avoir point secouru ; et quand je pensois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle que je vis ensuite étendu sur un autre grabat, et dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considere pour ton supplice la misere où sont tes parens : Si tu leur avois fait quelque part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la Précende ne peut leur fournir, et tu aurois peut-être prolongé la vie de ton pere.

L'infortuné Gil Pérez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me seuvit de rien de le presser entre mes bras, et de lui donner des témoignages de ma tendresse ; il n'y parut pas sensible. Ma mere avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas ; il n'envisageoit d'un air imbécille sans répondre rien. Quand le sang et la reconnaissance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce temps-là Scipion gardoit un morne silence, partageoit mes peines, et déconfonduit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mere après une si longue absence voudroit m'entretourir, et que la présence d'un homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part et lui dis : Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie et me laisse ici avec ma mere ; elle te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur de nous contraindre : et j'ens effectivement avec ma mere un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendimes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous étoit arrivé à l'un et à l'autre depuis ma sortie d'Oriédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit esuyés dans les maisons où elle avoit été Duegne, et me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurois pas été bie-

bien-aise que mon Sécrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mère, la bonne Danie étoit un peu prolixe dans ses récits ; elle m'auroit fait grace des trois quarts de son histoire, si elle eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, et je commençai la mienne. Je passai légèrement sur toutes mes avantures ; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada Epicier d'Oviédo m'étoit venu faire à Madrid, je m'étais fort sur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très mal ce garçon, qui pour s'en venger vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier Ministre de la Monarchie, qu'à-peine daignâtes-vous le reconnoître ; et quand il vous detailla nos misères, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les peres et les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfants, nous ne pûmes croire que vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, et la douleur dont je vous vois saisi, achieve de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui repliquai-je ; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étois occupé que de ma fortune, et l'ambition qui me dominoit ne me permettoit gueres de penser à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme, qui m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement, qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un Juif, il venoit me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin ; il me reprocha même dans des termes peu mesurés mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, et perdant patience je le poussai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute si l'Epicier manquoit de politesse, et que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhon-nêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Mascada. La voix du sang se fit entendre ; je me rappellai tous mes devoirs envers mes parens ; et rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffées par l'avarice et par l'ambition. Mais dans la suite ayant été enfermé par ordre du Roi dans la Tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, et c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est ma maladie et ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, et qui m'ont entièrement détaché de la Cour. Je ne respire plus que la solitude, et je ne suis venu aux Asturias que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejetez pas ma priere, je vous conduirai à une Terre que j'ai dans le Royaume de Valence, et nous vivrons là très commodément. Vous jugez bien que je me proposais d'y mener aussi mon pere ; mais puisque le Ciel en a ordonné autrement, que j'aye du moins la satisfaction de posséder chez moi ma mere, et de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables, le tems que j'ai passé sans lui être utile.

Je vous fais très bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mere ; et je m'en irois avec vous sans balancer, si je n'y trouvois des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle mon frere dans l'état où il est ; et je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner : cependant comme la chose mérite d'être murement examinée, je veux y réver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funerailles de votre pere. Char geons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi : c'est mon Sécrétair, il a de l'esprit et du zèle, nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint ; il étoit déjà jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministere dans l'embarras ou nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il fut de qu'o il s'agissoit : cela suffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée dans ma tête, vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mere, de faire

faire un enterrement qui ait un air pompeux : il ne sauroit être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un Ecuyer des plus mal-aisés. Madame, repartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravédis. Je ne regarde là-dedans que mon Maître, il a été favori du Duc de Lerme, son pere doit être enterré noblement.

J'approvai le dessein de mon Sécrétaire, je lui recommandai même de ne point épargner l'argent ; un reste de vanité que je conservois encore, se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un pere qui ne me laissoit aucun heritage, je ferois admirer mes manières généreuses. De son côté, ma mère, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte-blanche à Scipion, qui sans perdre de tems alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funerailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obséquies si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville et les faubourgs ; tous les habitans d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation. Ce Ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent pour enterrer son pere, mais il n'en avoit point pour le nourrir : il auroit mieux valu, disoit l'autre, qu'il eût fait plaisir à son pere vivant, que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés, chacun lança son trait. Ils n'en demeurerent pas-là : ils nous insultèrent Scipion, Bertrand et moi quand nous sortîmes de l'Eglise, ils nous chargerent d'insultes, nous accablerent de huées, et conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour dissiper la canaille qui s'étoit attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mère se montrât, et protestât publiquement qu'elle étoit fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaise, dans le dessein de la briser ; ce qu'ils auroient fait indubitablement, si l'hôte et l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'appaiser ces esprits furieux, et de les détourner de leur résolution.

Tous ces affronts qu'on me faisoit, et qui étoient autant d'effets des discours que le jeune Epicier avoit tenus de moi dans la ville, m'inspirerent tant d'aversion pour

mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurois fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mère, qui se sentant elle-même très mortifiée de l'accueil dont le peuple m'a-voit régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de savoir de quelle sorte j'en use-rois avec-elle. Ma mère, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner ; mais comme il ne paroît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mère, je veux passer le reste de mes jours dans le Asturie, et dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui repliquai-je, maîtresse absolue dans mon château ? Je n'en fais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouserez, elle sera ma bru, je serai sa belle-mère, nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui-dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier ; mais quand la fantaisie m'en prendroit, je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est répondre témérairement, reprit ma mère, et je demanderois caution de la caution. Je ne voudrois pas même jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre épouse que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, Madame, s'écria mon Sécrétaire, en se mêlant à la conversation : je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant pour vous accorder vous et mon Maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturie, et lui dans le Royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen la mère et le fils vivront fort satisfais à deux cens lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressée approuverent la convention proposée, après quoi je payai la première année d'avance, et je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un Saint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle le-

çon pour les hommes du commun, qui après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance.

CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du Royaume de Valence, et arrive enfin à Lirias. Description de son château, comment il y fut reçu, et quelles gens il y trouva.

NOUS primes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia ; et continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je remarquois que mon Sécrétair observoit avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offroient à sa vue à droite et à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en appercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire, en me le montrant du doigt : Je voudrois bien que ce fût-là notre retraite.

Je ne sai, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation ; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand Seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, et qui lui fut donnée par Mécenat. Don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chau-mière, s'écria Scipion. Souviens-toi, lui repliquai-je, que je t'en ai toujours fait une description très modeste, et dès ce moment tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidèle peinture : Jette les yeux du côté du Guadalaviar, et regarde sur ses bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons, c'est mon château.

Comment diable, dit alors mon Sécrétair d'un ton de voix admiratif, c'est un bijou que cette maison ! outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien bâtie, et entourée de pays plus charmans

mans que les environs même de Séville, appellés par excellence Paradis terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût ; une rivière l'arrose de ses eaux, un bois épais prête son ombrage quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude ! Ah, mon cher Maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtems. Je suis ravi, lui répondis-je, que tu sois si content de notre asile, dont tu ne connois pas encore tous les agréments.

En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançames vers la maison, dont la porte nous fut ouverte aussitôt que Scipion eut dit que c'étoit le Seigneur Gil Blas de Santillane, qui venoit prendre possession de son château. A ce nom si respecté des personnes qui l'entendent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour où je mis pied à terre ; puis m'appuyant pesamment sur Scipion, et faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leurs hommages comme à leur nouveau Patron : Que Don César et Don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, et ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux Seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuisinier, nommé Maître Joachin, étoit le principal de ces domestiques et portoit la parole. Il m'apprit qu'il avoit fait une ample provision des vins les plus estimés en Espagne, et me dit que pour la bonne chere, il espéroit qu'un garçon comme lui, qui avoit été six ans cuisinier de Monseigneur l'Archevêque de Valence, sauroit composer des ragoûts qui piqueroient ma sensualité : je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon savoir-faire. Promenez-vous Seigneur en attendant le dîner, visitez votre château, voyez si vous le trouvez en état d'être habité par votre Seigneurie.

Je laisse à penser si je négligeai cette visite ; et Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison depuis le haut jusqu'en bas ; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée ; et j'eus par-tout occasion d'admirer

la bonté que Don César et son fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartemens, qui étoient aussi bien meublés qu'ils pouvoient l'être sans magnificence. Il y avoit dans l'un une tapissérie des Pays-Bas, avec un lit et des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du tems que les Maures occupoient le Royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût ; c'étoit une vieille tenture de damas de Genes jaune, avec un lit et des fauteuils de la même étoffe garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans un inventaire auroient été peu prisés, paroissoient là très considérables.

Après avoir bien examiné toutes choses, nous revîmes mon Sécrétair et moi dans la salle, où étoit dressé un table sur laquelle il y avoit deux couverts ; nous nous y assîmes, et dans le moment on nous servit une *Olla podrida* si délicieuse, que nous plaignîmes l'Archevêque de Valence de n'avoir plus le cuisinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appetit, ce qui ne nous la faisoit pas trouver plus mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous présentoient de grands verres, qu'ils remplissoient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentoit, me la témoignoit par des regards parlans, et je lui faisois connoître par les miens que j'étois aussi content que lui. Un plat de rôti, composé de deux cailles grasses qui flanquoient un petit levraud d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot-pourri, etacheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme deux affamés, et bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin, faire voluptueusement la fieste dans quelque endroit frais et agréable,

Si mon Sécrétair avoit paru jusques-là fort satisfait de ce qu'il avoit vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il est vrai que Don César, qui venoit de tems en tems à Lirias, prenoit plaisir à le faire cultiver et embellir. Toutes les allées bien sablées et bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ;

pion ; mais il fut particulierement enchanté d'une longue allée qui conduisoit en descendant toujours au logement du fermier, et que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'asile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes, et nous nous assîmes au pié d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, qui se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement ; et pour nous informer de ce que c'étoit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y rencontrâmes huit ou dix villageois, tous habitans du hameau, qui s'étant assemblés-là, tiroient et dérouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoissoient pour la plupart, m'ayant vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'Intendant. Ils ne m'apperçurent pas plutôt, qu'ils crierent tous ensemble : Vive notre nouveau Seigneur, qu'il soit le bien venu à Lirias. Ensuite ils rechargerent leurs escopettes, et me régalerent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection, je leur lâchai même une vingtaine de pistoles, et ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plût le moins. Après cela je leur laissai la liberté de jeter encore de la poudre au vent, et je me retirai avec mon Sécrétair dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord des charmes pour nous.

Le cuisinier, l'aide de cuisine, et le marmiton n'étoient pas oisifs pendant ce tems-là ; ils travaillioient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait : et nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsqu'étant rentrés dans la même salle où nous avions diné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rotis, avec un civé de lapin d'un côté, et un chapon en ragout de l'autre. Ils nous servirent ensuite pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés, et du chocolat à la

la crème. Nous bûmes copieusement du vin de Lucene, et de plusieurs autres sortes de vins excellens ; et quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais, prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empresserent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre et mon bonnet de nuit, je les renvoyai en leur disant d'un air de Maître : *retirez-vous, Messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.*

Je les fis sortir tous, et retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, je lui demandai ce qu'il pensoit du traitement qu'on me faisoit par ordre des Seigneurs de Leyva. Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur, je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas moi, lui repliquai-je ; il ne me convient pas de souffrir que mes Bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense, ce seroit abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommode-rois point de valets aux gages d'autrui, je croirois n'être pas dans ma maison. D'ailleurs, je ne suis point venu ici pour vivre avec tant de fracas ; avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques ? non ; il ne nous faut avec Bertrand qu'un cuisinier, un marmiton et un laquais. Quoique mon Sécrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du Gouverneur de Valence, il ne combattit point ma delicatezza là-dessus ; et se conformant à mes sentimens, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidée, il sortit de mon appartement, et se retira dans le sien.

CHAPITRE IV.

Il part pour Valence, et va voir les Seigneurs de Leyva.

De l'entretien qu'il eut avec eux, et du bon accueil que lui fit Sérapbine.

J'Achevai de déshabiller et je me mis au lit, où ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les Seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux ; et pénétré des nouvelles marques qu'ils m'endon-

donnoient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine ; mais ce plaisir n'étoit pas pur ; je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même tems à soutenir les regards de la Dame Loréna Séphora, qui se souvenant peut-être de l'avanture du soufflet, ne seroit pas fort réjouie de ma vue. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin, et ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du Soiel.

Je fus bientôt sur pié ; et tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster, mon Sécrétair entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence : je ne puis aller trop tôt saluer les Seigneurs à qui, je dois ma pétite fortune. Chaque moment que je differe m'acquiter de ce devoir, semble m'acculer d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner. Demeure ici pendant mon absence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, Monsieur, répondit-il, faites bien votre cour à Don Alphonse et à son pere ; ils me paroissent sensibles au zèle qu'on a pour eux, et très reconnoissans des services qu'on leur a rendus ; les personnes de qualité de ce caractère-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir ; et tandis qu'il préparoit les mules je pris mon chocolat. Ensuite je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder mon Sécrétair comme un autre moi-même, et de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures, j'allai descendre tout droit aux écuries du Gouverneur. J'y laissai mon équipage, et je me fis conduire à l'appartement de ce Seigneur, qui y étoit alors avec Don César son pere. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai, et les abordant tous deux : Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs Maîtres ; voici un de vos anciens serviteurs qui vient vous rendre ses respects. A ces mots, je voulus me prosterner devant eux ; mais ils m'en empêcherent, et m'embrassèrent l'un et l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Hé bien, mon cher Santillane, me dit Don Alphonse, avez vous été à

Lirias prendre possession de votre terre ? Oui Seigneur, lui répondis-je, et je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela, repliqua-t-il ? A-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte ? Non par elle-même, lui repartis-je ; au contraire, j'en suis enchanté ; tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'Archevêque avec trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, et qui ne servent-là qu'à vous faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit Don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous affrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château meublé comme il est ; mais vous savez que vous la refusâtes, et nous avons cru devoir faire en récompense ce que nous avons fait. C'en est trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre, qui a de quoi combler mes désirs. Indépendamment de ce qu'il vous en coute pour entretenir tant de monde à grands frais, je vous proteste que ces gens-là me gênent et m'incommodeant. En un mot, ajoutai-je, Messeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laisser jouir à ma fantaisie. Je prononçai d'un air si vif ces dernières paroles, que le pere et le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en user comme il me plaîroit dans mon château.

Je les remerciois de m'avoir accordé cette liberté, sans laquelle je ne pouvois être heureux, lorsque Don Alphonse m'interrompit en me disant : Mon cher Gil Blas, jé veux vous présenter à une Dame qui sera charmée de vous voir. En parlant de cette sorte, il me prit par la main et me mena dans l'appartement de Séraphine, qui poussa un cri de joie en m'apperçevant : Madame, lui dit le Gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous est pas moins agréable qu'à moi. C'est de quoi, répondit-elle, il doit être bien persuadé ; le tems né m'a point fait perdre le souvenir du service qu'il m'a rendu ; et j'ajoute à la reconnaissance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à Madame la Gouvernante, que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses libératoirs, en exposant ma vie pour elle ; et après force complimentens de part et d'autre, Don Alphonse m'emmena hors de l'appartement

tement de Séraphine. Nous rejoignîmes Don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité qui venoient dîner-là.

Tous ces Messieurs me saluèrent fort poliment ; ils me firent d'autant plus de civilités, que Don César leur dit que j'avois été un des principaux Secrétaires du Duc de Lerine. Peut-être même que la plupart d'entre eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que Don Alphonse avoit obtenu le Gouvernement de Valence ; car tout se fait. Quoi qu'il en soit quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau Cardinal ; les uns en faisoient, ou affectoient d'en faire de grands éloges ; et les autres ne lui donnoient que des louanges, pour ainsi dire, à mi-sucre. Je jugeai bien qu'ils vouloient par-là m'engager à me répandre sur le compte de son Eminence, et à les égayer à ses dépens. J'aurois dit volontiers ce que j'en pensois ; mais je retins ma langue ; ce qui me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les conviés après le dîner se retirerent chez eux pour faire la sieste. Don César et son fils pressés de la même envie, s'enfermerent dans leurs appartemens. Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avois souvent entendu vanter la beauté, je sortis du palais du Gouverneur, dans le dessein de me proméner dans les rues. Je rencontrais à la porte un homme qui vint m'aborder en me disant : Le Seigneur de Santillane veut bien me permettre de le saluer. Je lui demandai qui il étoit. Je suis, me répondit-il, valet de chambre de Don César ; j'étois un de ses laquais dans le tems que vous étiez son Intendant ; je vous faisois tous les matins ma cour, et vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui se passoit au logis. Vous souvient-il qu'un jour je vous ap- pris que le Chirurgien du village de Leyva s'introduisoit secrettement dans la chambre de la Dame Lorença Séphora ? C'est ce que je n'ai point oublié, lui repliquai-je ; mais à propos de cette Duegne, qu'est-elle devenue ? Hélas ! repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, et mourut plus regrettée de Séraphine que de Don Alphonse, qui parut peu touché de sa mort.

Le valet de chambre de Don César m'ayant instruit ainsi de la triste fin de Séphora, me fit des excuses de m'avoir

voir arrêté, et me laissa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de soupirer, en me rappellant cette Duegne infortunée ; et m'attendrissant sur son sort, je m'attribuai son malheur, sans songer que c'étoit plutôt à son cancer qu'à mon mérite qu'il falloit s'en prendre.

J'observais avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'Archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi-bien que les beaux portiques de la Bourse ; mais une grande maison que j'aperçus de loin, et dans laquelle il entroit beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois là un si grand concours d'hommes et de femmes, et bientôt je fus au fait, en lisant ces paroles, écrites en lettres d'or sur une table de marbre noir qu'il y avoit au-dessus de la porte, * *La Posada de los Representantes*. Et les Comédiens marquoient dans leur affiche, qu'ils joueroient ce jour-là pour la premiere fois une Tragédie nouvelle de Don Gabriel Triaquéro.

CHAPITRE V.

Gil Blas va à la Comédie, où il voit jouer une Tragédie nouvelle. Succès de la Piece. Genie public de Valence.

JE m'arrêtai quelques momens à la porte, pour considérer les personnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des Cavaliers de bonne mine et richement habillés, et des figures aussi plates que mal vêtues. J'aperçus des Dames titrées qui descendoient de leurs carrosses pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, et des Avanturieres qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute sorte de Spectateurs, m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposois à prendre un billet, le Gouverneur et son épouse arriverent. Ils me démêlèrent dans la foule, et m'ayant fait appeller ils m'entraînèrent dans leur loge, où je me plaçai derrière eux, de maniere que je pouvois facilement parler à l'un et à l'autre.

TOME II.

S

Je

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très serré, et un théâtre chargé de Chevaliers des trois Ordres militaires. Voilà, dis-je à Doa Alphonse, une nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous en étonner, me répondit-il ; la Tragédie qu'on va représenter est de la composition de Don Gabriel Triquéro surnommé le Poete à la mode. Dès que l'affiche des Comédiens annonce une nouveauté de cet Auteur, toute la ville de Valence est en l'air ; les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette Piece ; toutes les loges sont retenues ; et le jour de la première représentation, on se tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places soient au double, à la réserve du parterre, qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage, dis-je au Gouverneur ! cette vive curiosité du Public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que Doa Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce Poete.

Dans cet endroit de notre conversation les Auteurs parturent. Nous cessâmes aussitôt de parler, pour les écouter avec attention. Les applaudissemens commencerent dès la Protase ; à chaque vers c'étoit un *broubabà* ; et à la fin de chaque Acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmoit. Après la Piece, on me montra l'Auteur, qui alloit de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers dont les Seigneurs et les Dames se préparoient à la couronner.

Nous retournâmes au Palais du Gouverneur, où bientôt arriverent trois ou quatre Chevaliers. Il y vint aussi deux vieux Auteurs estimés dans leur genre, avec un Gentilhomme de Madrid qui avoit de l'esprit et du goût. Ils avoient tous été à la Comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la Piece nouvelle. Messieurs, dit un Chevalier de St. Jaques, que pensez-vous de cette Tragédie ? N'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé ? pensées sublimes, tendres sentimens, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un Poème sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un Chevalier d'Alcantara. Cette Piece est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, et de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à Monsieur, ajouta-t-il en adres-

adressant la parole au Gentilhomme Castillan ; il me paraît connoisseur, je parie qu'il est de mon sentiment. Ne parlez point, Monsieur le Chevalier, lui répondit le Gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci ; nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une Piece que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ses beautés tant qu'elle n'est que dans la bouche des Acteurs ; quelques bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue ; et véritablement elle ne nous fait toujours sur le papier le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scène.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un Poème avant que de l'estimer ; la réputation de son Auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir ; quand Lope de Véga même et Calderon donnaient des nouveautés, ils trouvoient des juges séveres dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire, qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh parbleu ! interrompit le Chevalier de St. Jaques, nous ne sommes pas si timides que vous. Nous n'attendons point pour décider qu'une Piece soit imprimée. Dans la première représentation nous en connoissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sachions que c'est une production de Don Gabriel, pour être persuadé qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce Poète doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lope et les Calderon n'étoient que des apprentis en comparaison de ce grand Maître du Théâtre. Le Gentilhomme, qui regardoit Lope et Calderon comme les Sophocles et les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours témeraire. Quel sacrilège dramatique, s'écria-t-il ! Puisque vous m'obligez, Messieurs, à juger comme vous sur une première représentation, je vous dirai que je ne suis pas content de la Tragédie nouvelle de votre Don Gabriel. C'est un Poème farci de traits plus brillans que solides. Les troisquarts de vers sont mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal soutenus, et les pensées souvent très obscures.

Les deux Auteurs qui étoient à table, et qui par une retenue aussi louable que rare, n'avoient rien dit de peur

d'être soupçonnés de jalouse, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du Gentilhomme ; ce qui me fit juger que leur silence étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour Messieurs les Chevaliers, ils recommencèrent à louer Don Gabriel. Ils le placerent même parmi les Dieux. Cette apothéose extravagante et cette aveugle idolatrie firent perdre patience au Castillan, qui levant les mains au Ciel, s'écria tout-à-coup par enthousiasme : O divin Lope de Véga, rare et sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous et tous les Gabriels qui voudront vous attaindre ! et vous, moelleux Calderon, dont la douceur élégante et purgée d'épique est inimitable ! ne craignez point tous deux que vos Autels soient abbatus par ce nouveau Nourrisson des Muses. Il sera bien heureux si la postérité, dont vous ferez les délices, comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie, qui se leva de table et s'en alla. On me conduisit par ordre de Don Alphonse à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma Seigneurie s'étant couchée s'endormit, en déplorant, aussi-bien que le Gentilhomme Castillan, l'injustice que les ignorans faisoient à Lope et à Calderon.

CHAPITRE VI.

Gil Blas en se promenant dans les rues de Valence rencontre un Religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce Religieux.

COMMME je n'avois pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai, et sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus dans la rue un Chartreux, qui sans doute alloit vaquer aux affaires de sa Communauté. Il marchoit les yeux baissés, et avoit l'air si dévot qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi. Je le regardai attentivement : et je crus voir en lui Don Raphael, cet Avanturier qui tient une place si honorable dans le premier volume de mon Histoire.

Je fus si étonné, si ému de cette rencontre, qu'au-lieu d'aborder le Moine, je demeurai immobile pendant quelques momens, ce qui lui donna le tems de s'éloigner de moi. Juste Ciel, dis-je, y eut-il jamais deux visages plus ressemblans ! Que faut-il que je pense ? dois-je croire que c'est Raphael ? puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui ? Je me sentis trop curieux de savoir la vérité, pour en rester-là. Je me fis enteigner le chemin du Monastere des Chartreux, où je me rendis sur le champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il reviendrait, et bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait. En arrivant à la porte du Couvent, un autre visage de ma connoissance tourna mon doute en certitude : je reconnus dans le Frere Portier Ambroise de Laméla, mon ancien valet.

Notre surprise fut égale de part et d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion, lui dis-je en le saluant ? Est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre ; mais considérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout-à-coup se ressouvient d'une chose oubliée. Ah Seigneur Gil Blas, s'écria-t-il ! pardon si j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, et que je m'attache à remplir tous les devoirs prescrits par nos Règles, je perds insensiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le Monde.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir après dix ans sous un habit si respectable. Et moi, répondit-il, j'ai honte d'en paroître revêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Hélas ! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours qui me charme, lui repliquai-je, mon cher Frere, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en suis ravi, et je meurs d'envie d'apprendre de quelle maniere miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous et Don Raphael ; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville habillée en Chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas

arrêté dans la rue pour lui parler, et je l'attens ici pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Laméla ; c'est Don Raphael lui-même que vous avez vu ; et quant au détail que vous demandez, le voici. Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes le fils de Lucinde et moi la route de Valence, dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hazard voulut un jour que nous entrassions dans l'Eglise des Chartreux, dans le tems que les Religieux psalmodioient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, et nous éprouvâmes que les mechans ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié et détaché des plaisirs du siècle, de même que la sérénité qui régnait sur leurs visages, et qui marquoit si bien le repos de leur consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes dans une réverie qui nous devint salutaire. Nous comparâmes nos mœurs avec celles de ces bons Religieux ; et la difference que nous y trouvâmes, nous remplit de trouble et d'inquiétude. Laméla, me dit Don Raphael lorsque nous fûmes hors de l'Eglise, comment es-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi je ne puis te le celer, je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvemens qui me sont inconnus m'agitent, et pour la premiere fois de ma vie je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis je ; les mauvaises actions que j'ai faites se soulevent dans cet instant contre moi ; et mon cœur qui n'avoit jamais senti de remords, en est présentement déchiré. Ah ! cher Ambroise, reprit mon Camarâde, nous sommes deux Brebis égarées, que le Pere Céleste par pitié veut raimener au bercail. C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons pas sourds à sa voix, renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, et commençons dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut : il faut passer le reste de nos jours dans ce Couvent, et les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphael, continua le Frere Ambroise, et nous formâmes la généreuse résolution de nous faire Chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adres-
sâmes

sâmes au Pere Prieur, qui ne fut pas si-tôt notre dessein, que pour éprouver notre vocation il nous fit donner des Cellules, et traiter comme les Religieux pendant une année entiere. Nous suivîmes les regles avec tant d'exactitude et de constance, qu'on nous reçut parmi les Novices. Nous étions si contens de notre état, et si pleins d'ardeur, que nous soutinmes courageusement les travaux du Noviciat. Nous fîmes ensuite profession ; après quoi Don Raphael ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux Pere qui étoit alors procureur. Le fils de Lucinde auroit mieux aimé employer tout son tems à la priere ; mais il fut obligé de sacrifier son gout pour l'Oraison, au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux Procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphael exerce donc actuellement cet emploi ; et l'on peut dire qu'il s'en acquite au grand contentement de tous nos Peres, qui louent fort sa conduite dans l'administration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que malgré le soin dont il est chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laissent-elles un moment de repos, il se plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'est un des meilleurs sujets de ce Monastere.

J'interrompis dans cet endroit Laméla, par un transport de joie que je fis éclater à la vue de Raphael qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce saint Procureur que j'attendois avec impatience. En même tems je courus au devant de lui, et je l'embrassai. Il se prêta de bonne grace à l'accolade ; et sans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu soit loué, Seigneur de Santillane, Dieu soit loué du plaisir que j'ai de vous revoir. En vérité, repris je, mon cher Raphael, je prends toute la part possible à votre bonheur. Le Frere Ambroise m'a raconté l'histoire de votre conversion, et ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'Elus qui doivent jouir d'une éternelle félicité !

Deux misérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient

vroient pas concevoir une pareille espérance ; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du Pere des miséricordes. Et vous, Seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites ? Quelles affaires vous amènent à Valence ? n'y rempliriez-vous point par malheur quelque emploi dangereux ? Non, Dieu merci, lui répondis-je ; depuis que j'ai quitté la Cour je mène une vie d'honnête homme : tantôt dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prens tous les plaisirs de la campagne, et tantôt je viens me réjouir avec le Gouverneur de Valence, qui est mon ami, et que vous connaissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'histoire de Don Alphonse de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention ; et quand je leur dis que j'avois porté de la part de ce Seigneur à Samuel Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Laméla m'interrompit, et adressant la parole à Raphael : Pere Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon Marchand ne doit plus se plaindre d'un vol qui lui a été restitué avec usure, et nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le Procureur, le Frere Ambroise et moi, avant que d'entrer dans ce Couvent, nous fimes secrètement tenir quinze cens ducats à Samuel Simon, par un honnête Ecclésiastique, qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution : tant pis pour Samuel, s'il a été capable de toucher cette somme, après avoir été remboursé du tout par le Seigneur de Santillane. Mais leur dis-je, vos quinze cens ducats lui ont ils été fidèlement remis ? Sans doute s'écria Don Raphael, je répondrois de l'intégrité de l'Ecclésiastique comme de la mienne. J'en serois aussi la caution, dit Laméla ; c'est un saint Prêtre, accoutumé à ces sortes de commissions, et qui a eu pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens.

Notre conversation dura quelque tems encore ; ensuite nous nous séparâmes, eux m'éhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, et moi en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai sur le champ trouver Don Alphonse : Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien ; je quitté deux

deux vénérables Chartreux de votre connoissance ; l'un se nomme le Pere Hilaire, et l'autre le Frere Ambroise. Vous vous trompez, me répondit Don Alphonse, je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi, lui repliquai-je ; vous avez vu à Xelva le Frere Ambroise Commissaire de l'Inquisition, et le Pere Hilaire Greffier. O Ciel ! s'écria le Gouverneur avec surprise : seroit-il possible que Raphael et Laméla fussent devenus Chartreux ! Ouvrayment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profession. Le premier est Procureur de la Maison, et l'autre est Portier.

Le fils de Don César rêva quelques momens ; puis branlant la tête : Monsieur le Commissaire de l'Inquisition et son Greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Vous jugez d'eux par prévention, lui répondis-je ; pour moi, qui les ai entretenus, j'en pense plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs ; mais selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit Don Alphonse ; il y a bien des Libertins qui après avoir scandalisé le monde par leurs déreglemens, s'enferment dans les Cloîtres pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux Moines soient de ces Libertins-là.

Hé pourquoi, lui dis-je, n'en seroient-ils pas ? Ils ont volontairement embrassé l'Etat Monastique, et il y a déjà longtems qu'ils vivent en bons Religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le Gouverneur. Je n'aime pas que la caisse du Couvent soit entre les mains de ce Pere Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier. Quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ces avantures, je tremble pour les Chartreux. Je veux croire avec vous qu'il a pris le Froc de très bonne foi, mais la vue de l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un ivrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de Don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après : le Pere Procureur et le Frere Portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les râilleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux Moines rentés. Pour le Gouverneur et moi nous plaignîmes

nîmes les Chartreux, sans nous vanter de connoître les deux Apôtres.

CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à son Château de Lirias. De la nouvelle agréable que Scipion lui apprit ; et de la réforme qu'ils firent dans leur Domestique.

JE passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les Comtes et les Marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les Dames ; tous ces amusemens me furent procurés par Monsieur et par Madame la Gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lirias. Ils m'obligèrent même auparavant à leur promettre de me partager entre eux et ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hiver à Valence, et pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes Bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs biensfaits.

Scipion qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir ; et je redoublai sa joie par la fidèle relation que je lui fis de mon voyage. Et toi mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence ? T'es-tu bien divertî ? Autant, répondit-il, que le peut faire un Serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son Maître. Je me suis promené en long et en large dans nos petits états : tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans notre bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux, qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunéa : et tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les Fauvettes et les Rosignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché ; et ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusemens, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon Sécrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit il, dans une belle Bibliotheque qu'il y a dans ce château, et que Maître Joachim m'a fait voir. Hé dans quel endroit, répris-je, peut-elle être cette prétendue Biblio-

bliotheque ? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée ? Vous vous l'imaginez, me répartit-il ; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, et que nous oubliâmes le quatrième. C'est là que Don César, lorsqu'il venoit à Lirias, employoit une partie de son tems à la lecture. Il y a dans cette Bibliotheque de très bons livres, qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs, et nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préserver. Les Seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit, aussi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme Don César en avoit fait le sien. Le lit de ce Seigneur y étoit encore, avec tous les ameublemens, c'est-à-dire, une tapisserie à personnages qui représentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre je passai dans un cabinet où régnnoient tout autour des armoires basses remplies de livres, et sur lesquelles étoient les portraits de tous nos Rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre, d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébene devant un grand sopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la Bibliotheque. Elle étoit composée de Philosophes, de Poetes, d'Historiens, et un grand nombre de Romans de Chevalerie. Je jugeai que Don César aimoit cette dernière sorte d'ouvrages, puisqu'il en avoit fait une si bonne provision. J'avouerai à ma honte que je ne haïssois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissées, soit que je ne fus pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins pour ma justification, que je prenois plus de plaisir aux livres de Morale enjoués, et que Lucien, Horace, Erasme devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion, lorsque j'eus parcouru des yeux ma Bibliotheque, voilà de quoi nous amuset ; mais il s'agit à présent de réformer notre domestique. C'est une chose dont je veux vous égarner le soin, me répondit-il ;

dit-il; pendant votre absence, j'ai bien étudié vos gens, et j'ose me vanter de les connoître. Commençons par Maître Joachim, je le crois un parfait fripon, et je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'Archevêché pour des fautes d'Arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépense. Cependant il faut le conserver pour deux raisons; la première, c'est qu'il est bon cuisinier; et la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui, j'épiera ses actions, et il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui ai déjà dit que vous aviez dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques. Cette nouvelle lui a fait de la peine, et il m'a témoigné que ce sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter: ce qui me fait soupçonner qu'il y a dans ce hameau quelque petit fille dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuisine, poursuivit-il, c'est un ivrogne, et le portier un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre et du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Aragonois, et qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de valets.

Après avoir amplement, délibéré sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au marmiton, à l'Aragonais, et de nous défaire honnêtement de tout le reste: ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre-fort, et qu'il leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château; nous réglâmes les fonctions de chaque domestique, et nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serois volontiers contenté d'un ordinaire frugal; mais mon Sécrétair qui aimoit les ragouts et les bons morceaux, n'étoit pas homme à laisser inutile le savoir-faire de Maître Joachim. Il les mit si bien en œuvre, que nos dinés et nos soupés devinrent des repas de Bernardins.

C H A P I T R E VIII.

Des amours de Gil Blas, et de la belle Antonia.

DEUX jours après mon retour de Valence à Lirias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitoit, disoit-il, d'avoir l'honneur de saluer son nouveau Maître. Je lui répondis que cela me feroit plaisir ; il sortit et revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint et les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoient vêtue que de serge ; mais une riche taille, un port majestueux, et des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coiffure ; ses cheveux étoient seulement noués par derrière avec un bouquet de fleurs à la façon des Lacédémoniennes.

Lorsque je la vis entrer dans ma chambre, je fus aussi frappé de sa beauté, que les Paladins de la Cour de Charlemagne le furent des appas d'Angelique. Au-lieu de recevoir Antonia d'un air aisé, et de lui dire des choses flatteuses ; au-lieu de féliciter son pere sur le bonheur d'avoir une si charmante fille, je demeurai étonné, trouble, interdit ; je ne pus prononcer un seul mot. Scipion, qui s'aperçut de mon désordre, prit pour moi la parole, et fit les frais des louanges que je devois à cette aimable personne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre et en bonnet de nuit, elle me salua sans être embarrassée de sa contenance, et me fit un compliment quiacheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon Sécrétair, Basile et sa fille se faisoient réciprocurement des civilités, je revins à moi ; et comme si j'eusse voulu compenser le stupide silence que j'avois gardé jusques-là, je passai d'une extrémité à l'autre ; je me répandis en discours galans, et parlai avec tant de vivacité que j'allarmai Basile, qui, me considérant déjà comme un homme qui alloit tout mettre en usage pour séduire Antonia, se hâta de sortir

avec elle de mon appartement, dans la resolution peut-être de la soustraire à mes yeux pour jamais.

Scipion se voyant seul avec moi, me dit en souriant : Autre ressource pour vous contre l'ennui ; je ne savois pas que votre fermier eut une fille si jolie : je ne l'avois point encore vue ; j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand soin de la tenir cachée, et je lui pardonne. Malepeste, voilà un morceau bien friand ! Mais, ajoute-t-il, je ne crois pas qu'il soit nécessaire qu'on vous le dise, elle vous a d'abord ébloui. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah ! mon enfant, j'ai cru voir une substance céleste, elle m'a tout-à-coup embrasé d'amour ; la foudre est moins prompte, que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me ravissez, reprit mon Sécrétaire, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une Maîtresse pour jouir d'un parfait bonheur dans votre solitude. Graces au Ciel, vous y avez présentement toutes vos commodités. Je fais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Basile, mais c'est mon affaire, et je prétends avant trois jours vous procurer un entretien secret avec Antonia. Monsieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole, c'est ce que je ne suis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui ne paroît mériter que j'aye d'autres sentiments pour elle. Ainsi, loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à la deshonorer, j'ai dessein de l'épouser par votre entremise, pourvu que son cœur ne soit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendais pas, dit-il, à vous voir prendre si brusquement le parti de vous marier. Tous les Seigneurs de Village à votre place n'en useroient pas si honnêtement ; ils n'auroient sur Antonia de vues légitimes, qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reste, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour, et que je cherche à vous détourner de votre dessein. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, si elle peut vous donner un cœur tout neuf et sensible à vos bontés. C'est ce que je saurai des aujourd'hui, par la conversation que j'aurai avec son pere, et peut-être avec elle.

Mon

Mon confident étoit un homme exact à tenir ses promesses. Il alla voir secrètement Basile, et le soir il vint me trouver dans mon cabinet, où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai, dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton visage riant, tu viens m'annoncer que je serai bientôt au comble de mes désirs. Oui, mon cher Maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Basile et sa fille, je leur ai déclaré vos intentions. Le pere est ravi que vous ayez envie d'être son gendre, et je puis vous assurer que vous êtes du goût d'Antonia. O Ciel, interrompis-je, tout transporté de joie ! Quoi ? j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable personne ? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tire cet aveu de sa bouche ; mais je m'en fie à la gayeté qu'elle a fait paraître, quand elle a su votre déssein. Cependant, poursuivit-il, vous avez un rival. Un rival, m'écria-je en pâlissant ! Que cela ne vous allarme point, me dit-il, ce rival ne vous enleva pas le cœur de votre Maîtresse ; c'est maître Joachim votre cuisinier. Ah le pendant, dis-je, en faisant un éclat de rire ! voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service. Justement, répondit Scipion ; il a ces jours passés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment résusée. Sauf ton meilleur avis, lui repliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce chole-là, avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile : un cuisinier, comme tu sais, est un rival dangereux. Vous avez raison, reprit mon confident, il faut en purger notre domestique ; je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage ; et vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses sautes ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier, mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter, sa perte n'est point irréparable, je vais faire venir de Valence un cuisinier qui le vaudra bien. En effet j'écrivis aussi-tôt à Don Alphonse, je lui mandai que j'avois besoin d'un cuisinier, et dès le jour suivant il m'en envoia un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé Secrétaire m'eût dit qu'il s'étoitaperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son ame d'après

voir fait la conquête de son Seigneur, je n'osois me fier à son rapport, j'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, homme simple et plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accordoit sa fille ; mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de Seigneur de Village. Quand vous ne seriez encore qu'Intendant de Don César et de Don Alphonse, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui se présenteroient : j'ai toujours eu de l'inclination pour vous, et tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui, dis-je ; sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très humble, s'écria-t-il, ce n'est point-là mon compte ; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille. Basile de Buénorigo est en état, Dieu merci, de la doter ; et je veux qu'elle vous donne à souper, si vous l'avez donné à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cents ducats, je le ferai monter à mille en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira mon cher Basile, lui repliquai-je, nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord, il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, cela suffit. Pas tout-à-fait, lui répondis-je ; si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il ; je voudrois bien qu'elle osât souffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obeir aveuglément ; mais je ne sais si dans cette occasion elle le fera sans repugnance ; et pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur ; enfin ce n'est pas assez que j'obtiennie de vous sa main, il faut que son cœur n'en gémisse point. Oh dame, dit Basile, je n'entends pas toutes ces philosophies : parlez vous-même à Antonia, et vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles il appela sa fille, et me laissa un moment avec elle.

Pour

Pour profiter d'un tems si précieux, j'entrai d'abord en matière. Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon sort. Quoique j'aye l'aveu de votre pere, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sensimens. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit-elle : votre recherche n'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine, et j'applaudis au choix de mon pere, au-lieu d'en murmurer. Je ne sai, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi ; mais si vous me déplaisiez, je serois assez franche pour vous l'avouer ; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire aussi librement ?

A ces mots, que je ne pusentendre sans en être charmé, je mis un genouil à terre devant Antonia ; et dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre et passionné. Ma chere Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchante ; continuez, que rien ne vous contraigne ; vous parlez à votre époux, que votre amie se découvre toute entiere à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne . . . Basile qui arriva dans cet instant, m'empêcha de poursuivre. Impatient de savoir ce que sa fille m'avoit répondu, et prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me rejoindre. Hé bien, me dit-il, êtes-vous content d'Antonia ? J'en suis si satisfait, lui répondis-je, que je vais dés ce moment m'occuper des apprêtes de mon mariage. En disant cela je quittai le pere et la fille, pour aller tenir conseil là dessus avec mon Sécrétaire.

CHAPITRE IX.

Noces de Gil Blas et de la belle Antonia ; de quelle façon elles se firent ; quelles personnes y assisterent ; et de quelles réjouissances elles furent suivies.

Quoique je n'eusse pas besoin de la permission des Seigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes, Scipion et moi, que je ne pouvois honnêtement me dispenser

penser de leur communiquer le dessein que j'avois d'épouser la fille de Basile, et de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussitôt pour Valence où l'on fut aussi surpris de me voir, que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César et Don Alphonse qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choisie pour femme. Don César surtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que si je ne l'eusse pas cru un Seigneur revenu de certains amusemens, je l'aurois soupçonné d'avoir été quelquefois à Lirias, moins pour y voir son château qui sa petite fermière. Séraphine de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très avantageusement; mais, ajouta-t-elle par malice, et comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté sa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, donc je connois la délicatesse.

Don César et son fils ne se contentèrent pas d'approver mon mariage, il me déclarerent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Lirias, et demeurez-y tranquille jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile et sa fille des intentions de nos Protecteurs, et nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçumes point pendant huit jours. En récompense, le neuvième nous vîmes arriver un carosse à quatre mules, dans lequel il y avoit des couturières qui apportoient de belles étoffes de soie pour habiller la Mariée, et qu'escortoient plusieurs gens de livrée montés sur des inules. L'un d'entre eux me remit une lettre de la part de Don Alphonse. Ce Seigneur me mandoit qu'il seroit le lendemain à Lirias avec son pere et son épouse, et que la cérémonie de mon mariage se feroit le jour suivant par la Grand-Vicaire de Valence. Véritablement Don César, son fils et Séraphine, ne manquerent pas de se rendre à mon château avec cet Ecclésiastique, tous quatre dans une carosse à six chevaux, précédé d'un autre à quatre, où étoient les

les femmes de Séraphine, et suivi des gardes du Gouverneur.

Madame la Gouvernante fut à peine dans le château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de son côté ne fut pas plutôt que Séraphine étoit arrivée, qu'elle accourut pour la saluer et lui baiser la main, ce qu'elle fit de si bonne grace que toute la compagnie l'admira. Hé bien Madame, dit Don César à sa belle-fille, que pensez-vous d'Antonia ? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix ? Non, répondit Séraphine ! ils sont tous deux dignes l'un de l'autre, je ne doute pas que leur union ne soit très heureuse. Enfin chacun donna des louanges à ma future ; et si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé, lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il sembloit qu'elle n'en eut jamais porté d'autres, tant son air étoit noble et son action aisée.

Le moment où je devois par un doux hymen voir attacher mon sort au sien étant arrivé, Don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, et Séraphine fit le même honneur à la Mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le Grand-Vicaire nous attendoit pour nous marier ; et cette cérémonie se fit aux acclamations des habitans de Lirias et de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux nôces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles, qui s'étoient parées de rubans et de fleurs, et qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées, l'une pour les Seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, et la troisième, qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la première, Madame la Gouvernante l'ayant ainsi voulu ; je fis les honneurs de la seconde, et Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table. Il ne faisoit qu'aller et venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir et contenter tout le monde.

C'étoit par les cuisiniers du Gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont maître Joachim avoit fait provision pour

pour moi, furent prodigues ; les convives commençoint à s'échauffer ; l'allegresse regnoit par tout, quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'allarma. Mon Sécrétairé étant dans la salle, où je mangeois avec les principaux Officiers de Don Alphonse et les femmes de Séraphine, tomba subitelement en foiblesse, et perdit toute connoissance. Je me levai pour aller à son secours, et tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystere, comme en effet il en cachoit un qui ne tarda gueres à s'éclaircir ; car bientot après Scipion revint à lui, et me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ! On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une Suivante de Séraphine.

Qu'entends je, m'écriai-je ! cela n'est pas possible ! Quoi ? tu serois l'époux de cette Dame qui vient de se trouver mal en même tems que moi ? Oui Monsieur, me répondit-il, je suis son mari ; et la fortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour, que de la présenter à mes yeux. Je ne sai, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse ; mais quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grace contrains-toi ; si je te suis cher, ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi, repartit Scipion ; vous allez voir si je sai bien dissimuler.

En parlant de cette sorte il s'avança vers sa femme, à qui ses compagnes avoient aussi rendu l'usage de ses sens ; et l'enibrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah, ma chere Béatrix, lui dit il, le Ciel enfin nous rejoindt après dix ans de séparation ! O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore, lui répondit son épouse, si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins suis-je persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le Seigneur Don Fernand de Leyva, qui étoit amoureux de Julie ma Maîtresse, et dont je servois la passion, et vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur et du mien : là-dessus la jalouzie vous renverse la cervelle, vous quittez Tolede, et me fuyez comme un monstre, sans daigner me demander

demander un éclaircissement ! Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre ? C'est vous sans contredit, lui repliqua Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'est moi. Don Fernand peu de tems après votre départ de Tolède épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu ; et depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de Madame sa sœur, qui peut vous répondre, aussi-bien que toutes ses sœurs, de la pureté de mes mœurs.

Mon Sécrétairé à ce discours, dont il ne pouvoit prouver la fausseté, prit son parti de bonne grace. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnois ma faute, et je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songeroit désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma priere, et toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour la mieux célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre, on leur porta *des brindes*, chacun leur fit fête, on eût dit que le festin se faisoit plutôt à l'occasion de leur raccommodelement que de mes noces.

La troisième table fut la premiere que l'on abandonna. Les jeunes Villageois la quiterent pour former des danses avec les jeunes Paysannes, qui par le bruit de leurs tambours de basque attirerent bientôt les personnes des autres tables, et leur inspirerent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement. Les Officiers du Gouverneur se mirent à danser avec les Soubrettes de la Gouvernante, les Seigneurs même se mêlerent parmi les danseurs. Don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, et Don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, et qui ne s'en acquita pas mal pour une personne qui n'avoit que quelques principes de danse, qu'elle avoit reçus à Albarazin chez une Bourgeoise de ses parentes. Pour moi qui, comme je l'ai déjà dit, avois appris à danser chez la Marquise de Chaves, je parus à l'assemblée un grand danseur. A l'égard de Béatrix et de Scipion, ils préférerent à la danse un entretien particulier, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été séparés ; mais leur conversation fut interrompue par Séraphine, qui venant d'être informée de leur reconnoissance, les fit appeler pour

pour leur en témoigner sa joie. Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouissance c'est un surcroit de satisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouse, en vous protestant qu'elle a toujours tenu une conduite irreprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia, et ne lui soyez pas moins dévouée que votre mari l'est au Seigneur de Santillane. Scipion ne pouvant plus après cela regarder sa femme que comme une autre Penelope, promit d'avoir pour elle toutes les considérations imaginables.

Les Villageois et les Villageoises après avoir dansé toute la journée, se retirerent dans leurs maisons ; mais on continua la fête dans le chateau. Il y eut un magnifique souper, et lorsqu'il fut question de s'aller coucher, le Grand-Vicaire bénit le lit nuptial. Séraphine déshabilla la Mariée, et les Seigneurs de Leyva ne firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les Officiers de Don Alphonse et les femmes de la Gouvernante, s'avisèrent pour se réjouir, de faire la même cérémonie : ils déshabillerent Béatrix et Scipion, qui pour rendre la scène plus comique, se laissèrent gravement dépouiller et mettre au lit.

CHAPITRE X.

*Suites du Mariage de Gil Blas et de la belle Antonia.
Commencement d'Histoire de Scipion.*

DE S le lendemain de mes noces, les Seigneurs de Leyva retournerent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; si bien que mon Sécrétaire et moi nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes et nos valets.

Le soin que nous prîmes l'un et l'autre de plaire à ces Dames, ne fut pas inutile ; j'inspirai en peu de tems à mon épouse autant d'amour que j'en avois pour elle, et Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avoit causés. Béatrix qui avoit l'esprit souple et liant, s'insinua sans peine dans les bonnes grâces de sa nouvelle Maîtresse, et gagna sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveilles, et nous commençâmes à jouir d'un

d'un sort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amusemens. Antonia étoit fort sérieuse, mais nous étions très gais, Béatrix et moi; et quand nous ne l'aurions pas été, il suffissoit que Scipion fût avec nous pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie après le diné d'aller faire la sieste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon Sécrétair se trouva de si belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissans. Tais-toi, lui dis-je, mon ami; ou, puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais nous donc quelque récit digne de notre attention. Très volontiers Monsieur, me répondit-il; voulez-vous que je vous raconte l'histoïre du Roi Pélage? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui repliquai-je; mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons ensemble, et que je n'aurai jamais. D'où vient, me dit-il? Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la savoir; ce n'est donc pas ma faute, si vous ignorez mes avantures; et pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à conten-ter votre curiosité. Antonia, Béatrix et moi nous le prîmes au mot, et nous nous disposâmes à écouter son récit, qui ne pouvoit faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

Je serois, dit Scipion, fils d'un Grand de la première classe, ou tout au moins de quelque Chevalier de St. Jaques ou d'Alcantara, si cela eût dependu de moi: mas comme on ne se choisit point un pere, vous saurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête Archer de la Sainte Hermandad. En allant et venant sur les grands chemins, où sa profession l'obligeoit d'être presque toujours, il rencontra par hazard un jour entre Cuença et Tolede une jeune Bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle étoit seule, à pié, et portoit avec elle toute sa fortune dans une espece de havresac qu'elle avoit sur le dos: Où allez-vous ainsi, ma mignonine, lui dit-il en adoucissant sa voix, qu'il avoit naturellement très rude? Seigneur Cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolede, où j'espere gagner ma vie

vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, et je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle, j'ai plusieurs talens ; je fais composer des pommades et des essences fort utiles aux Dames ; je dis la bonne avanture, je fais tourner le fas pour retrouver les choses perdues, et montrer tout ce qu'on veut voir dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très avantageux pour un homme tel que lui, qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il fût fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser ; elle accepta la proposition ; ils se rendirent tous deux en diligence à Toleda où ils se marierent, et vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hymenée. Ils s'établirent dans un faubourg, où ma mère commença par debiter des pommades et des essences ; mais ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit là Devineresse. C'est alors qu'un vit pleuvoir chez elle les écus et les pistoles : mille dupes de l'un et de l'autre sexe mirent bientôt en réputation la Coscolina, c'est ainsi que se nommoit la Bohémienne. Il venoit tous le jours quelques-uns la prier d'employer pour lui son ministere : tantôt c'étoit un neveu indigent, qui vouloit savoir quand son oncle, dont il étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde : et tantôt c'étoit une fille qui souhaitoit d'apprendre si un cavalier, dont elle reconnoissoit les soins, et qui lui promettoit de l'épouser, lui tiendroit parole.

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mère étoient toujours favorables aux personnes à qui elle les faisoit ; si elles s'accomplissoient, à la bonne heure ; et si l'on venoit lui réprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle répondit froide-ment qu'il falloit s'en prendre au D mon, qui malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mère croyoit devoir faire paraître le Diable dans ses opérations, c'étoit Torribio Scipion qui faisoit ce personnage, et qui s'en acquitoit parfaitelement bien ; la rudesse de sa voix et la laideur de son visage lui donnant un air convenable à ce qu'il représentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épou-

épouvanté de la figure de mon pere. Mais un jour par malheur il vint un brutal de Capitaine qui voulut voir le Diable, et qui lui passa son épée au travers du corps. Le Saint Office informé de la mort du Diable, envoya ses Officiers chez la Coscolina, dont ils se saisirent, aussi bien que de tous ces effets ; et moi, qui n'avois alors que sept ans, je fus mis à l'Hôpital de *Los Ninos*.* Il y avoit dans cette Maison de charitables Ecclésiastiques qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres Orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire et à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup ; ce qui fut cause qu'ils me distingueroient des autres, et me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois et venois pour eux, et c'étoit moi qui répondrois leurs Messes. Par reconnoissance, ils entreprirent de m'enseigner la Langue Latine ; mais ils s'y prirent trop rudement, et me traiterent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendois, que ne pouvant y résister, je m'échappai un beau jour en faisant une commission ; et bien loin de retourner à l'Hôpital, je sortis même de Tolède par le faubourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentois déjà le plaisir d'être libre et maître de mes actions. J'étois sans argent et sans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de themes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencerent à refuser le service. Je n'avois point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre qui bordoit le grand chemin ; et là, pour m'amuser, je tirai mon Rudittement que j'avois dans ma poche, et le parcourus en bâdinant ; puis venant à me souvenir des férules et des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuilllets en disant avec colere : Ah, chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs ! Tandis que j'assouvissois ma vengeance, en jonchant autour de moi la terre de déclinaisons et de conjuguaisons, il passa par-là un Hermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, et qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi, et s'il me considéra fort attentivement, je l'examinai bien aussi. Mon petit homme, me dit-il avec un souris, il me semble que

Tome II.

U

nous

nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, et que nous ne ferions point mal de demeurer ensemble dans mon Hermitage, qui n'est qu'à deux cens pas d'ici. Je suis votre serviteur, lui répondis-je assez brusquement, je n'ai aucune envie d'être Hermite. A cette réponse le bon vieillard fit un éclat de rire, et me dit en m'embrassant : il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous fasse peur ; s'il n'est pas agréable, il est utile ; il me rend Seigneur d'une retraite charmante, et des villages voisins dont les habitans m'aiment, ou plutôt m'idolâtent. Venez avec moi, ajouta-t-il, je vous revêtirai d'une jacquette semblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mene ; et si vous ne vous en accommodez point, non seulement il vous sera permis de me quiter, mais vous pouvez même compter qu'en nous séparant je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laissai persuader, et je suivis le vieil Hermite, qui me fit plusieurs questions, aux quelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la suite. En arrivant à l'Hermitage, il me présenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec dont j'avois déjeuné le matin à l'Hôpital. Le Solitaire me voyant si bien jouer des mâchoires, me dit : Coûrage, mon enfant, ne ménage points mes fruits, j'en ai, graces au Ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très véritable ; car une heure après notre arrivée il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton : et tandis que je tournois la broche, il dressa une petite table, qu'il couvrit d'une serviette assez mal-propre, sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui et l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, et en coupa quelques pieces pour notre souper, qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin, dont il avoit aussi bonne provision. Hé bien, mon poulet, me dit-il, lorsque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, tu ne feras dans cet Hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement, que tu m'accompagnes toutes les

les fois que j'irai quêter dans les villages voisins ; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers, que les Paysans charitables remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande et de poisson. Je ne te demande, que cela. Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligez point à apprendre le Latin. Le Frere Chrysostôme, c'étoit le nom du vieil Hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naiveté, et m'assura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête, avec l'anon que je menois par le licou. Nous fîmes une copieuse récolte, chaque Paysan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier, l'autre une grosse piece de lard, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je ? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'estime et l'amitié que les Villageois avoient pour le Frere. Il est vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conseils, quand ils venoient le consulter : il remettoit la paix dans les ménages où regnoit la discorde, et marioit les filles : il avoit des remedes pour mille sortes de maladies, et apprenoit des Oraisons aux femmes qui souhaitoient d'avoir des enfans.

Vous voyez par ce que je viens de dire que j'étois bien nourri dans mon Hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché. Etendu sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un coussin de bure, et sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisois qu'un somme quidursoit toute la nuit. Le Frere Chrysostôme, qui m'avoit fait fête d'un habillement d'Hermitte, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, et me nomma le petit Frere Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouvâ si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit Frere, tant on prenoit de plaisir à voir sa figure.

La vie molle et fainéante que je menois avec le vieil Hermite, ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continué, si les Parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différens ; mais la destinée que j'avois à remplir, m'arracha bientôt à la mollesse, et me fit quitter le Frere Chrysostôme

de la maniere que je vais le raconter. Je voyois souvent ce Vieillard travailler au coussin qui lui servoit d'oreiller.

Il ne faisoit que le découdre et le recoudre, et je remarquai un jour qu'il y mit de l'argent. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolede, où il avoit coutume d'aller une fois la semaine. J'en attendis le jour impatiemment, sans avoir encore toutefois d'autre dessein que de contenter ma curiosité. Enfin le bon homme partit, et je défis son oreiller, où je trouvai parmi la laine qui le remplissoit, la valeur peut-être de cinquante écus en toutes sortes d'espèces.

Ce trésor apparemment étoit la reconnaissance des Paysans que l'Hermite avoit guéris par ses remèdes, et des Paysannes qui avoient eu des enfans par la vertu de ses Oraisons. Quoi qu'il en soit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent, que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel Bohémien se déclara. Il me prit une envie de le voler, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du sang qui couloit dans mes veines. Je cédaï sans résistance à la tentation ; je serrai l'argent dans un sac de bure, où nous mettions nos peignes et nos bonnets de nuit ; ensuite, après avoir quite mon habit d'Hermite, et repris celui d'Orphelin, je m'éloignai de l'Hermitage, croyant emporter dans mon sac toutes les richesses des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'essai, continua Scipion, et je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une suite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente ; j'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter, avant que j'en vienne à mes actions louables : mais j'y viendrai, et vous verrez par mon récit, qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête-homme.

Tout enfant que j'étois, je ne fus point asséz fort pour reprendre le chemin de Tolede. C'eût été m'exposer au hazard de rencontrer le Frere Chrysostôme, qui m'aurroit fait rendre désagréablement son niagot. Je suivis une autre route, qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie, dont l'hôtesse étoit une veuve de quarante ans, qui avoit toutes les qualités requises pour faire valoir le bouchon. Cette femme n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, que jugeant à mon habillement que

que je devois être un échappé de l'Hôpital des Orphelins, elle me demanda qui j'étois et où j'allois. Je lui répondis qu'ayant perdu mon pere et ma mère, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, fais tu lire ? Je l'assurai que je lisois, et même que j'écrivois à merveilles. Véritablement je formois mes lettres, et les assemblois de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture, et c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me repliqua l'hôtesse. Tu ne me seras pas inutile, tu tiendras ici registre de mes dettes actives et passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il viennent dans cette hôtellerie d'honnêtes-gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air sitôt que le séjour de Galves cesseroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude. Je ne voulois pas qu'on sût que j'avois de l'argent ; et j'étois bien en peine de savoir où je le cacherois, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangere. Je ne connoissois pas encore assez la maison, pour me fier aux endroits qui me sembloient les plus propres à le receler. Que les richesses causent d'embarras ! Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier où il y avoit de la paille ; et le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquilisai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison, un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice, et moi. Chacun de nous tiroit ce qu'il pouvoit des Voyageurs, tant à pié qu'à cheval, qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces Messieurs quelques pieces de menue monnoie, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnoient aussi quelque chose au valet d'écurie, pour avoir eu soin de leurs montures ; mais pour la Galicienne, qui étoit l'idole des muletiers qui passoient par-là, elle gagnoit plus d'écus que nous de maïs : édis. Je n'avois pas sitôt reçu un sou, que je le perrois au grenier pour en grossir mon trésor ; et plus je voyois augmenter mon bien, plus je sentois que mon petit cœur

s'y attachoit. Je baisois quelquefois mes espèces, je les contemplois avec un ravissemens qui ne peut-être compris que par les avares.

L'amiour que j'avois pour mon trésor, m'obligeoit à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrois souvent sur l'escalier l'hôtesse, qui étant très dehante de son naturel, fut curieuse un jour de savoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta et se mit à sureter par tout, s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas, des choses que je dérobois dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon sac, et elle le trouva. Elle l'ouvrit, et voyant qu'il y avoit des écus et des pistoles, elle crut ou fit semblant de croire que je lui avois volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte ; puis m'appellant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet ; et après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte, en disant qu'elle ne vouloit point souffrir de fripon chez elle. J'eus beau protester que je n'avois point volé l'hôtesse, elle soutint le contraire, et on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les espèces du Frere Chrysostome passerent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique, et si mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler, et entr'autres du Curé de Galves qui passa près de moi par hazard. Il parut touché du triste état où j'étois, et m'emmena au Presbytere avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre : Que ce pauvre enfant, dit-il, est digne de pitié ! Faut-il s'étonner, si livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action ? les hommes pendant le cours de leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite m'adressant la parole : Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous, et qui sont vos parens ? vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, et comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le Cest que ce discours politique et charitable, m'engagera à vous écrire à lui déconseiller toutes mes affaires ; ce que je faise avec beaucoup d'appréhension. Je lui avouai tout. Auprès quindi à monsieur. Mon ami, quoiqu'il se concerne guerre ou à Henriches de tuttaulier, cela ne dérange pas vous faire ; en voilant le Prieur Chysolusse, vous avez toujours pêché contre l'article du Liturgique qui déclare de cérémonie ; mais je me charge d'obliger l'abbé à écrire l'argot, et ce le faire tenir au Prieur dans son Henrichage, vous pourrez alors patienter avoir la connaissance en temps la-selue. C'estoit, je vous jure, de quoi je ne m'occuperois guerre. Le Cest qui avoit son dessein, et en conserua pas la. Mon enfant, pour faire-il, je veux m'entretenir pour vous, et vous procurer une bonne connaissance. Je vous envoirai des documents par un muletier à mesures le Chanoine de la Cathédrale de Tolède. Il ne contiendra pas à ma perte de vous retenir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme avant de l'abbé qui rient gaiement du cercueil de la Prieure ; vous ferrez à présentement bien, c'est un siècle dont je puis vous assurer.

Cette affurance fut à consolante pour moi, que je ne souffriraï plus au monsieur face au aux corps de fous que j'avoue et, je ne m'occupai. Puisque que du plaisir de vous ce l'abbé. Le jour suivant, tassut qu'on me faisoit déporter, il arriva l'ordre des ordres du Cest, un muletier au Pétouyage avec deux autres bâtons et briquettes. On me mit à rouler sur l'eau, le muletier à chevaux sur l'autre, et nous placés la route de Tasse. Mon compagnon fit voyage trois ou quatre de belle heure, et ma situation qu'il se dépourvu aux dépens du pachâti : Mon père Cacou, me dit-il, vous avez un bon ami dans l'abbaye le Cest de Orives. Il se pourroit vous donner un meilleur preuve de son affabilité, que de vous placer auprès de son servu le Chanoine, que j'ai l'assurance de connaître, et qui faire conterelle est la perte de son Chapeau. Ce n'est point un de ces l'abbés dont le visage pâle et malade pâle la mortification ; c'est une grosse face, un visage boursi, une muse étroite, un visage qui se le rebelle point au plaisir qui le préfère, et qui fait tout aise à toute chose. Vous ferrez dans la maison comme un père en, en père.

Le bourreau de muletier s'appercevant que je l'écou-tois avec une grand satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je serois valet du Chanoine. Il ne cessa de m'en parler, jusqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Le muletier allant et venant dans l'hôtellerie, laissa tomber par hazard de sa poche un papier que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prit garde, et que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une lettre addressée aux Prêtres de l'Hôpital des Orphelins, et conçue en ces termes.

MESSIEURS, J'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon qui s'est échappé de votre hôpital ; il me paroît avoir de l'esprit, et mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force de corrections, vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que Dieu conserve vos pieuses et charitables Seigneuries.

LE CURE DE GALVES.

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenoit les bonnes intentions de Monsieur le Curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre : Sortir de l'hôtellerie et gagner les bords du Tage à plus d'une lieue delà, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des ailes pour fuir les Prêtres de l'Hôpital des Orphelins, où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la manièrē dont on y enseignoit le Latin. J'entrai dans Tolède aussi gayement que si j'eusse su où aller boire et manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, et dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne sauroit mourir de faim. A peine fus-je dans la grande Place, qu'un Cavalier bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras et me dit : Petit garçon, veux-tu me servir ? je serois bien-aise d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un Maître comme vous. Cela étant, réprit-il, tu es à moi dès ce moment, et tu n'as qu'à me suivre ; ce que je fis sans repliquer.

Ce Cavalier qui pouvoit avoir trente ans, et qui se nommoit Don Abel, logeoit dans un hôtel garni, où il occupoit un assez bel appartement. C'étoit un Joueur de profession,

session, et voici de quelle sorte nous vivions ensemble. Le matin, je lui bachois du tabac pour fumer cinq ou six pipes, je lui nettoyois ses habits, et j'allois lui chercher un Barbier pour le raser et lui redresser la moustache. Après quoi il sortoit pour courir les tripots, d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures et minuit. Mais tous les matins, avant que de sortir, il tiroit de sa poche trois réaux qu'il me donnoit à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairroit jusqu'à dix heures du soir ; pourvu que je fusse à l'hôtel quand il y rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint et un haut-de-chausses de livrée, avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commissionnaire de Coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition, et certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déjà près d'un mois que je menois une vie si heureuse, lorsque mon Patron me demanda si j'étois satisfait de lui, et sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage ; Hé bien, reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette Capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville, dit le Proverbe, n'a rien vu.* Je lui témoignai que j'étois prêt à le suivre par-tout. Dès le même jour, le Messager de Séville vint prendre à l'hôtel garni un grand coffre, où étoient toutes les nipes de mon Maître, et le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le Seigneur Don Abel étoit si heureux au jeu qu'il ne perdoit que quand il vouloit ; ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu, pour éviter le ressentiment des dupes, ce qui étoit la cause de notre voyage. Étant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la Porte de Cordoue, et nous recommençâmes à vivre comme à Tolede. Mais mon Patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des Joueurs qui jouoient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville, de sorte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin qu'il étoit encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une Dame qui avoit soin de le blanchir et de le parfumer. Je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Là-dessus se mettant

mettant en colere, il m'appliqua sur le visage une demi douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumieres qu'il n'y en avoit dans le Temple de Salomon : Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudrait-il donc que je sois sans cesse après vous pour vous avertir de ce que vous avez à faire? Pourquoi n'êtes-vous pas aussi habile à servir qu'à manger? Ne sauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres et mes besoins? A ces mots il sortit de son appartement, où il me laissa très mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légère.

Je ne sais quelle avantage lui arriva peu de tems après dans un tripot, mais un soir il revint fort échauffé : Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, et je dois m'embarquer après demain sur un vaisseau qui s'en retourne à Genes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage; je crois que tu voudras bien m'accompagner, et profiter d'une si belle occasion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que j'y consentais, mais en même tems je me promis bien de disparaître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par-là me venger de lui, et je trouvois ce projet très ingénieux. J'en étois si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un Vaillant de profession, que je rencontrais dans la rue. Depuis que j'étois à Séville, j'avois fait quelques mauvaises connoissances, principalement celle-là. Je lui contai de quelle maniere et pourquoi j'avois été soufflé; ensuite je lui dis le dessein que j'avois de quitter Don Abel, lorsqu'il seroit prêt à s'embarquer, et je lui demandai ce qu'il pensoit de ma résolution.

Le Brave fronça les sourcils en m'écoutant, et releva les crocs de sa moustache; puis blâmant gravement mon Maître: Petit bon-homme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser Don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir, il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Enlevons-lui ses hardes et son argent, que nous partagerons en frères après son départ. Quoique j'eusse un panchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance. Cependant l'archifripon qui me

me la faisoit, ne laissa pas de me persuader ; et voici quel fut le succès de notre entreprise. Le Brave, qui étoit un homme grand et robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon Maître avoit déjà serré ses nipes, et je lui demandai s'il pourroit lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant, me dit-il, apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'Arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, et descendit l'escalier d'un pié léger. Je le suivais du même pas ; et nous étions près d'enfiler la porte de la rue, quand Don Abel, que son heureuse étoile amena-là si à propos pour lui, se présenta tout-à-coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre, me dit-il ? Je fus si troublé que je demeurai muet ; et le Brave voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre, et prit la fuite pour éviter les éclaircissements. Où vas-tu donc avec ce coffre, me dit mon Maître pour la seconde fois ? Monsieur, lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous devez demain vous embarquer pour l'Italie. Eh ! sais-tu, me repliqua-t-il, sur quel vaisseau je dois faire ce voyage ? Non, Monsieur, lui repartis-je ; mais qui a langue va à Rome. Je m'en serois informé sur le port, et quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponse qui lui fut suspecte, il me lança un regard furieux, je crus qu'il m'alloit encore souffleter. Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel ? C'est vous-même, lui dis-je. Est-il possible que vous ne vous souveniez plus du reproche que vous me fites il y a quelque jours ? Ne me dites-vous pas en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinse vos ordres, et fissé de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre service ? Or pour me régler là-dessus, je faisois porter votre coffre au vaisseau. Alors le Joueur, remarquant que j'avois plus de malice qu'il n'avoit cru, me dit en me donnant mon congé d'un air froid : Allez, Monsieur Scipion, que le ciel vous conduise ! Je n'aime point à jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus, et tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je ne vous fasse chanter sans soldier !

Je

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fit quitter mon habit, qu'il me laissa heureusement. Je marchois le long des rues, en rêvant où je pourrois aller giter avec deux réaux que j'avois pour tout bien: J'arrivai à la porte de l'Archevêché; et comme on travailloit alors au souper de Monseigneur, il sortoit des cuisines une agréable odeur, qui se faisoit sentir d'une lieue à la ronde. Peste! dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui me prennent au nez, je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts et le pouce. Mais quoi! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes, dont je ne fais que sentir la fumée? Pourquoi non? cela ne me paroit pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus, et à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse que j'employai sur le champ et qui réussit. J'entrai dans la cour du Palais Archiépiscopal en courant vers les cuisines, et en criant de toute ma force, *Au secours, au secours!* comme si quelqu'un m'eût poursuivi pour m'assassiner.

A mes cris redoublés, Maître Diégo, le cuisinier de l'Archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en savoir la cause, et ne voyant personne qu'd moi, il me demanda pour quel sujet je criois si fort. Ah! Seigneur, lui répondis-je en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par Saint Policarpe sauvez moi je vous prie de la fureur d'un Spadassin qui veut me tuer. Où est-il donc ce Spadassin, s'écria Diégo? vous êtes tout seul de votre compagnie, et je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous. C'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, et qui a bien fait de ne vous pas suivre dans ce Palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendard qui voulloit me dépouiller, et je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous attendra donc longtems, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souerez et coucherez.

Je fus transporté de joie quand j'entendis ce dernières paroles, et ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsqu'ayant

yant été conduit par Maître Diégo dans les cuisines, j'y vis les préparatifs du souper de Monseigneur. Je compriaï jusqu'à quinze personnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Providence avoit soin d'en pourvoir l'Archevêché. Ce fut alors que respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois senti que de loin, j'appris à connoître la sensualité. J'eus l'honneur de souper et de coucher avec les marmitons, dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier Maître Diégo de m'avoir donné si généreusement un asile, il me dit : Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous, qu'ils seroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent votre humeur à leur gré. De votre côté, seriez-vous bien-aise d'être leur compagnon ? Je répondis que si j'avois ce bonheur-là, je nie croirois au comble de mes vœux. Si cela est, mon ami, reprit-il, regardez-vous dès-à-présent comme un Officier de l'Archevêché. A ces mots il me mena et me présenta au Majordome, qui sur mon air éveillé me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-aupot.

Je ne fus pas plutôt en possession d'un emploi si honorable, que Maître Diégo, suivant l'usage de cuisiniers des grandes Maisons qui envoient secrettement des viandes à leurs Mignonnes, me choisit pour porter chez une Dame du voisinage, tantôt des longes de veau, et tantôt de la volaille ou de gibier. Cette bonne Dame étoit une veuve de trente ans tout au plus, très jolie, très vive, et qui avoit tout l'air de n'être pas exactement fidèle à son cuisinier. Il ne se contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre et de l'huile, il faisoit aussi sa provision de vin ; et tout cela aux dépens de Monseigneur l'Archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le Palais de Sa Grandeur, où je fis un tour assez plaisant, et dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les Pages et quelques autres Domestiques, pour célébrer l'Anniversaire de Monseigneur, s'aviserent de vouloir représenter une Comédie. Ils choisirent celle des *Bénavides* ; et comme il leur falloit un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune Roi de Léon, ils jetterent les yeux sur moi. Le Majordome, qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer

ercer, et après m'avoir donné quelques leçons, assura que je ne serois pas celui qui s'en s'acquiteroit le plus mal. Comme c'etoit le Patron qui faisoit la dépense de la Fête, on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande Salle du Palais un Theatre qui fut bien décoré. On fit dans les ailes un lit de gazon, sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les Acteurs furent en état de jouer la Piece, l'Archevêque fixa le jour de la représentation, et ne manqua pas de prier les Seigneurs et les Dames les plus considérables de la ville de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque Acteur ne s'occupa que de son habillement. Pour le mien, il me fût apporté par un Tailleur accompagné de notre Majordome, qui s'étant donné la peine de me répéter mon rôle, se faisoit un plaisir de me voir habiller. Le Tailleur me revêtit d'une riche robe de velours, bien garni de galons et de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal ; et le Majordome lui-même me posa sur la tête une couronne de carton, parsemée de quantité de perles fines mêlées parmi de faux diamans. De plus ils me mirent une ceinture de soie couleur de rose à fleurs d'argent ; et à chaque chose dont ils me parloient, il me sembloit qu'ils m'attachoient des ailes pour m'envoler et m'en aller. Enfin la Comédie commença sur la fin du jour. J'ouvris la scène par tirade de vers qui aboutissoit à dire, que ne pouvant me défendre des charmes du sommeil, j'allois m'y abandonner. En même tems je me retirai dans les coulisses, et me jettai sur le lit de gazon qui m'y avoit été préparé ; mais au-lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue, et me sauver avec mes habits royaux. Un petit escalier dérobé, par où l'on descendoit sous le Théâtre et dans la Salle, me parut propre à l'exécution de mon dessein. Je me levai légèrement, et voyant que personne ne prenoit garde à moi, j'enfilai cet escalier, qui me conduisit dans la Salle, dont je gagnai la porte, en criant, *Place, place ! je vais changer d'habit.* Chacun se rangea pour me laisser passer ; de sorte qu'en moins de deux minutes je sortis impunément du Palais à la faveur de la nuit, et ne rendis à la maison du Vaillant mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, et il en rit de tout son cœur. Puis m'embrassant avec d'autant plus de joie qu'il se flattoit d'avoir part aux dépouilles du Roi de Léon, il me s'licita d'avoir fait un si beau coup, et me dit que si je ne me démentois pas dans la suite, je serois un jour du bruit dans le monde par mon esprit. Après nous être égayés tous deux et bien épanouis la rate, je dis au Brave : Que ferons-nous de ce riche habillement ? Que cela ne nous embarasse point, me répondit il. Je connois un honnête Fripier, qui sans témoigner la moindre curiosité, achette tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien son compte. Demain matin j'irai le chercher, et je vous l'amènerai ici. En effet le jour suivant le Brave sortit de grand matin de sa chambre, où il me laissa au lit, et revint deux heures après avec le Fripier, qui portoit un paquet de toile jaune : Mon ami, me dit-il, je vous présente le Seigneur Ybagnez de Ségovie, qui malgré le mauvais exemple que ses confrères lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut habillement dont vous voulez vous défaire, et vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh pour cela oui, dit le Fripier. Il faudroit que je fusse un grand misérable, pour priser une chose au dessous de sa valeur. C'est ce qu'on n'a point encore reproché, Dieu merci, et ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre, je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le Brave en les lui montrant ; convenez que rien n'est plus magnifique ; remarquez bien la beauté de ce velours de Genes, et la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le Fripier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles qui sont à cette couronne, reprit mon ami ? Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elle seroient inestimables ; cependant telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, et j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord de bonne foi, continua-t-il. Un fourbe de Fripier à ma place affecteroit de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, et n'auroit pas honte d'en offrir vingt pistoles ; mais moi qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eût pas encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valoient bien deux cens. Le Brave, qui s'entendoit avec lui, me dit: Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête honime. Le Seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le Fripier; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Hé bien, ajoute-t-il, est-ce une affaire finie? N'y a-t-il qu'à vous compter les especes? Attendez, lui répondit le Brave, il faut auparavant que mon petit ami essaye l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui, je suis bien trompé s'il n'est pas convenable à sa taille. Alors le Fripier, ayant défaict soa paques, me montra un pourpoint et un haut-de-chausses d'un beau drap musc avec des boutons d'argent, le tout à demi-usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large et trop long, parut à ces Messieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prisa dix pistoles, et comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il en fallut passer par-là. De sorte qu'il tira de sa bourse trente pistoles qu'il étala sur une table; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale et de ma couronne, qu'il emporta.

Lorsqu'il fut sorti, le Vaillant me dit, je suis très satisfait de ce Fripier. Il avoit bien raison de l'être, car je suis sûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de pistoles de bénéfice. Mais il ne se contenta point de cela; il prit sans façon la moitié de l'argent qui étoit sur la table, et me laissa l'autre en me disant: Mon cher Scipion, avec ces quinze pistoles qui vous restent, je vous conseille de sortir incessamment de cette ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Monseigneur l'Archevêque. Je serois au desespoir qu'après vous être signalé par une action qui sera honneur à votre histoire, vous vous fassiez tortement mettre en prison. Je lui répondis que j'avois bien résolu de m'éloigner de Séville, comme en effet, après avoir acheté un chapeau et quelques chemises, je gagnai la vaste et délicieuse campagne qui conduit entre des vignes et des oliviers à l'ancienne cité de Carmone, et trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande Place, où demeurent les Marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède qui voyageoit pour son plaisir: j'étois assez proprement vêtu pour le faire croire, et quelques pistoles que j'affectedai de laisser voir comme par hazard à l'hôte,acheverent de le lui persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin qui courroit le pays après avoir volé ses parens. Quoi qu'il en soit, il ne parut point curieux d'en savoir plus que je ne lui en dissois, de peur, apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour on étoit bien dans cette hôtellerie, où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeoit sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui parlant sans cesse à tort et à travers, compensoit par son babil le silence des autres. Il faisoit le bel esprit, débitoit des contes, et s'efforçoit par des bons mots de réjouir la compagnie, que de tems en tems éclatoit de rire, moins à la vérité pour applaudir à ses faillies, que pour s'en moquer.

Pour moi je faisois si peu d'attention aux discours de cet Original, que je me serois levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours: Messieurs, s'écria-t-il sur la fin du repas, je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une avanture arrivée ces jours passés à l'Archevêché de Séville. Je la tiens d'un Bachelier de ma connoissance qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causèrent quelque émotion; je ne doutai point que cette avanture ne fut la mienne, et je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, et m'apprit même ce que j'ignorois, c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé dans la Salle après mon départ, ce que je vais vous raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures, qui suivant l'ordre de la Piece qu'on représentoit, devoient m'enlever, parurent sur la scène, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me croyoient endormi; mais quand ils voulurent se jeter sur le Roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni Roi ni Roque. Aussitôt la Comédie fut interrompue. Voilà

tous les Acteurs en peine : les uns m'appellent, les autres me font chercher : celui-ci crie, et celui-là me donne à tous les diables. L'Archevêque s'apercevant que le trouble et la confusion regnoient derrière le Théâtre, en demande la cause. A la voix du Prélat, un Page, qui faisoit la *Graciosa* dans la Pièce, accourut et dit à Sa Grandeur : Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le Roi de Léon ; il vient de se sauver avec son habillement royal. Le Ciel en soit loué, s'ecria l'Archevêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre Religion, et d'échapper aux fers qu'ils lui préparaient. Il sera sans doute retourné à Léon, la Capitale de son Royaume. Puisse-t-il y arriver sans mal-encontre. Au reste je défens qu'on suive ses pas, je serois fâché que Sa Majesté reçut quelque mortification de ma part. Le Prélat ayant parlé de cette sorte, ordonna qu'on lût mon rôle, et qu'on achevât la Comédie.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire de Scipion.

TANT que j'eus de l'argent, mon hôte eut de grands égards pour moi ; mais du moment qu'il s'aperçut que je n'en avois plus gueres, il me battit froid, il me fit une querelle d'Allemand, et me pria un beau matin de sortir de sa maison. Je le quittai fierement, et j'entrai dans l'Eglise des Peres de St. Dominique, où pendant que j'entendois la Messe, un vieux Mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravedis, que je lui donnai en lui disant : Mon ami, priez Dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place : si votre priere est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite, comptez sur ma reconnaissance.

A ces mots le Gueux me considéra fort attentivement, et me répondit d'un air sérieux : Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir ? Je voudrois, lui répliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je ; car si je n'ai pas au plutôt le bonheur d'être placé il n'y a point de milieu, il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos confrères. Si vous étiez réduit à

cette

cette nécessité, reprit-il, cela seroit fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manières ; mais pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude, qui sans contredit est inférieure à la gueuserie. Cependant puisque vous aimez mieux servir, que de mener comme moi une vie libre et indépendante, vous aurez un Maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Soyez ici demain à la même heure.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas longtems sans appercevoir le Mendiant, qui vint me joindre, et qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave qui n'étoit pas éloignée de l'Eglise, et où il faisoit sa résidence. Nous y entrâmes tous deux, et nous étant assis sur un long banc qui avoit pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours. Une bonne action, comme dit le Proverbe, trouve toujours sa récompense ; vous me donnâtes hier l'aumône, et cela m'a déterminé à vous procurer une condition, ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connois un vieux Dominicain, nommé le Pere Alexis, qui est un saint Religieux, un grand Directeur. J'ai l'honneur d'être son commissionnaire, et je m'acquite de cet emploie avec tant de discrétion et de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi et pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, et je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous presenterai à sa Révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux Mendiant, allons voir tout-à-l'heure ce bon Religieux. Le Pauvre y consentit, et me mena sur le champ au Pere Alexis, que nous trouvâmes occupé dans sa chambre à écrire des Lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la priere de Mendiant il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le Seigneur Baltazar Vélasquez avoit besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, et il vient de me faire réponse qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part ; c'est mon pénitent et mon ami. Là-dessus le Moine m'exhorta pendant trois quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois

j'étois de servir Vélasquez avec zèle ; après quoi il m'assura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon poste, pourvu que mon Maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le Religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du Monastere avec le Mendiant, qui me dit que le Seigneur Baltazar Vélasquez étoit un vieux Marchand de drap, un homme riche, simple et débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison. Je m'informai de la demeure du Bourgeois, et je m'y rendis sur le champ, après avoir promis au Gueux de reconnoître ses bons Offices, si-tôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une grande boutique, où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, se promenoient en long et en large, et faisoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le Maître y étoit, et leur dis que j'avois à lui parler de la part du Pere Alexis. A ce nom vénérable on me fit passer dans une arriere-boutique, où le Marchand scuilletoit un gros régître qui étoit sur un bureau. Je le saluai respectueusement, et n'étant approché de lui : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme quel le Révérend Pere Alexis vous a proposé pour laquais. Ah ! mon enfant, me répondit-il, sois le bien venu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme. Je te reçois à mon service présérablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut donner. C'est une affaire décidée, tes gages courrent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être longtemps chez ce Bourgeois, pour m'apercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurois bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, et il avoit deux enfans, un garçon quiachevoit son cinquième lustre, et une fille qui commençoit son troisième. La fille élevée par une Duegne sévère, et dirigée par le Pere Alexis, marchoit dans le sentier de la vertu : mais Gaspard Vélasquez son frere, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête-homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il passoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis ; et si à son retour son pere s'avoit de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposoit

imposoit silence, et le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le Vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toute sorte de débauches : cela m'étonne, car son éducation n'a point été négligée. Je lui ai donné de bons Maîtres ; et le Pere Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin. Il n'a pu en venir à bout, Gaspard s'est jetté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté, et que c'est cela qui l'a perdu : mais non ; il a été châtié quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur ; car tout débonnaire que je suis, j'ai de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une Maison de force, et il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances et les châtiments mêmes ne sauroient corriger. Il n'y a que le Ciel qui puisse faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux pere, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains, Monsieur, lui-dis-je ! un homme de bien comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant, me répondit-il ? Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de m'plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidentiellement qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude ; c'est l'envie qu'il a de me voler, et qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succedes s'entendoit avec lui, et c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts, je ne doute pas que le Pere Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je : Sa Révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien ; mais je puis vous assurer que je n'avois pas besoin pour cela de son exhortation. Je me sens disposé à vous servir fidèlement, et je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Le jeune Vélasquez, Petit-Maître en diable, jugeant à ma physionomie que je ne serois pas plus difficile à séduire que mon prédécesseur, m'attira dans un endroit écarté, et me parla

la dans ces termes. Ecoute, mon cher, je suis persuadé que mon pere t'a chargé de m'espionner ; prends y garde, je t'en avertis, cet emploi n'est pas sans désagrément. Si je viens à m'appercevoir que tu m'observe, je te ferai mourir sous le bâton ; au-lieu que si tu veux m'aider à tromper mon pere, tu peux tout attendre de ma reconnoissance. Faut-il te parler plus clairement ? tu auras ta part des coups de filet que nous ferons ensemble. Tu n'as qu'à choisir : déclare-toi dans ce moment pour le pere ou pour le fils, point de neutralité.

Monsieur, lui répondis-je, vous me ferez furieusement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond je me sente de la répugnance à trahir le Seigneur Vélasquez. Tu ne dois t'en faire aucun scrupule, reprit Gaspard ; c'est un vieil avare, qui voudroit encore me mener par la lisiere ; un vilain, qui me refuse mon nécessaire en refusant de fournir à mes plaisirs, car le plaisirs sont des besoins à vingt-cinq ans. C'est dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon pere. Voilà qui est fini, Monsieur, lui dis-je, il n'y a pas moyen de tenir contre un si juste sujet de plainte. Je m'offre à vous seconder dans vos louables entreprises ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle ajout. Vous ne ferez point mal, ce me semble, d'affection de me haïr, parlez moi brutalement devant le monde, ne mesurez pas les termes. Quelques soufflets même, et quelques coups de pié au cul ne gateront rien ; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'aversion, plus le Seigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai semblant d'éviter votre conversation. En vous servant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret ; et quand je m'entretdrai de votre Seigneurie avec les garçons de boutique, ne trouvez pas mauvais que je dise pis que pendre de vous.

Vive Dieu ! s'écria le jeune Vélasquez à ces dernières paroles. Je t'admire, mon ami ; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue, j'en conçois pour moi le plus heureux présage. J'espere qu'avec le secours de ton esprit, je ne laisserai pas une pistole à mon pere. Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opini-

opinion que vous avez de moi; et si je ne puis y réussir, du moins ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai gueres à faire connoître à Gaspard, que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit; et voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar étoit dans la chamb're de ce bonne homm'e, à la ruelle de son lit, et lui servoit de Prie-Dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouissoit la vue, et je lui dissois souvent en moi-même: Coffre-fort, mon ami, seras tu toujours ferme pour moi? N'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu receles? Comme j'allois quand il me plaisoit dans la chamb're dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'aperçus son pere, qui croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert et refermé son coffre-fort, en cacha la clé derrière une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, et fis part de cette découverte à mon jeune Maître, qui me dit en m'embrassant de joi: Ah! mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clé, et tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un Serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons.

Hé pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse clé? nous pouvons nous servir de la véritable. Ou, me répondit-il; mais je crains que mon pere, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, et le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approvai sa crainte; et me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clé; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux Patron faisoit une visite au Pere Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas-là: je me servis de la clé pour ouvrir le coffre-fort, qui se trouvant rempli de grands et de petits sacs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne savois lequel choisir, tant je me sentois d'affection pour les uns et pour les autres: néanmoins, comme la peur d'être surpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me saisis à tout hazard d'un de plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre et remis la clé derrière la tapisserie, je sortis de la chamb're avec ma proie, que

que j'allai cacher sous mon lit dans une petite garderobe où je couchois.

Ayant fait si heureusement cette opération, je rejoignis promptement le jeune Vélasquez, qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, et je le revis en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi qu'il m'accabla de caresses, et m'offrit généreusement la moitié des espèces qui étoient dans le sac, ce que je refusai. Non, non, Monsieur, lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul, servez-vous-en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre-fort, où, grâces au Ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet trois jours après, j'enlevai un second sac, où il y avoit, ainsi que dans le premier, cinq cens écus, desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fit Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, et par consequent en état de satisfaire la passion qu'il avoit pour les Femmes et pour le Jeu, il s'y abandonna tout entier ; il eut même le malheur de s'entêter d'une de ces fauneuses Coquettes qui dévorent en engloutissent en peu de tems les plus gros patrimoines ; il se jeta pour elle dans une dépense effroyable ; ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Vélasquez s'aperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te fasse une confidence : quelqu'un me vole, mon ami ; on a ouvert mon coffre-fort ; on en a tiré plusieurs sacs ; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin ? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait ? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit ; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroissiez tous deux fort mal ensemble. Néanmoins je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le Pere Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, grâces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentoit point, et j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite qui me servit d'apologie.

Effectivement le Vieillard ne m'en parla plus ; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance, et prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre-fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours de puis

puis la clé dans ses poches. Par ce moyen tout commerce étant rompu entre nous et les sacs, nous demeurâmes fort sots, particulièrement Gaspard, qui ne pouvant plus faire la même pensée pour sa Nymphé, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler encore quelques jours, et cet ingénieux expédient fut de s'approprier par force d'emprunt tout ce qui m'étoit revenu des saignées que j'avois faites au coffre-fort. Je lui donnerai jusqu'à la dernière pièce : ce qui pouvoit, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisois au vieux Marchand dans la personne de son hérétier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avoit plus aucune, tomba dans une profonde et noire mélancolie, qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda plus son pere que comme un homme qui faisoit tout le malheur de sa vie. Il entra dans un vif desespoir ; et sans être retenu par la voix du sang, le miserable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner. Il ne se contenta pas de me faire confidence de cet execrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi : Monseigneur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du Ciel pour avoir formé cette abominable résolution ? Quoi ! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours ! On verroit en Espagne, dans le sein du Christianisme, commettre un crime dont la seule idée seroit horreur aux Nations les plus barbares ! Non, mon cher Maître, ajoutai-je, en me mettant à ses genoux, non, vous ne ferez point un action qui soulèveroit contre vous toute la terre, et qui seroit suivie d'un infame châtiment !

Je tins encore d'autres discours à Gaspard, pour le détourner d'un entreprise si coupable. Je ne sai où j'allai prendre tous les raisonnemens d'honnête homme dont je me servis pour combattre son desespoir ; mais il est certain que je lui parlai comme un Docteur de Salamanque, tout jeune, et tout fils que j'étois de la Céscolina. Cependant j'eus beau lui représenter qu'il devoit rentrer en lui-même, et rejeter courageusement les pensées détestables dont son esprit étoit assailli, tout mon éloquence fut inutile. Il baissa la tête sur son estomac, et gardoit un morne silence ;

quelque chose que je passe lui dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

La-dessus prenant mon parti, je demandai un secret entretien à mon vieux Maître, avec qui m'étant enfermé: Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, et que j'implore votre miséricorde. En achevant ces paroles, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion et le visage baigné de larmes. Le Marchand surpris de mon action et de mon air trouble, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, et que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foolishse d'écouter votre fils, et de l'aider à vous voler. En même tems je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet: après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venois d'avoir avec Gaspard, dont je lui révélai le dossain sans oublier la moindre circonstance. Quelque mauvaise opinion que le vieux Vélasque eût de son fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant point que mon rapport ne fût véritable, Scipion, me dit-il en me relevant, car j'étois toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il en éllevant la voix, Gaspard en veut à mes jours? Ah! fils ingrat, monstre qu'il eût mieux valu étouffer en naissant, que laisser vivre pour devenir un parricide! quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie? Je te fourrais tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, et tu n'es pas content! Faut-il donc pour te satisfaire, que je te permette de disposer tous mes biens! Ayant fait cette apostrophe amère, il me recommanda le secret, et me dit de le laisser seul songer à ce qu'il avoit à faire dans une conjecture si délicate.

J'étois fort en peine de savoir quelle résolution prendroit ce pere infortuné, lorsque le même jour il fit appeler Gaspard et lui tint ce discours, sans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'ame: Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande que si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaiteme belle, et qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez point de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida, nous verrons la personne qu'on vous propose, et si elle est de votre goût vous

vous l'épouserez. Gaspard entendant parler d'une riche dot, et croyant déjà la tenir, répondit sans hésiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage : si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls, et montés sur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fé}sira, et dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passans, Baltazar mit pied à terre en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, et demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faisoit descendre de sa mule : Je vais te l'apprendre, lui répondit le Vieillard en l'envisageant avec des yeux où sa douleur et sa colère étoient peintes : Nous n'irons point à Mérida ; et l'hymen dont je t'ai parlé, n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat et dénaturé ! je n'ignore pas le forfait que tu médites. Je sais qu'un poison préparé par tes soins me doit être présenté : mais insensé que tu es ! as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! Ton crime seroit bientôt découvert, et tu perrois par la main d'un Bourreau. Il est, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse : nous sommes ici sans témoins, et dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats : puisque tu es si altéré de mon sang, enfonce ton poignard dans mon sein, on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar, découvrant sa poitrine, et marquant la place de son cœur à son fils : Tiens Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le jeune Vélasquez, frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à se justifier, tomba tout-à-coup sans sentiment aux pieds de son père. Ce bon Vieillard le voyant dans cet état, qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foiblesse de la pitié, il s'empressa de le secourir ; mais Gaspard n'eût pas sitôt repris l'usage de ses sens, que ne pouvant soutenir la présence d'un père si justement irrité, il fit un effort pour se relever ; il remonta sur la mule, et s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparaître, et l'abandonnant à ses remords revint à Cordoue, où six mois après il apprit qu'il s'étoit jetté dans la Char-

CHAPITRE XII.

Fin de l'Histoire de Scipion.

LE mauvais exemple produit quelquefois de très bons effets. La conduite que le jeune Vélasquez avoit tenue, me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, et à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me faire de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'étoit pas aisée à vaincre. Cependant j'espérois en venir à bout, m'imaginant que pour devenir vertueux, il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, et le Ciel sembla bénir mes efforts. Je cessai du regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux Marchand ; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurois rien fait : j'avoûrai pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante : aussi Vélasquez s'en garda bien.

Don Manrique de Médrano, jeune Gentilhomme et Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, venoit souvent au logis. Nous avions sa pratique, qui étoit une de nos plus nobles, si elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce Cavalier, qui toutes les fois qu'il me rencontrait, m'agaçoit toujours pour me faire parler, et paroisoit m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avois un laquais de ton humeur, je croirois posséder un trésor ; et si tu n'appartenois pas à un homme que je considere, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir ; car j'aime d'inclination les personnes de qualité, c'est ma folie, leurs manieres aisées m'enlevent. Cela étant, reprit Mon Manrique, je veux prier le Seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien, je ne crois pas qu'il me refuse cette grace. Véritablement Vélasquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien-aise de se changement, le valet d'un Bourgeois

ne me paroissant qu'un gredin en comparaison du valet d'un Chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidele de mon nouveau Patron, je vousdirai que c'étoit un Cavalier doué de la plus aimable figure, et qui revenoit à tout le monde par la douceur de ses mœurs et par son bon esprit. D'ailleurs il avoit beaucoup de valéur et de probité, il ne lui manquoit que du bien : mais cadet d'une Maison plus illustre que tiche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demeuroit à Tolede, et qui l'aimant comme un fils, avoit soin de lui faire tenir l'argent dont il avoit besoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement, on le recevoit fort bien par-tout. Il voyoit les principales Dames de la ville, et entr'autres la Marquise d'Alménara. C'étoit une Veuve de soixante-douze ans, qui par ses manieres engageantes et les agréments de son esprit, attiroit chez elle tout la Noblesse de Cordoue. Les hommes ainsi que les femmes se plaisoient à son entretien, et l'on appelloit sa maison *la bonne compagnie*.

Mon Maître étoit un des plus assidus courtisans de cette Dame. Un soir qu'il venoit de la quiter, il me parut avoir un air animé, qui ne lui étoit pas naturel. Seigneur, lui dis-je, vous voilà bien agité ; votre fidele serviteur peut-il vous en deniander la causé ? Ne vous seroit-il point arrivée quelque chose d'extraordinaire ? Le Chevalier sourit à cette question, et m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une conversation sérieuse, qu'il venoit d'avoir avec la Marquise d'Alménara. Je voudrois bien, lui dis-je en riant, que cette Mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne pense pas te moquer, me répondit-il : apprends, mon ami, que la Marquise m'aime. Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune comme votre noblesse, j'ai de l'inclination pour vous, et j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre maniere. Je sai bien que ce mariage me donnera un ridicule dans le monde ; et qu'on tiendra sur mon compte des discours médisans ; et qu'enfin je passerai pour une vieille folle qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un fort agréable. Tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le Chevalier, ce que m'a dit la Marquise ; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la plus sage et la plus raisonnable ; aussi lui ai-je répondu que j'étais surpris qu'elle me fit l'honneur de me proposer sa main, elle qui avoit toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage. A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens considérables, elle étoit bien-aise de son vivant d'en faire part à un honnête-homme, qu'elle chérissait. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé. En peus tu douter, me répondit-il ? La Marquise a des biens immenses avec les qualités du cœur et de l'esprit. Il faudroit que j'eusse perdu le jugement, pour laissér réchapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approvai fort de dessin où mon Maître étoit de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune, et même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignois de les voir changer. Heureusement la Dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur ; elle donna de si bons ordres, que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on fut dans Cordoue que la vieille Marquise d'Alménara se disposoit à épouser le jeune Don Marique de Médriano, les railleurs commencerent à s'égayer aux dépens de cette Veuve ; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournèrent point de son entreprise ; elle laissa parler toute la ville, et suivit son Chevalier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médisance. La Mariée, disoit-on, auroit du moins dû, par pudeur, supprimer la pompe et le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles Veuves qui prennent de jeunes Epoux.

La Marquise, au-lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du Chevalier, se livroit sans contrainte à la joie qu'elle en ressentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie, et la fête finit par un bal, où se trouva toute la Noblesse de Cordoue de l'un et de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux Mariés s'échappèrent pour gagner un appartement, où s'étant enfermés avec un femme de chambre et moi, la Marquise adressa ces paroles à mon Maître. Don Marique, voici votre appartement, le mien est dans un autre endroit

de cette maison ; nous passerons la nuit dans des chambres séparées, et le jour nous vivrons ensemble comme une mere et son fils. Le Chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la Dame ne parloit ainsi, que pour l'engager à lui faire un douce violence ; et s'imaginant devoir par politesse paroître passionné, il s'approcha d'elle, et s'offrit avec empressement à lui servir de valet de chambre : mais bien loin de lui permettre de la deshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux, et lui dit : Arrêtez Don Manrique : si vous me prenez pour une de ces tendres Vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur ; je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage ; ce sont des dons purs de mon cœur, et je n'exige de votre reconnoissance que des sentimens d'amitié. A ces mots, elle nous laissa mon Maître et moi dans notre appartement, et se retira dans le sien avec sa Suivante, en défendant absolument au Chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite nous demeurâmes assez longtems fort etourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon Maître, te serois-tu jamais attendu au discours que la Marquise m'a tenu ? Que penses tu d'une pareille Dame ? Je pense Monsieur, lui répondis-je, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir ! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit Don Manrique, j'admire une épouse d'un caractère si estimable, et je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de là Dame, et nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garderobe, et mon Maître dans un beau lit qu'on lui avoit préparé, et où je crois qu'au fond de son ame il ne fut pas fâché de coucher seul, et d'en être quite pour la peur.

Les réjouissances recommencèrent le jour suivant, et la nouvelle Mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisans. Elle riait toute la première de ce qu'ils disoient ; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en se prétant de bonne grace à leurs saillies. Le Chevalier de son côté ne se montrroit pas moins content de son épouse ; et l'on eût dit à l'air tendre dont il la regardoit et lui parlait, qu'il étoit dans le goût de la vieillesse.

leffe. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que sans se gêner l'un à l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à Don Manrique, il fit par considération pour sa femme, ce que peu de maris eussent fait à sa place ; il abandonna une petite Bourgeoise qu'il aimoit et dont il étoit aimé, ne voulant pas, disoit-il, entretenir un commerce qui sembleroit insulter à la conduite délicate que son épouse tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de si fortes marques de reconnoissance à cette vieille Dame, elle les payoit avec utile, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre-fort, qui valoit mieux que celui de Vélasquez. Comme elle avoit réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avoit été du vivant de son premier époux ; elle grossit son domestique, remplit ses écuries de chevaux et de mules ; en un mot, par ses généreuses bontés le Chevalier, le plus gueux de l'Ordre d'Alcantara, en devint le plus riche. Vous me demanderez peut-être ce que je gagnai à tout cela : Je reçus cinquante pistoles de ma Maîtresse, et cent de mon Maître, qui de plus me fit son Secrétaire avec quatre cens écus d'appointemens ; il eut même assez de confiance en moi, pour vouloir que je fusse son Trésorier.

Son Trésorier, m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit et en faisant un éclat de rire ! Oui, Monsieur, repliqua-t-il d'un air froid et sérieux, oui son Trésorier ; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redétable de quelque chose à la caisse ; car comme j'y prenois mes gages d'avance, et que j'ai quitté brusquement le service du Chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste : en tout cas c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire, puisque j'ai toujours été depuis ce tems-là plein de droiture et de probité.

J'étois donc, poursuivit le fils de la Coscolina, Secrétaire et Trésorier de Don Manrique, qui paroissoit aussi content de moi que j'étois satisfait de lui, lorsqu'il reçut une lettre de Tolède, par laquelle on lui mandoit que Donna Théodora Moscoso sa tante étoit à l'extrémité. Il fut sur le champ pour se rendre auprès de cette Dame, qui

lui

lui servoit de mère depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre et un laquais seulement ; et tous quatre montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes Donna Théodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourroit point de sa maladie ; et véritablement nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux Médecin qui la gouvernoit, ne furent pas démentis par l'évenement.

Pendant que la santé de notre bonne tante se rétablissoit à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faisoit prendre, que par la présence de son cher neveu, Monsieur le Trésorier passoit son tems le plus agréablement qu'il lui étoit possible avec de jeunes gens, dont la connoissance étoit fort propre à lui procurer des occasions de dépenser son argent. Ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots, ou ils n'engageoient à jouer avec eux ; et n'étant pas aussi habile joueur que mon Maître Don Abel, je perdois beaucoup plus souvent que je ne gagnais ; je prenois goût insensiblement au jeu ; et si je me fus entièrement livré à cette passion, elle m'auroit réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance ; mais heureusement l'amour sauva la caisse et ma vertu. Un jour, comme je passois auprès de l'Eglise *de los Reyes* ; j'aperçus au travers d'une jalouzie dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille qui me parut moins une Mortelle qu'une Divinité. Je me servis d'un terme encore plus fort s'il y en avoit, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, et à force de perquisitions j'apris qu'elle se nommoit Béatrix, et qu'elle étoit Suivante de Donna Julia, fille cadette du Comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée ; puis addressant la parole à ma femme : Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie, n'ai-je pas votre avis l'air d'un Divinité ? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion, et depuis que votre infidélité ne m'est plus suspecte, vous me paroissez plus belle que jamais. Mon Sécrataire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire.

Cette découverteacheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. Je m'imaginai que je triompherois facilement de sa vertu, si je la tentois par des présens

sens capables de l'ébranler ; mais je jugeois mal de la chaîte Béatrix. J'eus beau lui faire proposer par des femmes mercenaires ma bourse et mes soins, elle rejeta fierement mes propositions. Sa résistance irrita mes désirs. J'eus recours au dernier expédient ; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sut que j'étois Sécrétaire et Tinelotier de Don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque tems, nous nous mariâmes secrètement en présence de la Dame Lorença Sephora Gouvernante de Séraphine, et devant quelques autres Domestiques du Comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir et de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisois par une petite porte dont ~~elle me donna~~ une clé. Jamais deux époux n'ont été plus contenus que nous l'étoions l'un de l'autre, Béatrix et moi : nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous, nous y courions avec le même empressement ; et le tems que nous passions ensemble, quoiqu'il fût quelquefois assez long, nous sembloit toujours trop court.

Une nuit, qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'allarma, j'en tirai un mauvais augure. Je devins pâle et tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver ; et m'avancant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure où j'avois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout-à-coup pour mieux ouir, et mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : *Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix, abravez mon bonheur, songez que votre fortune y est attachée.* Au-lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouse s'empara de mon ame, et ne respirant que vengeance, je tirai mon épée et j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah ! lâche suborneur, m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que tu m'arraches la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je chargeai le Cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, et se battit en homme qui savoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue.

Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, je lui portai un coup qu'il ne put parer ; ou plutôt il fit un faux pas, je le vis tomber, et m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix qui m'appelloit.

Oui vraiment, interrompit la femme de Scipion en nous addressant la parole, je l'appellois pour le tirer d'erreur. Le Cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit Don Fernand de Leyva. Ce Seigneur, qui aimoit Julie ma Maitresse, avoit formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen ; et je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlèvement, dont il m'assuroit que dépendoit ma fortune : mais j'ens beau appeler mon époux, il s'éloigna de moi comme d'un femme infidele.

Dans l'état où je me trouvai, réprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui savent par l'expérience ce que c'est que la jalouse, et quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon foible cerveau. Je passai dans le moment d'une extrémité à l'autre. Je sentis succéder des mouvements de haine, aux mouvements de tendresse que j'avois un instant auparavant pour mon épouse. Je fis serment de l'abandonner, et de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs je croyois avoir tué un Cavalier ; et dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la Justice, j'éprouvois ce trouble funeste qui suit par tout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retornai point au logis, et je sortis à l'heure même de Toleda, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revetu. Il est vrai que j'avois dans mes poches une soixantaine de pistoles, ce qui ne laissoit pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme qui se proposoit de vivre toujours dans la servitude.

Je marchai toute la nuit, ou pour mieux dire je courus ; car l'image des Alguazils toujours présenté à mon esprit, me donnoit sans cesse un nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas et Maqueda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvaut un peu fatigué, j'entrai dans l'Eglise qu'on venoit d'ouvrir, et après y avoir

voir fait une courte priere, je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à réver à l'état de mes affaires, qui n'avoient que trop de quoi m'occuper ; mais je n'eus pas le tems de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'Eglise de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il passoit par-là quelque Muletier. Je me levai aussitôt pour aller voir si je ne me trompois pas ; et quand je fus à la porte, j'en apperçus un, qui monté sur une mule en menoit deux autres en lessé. Arrêtez, mon ami, lui dis-je ; où vont ces mules ? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de là ici deux bons Religieux de St. Dominique, et je m'en retourne.

L'occasion qui se presentoit de faire le voyage de Madrid, m'en inspira l'envie ; je fis marché avec le Muletier ; je montai sur une de ses mules, et nous poussâmes vers Illescas où nous devions aller coucher. A peine fûmes-nous hors de Maquéda, que le Muletier, homme de trente cinq à quarante ans, commença d'entonner des Chants d'Eglise à pleine tête ; il débuta par les Prieres que les Chanoines disent à Matines, ensuite il chanta le *Credo* comme on le chante aux Grandes Messes ; puis passant aux Vêpres, il les dit sans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique la faquin m'étourdit les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire : je l'excitois même à continuer, quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : Courage, l'ami, lui disois-je, poursuivez ; si le Ciel vous a donné de bons poimonts, vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh pour cela non, s'écria-t-il, je ne ressemble pas, Dieu merci, à la plupart des Voturiers, qui ne chantent que des chansons infâmes ou irapies ; je ne chante même jamais de Romances sur nos Guerres contre les Maures ; car se sont des choses du moins fixoles, si elles ne sont pas déshonnêtes. Vous avez, lui repliquai-je, une pureté de cœur que les Muletiers ont rarement : avec votre extrême délicatesse sur le choix de vos chants, avez-vous aussi fait vœu de chasteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes Servantes ? Assurément, me repartit-il ; la continence est encore une chose dont je me pique dans ces sortes de lieux, je ne m'y occupe que du spirit, que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte ce Phénix des Muletiers, et le

tenant

tenant pour un homme de bien et d'esprit, je liai avec lui conversation après qu'il eut chanté tout son saoul.

Nous arrivâmes à Illescas sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtellerie, je laissai à mon compagnon le soin des mules, et j'entrai dans la cuisine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper ; ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrois, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre Muletier, quel homme je suis. Vive Dieu ! je défierois tous les Cuisiniers de Madrid et de Tolède de faire une *Olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civé de lapreau de ma façon, vous verrez si j'ai tort de vanter mon savoir-faire. Là-dessus me montrant une casserole, où il y avoit, à ce qu'il disoit, un lapin déjà tout haché : Voilà, continua-t-il, ce que je pretens vous donner. Quand j'aurai mis du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes, et quelques autres ingrédients que j'emploie dans mes sauces, j'espere que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un Contador Mayor.

L'hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'apréter le souper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une salle, où m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le Muletier vint me réveiller. Mon Gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes le Muletier et moi, et l'on nous apporta le civé : je me jettai dessus avidement, et je le trouvai d'un goût exquis, soit que la faim m'en fit juger trop favorablement, soit que ce fût un effet des ingrédients du Cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti ; et remarquant que le Muletier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en souriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civé, faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de la savoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de

la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragouts, depuis qu'en allant de Toleda à Cuença, on me servit un soir dans une hôtellerie pour un lapin de garenne un mâtou en hachis, cela m'a dégoûté des fricassées.

Le Muletier ne m'eût pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévoroit, l'appétit me manqua tout-à-coup. Je me mis en tête que je venois de manger d'un lapin supposé, et je ne regardai plus le ragout qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guerit pas l'esprit là-dessus, en me disant que les Maitres d'hotelleries en Espagne faisoient assez souvent ce *qui pro quo*, de même que les l'âtipliers. Le discours, comme vous voyez, étoit fort consolant : aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civé, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragout, l'hôte et l'hôtellerie ; et n'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étois attendu. Le jour suivant de grand matin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illescas, l'imagination encore si remplie du civé, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'apercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où sitôt que j'eus satisfait mon Muletier, je louai une chambre garnie auprès de la Porte du Soleil. Mes yeux, quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laisserent pas d'être éblouis du concours de Seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la Cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carrosses, et le nombre infini de Gentilshommes, de pages et de laquais qui étoient à la suite des Grands. Mon admiration redoubla, lorsqu'étant allé au lever du Roi, j'aperçus ce Monarque environné de ses Courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, et je dis en moi-même : Je ne m'étonne plus d'avoir oui dire qu'il faut voir la Cour de Madrid, pour en concevoir toute la magnificence ; je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connaissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent, et je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un Pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille

mille avoit attiré à Madrid, où il étoit né, et que le hazard me fit connoître. Je devins son *factotum*, et je le suivis à son Université lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau Patron se nommoit Don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *Don* pour avoir été Précepteur d'un *Duc*, qui lui faisoit par reconnaissance une pension à vie ; il en avoit une autre comme Professeur émérite du College ; et de plus il tiroit tous les ans du public un revenu de deux ou trois cens pistoles, par les Livres de Morale dogmatique qu'il avoit coutume de faire imprimer. La maniere dont il composoit ses ouvrages, merite bien que j'en fasse une glorieuse mention. Il passoit presque toute la journée à lire les Auteurs Hébreux, Grecs et Latins, et à mettre sur un petit carré de papier chaque aphorisme ou pensée brillante qu'il y trouvoit. A mesure qu'il remplissoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, et chaque guirlande faisoit un tome. Que nous faisions de mauvais Livres ! Il ne se passoit gueres de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, et aussitôt la presse en gémissoit : ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnoient pour des nouveautés ; et si les Critiques s'avisoient de reprocher à l'Auteur qu'il pilloit les Anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuse effronterie, *furto letamur in ipso*.

Il étoit aussi grand Commentateur, et il y avoit tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'être remarquées ; comme sur ses carrés de papier il écrivoit quelquefois très mal-à-propos des passages d'Hésiode et d'autres Auteurs. Je ne laissai pas de profiter chez ce Savant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir : j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages ; et si me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me disoit-il, quand par hazard il entendoit dire que quelque domestique avoit fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son Maître avec autant de fidélité que de zèle. En un mot, Don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu ; et ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet, que je n'eus

pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le Docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid. Il y avoit une parente appellée Catalina, qui étoit femme de chambre de Madame la Nourrice. Cette Soubrette, qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la Tour de Ségovie le Seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à Don Ignacio, engagea sa Maîtresse à demander pour lui un Bénéfice au Duc de Lerme. Ce Ministre le fit nommer à l'Archidiacanat de Grenade, lequel étant en pays conquis est à la nomination du Roi. Nous partimes pour Madrid sitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le Docteur voulant remercier ses bienfaitrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina, et de lui parler. Mon humeur enjouée et mon air aisé lui plurent : de mon côté je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna : enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chère Béatrix ; comme je vous croyois infidele, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le Docteur Don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa parente et moi effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçoit, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva. Je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête et de la poitrine, et fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon Maître appelle un Médecin, qui me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, et que selon toutes les apparences je garderois longtems la chambre. Le Docteur, impatient de se rendre à sa Cathédrale, ne jugea pas à propos de retarder son départ, il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une Garde, à qui il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourrois, ou pour récompenser mes services si je revenois de ma maladie.

Sitôt que je fus Don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes maux. Je me levaï, je congédiai mon Médecin qui avoit tant de pénétration, et je me défis de ma Garde, qui me vola plus de la moitié des espèces qu'elle

qu'elle devoit me remettre. Tandis que j'éfaisois ce personnage, Catalina jouoit un autre rôle auprès de Donna Anna de Guévara sa Maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses Agens. Madame la Nourrice, à qui l'amour des richesses faisoit former des entreprises, ayant besoin de pareils sujets, me re,ut parmi ses domestiques, et ne tarda gueres à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandoient un peu d'adresse, et sans vanité je ne m'en acquitai point mal ; aussi fut elle autant satisfaite de moi, que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La Dame étoit si avare, qu'elle ne me faisoit pas la moindre part des fruites quelle recueilloit de mon industrie et de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en usoit avec moi assez généreusement. Cet excés d'avarice m'auroit bien-tôt fait sortir de chez elle, si je n'y eusse été rétenu par les bontés de Catalina, qui s'enflammant de plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

Doucement, lui dis-je, mon aimable ; cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement, il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune personne qui vous a prévenue, et dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina, vous vous dites marié pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disois la vérité, mon aveu sincère lui parut une défaite ; et s'en trouvant offensée, elle changea de manières à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point ; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, et nous n'éûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienfaisance et d'honnêteté.

Dans cette conjoncture j'appris qu'il faloit un laquais au Seigneur Gil Blas de Santillane, Secrétaire du premier Ministre de la Couronne d'Espagne, et ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le Seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du Duc de Lerme, et qui par conséquent ne fauroit manquer de pousser loin sa fortune : d'ailleurs il a le cœur généreux, en faisant ses affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne négligeai point cette occasion ; j'allai me

présenter au Seigneur Gil Blas pour quoi d'abord je me sentis naître l'inc.ination,, et qui m'arrêta sur ma phisonomie. Je ne balançai point à quitter pour lui Madame la Nourrice ; et il sera, s'il plaît au Ciel, le dernier de mes Maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit, puis m'adres-
fant la parole : Seigneur de Santillane, ajouta-t-il, faites-
moi la grace de témoigner à ces Dames que vous m'avez
toujours connu pour un serviteur aussi fidèle que zélé. J'ai
besoin de votre témoignage pour leur persuader que le
fils de la Coscolina a purgé ses mœurs, et fait succéder de
vertueux sentimens à ses mauvaises inclinations.

Oui, Mesdames, dis-je alors, c'est de quoi je puis vous
répondre. Si dans son enfance Scipion étoit un vrai
Picaro, il s'est depuis si bien corrigé, qu'il est devenu le
modèle d'un parfait domestique. Bien-loin d'avoir quel-
ques reproches à lui faire sur la conduite qu'il a tenue avec
moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obli-
gations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la
Tour de Ségovie, il sauva du pillage et mit en sûreté une
partie de mes effets, qu'il pouvoit impunément s'appro-
prier : il ne se contenta pas même de songer à conserver
mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi
dans ma prison, préférant aux charmes de la liberté le
triste plaisir de partager mes peines.

Fin du dixième Livre.

LES

AVANTURES DE GIL BLAS, DE SANTILLANE.

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE I.

De plus grand joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arriverent à la Cour, et qui furent cause que Santillane y retourna.

J'AI déjà dit qu'Antonia et Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien, l'une étant accoutumée à vivre en Soubrette soumise, et l'autre s'accoutumant volontiers à faire la Maîtresse. Nous étions, Scipion et moi, des maris trop galans et trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être peres : elles devinrent enceintes presque en même tems. Béatrix accoucha la premier, mit au monde une fille, et peu de jours après Antonia nous combla-tous de joie en me donnant un fils. J'envoyai mon Sécrétaire à Valence porter cette nouvelle au Gouverneur, qui vint à Lirias avec Séraphine et la Marquise de Pliégo tenir les enfans sur les Fonds, se faisant un plaisir d'ajouter ce témoignage d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce Seigneur, et pour marraine la Marquise, fut nommé Alphonse ; et Madame la Gouvernante voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compere, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du Château ; les habitans de Lirias la célébrerent aussi par des fêtes qui firent connoître que tout le hameau prenoit part au plaisir de son Seigneur. Mais hélas ! nos réjouissances ne furent pas de longue durée ; ou, pour mieux dire, elles se convertirent tout-à-coup en gémissements, en plaintes, en lamentations, par un événement que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, et qui sera toujours présent à ma pensée : mon fils mourut ; et sa mère, quoiqu'elle fut heureusement accouchée de lui, le suivit de près ; une fièvre violente emporta ma chère épouse, après quatorze mois de mariage. Que le Lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi : je tombai dans un accablement stupide : à force de sentir la perte que je faisois, j'y paroissais, comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état, je ne voulois prendre aucune nourriture, et je crois que sans Scipion, je me serois laissé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné : mais cet adroit Sécrétair fut tromper ma douleur, en s'y conformant : il trouvoit le secret de me faire avaler des bouillons, en me les présentant d'un air si mortifié, qu'il sembloit me les donner, moins pour conserver ma vie, que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné Serviteur écrivit à Don Alphonse pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé, et de la situation pitoyable où je me trouvois. Ce Seigneur tendre et compatisant, cet ami généreux, se rendit bientôt à Lirias. Je ne puis sans m'attendrir rappeller le moment où il s'offrit à mes yeux : Mon cher Santillane, me dit-il en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine si la Parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes, et confondit ses soupirs avec le miens : tout accablé que j'étois de ma tristesse, je ressentis vivement les bontés de Don Alphonse.

Ce Gouverneur eut avec Scipion un long entretien, sur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugerent qu'il falloit pour quelque tems m'éloigner de Lirias, où tout me retraçoit sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de Don César me proposa de m'emmener à Valence, et mon Sécrétair appuya si bien la proposition que je l'acceptai. Je laissai Scipion et sa femme au Châ-

Château, dont le séjour ne servoit véritablement qu'à irriter mes ennuis, et je partis avec le Gouverneur. Lorsque je fus à Valence, Don César et sa belle-fille n'épargnerent rien pour faire diversion à mon chagrin ; ils mirent tour à tour en usage les amusements les plus propres à me dissiper ; mais malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancholie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non-plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquilité : il venoit souvent de Lirias à Valence pour savoir de mes nouvelles, et il s'en retournoit d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de disposition à me consoler.

Il entra un matin dans ma chambre : Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse toute la Monarchie : on dit que Philippe III. ne vit plus, et que le Prince son fils est sur le trone. On ajoute à cela, poursuivit-il, que le Cardinal Duc de Lerme a perdu son poste, et que Don Gaspard de Guzman, Comte d'Olivarès, est présentement premier Ministre. Je me sentis un peu ému de cette nouvelle, sans savoir pourquoi ? Scipion s'en apperçut, et me demanda si je ne prenois aucune part à ce grand changement. Eh ! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant ? j'ai quitté la Cour, tous les changemens qui peuvent y arriver me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coscolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un desir curieux : j'irois à Madrid montrer mon visage au jeune Monarque, pour voir s'il me remettoit ; c'est un plaisir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je ; tu voudrois que je retourasse à la Cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare et un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore, me repartit Scipion ? ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous répons de vous même. Les faines réflexions que votre disgrâce vous a fait faire sur la Cour, ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment sur une mer dont vous connoissez tous les écueils. Tais toi, flatteur, interrompis-je en souriant, es-tu las de me

me voir mener une vie tranquille ? je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, Don César et son fils arriverent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du Roi, ainsi que le malheur du Duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce Ministre ayant fait demander la permission de se retirer à Rome n'avoit pu l'obtenir, et qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son Marquisat de Dénia. Ensuite, comme s'ils eussent été d'accord avec mon Sécrétaire, ils me conseillerent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau Roi, puisque j'en étois connu, et que je lui avois même rendu des services que les Grands récompensent assez volontiers. Pour moi, dit Don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse, Philippe IV. doit payer les dettes du Prince d'Espagne. J'ai le même pressentiment, dit Don César, et je regarde le voyage de Santillane à la Cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands Emplois.

En vérité, Messieurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas à ce que vous dites. Il semble, à vous entendre l'un et l'autre, que je n'aye qu'à me rendre à Madrid pour avoir la Clé d'or ou quelque Gouvernement. Vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé que le Roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ces regards ; j'en ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous desabuser. Les Seigneurs de Leyva me prirent au mot, et je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment pour Madrid. Sitôt que mon Sécrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immoderée ; il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau Monarque, que ce Prince me démèleroit dans la foule, et m'accableroit d'honneurs et de biens. Là-dessus se bercant des plus brillantes chimères, il m'élevoit aux premières Charges de l'Etat, et se pousoit à la faveur de mon élevation.

Je me disposai donc à retourner à la Cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter Don César et son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes grâces du Souverain. Il est vrai que je me sentois au fond de l'ame quelque envie d'éprouver si ce jeune Prince me reconnoîtroit. Entraînés par ce mouvement curieux, sans espérance et sans dessein de

de tirer quelque avantage du nouveau regne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon Château à Béatrix, qui étoit une très bonne ménagere.

CHAPITRE II.

Gil Blas se rend à Madrid, il paroît à la Cour. Le Roi le reconnoit, et le recommande à son premier Ministre. Suite de cette recommandation.

NOUS nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, Don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avois déjà logé, chez Vincent Forrero mon ancien hôte, qui fut bien-aisé de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de savoir tout ce qui se passoit tant à la Cour qu'à la Ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis et les partisans du Cardinal Duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir Son Eminence dans le Ministre ; mais leurs efforts ont été vains, le Comte d'Olivarès l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, et que ce nouveau premier Ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il seroit capable de gouverner le monde entier : Dieu le veuille. Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de sa capacité ; nous verrons dans la suite, si le Duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Forrero s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changemens qui s'étoient faits à la Cour, depuis que le Comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du Vaisseau de la Monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le Roi l'après-dînée, et je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet ; il ne me regarda point. Je tournai le lendemain au même endroit, et je ne fus pas plus heureux. Le sur-lendemain il jeta sur moi les yeux en passant, mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti. Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnoit, que le Roi ne me reconnoit point, ou que s'il me remet, il ne se soucie gueres

gueres de renouveler connoissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vite, Monsieur, me répondit mon Sécréttaire ; vous savez mieux que moi qu'on ne réussit à la Cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au Prince : à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, et à se rappeler les traits de son Agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manege pendant trois semaines ; et un jour enfin il arriva que le Monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé, de me trouver tête à tête avec mon Roi. Qui êtes-vous, me dit-il ? vos traits ne me sont pas inconnus ; où vous ai-je vu ? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit Votre Majesté avec le Comte de Lemos chez... Ah ! je m'en souviens, interrompit le Prince ; vous étiez Sécrétaire du Duc de Lerme, et, si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai pas oublié que dans cette occasion vous me servites avec beaucoup de zèle, et que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette avantage ? Oui, Sire, lui repartis-je, j'ai été six mois à la Tour de Ségovie, mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquête point envers Santillane : il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le Prince achevoit ces paroles, le Comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux FAVORIS : il fut étonné de voir-là un inconnu, et le Roi redoubla sa surprise en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains ; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. Le Ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, et fort en peine de savoir qui j'étois. Allez, mon ami, ajouta le Monarque en m'adressant la parole, et en me faisant signe de me retirer, le Comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service et pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet, et rejoignis le fils de la Coscolina, qui très impatient d'apprendre ce que le Roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable. Il me demanda d'abord s'il faloit retourner à Valence, ou demeurer à la Cour. Tu en vas juger, lui répondis-je ; en même tems je le ravis, en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le Monarque. Mon cher Maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prenez vous une autre fois de mes Almanacs ? Avouez que nous n'avions pas tort, les Seigneurs de Leyva et moi, de vous exhorter à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent, vous deviendrez le Calderon du Cointe d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point-du-tout, interrompis-je ; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un emploi où je n'eusse eue une occasion de faire des injustices, ni un honteux trafic des biensfaits du Prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice et contre l'ambition. Allez, Monsieur, reprit mon Sécrétaire, le Ministre vous donnera quelque bon poste, que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le Comte d'Olivarés avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins, soit en été, soit en hiver il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, et de-là j'observai bien le Comte quand il parut ; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du Roi. Je vis un hoinine d'une taille au dessus de la médiocre, et qui pouvoit passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avoit les épaules si élevées qui je le crus boiffu, quoiqu'il ne le fût pas ; sa tête, qui étoit d'une grosseur excessive, lui tomboit sur la poitrine ; ses cheveux étoient noirs et plats, son visage long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, et son menton pointu et fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisoit pas un beau Seigneur; néanmoins, comme je le croyois dans une disposition obligeante pour moi, je le regardois avec indulgence, je le trouvois agréable. Il est vrai qu'il recevoit tout le monde

d'un air affable et débonnaire, et qu'il prenoit gracieusement les Placets qu'on lui présentoit ; ce qui sembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer et me faire connoître, il me lança un regard rude et menaçant ; puis me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce Seigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement, je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, et ne sachant ce que j'en devois penser.

Ayant rejoint Scipion, qui m'attendoit à la porte : Sais-tu bien, lui dis-je, la reception qu'on m'a faite ? Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile de deviner : le Ministre, prompt à se conformer aux volontés du Prince, vous aura proposé sans doute un emploi considerable. C'est ce qui te trompe, lui repliquai-je : en même tems je lui appris de quelle façon j'avois été reçu. Il m'écou-
ta fort attentivement, et me dit : Il faut que le Comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir, je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon Sé-
crétaire, je me montrai pour la seconde fois devant le Ministre, qui nie traitant encore plus mal que la première, fronça le sourcil en m'envisageant, comme si ma vue lui eût fait de la peine ; puis il détourna de moi ses regards, et se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, et tenté de parti sur le champ pour retourner à Valence : mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se résoudre à renoncer aux espérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le Comte veut m'écartier de la Cour ? Le Monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'avarice de son favori ? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-il en colere contre le Comte d'Olivarès, je n'abandonnerois pas si facilement le terrain. J'irois me plaindre au Roi du peu de cas que le Ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami ; si je faisois cette démarche imprudente, je ne tarderois gueres à m'en repénir. Je ne sais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon

Mon Sécrétairé à ce discours rentra en lui-même, et considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la Tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la Cour; et du service important que Joseph Navarro lui rendit.

EN m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrais Joseph Navarro, Chef-d'Office de Don Baltazar de Zuniga, et mon ancien ami. Je le saluai, l'abordai, et lui demandant s'il me reconnoissoit, et s'il seroit encore assez bon pour vouloir parler à un misérable qui avoit payé d'ingratitude son amitié. Vous avouez donc me dit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi? Oui, lui, répondis-je, et vous êtes en droit de m'accabler de reproches; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté je pressai Joseph entre mes bras, et tous deux nous reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il avoit appris mon emprisonnement et la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le Roi, et je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le Ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il; puisque le Monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le Comte d'Olivarès a l'esprit un peu singulier; c'est un Seigneur plein de fantaisies; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une maniere qui révolte, et lui seul a la clé de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal vu, tenez ici pié à boule; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du

Prince, c'est de quoi je puis vous assurer ; j'en dirai deux mots ce soir au Seigneur Don Baltazar de Zuniga mon Maître, que est oncle du Comte d'Olivarès et qui partage avec lui les soins du Gouvernement. Navarro m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, et là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas longtems sans le revoir, il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il vous avez un protecteur ; mon Maître veut vous prêter son appui : sur le bien que je lui ai dit de votre Seigneurie, il m'a promis de parler pour vous au Comte d'Olivarès son neveu, et je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur. Mon ami Navarro ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à Don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux. Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au Seigneur de Zuniga, et lui répondis que je sentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro, de m'avoir procuré la protection d'un Ministre qu'on appelloit à juste titre *la Flambeau du Conseil*. Don Baltazar à cette réponse flatteuse, me frapa sur l'épaule en riant, et reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le Comte d'Olivarès, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisième fois devant le premier Ministre, qui m'ayant cémélé dans la foule, jeta sur moi un regard accompagné d'un souris dont je tirai un bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, et mon attente fut remplie. Le Comte, après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je ne suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, et voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisois ; mais au contraire, mon enfant, je t'avoûrai que ta personne me revient. Quand le Roi mon Maître ne m'auroit pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs Don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuser,

refuser, m'a prié de te regarder comme un honnête homme pour lequel il s'intéresse ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du Ministre, qui m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette manière : Reviens ici cette après-dînée, et demande mon Intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, Son Excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la Messe ; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience, ensuite elle se rendoit au lever du Roi.

CHAPITRE IV.

Gil Blas se fait aimer du Comte d'Olivarès.

JE ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier Ministre, et de demander son intendant, qui s'appelloit Don Raimon Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de respect : Seigneur me dit-il, suivez-moi s'il vous plaît ; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet Hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pieces de plein pié, qui composoient le second étage d'une aile du logis, et qui étoient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que Monseigneur vous donne, et vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques, et il y aura toujours un carosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il ; Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions, que si vous étiez de la Maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci, dis-je en moi-même ? Comment dois-je prendre ces distinctions ? N'y auroit-il point de la malice là dedans, et ne seroit ce pas encore pour se divertir que le Ministre me feroit un traitement si honorable ? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte et l'espérance, un Page vint m'avertir que le Comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de Monseigneur, qui étoit tout seul dans

son cabinet. Hé bien, Santillane, me dit-il, es tu satisfait de ton appartement, et des ordres que j'ai donnés à Don Raimon ; Les bontés de Votre Excellence, lui répondis-je, me paroissent excessives, et je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc, repliqua-t-il ? Puis-je faire trop d'honneur à un homme que le Roi m'a confié, et dont il veut que je prenne soin ? Non sans doute ; je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, et compte qu'une fortune brillante et solide ne sauroit t'échaper, si tu m'es aussi attaché que tu l'étois au Duc de Lerme.

Mais à propos de ce Seigneur, poursuivit-il, on dit que tu vivois familièrement avec lui. Je suis curieux de savoir comment vous faites tous deux connoissance, et quel emploi ce Ministre te fit exercer. Ne me déguise rien, j'exige de toi un récit sincère. Je me souvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le Duc de Lerme en pareil cas, et de quelle façon je m'en étois tiré : ce que je pratiquai encore fort heureusement, c'est-à-dire, que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, et passai légèrement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je ménageai aussi le Duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du-tout, j'eusse fait plus de plaisir à mon auditeur. Pour Don Rodrigue de Caldérone, je ne lui fis grace de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je savois qu'il avoit faits dans le trafic des Commanderies, des Bénéfices et des Gouvernemens.

Ce que tu n'apprens de Caldérone, interrompit le Ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, et qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importans. On va bientôt lui faire son procès ; et si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits. Je ne desire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aye trouvé la mienne dans la Tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour. Comment reprit son Excellence, c'est Don Rodrigue qui a causé ta prison ? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar, à qui Navarro à raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu Roi te fit emprisonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le Prince d'Espagne dans un lieu suspect ; mais je n'en sais pas davantage, et je ne puis deviner quel rôle Caldérone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un

d'un Amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même tems je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt nièce et tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, aussi-bien que la part qu'avoit eue à tout cela le Duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le Comte me renvoya, en me disant que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussi-tôt à l'hôtel de Zuniga, pour remercier Don Baltazar de ses bons offices, et pour rendre compte à mon ami Joseph de la disposition favorable où le premier Ministre étoit pour moi.

CHAPITRE V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le Comte d'Olivarès lui donna.

D'ABORD que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire un grosse fortune, tout vous rit : vous plaisez au premier Ministre ; et ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchoir de la Ronda, quand vous entrâtes à l'Archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le Prélat et ses principaux Officiers, en vous découvrant leurs différens caractères ; je veux à son exemple vous faire connoître le Comte, la Comtesse son épouse, et Donna Maria de Guzman leur fille unique.

Le Ministre a l'esprit vif, pénétrant, et propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parce qu'il a une légère teinture de toutes les Sciences, et il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond Jurisconsulte, un grand Capitaine, et un Politique des plus rafinés. Ajoutez à cela qu'il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préfér-

séablement à celles des autres, de peur de paroître défaire aux lumières de quelqu'un. Entre nous ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le Ciel veuille préserver la Monarchie. Il brille dans le Conseil par une Eloquence naturelle, et il écriroit aussi-bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à son style de le rendre obscur et trop recherché. Il pense singulierement, il est capricieux et chimérique. Tel est le portrait de son esprit, et voici celui de son cœur. Il est généreux et bon ami. On le dit vindicatif ; mais quel Espagnol ne l'est pas ? De plus on l'accuse d'ingratitude, pour avoir fait exiler le Duc d'Uzede et le Frere Louis Aliaga auquels il avoit, dit-on, de grandes obligations : c'est ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier Ministre dispense d'être reconnoissant.

Donna Agnez de Zuniga à Vélasco, Comtesse d'Olivarès, poursuivit Joseph, est une Dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les graces qu'elle fait obtenir. Pour Donna Maria de Guzman qui sans contredit est aujourd'hui le premier parti d'Espagne, c'est une personne accomplie et l'idole de son pere. Reglez-vous là-dessus ; faites bien votre cour à ces deux Dames, et paroissez encore plus dé voué au Comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au Duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie, vous deviendrez un haut et puissant Seigneur.

Je vous conseille encore, ajoute-t-il, de voir de tems en tems Don Baltazar mon Maître ; quoique nous n'ayez plus besoin de lui pour vous avancer, ne laissez pas de le mé-nager. Vous êtes bien dans son esprit ; conservez son estime et son amitié, il peut dans l'occasion vous servir. Comme l'oncle et le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent ensemble l'Etat, n'y auroit-il point un peu de jalousie entre ces deux collegues ? Au contraire, me repondit-il, ils sont dans la plus parfaite union. Sans Don Baltazar, le Comte d'Olivarès ne seroit peut-être pas premier Ministre : car enfin, après la mort de Phillippe III. tous les amis et les partisans de la Maison de Sandoval se donnerent de grands mouvemens, les uns en faveur du Cardinal, et les autres pour son fils : mais mon Maître, le plus délié des Courtisans, et le Comte qui n'est gueres moins fin que lui, rompirent leurs mesures, et en prirent des si justes pour s'assurer cette place, qu'ils l'emportèrent sur leurs concurrens. Le Comte

Comte d'Olivarès étant devenu premier Ministre, a fait part de son administration à Don Baltazar son oncle, lui a laissé le soin des affaires du dehors, et s'est réservé celles du dedans. De sorte que resserrant par-là les nœuds de l'amitié, qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux Seigneurs, indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroit inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, et dont je me promis bien de profiter ; après quoi j'ailai remercier le Seigneur de Zuniga, de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il faisiroit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir, et qu'il étoit bien-aise que je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur : voulant du moins, disoit-il, me faire voir par-là que mes intérêts lui étoient chers, et qu'au-lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que Don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier Ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affectionnions une gravité imposante, riaient peut être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'après avoir desservi ils se furent retirés, mon Sécrétairce cessant de se contraindre, me dit mille folies, que son humeur gaye et ses espérances lui inspirerent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentois encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi m'étant couché je m'endormis tranquillement, sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au-lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser, pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de Monseigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence, qui me dit : Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu fais faire. Tu m'as dit que le Duc de Lerme te donnoit des Mémoires à rédiger, j'en ai un que je te destine pour ton coup d'essai. Je vais t'en dire

dire la matiere. Il est question de composer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon Ministere. J'ai déjà fait courir le bruit secrètement, que j'ai trouvé les affaires fort dérangées ; il s'agit présentement, d'exposer aux yeux de la Cour et de la Ville le misérable état où la Monarchie est réduite. Il faut faire là-dessus un tableau qui frappe le peuple, et l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le regne du Roi glorieux, ses Etats florissans, et ses Sujets parfaitement heureux.

Après que Monseigneur m'eût parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier, qui contenoit les justes sujets qu'on avoit de se plaindre de l'administration précédente ; et je me souviens qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'allarmer les bons Espagnols ; puis m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon Mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvoit le Royaume, les Finances dissipées, les Reyenus Royaux engagés à des Partisans, et la Marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'Etat sous le dernier regne, et les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin je peignis la Monarchie en péril, et censurai si vivement le précédent Ministere, que la perte du Duc de Lerme étoit, suivant mon Mémoire, un grand bonheur pour L'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce Seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homnie.

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçoiient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Je faisois parler le Comte d'Olivarès comme un Restaurateur envoyé du Ciel pour le salut de la Nation, je promettois monts et merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau Ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage. Lorsqu'il l'eut lu tout entier : Santillane, me dit-il, fais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un Secrétaire d'Etat ? Je ne m'étonne plus si le Duc de Lerme exerceoit ta plume. Ton style est concis, et même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel.

En

En même tems m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea, et je jugeai par ses corrections, qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expressions recherchées et l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse, ou, pour mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon Mémoire ; et pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya par Don Raimon trois cens pistoles à l'issu de mon diner.

CHAPITRE VI.

De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cens pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du Mémoire dont on vient de parler.

CEBiensait du Ministre fournit à Scipion un nouveau sujet de me féliciter d'être venu à la Cour : Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands desseins sur votre Seigneurie. Etes-vous fâché présentement d'avoir quitté votre solitude ? Vive le Comte d'Olivarès ! c'est bien un autre patron que son prédécesseur. Le Duc de Lerme, quoique vous lui fussiez fort attaché, vous laissa languir plusieurs mois sans vous faire présent d'une pistole ; et le Comte vous a déjà fait une gratification, que vous n'auriez osé espérer qu'après de long services.

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les Seigneurs de Leyva fussent témoins du bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le fussent. Il est tems de les en informer, lui répondis-je, et c'est de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'ayent une extreme impatience d'apprendre de mes nouvelles ; mais j'attendois pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, et que je pusse leur mander positivement si je demeurerois ou non à la Cour. A présent que je suis sûr de mon fait, tu n'as qu'à partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces Seigneurs de ma situation, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Mon cher Maître, s'écria le fils de la Coscolina, que je vais leur causer de joie en leur racontant ce qui vous eît arrivé ? Que ne suis-je déjà aux portes de Valence ! mais j'y serai bientôt. Les deux

deuz chevaux de Don Alphonse son tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de Monseigneur. Outre que je serai bien-aise d'avoir un compagnon sur la route, vous savez que la livrée d'un préinier Ministre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon Sécretaire ; et cependant plus vain peut-être encore que lui, je le laissai faire ce qu'il voulut : Pars, lui dis-je, et reviens promptement, car j'ai une autre commission à te donner. Je veux t'envoyer aux Asturias, porter de l'argent a ma mere. J'ai par négligence laissé passer le tems auquel j'ai promis de lui faire tenir cent pistoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces sortes de paroles doivent être si sacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Monsieur, me répondit Scipion, dans six semaines je vous rendrai compte de ces deux commissions ; j'aurai parlé aux Seigneurs de Leyva, fait un tour à votre Château, et revu la ville d'Oviédo, dont je ne pus me rappeller le souvenir, sans donner au diable les trois quarts et demi de ses habitans. Je comptai donc au fils de la Coscolina, cent pistoles pour la pension de ma mere, avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieusement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après son départ, Monseigneur fit imprimer notre Mémoire, qui ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le sujet de toutes les conversations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet Ecrit ; l'épuisement des Finances qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le Duc de Lerme ; et si les coups de griffe qu'y recevoit ce Ministre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le Comte d'Olivarès y faisoit, et entr'autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'Etat sans incommoder les Sujets, elles éblouirent les Citoyens en général, et les confirmerent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ses lumières. Si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce Ministre ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique,

blique, voulut la mériter véritablement par une action louable, et qui fut utile au Roi. Pour cet effet il eut recours à l'invention de l'Empereur Galba, c'est-a-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis, Dieu sait comment, dans les Régies Royales. Quand il eut tiré des ces Sangsues le sang qu'elles avoient succé, et qu'il en eut rempli les coffres du Roi, il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne aussi-bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du Prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du Gouvernement, il me chargea de composer un nouveau Mémoire, dont il me dit la substance et la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au-dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner plus de noblesse à mes frases. Cela suffit Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence veut du sublime et du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé, et là je me mis à l'ouvrage après avoir invoqué le génie éloquent de l'Archevêque de Grenade.

Je débutai par représenter qu'il falloit garder avec soin tout l'argent qui étoit dans le Trésor Royal, et qu'il ne devoit être employé qu'aux seuls besoins de la Monarchie, comme étant un fond sacré qu'il étoit à propos de reserver pour tenir en respect les ennemis de l'Espagne. Ensuite je faisois voir au Monarque, car c'étoit à lui que s'adressoit le Mémoire, qu'en ôtant toutes les pensions et les gratifications qui se prenoient sur les revenus ordinaires, il ne se priveroit point pour cela du plaisir de récompenser ceux de ses Sujets qui se rendroient dignes de ses graces, puisque, sans toucher à son, Trésor il étoit en étant de leur donner de grandes récompenses: qu'il avoit pour les uns des Viceroyautés, des Gouvernemens, des Ordres de Chevalieries, et des Emplois Militaires; pour les autres, des Commanderies et pensions dessus, des Titres avec des Magistratures, et enfin toutes sortes de Bénéfices pour les personnes consacrées au culte des Autels.

Ce Mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; et heureusement je le fis à la fantaisie de mon Maître, qui le trouvant écrit avec emphase, et farci de métaphores, m'accabla de louanges.

Je suis bien content de cela, me dit-il en me montrant les endroits les plus enflés, voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me seras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudissements qu'il me prodigua, il ne laissa, pas de retoucher le Mémoire. Il y mit beaucoup du sien, et fit une pièce d'éloquence qui charma le Roi et toute la Cour. La Ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, et se flatta que la Monarchie reprendroit son ancien lustre sous le Ministere d'un si grand Personnage. Son Excellence voyant que cet Ecrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit : elle me fit donner une pension de cinq cens écus sur la Commanderie de Castile ; ce qui me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.

CHAPITRE VII.

Par quel hazard, dans quel endroit, et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice ; et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

RIEN ne faisoit plus de plaisir à Monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit dans son Ministere. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus ; et comme il leur ordonnoit d'être sincère, son amour-propre en souffroit quelquefois ; car le peuple à une intempérance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'apperçus que le Comte aimoit qu'on lui fit des rapports, je me mis sur le pié d'aller l'après-dîné dans des lieux publics, et de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du Gouvernement, je les écoutois avec attention ; et s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à Son Excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois rien qui ne fût à son avantage.

Un jour en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de Malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa, je crus reconnoître en lui Fabrice mon ancien camarade et mon compatriote. Pour le voir de plus près je m'approchai de son lit, et ne pouvant douter que ce ne fût le Poete Nugnez, je demeurai quelques momens à le considérer sans rien dire. De son côté il me remit aussi, et m'envifagea de la même façon. Enfin rompant le silence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? est ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? C'est lui-même, répondit-il froidement ; et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'Auteur ; j'ai composé des Romans, des Comédies, toutes sortes d'Ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin, je suis à l'Hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, et encore plus de l'air sérieux dont il les avoit accompagnées. Hé quoi ! m'écriai-je, ta Muse t'a conduit dans ce lieu ? elle t'a joué ce vilain tour-là ? Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux Beaux-Esprits. Tu as bien fait, mon enfant, de prendre une autre route que moi ; mais tu n'es plus ce me semble à la Cour, et tes affaires ont changé de face ; je me souviens même d'avoir oui dire que tu étois en prison par ordre du Roi. On t'a dit la vérité, lui repliquai-je ; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes, fut peu de tems après suivie d'un revers de fortune qui m'enleva mes biens et ma liberté. Cependant, mon ami, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible, dit Nugnez, ton maintien est sage et modeste ; tu n'as pas l'air rafin et insolent, que donne ordinairement la prospérité. Les disgraces, repris-je, ont purifié ma vertu ; et j'appris à l'école de l'adversité, à jouir des richesses sans n'en laisser posséder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport sur son siège, quel peut être ton emploi ? Que fais-tu présentement ? Ne serois-tu pas Intendant d'un grand Seigneur ruiné, ou de quelque Veuve opulente ? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je, mais dispense-moi je te pris

prie de t'en dire davantage à présent, je satisferai une autrefois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'Ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice ? Je l'ai déjà fait au Ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un Père de Saint Dominique m'a fait abjurer la Poésie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui repliquai-je, moncher Nugnez ; mais garde la rechute. C'est ce que je n'appréhende point-du-tout, repartit-il ; j'ai pris une ferme résolution d'abandonner les Muses ; quand tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sai si nous devons, le Père de Saint Dominique et moi, nous fier à votre abjuration, vous me paroissez furieusement épris de ces doctes Pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le Public en aversion. Il ne mérite pas qu'il y ait des Auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux, je serois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage, je te parle de sang froid. Je méprise autant les applaudissemens du Public que ses siflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui. C'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon, et qui demain pensera d'une autre. Que les Poetes Dramatiques sont fous, de tirer yançé de leurs Pièces quand elles réussissent ! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté, si on les remet au Théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée, et ses jugemens sont congrédits à leur tour par ceux de la génération suivante. D'où je conclus, que les Auteurs qui sont applaudis présentement, doivent s'attendre à être siflés dans la suite. Il en est de même des Romans, et des autres Livres amusans qu'on met au jour : quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un Ouvrage, n'est donc qu'une pure chimere, qu'une illusion

lusion de l'esprit, qu'un feu de paile dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le Poete des Asturias ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en appercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel-esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi, où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux, s'écria-t-il, l'esprit me put, et je le regarde à l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le Ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentimens où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la Poesie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête et lucratif : mais en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je en lui présentant une bourse où il y avoit une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami ! s'écria le fils du Barbier Nugnez, transporté de joie et de reconnaissance ; quelles graces n'ai-je pas à rendre au Ciel de t'avoir fait entrer dans cet Hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance ! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, et l'invitai à me venir voir aussitôt que sa santé seroit rétablie. Il fit paroître une extrême surprise, lorsque je lui dis que j'étois logé chez le Comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas, me dit-il, dont le sort est de plaire au Ministre ! je me rejouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son Maître.

Du retour de Scipion à Madrid, et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

LE Comte d'Olivarès, que j'appellerai désormais le Comte-Duc, parce qu'il plut au Roi dans ce tems-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement ; c'étoit de vouloir être aimé.

aimé. Dès qu'il s'appercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit, j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravisoient. J'étudiois son goût en toutes choses pour m'y conformer, et prévenois ses desirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite, qui mene presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon Maître, qui de son côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'ame par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes graces, que je parvins à partager sa confiance avec le Seigneur Carnéro, son premier Secrétaire.

Carnéro s'étoit servi du même moyen que moi pour plaître à Son Excellence ; et il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mystères du Cabinet. Nous étions donc, ce Secrétaire et moi, les deux confidens du premier Ministre, et les dépositaires de ses secrets : avec cette différence, qu'il ne parlloit à Carnéro que d'affaires d'Etat, et qu'il ne m'entretenoit moi que de ses intérêts particuliers ; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparés, dont nous étions également satisfaits l'un et l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui me donnant sans cesse occasion d'être avec le Comte-Duc, me mettoit à portée de voir le fond de son ame, que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le Duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un Ministre favori, qu'à la puissance d'un Monarque absolu : cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le Duc d'Uzede son propre fils, et dans le Confesseur de Philippe III. au-lieu que je ne vois personne auprès du Roi, qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaife volonté pour moi.

Il est vrai, poursuivit-il, qu'à mon avenement au Ministere, j'ai eu grand soin de ne souffrir auprès du Prince que des Sujets à qui le sang ou l'amitié me lient. Je me suis

suis défait par des Viceroyautés, ou par des Ambassades, de tous les Seigneurs qui par leur mérite personnel auroient pu m'enlever quelque portion de bonnes grâces du Souverain, que je veux posséder entièrement ; de sorte que je puis dire à l'heure qu'il est, qu'aucun Grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te dézouvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penser que tu m'es tout dévoué, je t'ai choisi pour mon confident. Tu as de l'esprit, je te crois sage, prudent, discret ; en un mot, tu me parois propre à te bien acquiter de vingt sortes de commissions, qui demandent un garçon plein d'intelligence, et qui soit dans mes intérêts.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuses que ces paroles offrirent à mon esprit. Quelques vapeurs d'avarice et d'ambition me monterent subitement à la tête, et réveillerent en moi des scatimens dont je croyois avoir triomphé. Je protettais au Ministre, que je répondrois de tout mon pouvoir à ses intentions, et je me tins prêt à exécuter sans scrupule, tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainsi disposé à dresser de nouveaux autels à la Fortune. Scipion revint de son voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire. J'ai charmé les Seigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le Roi vous a fait lorsqu'il vous a reconnus, et la maniere dont le Comte d'Olivarès en uso avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu leur avois peu dire sur quel pié je suis aujourd'hui auprès de Monseigneur. C'est une chose prodigieuse, que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de son Excellence. Dieu en soit loué, mon cher Maître, me répondit-il, je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je, parlons d'Oriédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mère ? Ah ! Monsieur, me repartit-il en prenant tout-à-coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O Ciel ! m'écriai-je, ma mère est morte assurément ! Il y a six mois, dit mon Sécrétaire, que la bonne Dame a payé le tribut à la nature, aussi-bien que le Seigneur Gil-Pérez votre oncle.

La mort de ma mere me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse point reçu d'elle ces caresses dont les enfans ont grand besoin pour devenir reconnoissans dans la suite. Je donnai aussi au bon Chanoine les larmes que je lui devois, pour le soin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur à la vérité ne fut pas longue, et dégénéra bientôt en un souvenir tendre que j'ai toujours conservé de mes parens.

CHAPITRE IX.

Comment et à qui le Comte-Duc maria sa fille unique, et des fruits amers que ce mariage produisit.

PEU de tems après le retour du fils de la Coscolina, le Comte-Duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'Etat ; mais ce qui le faisait rêver, ne regardoit que sa famille. Gil Blas, me dit-il une après-dinée, tu dois t'être apperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Donna Maria ma fille, continua-t-il, est nubile, et il se présente un grand nombre de Seigneurs qui se la disputent. Le Comte de Niébles, fils aîné du Duc de Médina Sidonia, chef de la maison de Guzman, et Don Louis de Haro, fils ainé du Marquis de Carpio et de ma sœur ainée, sont les deux concurrens qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier sur-tout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la Cour ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au Comte de Niébles, je te dirai que j'ai jetté les yeux sur Don Ramire Nugnez de Guzman, Marquis de Toral, chef de la maison des Guzman, d'Abrados. C'est à ce jeune Seigneur, et aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétens laisser tous mes biens, et les annexer au titre de Comte d'Olivarès, auquel je joindrai la Grandesse : de maniere que mes petits-fils, et leurs descendans sortis de la branche d'Abrados et de celle d'Oli-

d'Olivarès, passeront pour les ainés de la maison de Guzman.

Hé bien, Santillane, ajouta-t-il, n'approuve-tu pas mon dessein ? Pardonnez-moi, Monseigneur, lui répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé ; tout ce que je crains, c'est que le Duc de Medina Sidonia pourra bien en murmurer. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le Ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche, qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'ainesse et les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes, qu'au chagrin qu'aura la Marquise de Carpio ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais après tout je veux me satisfaire, et Don Ramire l'emportera sur ses rivaux, c'est une chose décidée.

Le Comte-Duc ayant pris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière. Il présenta un Mémoire au Roi, pour le prier aussi-bien que la Reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des Seigneurs qui la recherchoient, et s'en remettant entierement au choix que feroient Leurs Majestés ! mais il ne laissoit pas, en parlant du Marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Aussi le Roi, qui avoit une complaisance aveugle pour son Ministre, lui fit cette réponse : *Je crois Don Ramire Nugnez digne de Donna Maria ; cependant choisissez vous-même. Le parti qui vous conviendra le mieux, sera celui qui me plaira davantage.*

Le Roi.

Le Ministre affecta de montrer cette réponse : et feignant de la regarder comme un ordre du Prince, il se hâta de marier sa fille au Marquis de Toral ; ce qui piqua vivement la Marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans, qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser Donna Maria. Néanmoins les uns et les autres ne pouvant empêcher ce mariage, affecterent de le célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en étoit charmée ; mais les mécontents furent bientôt vengés d'une maniere très cruelle pour le Comte-Duc. Donna Maria accouche au bout de dix mois d'une fille qui mourut en naissant, et fut elle-même peu de jours après la victime de sa couche.

Quelle

Quelle perte pour un pere qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, et qui voyoit avorter par-là le dessein d'ôter le droit d'ainesse à la branche de Médina Sidonia ! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, et ne voulut voir personne que moi, qui me conformant à sa vive douleur, parus aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la Marquise de Toral, rouvrit une plaie mal fermée, et me mit si bien en train de m'affliger, que le Ministre, tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer si chaudement dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi, d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah ! Monseigneur, lui répondis-je en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fusse bien ingrat et d'un naturel bien dur, si je ne les sentois pas vivement ! Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, et que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, Monseigneur, je suis trop plein de vos bontés, pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs et vos ennuis.

CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par hazard le Poete Nugnez, qui lui apprend qu'il a fait une Tragédie qui doit être incessamment représentée sur le Théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette Pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi.

LE Ministre commençoit à se consoler, et moi par conséquent à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carosse pour aller à la promenade. Je rencontraï en chemin le Poète des Asturias, que je n'avois pas revu depuis sa sortie de l'Hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. "Je l'appellai, je le fis monter dans mon carosse, et nous nous promenâmes ensemble dans le Pré St. Jérôme.

Monsieur Nugnez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hazard ; sans cela je n'aurois pas le plaisir que j'ai de. Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation ; je t'avoûrai de bonne foi, que je n'ai pas voulu t'aller voir ; je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjure la Poesie ; et j'en ai trouvé un très solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier, comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de Don Bertrand Gomez de Ribéto, Trésorier des Galeres du Roi. Ce Don Bertrand, qui vouloit avoir un Bel-Esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six Auteurs, qui se présentoient pour remplir l'emploi de Sécrétaires de ses Commandemens.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je, car ce Don Bertrand est apparemment fort riche. Comment riche, me répondit-il ! on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, et qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs Dames fort spirituelles, et je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel et d'agrément. J'écris pour lui à l'uno en vers, à l'autre en prose, et je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talents.

Mais tu ne m'apprends pas, lui-dis-je, ce que je souhaite le plus de savoir. Es-tu bien payé de tes Epigrammes épistolaires ? Très grassement, répondit-il ; les gens riches ne sont pas tous généreux, et j'en connois qui sont de francs vilains ; mais Don Bertrand en use avec moi fort noblement. Outre deux cens pistoles de gages fixes, je reçois de lui de tems en tems de petites gratifications ; ce qui me met en état de faire le Seigneur, et de bien passer mon tems avec quelques Auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton Trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un Ouvrage d'esprit et pour en appercevoir les défauts ? Oh que non, me répondit Nugnez ; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un Tarpa. Il décide hardiment, et soutient son opinion

pinion d'un ton si haut et avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits desobligeans dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peus croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne ; car outre les épitètes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'aprouve donc prudemment ce qu'il loue, et je désaprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance qui ne me coute gueres, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime et l'amitié de mon Patron. Il m'a engagé à composer une Tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai faite sous ses yeux ; et si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre Poete le titre de sa Tragédie. C'est, répondit-il, *Le Comte de Saldagne* : cette Pièce sera représentée dans trois jours sur le Théâtre du Prince. Je souhaite, lui repliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, et j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espere bien aussi, me dit-il ; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les Auteurs sont incertains de l'évenement d'un Ouvrage Dramatique.

Enfin, le jour de la première représentation arriva. Je ne pus aller à la Comédie, Monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire, fut d'y envoyer Scipion, pour savoir du moins dès le soir-même le succès d'une Pièce à laquelle je m'intéressois. Après l'avoir impatiemment attendu je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Hé bien, lui dis-je, comment *Le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du Public ? Fort brutalement, répondit-il ; jamais Pièce n'a été plus cruellement traitée, je suis sorti indigné de l'insolence du Parterre. Et moi je le suis, lui repliquai-je, de la fureur que Nugnez a de composer des Poèmes Dramatiques. Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses des Spectateurs, à l'heureux sort que je puis lui faire ? C'est ain-

si que par amitié je pestois contre le poete des Asturias, et que je m'afflgeois du malheur de sa Piece, pendant qu'il s'en applaudissoit.

En effet je le vis deux jours après entrer chez moi, tout transporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du ravissement où je suis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faisant une mauvaise Piece. Tu fais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*; tous les Spectateurs à l'envi se sont déchaînés contre lui; et c'est à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus assez étonné d'entendre parler de cette maniere le Poete Nugnez. Comment donc Fabrice, lui dis-je, seroit-il possible que la chute de ta Tragédie eût de quoi justifier ta joie immodérée? Oui sans doute, répondit-il: Je t'ai déjà dit que Don Bertrand avoit mis du sien dans ma Piece, par conséquent il la trouvoit excellente. Il a été piqué vivement de voir les Spectateurs d'un sentiment contraire au sien. Nugnez, m'a-t-il dit ce matin, *Viatrix causa Diis placuit, sed viata Catoni*. Si ta Piece a déplu au Public, en récompense elle me plaît à moi, et cela doit te suffire. Pour te consoler du mauvais goût du siecle, je te donne deux mille écus de rente à prendre sur tous mes biens, allons de ce pas chez mon Notaire en passer le contrat. Nous y avons été sur le champ, le Trésorier a signé l'acte de la donation, et m'a payé la premiere année d'avance.

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'Auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon! Si le Public plus bénévole m'eût honoré de ses applaudissemens, à quoi cela m'auroit-il mené? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au-lieu que les sifflets m'ont mis tout-d'un-coup à mon aise pour le reste de mes jours.

C H A P I T R E XI.

Santillane fait donner un Emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle Espagne.

MON Sécrétairé ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du Poete Nugnez, il ne cessa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le caprice de la Fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable Auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misere : Je voudrois bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-je, et plutôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple ; car il me semble qu'on peut appeller le temple de la Fortune la maison d'un premier Ministre, où l'on accorde souvent des graces qui engrangent tout-à-coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, Monsieur, me répondit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois Scipion, lui repliquois-je, sois tranquille ; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne Commission. Effectivement il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du Comte-Duc, et je ne la laissai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec Don Raimon Caporis, Intendant de ce premier Ministre, et notre conversation rouloit sur les revenus de Son Excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des Commanderies de tous les Ordres Militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus, et il n'est obligé que de porter la Croix d'Alcantara. De plus, ses trois Charges de Grand-Chambellan, de Grand-Ecuyer et de Grand-Chancelier des Indes, lui rapportent deux cens mille écus ; et tout cela n'est rien encore, en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes. Savez-vous bien de quelle maniere ? lorsque les Vaisseaux du Roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile et des grains, que lui fournit sa Comté d'Olivarès ; il ne paye point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne ; ensuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, et d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le Nouveau

veau Monde, et qui se vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné plusieurs millions, sans faire le moindre tort au Roi.

Ce qui ne vous paroîtra pas étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce, reviennent toutes chargées de richesses, Monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutoit notre entretien, ne peut entendre parler ainsi Don Raimon sans l'interrompre: Parbleu, Seigneur Caporis, s'écria-t-il, je serois ravi d'être une de ces personnes-là; aussi-bien il y a longtems que je souhaite de voir le Mexique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'Intendant, si le Seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis) je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre Maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis je à Don Raimon, donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très intelligent, et qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en répons comme de moi-même.

Cela étant, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville, les Vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de Son Excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin et de l'huile, et le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il espéroit tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs, et je ne vis pas de sang froid son départ.

CHAPITRE XII.

Don Alphonse de Leyva vient à Madrid ; motif de son voyage. De l'affliction qu'en eut Gil Blas, et de la joie qui la suivit.

APEINE eus-je perdu Scipion, qu'un Page du Ministre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles. *Si le Seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'Image Saint Gabriel dans la rue de Toledé, il y verra un de ses meilleurs amis.*

Quel peut être cet ami qui ne se nomme point, dis-je en moi-même ? pourquoi me cache-t-il son nom ? il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur le champ, je pris le chemin de la rue de Toledé ; et en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver Don Alphonse de Leyva. Que vois-je ! m'écriai-je. Vous ici, Seigneur ! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il en me serrant étroitement entre ses bras, c'est Don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. He ! qui vous amene à Madrid, lui dis-je ? Je vais vous surprendre, me repartit-il, et vous affliger en vous apprenant le sujet de mon voyage. On n'a ôté le Gouvernement de Valence et le premier Ministre me mande à la Cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence, puis reprenant la parole ; De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on ? Je n'en sai rien, répondit-il ; mais j'impute ma disgrâce à la visite que j'ai faite, il y a trois semaines, au Cardinal Duc de Lorme, qui depuis un mois est relegué dans son château de Dénia.

Oh vraiment, interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrete ; n'en cherchez point la cause ailleurs ; et premettez-moi de vous dire que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce Ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, et j'ai pris de bonne grâce mon parti : Je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paroître devant un superbe Ministre, qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification

tification pour un Espagnol ! Cependant c'est une nécessité ; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, ne vous présentez pas devant le Ministre, que je n'aye su auparavant de quoi l'on vous accuse ; le mal n'est peut-être pas sans remede. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoissance et l'ainitié. A ces mots je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'Etat depuis les deux Mémoires dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnéro, pour lui demander, s'il étoit vrai qu'on eût ôté à Don Alphonse de Leyva le Gouvernement de la Ville de Valence. Il me répondit qu'oui, mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus je pris, sans balancer, la résolution de m'adresser à Monseigneur même, pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvoit avoir de se plaindre du fils de Don César.

J'étois si pénétré de ce fâcheux évenement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristesse pour paroître affligé aux yeux du Comte-Duc. Qu'as-tu donc, Santillane, me dit-il aussi-tôt qu'il me vit ? J'aperçois sur ton visage une impression de chagrin, je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Quelqu'un t'auroit-il fait quelque offense ? Parle, tu seras bientôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois pas, je suis au desespoir : On vient de me dire que Don Alphonse de Leyva n'est plus Gouverneur de Valence, on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas. reprit le Ministre étonné ? quel intérêt peus-tu prendre à ce Don Alphonse et à son Gouvernement ? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux Seigneurs de Leyva : ensuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du Duc de Lerme pour le fils de Don César, le Gouvernement dont il s'agissoit.

Quand Son Excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Essuye tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avoisrai que je regardois

Don Alphonse comme une créature du Cardinal de Lerme. Je te mets à ma place ; la visite qu'il a faite à cette Eminence, ne te l'auroit-il pas rendu suspect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de son Emploi par ce Ministre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnaissance. Je suis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit son poste ; mais si j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le Duc de Lerme : Don Alphonse ton ami n'étoit que Gouverneur de la Ville de Valence, je le fais Viceroi du Royaume d'Arragon : c'est ce que je te promets de lui faire savoir, et tu peus lui mander de venir prêter serment.

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je passai d'une extrême douleur à un excès de joie, qui me troubla l'esprit à un point, qu'il y parut au remerciement que je fis à Monseigneur : mais le désordre de mon discours ne lui déplut point ; et comme je lui appris que Don Alphonse étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui présenter dès ce jour-là même. Je courus aussi-tôt à l'Image Saint Gabriel, où je ravis le fils de Don César en lui annonçant son nouvel Emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui disois, tant il avoit de peine à se persuader que le premier Ministre, quelqu'amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des Viceroyautés à ma considération. Je le menai au Comte-Duc, qui le reçut très poliment, et lui dit qu'il s'étoit si bien conduit dans son Gouvernement de la Ville de Valence, que le Roi le jugeant propre à remplir une plus grande place, l'avoit nommé à la Viceroyauté d'Arragon. D'ailleurs, ajouta-t-il, cette Dignité n'est point au-dessus de votre naissance, et la Noblesse Arragonoise ne sauroit murmurer contre le choix de la Cour,

Son Excellence ne fit aucune mention de moi, et le Public ignora la part que j'avois à cette affaire ; ce qui sauva Don Alphonse et le Ministre des mauvais discours, qu'on auroit pu tenir dans le monde sur un Viceroi de ma façon.

Sitôt que le fils de Don César fut sûr de son fait, il dépecha un Exprès à Valence, pour en informer son pere et Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver, pour m'accabler de

remercimens. Quel spectacle touchant et glorieux pour moi, de voir les trois personnes du monde qui m'étoient les plus chères m'embrasser à l'envi ! Aussi sensibles à mon zèle et à mon affection qu'à l'honneur que le Poste de Viceroi alloit faire à leur Maison, ils ne pouvoient se lasser de me tenir des discours reconnoissans. Ils me parloient même, comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Ils sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient été mes Maîtres. Ils croyoient ne pouvoir me temoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, Don Alphonse, après avoir reçu ses Patentés, remercié le Roi et son Ministre, et prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificencé imaginable ; et les Arragonois firent connoître par leurs acclamations, que je leur avoient donné un Viceroi qui leur étoit fort agréable.

CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le Roi, Don Gaston de Cogollos et Don André de Tordéfillas. Où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de Don Gaston et de Donna Hélène de Galiféo. Quel service Santillane rendit à Tordéfillas.

JE nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en Viceroi un Gouverneur déplacé. Les Seigneurs de Leyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami ; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes Lecteurs, que je n'étois plus ce même Gil Blas, qui sous le Ministère précédent vendoit les grâces de la Cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du Roi, où je m'entretenois avec des Seigneurs, qui me connoissant pour un homme cher du premier Ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'aperçus dans la foule Don Gaston de Cogollos, ce Prisonnier d'Etat que j'avois laissé dans la Tour de Ségovie. Il étoit avec le Châtelain Don André de Tordéfillas. Je quittai volontiers ma compagnie, pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de

de me revoir-là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part et d'autre, Don Gaston me dit : Seigneur de Santillane nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, et nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela ; permettez que je vous emmène dans un endroit, où le Seigneur de Tordésillas et moi nous serons bien-aisés d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis, nous fendîmes la pressie, et nous sortîmes du Palais. Nous trouvâmes le carrosse de Don Gaston qui l'attendoit dans la rue, nous y montâmes tous trois, et nous nous rendîmes à la grande place du Marché où se font les Courses de Taureaux. Là démeuroit Cogollos, dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit Don André, lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïsiez la Cour, et que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet mon dessein, lui répondis-je ; et tant qu'à vécu le feu Roi, je n'ai pas changé de sentiment : mais quand j'ai su que le Prince son fils étoit sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau Monarque me reconnoitroit. Il m'a reconnu, et j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement ; il m'a recommandé lui-même au premier Ministre, qui m'a pris en amitié, et avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le Duc de Lerme. Voilà, Seigneur Don André, ce que j'avois à vous apprendre ; et vous, dites-moi si vous êtes toujours Châtelain de la Tour de Ségovie ? Non vraiment, me répondit-il ; le Comte-Duc en a mis un autre à ma place ; il m'a cru apparemment tout devoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors Don Gaston, j'ai été remis en liberté par une raison contraire. Le premier Ministre n'a pas futôt su que j'étois dans les prisons de Ségovie par ordre du Duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, Seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La première chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié Don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le Comte-Duc d'Olivarès, qui me dit : Ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu, fasse le moindre tort à votre réputation ; vous êtes

pleine-

pleinement justifié : je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que le Marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais, et parent même du Duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du Roi mon Maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce Marquis ; et pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le Roi vous donne une Lieutenance dans sa Garde Espagnole. J'acceptai cet emploi en suppliant Son Excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir Donna Eleonor de Laxarilla ma tante. Le Ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, et je partis accompagné d'un seul laquais.

Nous avions déjà passé Colmenar, et nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous apperçumes un Cavalier qui se défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous ensemble. Je ne balançai point à le secourir, je me hâtai de le joindre, et je me mis à son côté. Je remarquai en me battant que nos ennemis étoient masqués, et que nous avions affaire à de vigoureux Spadassins. Cependant, malgré leur force et leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois, il tomba de cheval, et les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut gueres moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué, puisqu'après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon et moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque je reçonnus dans ce cavalier Combados, le mari de Donna Hélène. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur : Ah ! Don Gaston, s'écria-t-il ! quoi ? c'est vous qui venez me secourir ? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre Maîtresse. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je ; mais quand je l'aurois su, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait ? Jugeriez-vous assez mal de moi, pour me croire une ame si basse ? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous ; et si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aye pas encore

core oublié Donna Hélène, sachez que je ne desire point sa possession aux dépens de votre vie ; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette sorte, mon laquais descendit de cheval, et s'étant approché du Cavalier qui étoit étendu sur la poussière, il lui ôta son masque, et nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara, s'ecria-t-il, ce perfide cousin qui de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avoit injustement disputée, nourrissoit depuis longtems le desir de m'assassiner, et avoit enfin choisi ce jour pour le faire ; mais le Ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang couloit à bon compte, et nous nous affoiblissions à vue d'œil. Néanmoins tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la premiere hôtellerie, nous demandâmes des Chirurgiens. Il en vint un, qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos plaies, qu'il trouva très dangereuses ; il nous pansa ; et le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de Don Blas étoient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, et ses pronostics ne furent point faux.

Combados se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un Exprés à sa femme, l'informer de ce qui s'étoit passé, et du triste état où il se trouvoit. Donna Hélène fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva, l'esprit travaillé d'une inquiétude qui avoit deux causes différentes ; le péril que courroit la vie de son époux, et la crainte de sentir, en me revoyant rallumer un feu mal éteint : cela lui causoit une agitation terrible. Madame, lui dit Don Blas lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez assez à tems pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, et je regarde ma mort comme une punition du Ciel, de vous avoir par une tromperie arrachée à Don Gaston : bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Donna Hélène ne lui répondit que par des pleurs ; et véritablement c'étoit la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'é-

tant pas encore assez détachée de moi, pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le Chirurgien s'avoit pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses bles-
sures, au-lieu que les miennes annonçoient une prochaine
guérison. La jeune Veuve, uniquement occupée du soin
de faire transporter à Coria le corps de son époux pour
lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à sa cendre,
partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être in-
formée, comme par pure politesse, de l'état où je me trou-
vois. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Co-
ria, où j'achevai de me rétablir. Alors Donna Eléonor,
ma tante, et Don George de Galistéo résolurent de nous
marier promptement Hélène et moi, de peur que la for-
tune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse.
Ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop ré-
cente de Don Blas ; et peu de jours après je revins à Ma-
drid avec Donna Héléna. Comme j'avois passé le tems
prescrit par le Comte-Duc pour mon voyage, je craignois
que ce Ministre n'eût donné à un autre la Lieute-
nance qu'il m'avoit promise ; mais il n'en avoit point dis-
posé, et il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui
 fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, Lieutenant de la
Garde Espagnole, et j'ai de l'agrément dans mon emploi.
J'ai fait des amis d'un commerce agréable, et je vis con-
tent avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'é-
cria Don André, mais je suis bien éloigné d'être satisfait
de mon sort : j'ai perdu mon poste, qui ne laissoit pas de
m'être fort utile, et je n'ai point d'amis qui aient assez de
crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi,
Seigneur Don André, interrompis-je en souriant, vous a-
vez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose.
Je vous ai déjà dit que je suis encore plus aimé du Comte-
Duc que je ne l'étois du Duc de Lerme, et vous osez me
dire en face que vous n'avez personne qui puisse vous faire
obtenir un solide emploi. Ne vous ai-je pas déjà rendu
un pareil service ? Souvenez-vous que par le crédit de
l'Archevêque de Grenade je vous fis nommér pour aller
remplir au Mexique un poste, où vous auriez fait votre
fortune, si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville
d'Ali-

d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir présentement, que j'ai l'oreille du premier Ministre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordésillas ; mais ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas de grâce à la Nouvelle Espagne ; je n'y voudrois point aller, quand on m'y voudroit faire Président de l'Audience même de Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par Donna Hélène, qui arriva dans la salle, et dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le Seigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelquefois, et dont l'aimable compagnie a souvent suspendu mes ennuis dans ma prison. Oui, Madame, dis-je à Donna Hélène, ma conversation lui plaisoit, car vous en faisiez toujours la matière. La fille de Don George répondit modestement à ma politesse ; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étois ravi que l'hymen eût enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite m'adressant à Tordésillas, je le priai de m'apprendre sa demeure : et lorsqu'il me l'eut enseignée : Sans adieu, lui dis-je, Don André, j'espere qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le Comte-Duc me fournit une occasion d'obliger ce Châtelain. Santillane, me dit Son Excellence, la place de Gouverneur de la Prison Royale de Valladolid est vacante, elle rapporte plus de trois cêns pistoles par an, il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, Monseigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille ducats de rente : je renonce à tous les postes que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le Ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de tems en tems à Valladolid visiter la Prison. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi, qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave Gentilhomme, appellé Don André de Tordésillas, ci-devant Châtelain de la Tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitemens qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce

Ce discours fit rire le Ministre, qui me dit : A ce que je vois, Gil Blas, tu veux faire un Gouverneur de Prison Royale comme tu as fait un Viceroi. Hé bien soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordésillas ; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir : car je ne te crois pas assez fort pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu, ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Tous êtes devenu bien désintéressé, Monsieur de Santillane, me repliqua Son Excellence ; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier Ministre. J'en conviens, lui repartis-je, le mauvais exemple corrompoit mes mœurs : comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage : et comme aujourd'hui tout se donne j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir Don André de Tordésillas du Gouvernement de la Prison Royale de Valladolid, et je l'envoyai bientôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement, que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.

CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le Poete Nugnez. Quelles personnes il y trouva, et quels discours y furent tenus.

IL me prit envie une après-dînée d'aller voir le Poete des Asturias, me sentant fort curieux de savoir comment il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du Seigneur Don Bertrand Gomez del Ribero, et j'y demandai Nugnez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais qui étoit à la porte ; c'est-là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine, il y occupe un corps-de-logis sur le derrière. J'y allai ; et après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle toute nue, où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confrères qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, et par conséquent entraînés de disputer ; mais aussitôt qu'ils m'aperçurent ils firent succéder un profond silence à leurs bruyans discours. Nugnez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en

s'écriant : Messieurs, voilà le Seigneur de Santillane, qui veut bien m'honorer d'une de ses visites ; rendez avec moi vos homages au Favori du premier Ministre. A ces paroles tous les convives se leverent aussi pour me saluer ; et en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, et même de faire raison à une brinde qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement : Messieurs, leur dis-je, il me semble que j'ai rompu votre entretien ; reprenez-le de grâce, ou je m'en vais. Ces Messieurs, dit alors Fabrice, parloient de l'Iphigénie d'Euripide. Le Bachelier Melchior de Villégas, qui est un Savant du premier ordre, deniendoit au Seigneur Don Jacinte de Romarate, ce qui l'intéressoit dans cette Tragédie. Oui, dit Don Jacinte, je lui ai répondu que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le Bachelier, je lui ai repliqué, (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la Piece. Qu'est-ce que c'est donc, s'écria le vieux Licentier Gabriel de Léon ? C'est le vent, repartit le Bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse ; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la conversation. Je ne connoissois pas ce Savant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, Messieurs, reprit-il froidement ; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le Spectateur : reprenez-vous, poursuivit-il, une nombreuse Armée qui s'est assemblée pour aller faire le siège de Troye : concevez toute l'impatience qu'ont les Chefs et les Soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs Dieux domestiques, leurs femmes et leurs enfans ; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port, et s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette Tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein, je ne souhaite que le départ de leur Flotte, et je vois d'un

d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des Dieux un vent favorable.

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris se renouvelerent à ses dépens. Nugnez eut la malice d'appuyer son sentiment pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envie de mauvaises plaisanteries sur le vents. Mais le Bachelier les regardant tous d'un air flegmatique et orgueilleux, les traita d'ignorans et d'esprits vulgaires. Je m'attendois à tout moment à voir ces Messieurs s'échauffer et se prendre au crin, fin ordinaire de leurs dissertations ; cependant je fus trompé dans mon attente ; ils se contentèrent de se dire des injures réciproquement, et se retirerent quand ils eurent bu et mangé à discrétion.

Après leur retraite je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeuroit plus chez son Trésorier, et s'ils s'étoient brouillés tous deux ? Brouillés ! me répondit-il, le Ciel m'en préserve : je suis mieux que jamais avec le Seigneur Don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier : ainsi j'ai loué ce corps-de-logis pour y recevoir mes amis, et me réjouir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort souvent : car tu sais bien que je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers : et ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jour des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nugnez ; et je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta dernière Tragédie ; les huit cent Pièces Dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton Comte de Saldagne.

14

Fin de l'onzième Livre.



D d 2

LES

LES
AVANTURES
DE
GIL BLAS,
DE SANTILLANE.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas est envoyé par le Ministre à Tolède. Du motif et du succès de son voyage.

Il y avoit déjà près d'un mois que Monseigneur me disoit tous les jours ; Santillane, le tems approche où je veux mettre ton adresse en œuvre ; et ce tems ne venoit point. Il arriva pourtant, et Son Excellence enfin me parla dans ces termes. On dit qu'il y a dans la Troupe des Comédiens de Tolède, une jeune Actrice qui fait du bruit par ses talens : on pretend qu'elle danse et chante divinement, et qu'elle enleve le Spectateur par sa déclamation : on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la Cour. Le Roi aime la Comédie, la Musique et la Danse ; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir et d'entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même si c'est en effet une Actrice si merveilleuse : je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi, je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à Monseigneur que je lui rendrois bon compte de cette affaire, et je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du Ministre, pour faire les choses plus mystérieusement ; ce qui fut fort du goût

goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte me prenant sans doute pour quelque Gentilhomme du Pays, me dit : Seigneur Cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*Auto da Fé* †, qui doit se faire demain. Je lui répondis qu'oui, jugeant plus à propos de le lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenoit à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles Processions qui ayent jamais été faites : il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville ; et l'on faisoit ce carillon, pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*Auto da Fé*. Curieux de voir cette fête, je m'habillai à la hâte et me rendis à l'Inquisition. Il y avoit tout auprès, et le long des rues par où la Procession devoit passer, des échassauts, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les Dominicains qui marchoient les premiers, précédés de la bannière de l'Inquisition. Ces bons Peres étoient immédiatement suivis des tristes victimes que le Saint Office vouloit immoler ce jour là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête et les pieds nuds, ayant chacun un cierge à la main, et son parain † à son côté. Les uns avoient un grand Scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de St. André peintes en rouge, et appellé *Sambénito* ; les autres, portoient des *Carochas*, qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre, et couverts de flammes et de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardois bien de laisser paraître, de peur qu'on ne m'en fit un crime, je crus reconnoître, parmi ceux qui avoient la tête ornée de *Carochas*, le Révérend Père Hilaire et son compagnon le Frere Ambroise. Ils passerent près de moi, que ne pouvant m'y

D d 3

trom-

† Acte de Foi.

† On appelle *Parains* toutes les personnes que l'Inquisiteur nomme pour accompagner les Prisonniers dans l'*Auto da Fé*, et qui sont obligés d'en répondre.

tromper : Que vois-je, dis-je en moi-même ! Le Ciel, las des desordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la Justice de l'Inquisition ! En parlant de cette sorte, je me sentis saisi d'effroi, il me prit un tremblement universel, et mes esprits se troublerent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avois eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée, et je m'imaginai ne pouvoir assez remercier Dieu de m'avoir préservé du Scapulaire et des *Carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venois de voir ; mais les images affligeantes dont j'avois l'esprit rempli, se dissipèrent insensiblement, et je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon Maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la Comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par-là que je devois commencer ; et sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au Théâtre, où je m'assis auprès d'un Chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui : Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un Etranger d'oser vous faire une question ? Seigneur Cavalier, me répondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les Comédiens de Tolède ; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartis le Chevalier, leur Troupe n'est pas mauvaise, il y a même parmi eux de grands sujets. Vous verrez entr'autres la belle Lucrece, une Actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scène, que je vous la fasse remarquer, vous la démêlerez aisément. Je demandai au Chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit qu'oui, et même qu'elle avoit un rôle très brillant dans la Piece qu'on alloit représenter.

La Comédie commença. Il parut deux Actrices qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes ; mais malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendais. Enfin Lucrece sortit du fond du Théâtre, et son arrivée sur la scène fut annoncée par un battement de mains long et général. Ah ! la voici, dis-je en moi-même : Quel air de noblesse ! que de graces ! les beaux yeux ! la piquante créature !

ture ! Effectivement j'en fus fort satisfait, où plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, et je joignais volontiers mes applaudissements à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la Pièce. Hé bien, me dit le Chevalier, vous voyez comme Lucrece est avec le Public. Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me repliqua-t-il, si vous l'eussiez entendu chanter, c'est une Syrene : malheur à ceux qui l'écoutent sans se boucher les oreilles. Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable ; ses pas, aussi dangereux que sa voix, charment les yeux, et forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pié-là, m'écriai-je, il faut avouer que c'est un prodige. Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si amiable fille ? Elle n'a point d'Amant déclaré, me dit-il, et la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrète : cependant, ajoute-t-il, elle pourroit en avoir ; car Lucrece est sous la conduite de sa tante Estelle, qui sans contredit est la plus adroit de toutes les Comédiennes.

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le Chevalier, pour lui demander si cette Estelle étoit une Actrice de la Troupe de Tolède. C'en est une des meilleures, me dit-il : elle n'a pas joué aujourd'hui, et nous n'y avons pas gagné : elle fait ordinairement la Suivante, et c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu ! peut-être même en met-elle trop : mais c'est un beau défaut qui doit trouver grâce. Le Chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle ; et sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fut Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, et que j'avois laissée à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derrière le Théâtre après la Comédie. Je demandai Estelle, et la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques Seigneurs, qui ne regardaient peut-être en elle que la tante de Lucrece. Je m'avancai pour saluer Laure : mais soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connoître, et reçut mes civilités d'un air si sec que j'en fus un peu déconcerté. Au-lieu de lui

lui reprocher en riant son accueil glacé, je fus assez fort pour m'en fâcher ; je me retirai même brusquement, et je résolus dans ma colère de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, disois-je, je ne veux pas que sa niece ait l'honneur de paroître devant le Roi ; je n'ai pour cela qu'à faire au Ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grâce, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, et qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse ; je suis assuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la Cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressenti-ment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, et me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au Seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis-je en prenant la lettre que j'ouvris, et qui conte-noit ces paroles : *Oubliez la maniere dont vous avez été reçu hier au soir dans les foyers comiques, et laissez vous conduire ou le porteur vous menera.* Je suivis aussi-tôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la Comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où dans un appartement des plus propres je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je sais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers, un ancien ami comme vous, étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux : mais je vous dirai pour m'excuser, que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains discours médisans qu'un de nos Messieurs a tenus sur le compte de ma niece, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout-à-coup appercevoir de ma distraction, et dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour savoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure, n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un

d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras. Comment vous en tirâtes-vous ? N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour appaiser votre Amant Portugais ? Point du tout, répondit Laure : ne savez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier.

Je soutins, continua-t-elle, au Marquis de Marialva que tu étois mon frère. Pardonnez-moi, Monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familièrement qu'autrefois ; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au Seigneur Portugais, que tout ceci est l'ouvrage de la jalouse et de la fureur. Narcissa ma camarade et ma rivale, enragée de me voir posséder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là ; elle a corrompu le sous-moucheur de chandelles, qui pour servir son ressentiment, a l'effroaterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arfénie. Rien n'est plus faux : la Veuve de Don Antonio Coello a toujours eu des sentiments trop relevés, pour vouloir se mettre au service d'une Fille de Théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fausseté de cette accusation, et le complot de mes accusateurs, c'est la retraite précipitée de mon frère ; s'il étoit présent, il pourroit confondre la calomnie, mais Narcissa sans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire disparaître.

Quoique ces raisons, poursuivit Laure, ne fissent pas trop bien mon apologie, le Marquis eut la bonté de s'en contenter, et ce débonnaire Seigneur continua de m'aimer jusqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement son départ suivit de fort près le tien, et la femme de Zapata eut le plaisir de me voir perdre l'Amant que je lui avois enlevé. Après cela je demeurai encore quelques années à Grenade ; ensuite la division s'étant mise dans notre Troupe, (ce qui arrive quelquefois parmi nous) tous les Comédiens se séparerent ; les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue ; et moi je vins à Tolede, où je suis depuis dix ans avec ma niece Lucrece, que tu as vu jouer hier au soir, puisque tu étois à la Comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit ; Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien, lui dis-je ? Vous n'avez ni frère ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrece. Outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'est écoulé depuis notre dernière séparation, et que je confronte ce temps avec l'âge de votre niece, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entens, Monsieur Gil Blas, reprit, en rougissant un peu, la Veuve de Don Antonio : comme vous saisissez les époques ! il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Hé bien oui, mon ami, Lucrece est fille du Marquis de Marialva et la mienne, elle est le fruit de notre union, je ne saurois te le celer plus longtems. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma Princesse, en me revelant ce secret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'Econome de l'Hôpital de Zamora ! Je vous dirai de plus que Lucrece est un sujet d'un mérite si singulier, que le Public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il seroit à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque Lecteur malin, rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorsque j'étois Sécrétaire du Marquis de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce Seigneur l'honneur d'être pere de Lucrece, c'est un soupçon dont je veux bien à ma honte lui avouer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales avantures, et de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle quand je l'eus achévé, vous jouez à ce que je vois un assez beau rôle sur le théâtre du monde, vous ne sauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je menerai Lucrece à Madrid pour la faire entrer dans la Troupe du Prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le Seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi, je ferai recevoir votre fille dans la Troupe du Prince quand il vous plaira ; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, et je partirois dès demain pour

our Madrid, si je n'étois pas liée ici par des engagemens avec ma Troupe. Un ordre de la Cour peut rompre vos iens, lui repartis-je, et c'eit de quoi je me charge, vous e recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'envier Lucrece aux Toledans ; une Actrice si jolie est faite pour les gens de Cour, elle nous appartient de croit.

Lucrece entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la Déesse Flébé, tant elle étoit mignonne et gracieuse. Elle venoit de se lever ; et sa beauté naturelle brillant sans le secours de l'art, presentoit à la vue un objet ravissant. Venez, ma niece, lui dit sa mere, venez remercier Monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'est un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la Cour, et qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la Troupe du Prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, et me dit avec un souris enchanteur : Je vous rends de très humbles graces de votre obligeante intention ; mais en voulant m'ôter à un Public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir oui dire à ma tante, qu'elle a vu des Acteurs briller dans une ville, et révolter dans une autre, cela me fait peur : craignez de m'exposer au mépris de la Cour, et vous à ses reproches. Belle Lucrece, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne causiez de la division parmi nos Grands. La frayeur de ma niece, me dit Laure, est mieux fondée que la vôtre ; mais j'espere qu'elles seront vaines toutes deux : si Lucrece ne peut faire de bruit pas ses charmes, en récompense elle n'est pas assez mauvaise Actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque tems cette conversation, et j'eus lieu de juger par tout ce que Lucrece y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur : ensuite je pris congé de ces deux Dames, en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la Cour pour se rendre à Madrid.

C H A P I T R E II.

Santillane rend compte de sa commission au Ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette Comédienne, et de son début à la Cour.

AMON retour à Madrid je trouvai le Comte-Duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la Comédienne en question ? vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la Cour ? Monseigneur, lui répondis-je, la renommée qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrèce ; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté, que pour ses talens.

Est-il possible ! s'écria le Ministre avec une satisfaction intérieure, que je lus dans ses yeux, et qui me fit penser que c'étoit pour son propre compte qu'il m'avoit envoyé à Tolède, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis ? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane, reprit Son Excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage, je serai bien-aise de l'entendre. Alors prenant la parole pour contenter mon Maître, je lui contai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette Actrice avoit eu Lucrèce du Marquis de Marialva, Seigneur Portugais, qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin, quand j'eus fait à Monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces Comédiennes et moi, il me dit : Je suis ravi que Lucrèce soit fille d'un homme de qualité, cela m'intéresse encore davantage pour elle, il faut l'attirer ici. Mais continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans ; que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnéro, à qui je dis que Son Excellence vouloit qu'il expédiât un ordre par lequel le Roi recevoit dans sa Troupe Estelle et Lucrèce, Actrices de la Comédie de Tolède. Oui-da, Seigneur de Santillane, répondit Carnéro avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque selon toutes les apparences vous vous intéressez

ressez pour ces deux Dames. En même tems il dressa l'ordre lui-même, et m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur le champ à Estelle par le même laquais qui m'avait accompagné à Tolede. Huit jours apres, la mere et la fille arriverent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni à deux pas de la Troupe du Prince, et leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où après mille offres de service de ma part, et autant de remercimens de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux et brillant.

Elles se firent annoncer au Public comme deux Actrices nouvelles, que la Troupe du Prince venoit de recevoir par ordre de la Cour. Elles débuterent par une Comédie, qu'elles avoient coutume de jouer à Tolede avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de Spectacles ? Il se trouva ce jour-là dans la salle des Comédiens, un concours extraordinaire de Spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la Piece commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talens de la mere et de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent-elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôterent toute ma crainte par les applaudissemens qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une Actrice consommée dans le Comique, et Lucrece comme un prodige pour les rôles d'Amoureuses. Cette dernière enleva tous les cœurs. Les uns admirerent la beauté de ses yeux, les autres furent touchés de la douceur de sa voix ; et tous, frappés de ses graces et du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le Comte-Duc, qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette Actrice, étoit à la Comédie ce Soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la Piece, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux Comédiennes. Curieux de savoir s'il en étoit véritablement bien affecté, je le suivis chez lui, et m'introduisant dans son cabinet, où il venoit d'entrer : Hé bien, Monseigneur, lui dis-je, Votre Excellence est elle contente de la petite Marialva ? Mon Excellence, répondit-il en souriant, seroit bien difficile, si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du Public :

Oui, mon enfant, je suis charnié de ta Lucrece, et je ne doute pas que le Roi ne prenne plaisir à la voir.

CHAPITRE III.

Lucrece fait grand bruit à la Cour et joue devant le Roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour.

LE début des deux nouvelles Actrices fit bientôt du bruit à la Cour : dès le lendemain il en fut parlé au lever du Roi. Quelques Seigneurs vanterent sur-tout la jeune Lucrece : ils en firent un si beau portrait, que le Monarque en fut frappé : mais dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui, il gardoit le silence, et sembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le Comte-Duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine Actrice qu'on louoit tant. Le Ministre lui répondit que c'étoit une jeune Comédienne de Tolède, qui avoit débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette Actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrece, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit tant de bien d'elle, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la Troupe de Votre Majesté. Le Roi sourit en entendant prononcer mon nom ; peut-être parce qu'il se ressouvint dans ce moment, que c'étoit moi qui lui avoit fait connoître Catalina, et qu'il eut un pressentiment que je lui rendrois le même service dans cette occasion. Comte, dit-il au Ministre je veux voir jouer dès demain cette Lucrece, je vous charge du soin de le lui faire savoir.

Le Comte-Duc m'ayant rapporté cet entretien, et appris l'intention du Roi, m'envoya chez nos deux Comédiennes pour les en avertir. Je viens, dis-je à Laure que je rencontrais la première, vous annoncer une grande nouvelle : Vous aurez demain parmi vos Spectateurs le Souverain de la Monarchie ; c'est de quoi le Ministre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne fassiez tous vos efforts, votre fille et vous, pour répondre à l'honneur que ce Monarque veut vous faire ; mais je vous conseille de choisir une Pièce où il y ait de la danse et de la musique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucrece possède.

possede. Nous suivrons votre conseil, me répondit Laure, et il ne tiendra pas à nous que le Prince ne soit satisfait. Il ne sauroit manquer de l'être, lui dis-je en voyant arriver Lucrece dans un deshabillé qui lui prétoit plus de charmes que ses habits de Théâtre les plus superbes : il sera d'autant plus content de votre aimable pièce, qu'il aime plus que toute autre chose la danse et le chant ; il pourroit bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation : tout puissant Monarque qu'il est, il pourroit trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrece, quoiqu' élevée dans les coulisses d'un Théâtre, a de la vertu, et quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la Scène, elle aime encore mieux passer pour honnête fille, que pour bonne Actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre ? Je ne serai jamais dans la peine de repousser les soupirs du Roi ; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériteroit, s'il abaissoit ses regards jusqu'à moi. Mais charmante Lucrece, lui dis-je, s'il arrivoit que ce Prince voulût s'attacher à vous, et vous choisir pour sa Maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un Amant ordinaire ? Pourquoi non, répondit-elle ? Oui sans doute ; et vertu à part, je sens que ma vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion, que si je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une élève de Laure, et je quittai ces Dames, en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le jour suivant, le Roi impatient de voir Lucrece, se rendit à la Comédie. On joua une Pièce entremêlée de chants et de danses, et dans laquelle notre jeune Actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le Monarque, et je n'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit ; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sus que le lendemain ce que j'étois en peine de savoir. Santillane, me dit le Ministre, je viens de quitter le Roi, qui m'a parlé de Lucrece avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune Comédienne ; et comme je lui ai dit

dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolede, il m'a témoigné qu'il seroit bien-aise de t'entretenir la dessus en particulier : Va de ce pas te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déjà donné ; cours, et reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le Roi, que je trouvai seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, et paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrece, dont il m'obligea de lui conter l'histoire : ensuite il me demanda si la petite personne n'avoit pas déjà eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la révérité de ces sortes d'assurances ; ce qui me parut faire au Prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon agent auprès de Lucrece ; je veux que ce soit par ton entremise qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de piergeries, et dis-lui que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquiter de cette commission, j'allai rejoindre le Comte-Duc, à qui je fis une fidèle rapport de ce que le Roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce Ministre en seroit plus affligé que réjoui ; car je croyois, comme je l'ai déjà dit, qu'il avoit des vues amoureuses sur Lucrece, et qu'il apprendroit avec chagrin que son Maître étoit devenu son rival : mais je me trompois. Bien-loin d'en paroître mortifié, il en eut une si grande joie, que ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles qui ne tomberent point à terre : *Oh ! parbleu, Philippe, s'écria-t-il, je vous tiens ; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur.* Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du Comte-Duc : je vis par-là que ce Seigneur craignant que le Prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchoit à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perds point de tems ; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné, et dont il y a bien des Seigneurs à la Cour qui feroient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de Comte de Lémos qui t'enleve la meilleure partie de l'honneur

neur du service rendu ; tu l'auras tout entier, et de plus tout le fruit.

C'est ainsi que Son Excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral, et je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef aussi honorable qu'on me le disoit : cependant si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquiter sans remords, je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au Roi, que je voyois en mènie tems que mon obéissance seroit agréable au Ministre, à qui je ne songeois qu'à plaître.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, et de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés, et lui présentai l'écrin à la fin de mon discours. A la vue des piergeries, la Dame ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté : Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur et le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre : j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs, et de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je suis ravi que ma fille ait fait une conquête si précieuse, j'en conçois tous les avantages ; mais entre nous je crains que Lucrece ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de Théâtre, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déjà rejetté les vœux de deux jeunes Seigneurs aimables et riches. Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux Seigneurs ne sont pas des Rois. J'en conviens, et vrai-semblablement l'amour d'un Amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrece : néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, et je vous déclare que je ne contraindray pas ma fille : si bien-loin de se croire honorée de la tendresse passagère du Roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand Prince ne lui sache pas mauvaise gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable, ou ses piergeries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrece à s'écartier de son devoir qu'à s'y maintenir, et je comptois fort sur cette exhortation. Néanmoins j'ap-

pris avec surprise le jour suivant, que Laure avoit eu au-
tant de peine à porter sa fille au mal, que les autres mères
en ont à porter les leurs au bien ; et ce qu'il y a de plus
étonnant encore, c'est que Lucrece, après avoir eu
quelques entretiens secrets avec le Monarque, eut tant de
regret de s'être livrée à ses désirs, qu'elle quitta tout-à-coup
le Monde, et s'enferma dans le Monastere de l'Incarnation,
où bientôt elle tomba malade et mourut de chagrin.
Laure de son côté ne pouvant se consoler de la perte de sa
fille, et d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le
Couvent des Filles Pénitentes, pour y pleurer les plaisirs
de ses beaux jours. Le Roi fut touché de la retraite in-
opinée de Lucrece ; mais ce jeune Prince n'étant pas d'hu-
meur à s'affliger longtems, s'en consola peu-à-peu. Pour
le Comte-Duc, quoiqu'il ne parût gueres sensible à cet
incident, il ne laissa pas d'en être très mortifié ; ce que le
Lecteur n'aura pas de peine à croire.

CHAPITRE IV.

Du nouvel Emploi que donna le Ministre à Santillane.

JE sentis aussi très vivement le malheur de Lucrece, et
j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que me re-
gardant comme un infame, malgré la qualité de l'Amant
dont j'avois servi les amours, je résolus d'abandonner pour
jamais le Caducée ; je témoignai même au Ministre la ré-
pugnance que j'avois à le porter, et je le priai de n'em-
ployer à toute autre chose. Santillane, me dit-il, ta dé-
licatesse me charme ; et puisque tu es un si honnête gar-
çon, je veux te donner une occupation plus convenable à
ta sagesse. Voici ce que c'est, écoute attentivement la
confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-
t-il, le hazard offrit un jour à ma vue une Dame qui me
parut si bien faite et si belle, que je la fis suivre. J'appris
que c'étoit une Génoise, nommée Donna Margarita Spi-
nola, qui vivoit à Madrid du revenu de sa beauté : on me
dit même que D. Francisco de Valcasar, Alcade de Cour,
homme riche, vieux et marié, faisoit pour cette Coquette
une dépense considérable. Ce rapport, qui n'auroit dû
m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un
desir

desir violent de partager ses bonnes graces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie ; et pour la satisfaire, j'eus recours à une mediatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de tems une secrete entrevue avec la Génoise, et cette entrevue fut suivie de plusieurs autres ; si bien que mon rival et moi nous étions également bien traités pour nos présens. Peut-être même avoit elle encore quelqu'autre galant aussi heureux que nous.

Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint inténablement mère, et mit au monde un garçon, dont elle voulut faire honneur à chacun de ses Amans en particulier : mais aucun ne pouvant en conscience se vanter d'être pere de cet enfant, ne voulut le reconnoître, de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries : ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, et qui pis est sans éducation.

Voilà, poursuivit Monseigneur, la confidence que j'avais à te faire, et je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé. Je veux tirer du néant cet enfant malheureux, et le faisant passer d'une extrémité à l'autre, l'elever aux honneurs, et le reconnoître pour mon fils.

A ce projet extravagant il me fut impossible de me taire. Comment, Seigneur, m'écriai-je, Votre Excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange ? pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux soient mes héritiers. Tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour desespérer d'avoir des enfans de Madame d'Olivarès. Mais chacun se connoit ; qu'il te suffise d'apprendre que la Chymie n'a pas de secrets que je n'aye inutilement mis en usage pour redevenir pere. Ainsi, puisque la fortune suppléant au défaut de la nature me présente un enfant, dont peut-être dans le fond je suis le véritable pere, je l'adopte, c'est une chose résolue.

Quand je vis que le Ministre avoit en tête cette adoption, je cessai de la combattre, le connoissant pour un homme capable de faire une sottise, plutôt que de démordre

mordre de son sentiment. Il ne s'agit plus ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à D. Henry Philippe de Guzman, (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les Dignités qui l'attendent.) C'est toi, mon cher Santillane, que je choisis pour le conduire : je me repose sur ton esprit, et sur ton attachement pour moi, du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de Maitres, en un mot de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au Comte-Duc qu'il ne me convenoit gueres d'élever de jeunes Seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumières et de mérite que je n'en avois. mais il m'interrompit et me ferma la bouche, en me disant qu'il prétendoit absolument que je fusse le Gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinoit aux premières Charges de la Monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter Monseigneur, qui pour prix de ma complaisance grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna sur la Comnianderie de Mamdra.

CHAPITRE V.

Le Fils de la Génoise est reconnu par l'Acte autentique, et nommé D. Henry Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune Seigneur, et lui donne toutes sortes de Maitres.

Effectivement le Comte-Duc ne tarda gueres à reconnoître le fils de Donna Margarita Spinola, et l'Acte de reconnaissance s'en fit avec l'agrément et sous le plaisir du Roi. D. Henri Philippe de Guzman (c'est le nom que l'on donna à cet enfant de plusieurs peres) y fut déclaré unique héritier de la Comté d'Olivarès et du Duché de San-Lucar. Le Ministre, afin que personne n'en ignorât, fit savoir par Carnéro cette déclaration aux Ambassadeurs et aux Grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour longtems à s'égayer, et les Poëtes satyriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au Comte-Duc où étoit le sujet qu'il voulloit

loit confier à mes soins. Il est dans cette ville, me répondit-il, sous la conduite d'une tante, à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maison pour lui ; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel, que je fis meubler magnifiquement ; j'arrêtai des pages, un porteur des estafiers ; et à l'aide de Caporis, je remplis les places d'Officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir Son Excellence, qui sur le champ envoya chercher l'équivoque et nouveau rejetton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon, d'une figure assez agréable. D. Henri, lui dit Monseigneur en me montrant du doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carrière du Monde : j'ai une entière confiance en lui, et je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, et je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours le Ministre en joignit encore d'autres, pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés ; après quoi j'emménai D. Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition ; et se prêtant volontiers au respect et aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hazard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse ; à peine savoit-il lire et écrire. Je mis auprès de lui un Précepteur pour lui enseigner les éléments de la Langue Latine, et j'arrêtai un Maître de Géographie, un Maître d'Histoire, avec un Maître d'Escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un Maître à danser : je ne fus embarrassé que sur le choix : il y en avoit dans ce tems-là un grand nombre de fameux à Madrid, et je ne savois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un Chevalier de St. Jaques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit

y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait plusieurs revérences qui sentoient bien son métier, comme on m'a dit que c'est Votre Seigneurie qui choisit les Maîtres du Seigneur D. Henri, je viens vous offrir mes services : je m'appelle Martin Ligéro, et j'ai, graces au Ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mandier des Ecoliers, cela ne convient qu'à de petits Maîtres à danser. J'attens ordinairement qu'on me vienne chercher : mais montrant au Duc de Médina Sidonia, à D. Luis de Haro, et à quelques autres Seigneurs de la Maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur-né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui repondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois ? Quatre double pistoles, reprit-il, c'est le prix courant, et je ne donne que deux leçons par semaine : Quatre doublons par mois ! m'écriai-je, c'est beaucoup. Comment beaucoup ! repliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une pistole par mois à un Maître de Philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante réplique, j'en ris de bon cœur, et je demandai au Seigneur Ligéro, s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un Maître de Philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il, nous sommes d'une plus grande utilité que ses Messieurs. Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains ? Des corps tout d'une pièce, des ours mal lechés ; mais nos leçons les développent peu-à-peu, et leur font prendre insensiblement une forme : en un mot nous leur enseignons à se mouvoir avec grâce, nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse et de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce Maître à danser, et je le retins pour montrer à D. Henri sur le pied de quatre doubles-pistoles par mois, puisque c'étoit un prix fait par les grands Maîtres de l'Art.

CHAPITRE VI.

Scipion revient de la Nouvelle Espagne. Gil Blas le place auprès de Don Henri. Des études de ce jeune Seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle Dame le Comte-Duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.

JE n'avois point encore fait la moitié de la Maison de D. Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisqu' avec trois mille ducats en espèces, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en felicite, repris-je, mon enfant ; voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine : ou bien, si tu préfères à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler, j'en ai un à te donner. Oh parbleu, dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer ! j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de Votre Seigneurie, que de m'exposer de nouveau aux périls d'une longue navigation : expliquez-vous, mon Maître, quelle occupation destinez-vous à votre serviteur ?

Pour le mettre mieux au fait, je lui contai l'histoire du petit Seigneur que le Comte-Duc venoit d'introduire dans la maison de Gurnian. Après lui avoir appris que ce Ministre m'avoit nommé Gouverneur de D. Henri, je lui dis que je voullois le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, et se remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance et l'amitié de son nouveau Maître.

Je m'étois imaginé que les Pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise, y perdroient leur latin, le étoyant à son âge un sujet peu disciplinable ; néanmoins il trouva mon attente. Il comprenoit et retenoit aisement tout ce qu'on lui enseignoit, ses Maîtres en étoient très contents. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au Comte-Duc, qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il avec transport, tu me ravis

ravis en n'apprenant que D. Henri a beaucoup de mémoire et de pénétration ; je reconnois en lui mon sang ; et ce quiacheve de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui que si je l'eusse eu de Madame d'Olivarès. Tu vois par-là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à Monseigneur ce que je pensois là-dessus ; et respectant sa noblesse, je le laissai jouir du plaisir faux ou véritable de se croire pere de D. Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune Seigneur de fraîche date, ils la dissimulerent par politique ; il y en eut même qui affecterent de rechercher son amitié ; les Ambassadeurs et les Grands qui étoient alors à Madrid, le visiterent, et lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendu à un enfant légitime du Comte-Duc. Ce Ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda gueres à le parer de Dignités. Il commença par demander au Roi pour D. Henry la Croix d'Alcantara avec une Commanderie de dix mille écus. Peu de tems après il le fit recevoir Gentilhomme de la Chambre ; ensuite ayant pris la resolution de le marier, et voulant lui donner une Dame de la plus noble Maison d'Espagne, il jeta les yeux sur Donna Juanna de Vélosco, fille du Duc de Castille, et il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser en dépit de ce Duc et de ses parens.

Quelques jours avant ce mariage, Monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : tiens Gil Blas, voici des Lettres de Noblesse que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, Votre Excellence fait que je suis fils d'une Duegne et d'un Ecuyer ; ce seroit, ce me semble, profaner la Noblesse que de m'y agrger ; et c'est de toutes les graces que Sa Majesté me peut faire, celle que je mérite et que je desire le moins. Ta naissance reprit le Ministre, est un obstacle facile à lever ; tu as été occupé des affaires de l'Etat sous le Ministère du Duc de Lerme et sous le mien : d'ailleurs, ajouta-t-il avec un souris, n'as-tu pas rendu au Monarque des services qui méritent une récompense ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, le rang que tu tiens auprès de mon fils, demande que tu sois noble ; c'est à cause de cela que je t'ai donné des

Lettres

Lettres de Noblesse. Je me rends, Monseigneur, lui repliquai-je, puisque Votre Excellence le veut absolument. En achevant ces mots, je sortis avec mes Patentés que je serrai dans ma poche.

Je suis donc présentement Gentilhomme, dis-je en moi-même lorsque je fus dans la rue, me voila noble sans que j'en aye l'obligation à mes parens : je pourrai quand il me plaira me faire appeler Don Gil Blas ; et si quelqu'un de ma connaissance s'avise de me rire au nez en me nommant ainsi, je lui ferai signifier mes Lettres : mais lisons-les, continuai-je en les tirant de ma poche, voyons un peu de quelle façon on y décrasse le vilain. Je lus donc mes Patentés, qui portoient en substance, que le Roi, pour reconnoître le zèle que j'avois fait paroître en plus d'une occasion pour son service et pour le bien de l'Etat, avoit jugé à propos de me gratifier de Lettres de Noblesse. J'ose dire à ma louange qu'elles ne m'inspirerent aucun orgueil. Ayant toujours devant les yeux la bassesse de mon origine, cet honneur m'humilioit au lieu de me donner de la vanité : aussi je me promis bien de renfermer mes Patentés dans un tiroir, sans me vanter d'en être pourvu.

CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hazard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avuis important que Nugnez donna à Santillane.

LE Poëte des Asturias, comme on a dû le remarquer, me négligeoit assez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient gueres de l'aller voir. Je ne l'avois point revu depuis le jour de la dissertation sur l'Iphigénie d'Euripide, lorsque le hazard me le fit encore rencontrer près de la Porte du Soleil. Il sortoit d'une Imprimerie. Je l'abordai en lui disant : Ho, ho ! Monsieur Nugnez, vous venez de chez un Imprimeur : cela semble menacer le Public d'un nouvel ouvrage de votre composition

C'est à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; j'ai sous la presse actuellement une brochure qui doit faire du bruit dans la République des Lettres. Je ne doute pas du mérite de ta Production, lui repliquai-je ; mais

je m'étonne que tu t'amuses à composer des brochures ; il me semble que ce sont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'esprit. Je le sai bien, repartit Fabrice, et je n'ignore pas qu'il n'y a que les gens qui lisent tout, qui s'amusent à lire des brochures ; cependant en voila une qui m'échappe, et je t'avoûrai que c'est un enfant de la nécessité. La faim, comme tu sais, fait sortir le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je, est ce l'Auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce discours ? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainsi ? Doucement, mon ami, interrompit Nugnez, je ne suis plus ce Poète fortuné qui jouissoit d'une pension bien payée. Le desordre s'est mis subitement dans les affaires du Trésorier D. Bertrand : il a manié, dissipé les deniers du Roi ; tous ses biens sont saisis, et ma pension est allée à tous les diables. Cela est triste, lui dis-je, mais ne te reste-t-il pas encore quelque espérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il ; le Seigneur Gomez del Ribéro, gueux que son Bel-Esprit, est abîmé : il ne reviendra, dit-on, jamais sur l'eau.

Sur ce pied-là, lui repliquai-je, mon enfant, il faut que je te cherche quelque poste qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il ; quand tu in'offrirois dans les Bureaux du Ministre un emploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuserois : des occupations de Commis ne conviennent pas au génie d'un nourisson des Muses, il me faut des amusemens littéraires. Que te dirai-je enfin ? Je suis né pour vivre et mourir en Poète, et je me veux remplir mon sort.

Au reste, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous soyons fort malheureux : outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous sommes des gaillards sans souci : on croit que nous faisons souvent des repas de Démocrate, et l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confreres, sans en excepter les faiseurs d'Almanacs, qui ne soit commensal dans quelque bonne maison ; pour moi j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir : j'ai deux couverts assurés ; l'un chez un gros Directeur des Fermes, à qui j'ai dédié un Roman ; et l'autre chez un riche Bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table de Beaux-Esprits ; heureusement il

il n'est pas fort délicat sur le choiz, et la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au Poëte des Asturies, puisque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en soit, je te proteste de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver ; si tu as besoin de ma bourse, viens hardiment à moi ; qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infallible, et ne me ravisse pas le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nugnez, je te reconnois Santillane, et je te rends mille graces de la disposition favorable où je te vois pour moi : il faut, par reconnoissance, que je te donne un avis salutaire. Pendant que le Comte-Duc peut tout encore, et que tu possedes ses bonnes graces, profite du tems : hâte-toi de t'enrichir ; car ce Ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans la manche. Je demandai à Fabrice s'il savoit cela de bonne part, et il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux Chevalier de Calatrave, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrètes ; on écoute cet homme comme un Oracle, et voici ce que je lui ai entendu dire hier. Le Comte-Duc, disoit-il, a un grand nombre d'ennemis, qui se réunissent tous pour le perdre ; il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du Roi : ce Monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jusqu'à lui. Je remerciai Nugnez de son avertissement ; mais j'y fis peu d'attention, et je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon Maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, et que les orages ne sauroient abattre.

CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le Roi fit à Saragoce.

Cependant ce que le Poëte des Asturies m'avoit dit, n'étoit pas sans fondement. Il y avoit au Palais une confédération furtive contre le Comte-Duc, de laquelle on prétendoit que la Reine étoit le chef, et toutefois il ne transpairoit rien dans le public de mesures que les confédérés

rés prenoient pour déplacer ce Ministre. Il s'écoula même depuis ce tems-là plus d'une année, sans que je n'aperçusse que sa saveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans soutenus par la France, et les mauvais succès de la guerre contre ces Rebelles, exciterent les murmures du Peuple, qui se plaignit du Gouvernement. Ces plaintes donnerent lieu à la tenue d'un Conseil en présence du Roi, qui voulut que le Marquis de Grana, Ambassadeur de l'Empereur à la Cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération, s'il étoit plus à propos que le Roi demeurât en Castille, ou qu'il passât en Arragon pour se faire voir à ses troupes. Le Comte-Duc, qui avoit envie que ce Prince ne partît point pour l'Armée, parla le premier. Il repréSENTA qu'il étoit plus convenable à Sa Majesté Royale de ne pas sortir du centre de ses Etats, et il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du Conseil, à la réserve du Marquis de Grana, qui n'écoutant que son zèle pour la Maison d'Autriche, et se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier Ministre, et soutint l'avis contraire avec tant de force, que le Roi, frappé de la solidité de ses raisonnemens, embrassa son opinion, quoiqu'elle fut opposée à toutes les voix du Conseil, et marqua le jours de son départ pour l'Armée.

C'étoit pour la première fois de sa vie que ce Monarque avoit osé penser autrement que son Favori, qui regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très mortifié. Dans le tems que ce Ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'aperçut, m'appella, et m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui c'étoit passé au Conseil ; ensuite, comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : Oui, Santillané, continua-t-il, le Roi qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche, et ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien ; et de quelle maniere encore ? en coinblant d'éloges cet Ambassadeur, et sur-tout en louant son zèle pour la Maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisē de juger par-là, poursuivit le Ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, et que la Reine est à la tête. Hé, Monseigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ! La Reine depuis plus de douze ans n'est-elle pas accountumée à vous voir maître des affaires, et n'avez-vous pas mis le Roi dans l'habitude de ne la pas consulter ? A l'égard du Marquis de Grana, le Monarque peut s'être rangé de son sentiment, par l'envi qu'il a de voir son Armée et de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le Comte-Duc : dis plutôt que mes ennemis espèrent que le Roi étant parmi ses troupes, sera toujours environné des Grands qui l'auront suivi, et qu'ils s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi, pour oser lui tenir des discours injurieux à mon Ministere. Mais ils se trompent, ajouta-t-il, je saurai bien pendant le voyage rendre ce Prince inaccessible à tous les Grands : ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du Roi étant venu, ce Monarque, après avoir chargé la Reine du soin du Gouvernement en son absence, se mit en chemin pour Saragoce : mais avant que d'y arriver, il passa par Aranjuez, dont il trouva le séjour si délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois semaines. D'Aranjuez le Ministre le fit aller à Cuença, où il l'amusa encore plus longtemps par les divertissemens qu'il lui donna. Ensuite les plaisirs de la chasse occupèrent ce Prince à Molina d'Arragon, après quoi il fut conduit à Saragoce. Son Armée n'étoit pas loin de-là, et il se préparoit à s'y rendre ; mais le Comte-Duc lui en ôta l'envie, en lui faisant accroire qu'il se mettroit en danger d'être pris par les François, qui étoient maîtres de la plaine de Moncón : de sorte que le Roi, épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une prison. Le Ministre profitant de sa terreur, et sous prétexte de veiller à sa sûreté, le garda, pour ainsi dire, à vue ; si bien, que les Grands, qui avoient fait une excessive dépense pour se mettre en état de suivre leur Souverain, n'eurent pas même la satisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe enfin s'ennuyant d'être mal logé à Saragoce, d'y passer, encore plus mal son tems, ou, si vous voulez, d'être prisonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce Monarque finit ainsi sa campagne, laissant au Marquis de los Vélez, Gé-

CHAPITRE IX.

De la révolution de Portugal, et de la disgrâce du Comte-Duc.

PEU de jours après le retour du Roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle. On apprit que les Portugais regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secouer le joug Espagnol, avoient pris les armes, et choisi pour leur Roi le Duc de Bragance ; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le trône, et qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandre et en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable, pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Comte-Duc, dans le tems que la Cour et la Ville paroisoient consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le Roi aux dépens du Duc de Bragance ; mais Philippe, bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries, prit un air sérieux qui le déconcerta et lui fit pressentir sa disgrâce. Ce Ministre ne douta plus de sa chute, quand il apprit que la Reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, et qu'elle l'accusoit hautement d'avoir, par sa mauvaise administration, causé la révolte du Portugal. La plupart des Grands, et sur-tout ceux qui avoient été à Saragoce, ne s'apperçurent pas plutôt, qu'il se formoit un orage sur la tête du Comte-Duc, qu'ils se joignirent à la Reine ; et ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la Duchesse Douairière de Mantoue, ci-devant Gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, et fit voir clairement au Roi, que la révolution de ce Royaume n'étoit arrivée que par la faute de son Premier Ministre.

Les discours de cette Princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du Monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son Favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce Ministre

nistre fut informé que le Roi écoutoit ses ennemis, il lui écrivit un billet, pour lui démander la permission de se démettre de son emploi, et de s'éloigner de la Cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la Monarchie pendant le cours de son Ministère. Il croyoit que cette lettre feroit un grand effet, et que le Prince conservoit encore pour lui assez d'amitié, pour ne vouloir pas consentir à son éloignement; mais toute la réponse que lui fit Sa Majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, et qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles, écrites de la main du Roi, furent un coup de tonnere pour Monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, et me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisement mon parti; j'abandonnerois la Cour; et j'irois à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, repliqua mon Maître, et je prétends bien aller finir ma carrière à Loéches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le Monarque: je suis bien aise de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé, et qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les tristes évenemens dont on me fait un crime; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile Pilote, qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit son vaisseau emporté par les vents et par les flots. Ce Ministre se flattoit encore qu'en parlant au Prince il pourroit rejuster les choses et regagner le terrain qu'il avoit perdu; mais il ne peut en avoir audience, et de plus on lui envoya demander la clé dont il se servoit pour entrer, quand il lui plaisoit, dans l'appartement de Sa Majesté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'espérance pour lui, il se determina tout de bon à la retraite. Il visita ses papiers, dont il brula prudemment une grand quantité; ensuite il nomma les Officiers de sa Maison et les Valets dont il vouloit être suivi, donna des ordres pour son départ, et en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être insulté par la populace en sortant du Palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuisines, monta dans un méchant carosse avec son Confesseur et moi, et prit

prit impunément la route de Loéches, village dont il étoit Seigneur, et où la Comtesse son épouse a fait bâtir un magnifique Couvent de Religieuses de l'Ordre de St. Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures, et toutes les personnes de sa suite y arrivèrent peu de tems après nous.

CHAPITRE X.

De l'inquiétude et des soins qui troublerent d'abord le repos du Comte-Duc, et de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des Occupations de ce Ministre dans sa retraite.

Madame d'Olivarès laissa partir son mari pour Loéches, et demeura quelques jours après lui à la Cour, dans le dessein d'essayer si par ses prières et par ses larmes elle ne pourroit pas le faire rappeller : mais elle eut beau se prosterner devant Leurs Majestés, le Roi n'eut aucun égard à ses remontrances quoique préparées avec art ; et la Reine qui la haïssoit mortellement, vit avec plaisir couler ses pleurs. L'épouse du Ministre ne se rebûta point, elle s'humilia jusqu'à implorer les bons offices des Dames de la Reine : mais le fruit qu'elle recueillit de ses bassesses, fut de s'appercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Désolee d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre son époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place, qui sous un regne tel que celui de Philippe IV. étoit peut-être la première de la Monarchie.

Le rapport que cette Dame fit de l'état où elle avoit laissé Madrid, redoubla le chagrin du Comte-Duc : Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le Duc de Médina Celi et les autres Grands qui vous haïssent, ne cessent de louer le Roi de vous avoir ôté du Ministeré, et le peuple célébré votre disgrâce avec une joie insolente, comme si la fin des malheurs de l'Etat étoit attachée à celle de votre administration. Madame, lui dit mon Maître, suivez mon exemple, dévorez vos chagrins, il faut céder à l'orage qu'on ne peut détournér. J'avois cru, il est vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur jusqu'à la fin de ma vie : illusion ordinaire des Ministres et des Favoris, qui oublient que

que leur sort dépend de leur Souverain. Le Duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi-bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre dont il étoit revêtu, fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité.

C'est de cette façon que le Comte-Duc exhortoit son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui se renouvelloit tous les jours par les dépêches qu'il recevoit de Don Henri, qui étant demeuré à la Cour pour observer ce qui s'y passeroit, avoit soin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune Seigneur, auprès de qui il étoit encore, et avec qui je ne deineurois plus depuis son mariage avec Donna Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étoient toujours remplis de facheuses nouvelles, et malheureusement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les Grands ne se contentoient pas de se réjouir publiquement de la retraite du Comte-Duc, qu'ils s'étoient encore tous réunis pour faire chasser ses créatures des charges et des emplois qu'elles possédoient, et les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois il écrivoit que Don Luis de Haro commençoit d'entrer en faveur, et que suivant toutes les apparences il alloit devenir Premier Ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon Maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement qui se fit dans la Viceroyauté de Naples, que la Cour, pour le mortifier seulement, ôta au Duc de Médina de las Torrèz qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Castille qu'il avoit toujours hâï.

On peut dire que pendant trois mois Monseigneur ne sentit dans sa solitude que trouble et que chagrin ; mais son Confesseur, qui étoit un Religieux de l'Ordre de St. Dominique, et qui joignoit à une solide pieté une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de représenter avec énergie qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la Grace, le bonheur de détacher son esprit de la Cour. Son Excellence ne voulut plus savoir de nouvelles de Madrid, et n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madamé d'Olivarès de son côté faisant aussi un bon usage de sa retraite, trouva dans le Couvent, dont elle étoit Fondatrice, une consolation préparée par la providence. Il y eut parmi

mi les Religieuses de saintes filles, dont les discours pleins d'onction tournerent insensiblement en douceur l'amer-tume de sa vie. A mesure que mon Maître détournoit sa pensée des affaires du Monde, il devenoit plus tranquile. Voici de quelle maniere il regloit sa journée. Il passoit presque toute la matinée à entendre des Messes dans l'Eglise des Religieuses, ensuite il revenoit dîner ; après quoi il s'amusoit pendant deux heures à jouer à toutes sortes de jeux avec moi et avec quelques-uns de ses plus affecti-onnés domestiques ; puis il se retiroit ordinairement tout seul dans son cabinet, où il demeuroit jusqu'au coucher du Soleil : alors il faisoit le tour de son jardin, ou bien il alloit en carosse se promener aux environs de son château, accompagné de son Confesseur, et tantôt de moi.

Un jour que j'étois seul avec lui, et que j'admirois la serénité qui brilloit sur son visage, je pris la liberté de lui dire, Monseigneur, permettez moi de laisser éclater ma joie : à l'air de satisfaction que je vous vois, je juge que Votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y suis déjà tout accoutumé, me répondit-il ; et quoique je sois depuis longtems dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteste, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce et paisible que je mene ici.

CHAPITRE XI.

Le Comte-Duc devient tout-à-coup triste et rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, et de la suite fâcheuse qu'elle eut.

Monseigneur, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant : Tu vois, Santillane, un Ministre banni de la Cour de-venu Jardinier à Loéches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denis de Syracuse Maître d'Ecole à Corinthe. Mon Maître sourit de ma réponse, et ne me fut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château, de voir le Patron, supérieur à sa disgrâce, trouver des charmes dans une vie

si différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorsque nous nous apperçumes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, et tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, et ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet, où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa grandeur passée, et dans cette opinion nous lâchions après lui le Pere Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de Monseigneur, la quelle, au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce Ministre pouvoit avoir une cause particulière qu'il ne vouloit pas dire, ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoins, et l'ayant trouvé : Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect et d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son Maître ? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroiffoit sur le visage de Votre Excellence ? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la Fortune ? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abîme d'ennuis d'où votre vertu vous avoit tiré ? Non, graces au Ciel, repartit le Ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la Cour, et j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Hé pourquoi donc, lui repliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeller le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous allarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher Maître, poursuivis-je en me jettant à ses genoux ? vous avez sans doute un secret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un mystère à Santillane, dont vous connaissez la discrétion, le zèle et la fidélité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la possèdes toujours, me dit Monseigneur, mais je t'avoûrai que j'ai de la répugnance à te réveler ce qui fait le sujet de la tristesse où tu me vois enseveli : cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur et d'un

d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine : ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie, qui consume peu à peu mes jours. Je vois presqu'à tout moment un spectre qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'est qu'une illusion, qu'un phantôme qui n'a rien de réel, ses apparitions continues me blessent la vue et m'inquiètent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez foible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il ; juge à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, et qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au Ministre, cela ne viendroit-il point du peu de nourriture qué vous prenez ? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, répondit-il ; et pour éprouver si c'étoit à la diete que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire, et tout cela est inutile, le phantôme ne disparaït point. Il disparaîtra, repris-je pour le consoler ; et si Votre Excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fidèles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit gueres se voir délivrée de ses noires vapeurs.

Peu de tems après cet entretien Monseigneur tomba malade, et sentant que l'affaire deviendroit sérieuse il envoia chercher deux Notaires à Madrid pour faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux Médecins, qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aусs'itôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes et des gémissements ; on y regarda la mort du Maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces Messieurs. Ils avoient amené avec eux un Apothicaire et un Chirurgien, ordinaires executeurs de leurs ordonnances. Ils laisserent d'abord les Notaires faire leur métier, apres quoi ils se disposerent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du Docteur Sangrado, dès la premiere consultation ils ordonnerent saignées sur saignées ; ensorte qu'au

qu'au bout de six jours ils réduisirent le Comte-Duc à l'extrémité, et le septième ils le délivrèrent de sa vision.

Après la mort de ce Ministre il regna dans le château de Loéches une vive et sincère douleur. Tous ses domestiques le pleurerent amerement. Bien-loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus chéri, et qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'eût couté plus de larmes que le Comte-Duc.

CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au Château de Loéches après la mort du Comte-Duc, et du parti que prit Santillane.

LE Ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe et sans éclat dans le Monastere des Religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, Madame d'Olivarès nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, et le moindre legs étoit de deux mille écus : le mien étoit le plus considérable de tous : Monseigneur me laissoit dix mille pistoles pour marquer l'affection singuliere qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les Hôpitaux, et fonda des Services annuels dans plusieurs Couvens.

Madame d'Olivarès renvoya tous les Domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'Intendant D. Raimon Caporis, qui avoit ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus partir avec eux : une grosse fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce tems-là, le Pere de St. Dominique ne m'abandonna point. Ce bon Religieux m'avoit pris en amitié, et s'interessant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir. Je n'en sai rien, lui répondis-je, mon Révérend Pere, je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux ! s'écria le Dominicain ; Seigneur

de Santillane, vous feriez bien d'en profiter. Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre Couvent de Madrid, par exemple ; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, et d'y mourir sous l'habit de St. Dominique. Il y a bien des personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où étoit mon esprit, le conseil du Religieux ne me révolta point, et je répondis à sa Réverence que je ferois mes réflexions sur cela. Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le Moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, Seigneur de Santillane, me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter ? Votre château de Lirias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable ? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs, présentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le Pere de St. Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon château, je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Lirias aussi-tôt que je serai en état d'en reprendre le cheinin : ce qui arriva bientôt ; car n'ayant plus de fièvre, je me sentis en peu de tems assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid Scipion et moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je savois que presque tous ses habitans avoient en horreur la mémoire d'un Ministre dont je conservois le plus tendre souvenir, je ne pouvois la regarder de bon œil : aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours, que Scipion emploia aux préparatifs de notre départ pour Lirias. Pendant qu'il songeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les Receveurs des Commanderies sur lesquelles j'avois des pensions ; je pris des arrangements avec eux pour le payement ; en un mot je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coscolina s'il avoit pris congé de Don Henri. Oui, me répondit-

répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittasse ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois gueres de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au Maître, il faut en même tems que le Maître plaise au valet ; autrement ils sont l'un et l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, Don Henri ne fait plus à la Cour qu'une pitoyable figure, il y est tombé dans le dernier mépris, on le montre au doigt dans les rues, et on ne l'appelle plus que le fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'Aurore, et nous prîmes la route de Cuença ; voici dans quel ordre et dans quel équipage. Nous étions mon confident et moi dans une chaise tirée par deux mules conduites par un postillion ; trois mulets chargés de nos hardes et de notre argent, et menés par deux palfreniers, nous suivoient immédiatement ; et deux grands laquais, choisis par Scipion, venoient ensuite montés sur deux mules, et armés jusqu'aux dents : les palfreniers de leur côté portoient des sabres, et le postillion avoit deux bons pistolets à l'arçon de sa selle. Comme nous étions sept hommes, dont il y en avoit six fort résolus, je me mis gayement en chemin, sans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous passions, nos mulets faisoient orgueilleusement entendre leurs sonnettes ; les Paysans accourroient à leurs portes voir défiler notre équipage, qui leur paroissoit tout au moins celui d'un Grand qui alloit prendre possession d'une Viceroyauté.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans son Château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine sa filleule, nubile ; et de quelle Dame il devint amoureux.

J'Employai quinze jours à me rendre à Lirias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je souhaitois, c'étoit d'y arriver heureusement, et mon souhait fut exaucé. La vue de mon château m'inspira d'abord quelques pensées tristes, en me rappellant le sou-

venir d'Antonia : mais je fus bientôt m'en distraire, de voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaisir ; outre que vingt-deux ans qui s'etoient écoulés depuis sa mort, en avoient fort affoibli le sentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix et sa fille vinrent me saluer d'un air empressé ; ensuite le pere, la mere et la fille s'accablerent d'accolades avec des transports de joie qui me charmerent. Après tant d'embrassemens, je dis en regardant avec attention ma filleule : est-il possible que ce soit-là cette Séraphine, que je laissai au berceau quand je partis de Lirias ? Je suis ravi de la revoir si grande et si jolie, il faut que nous songions à l'établir. Comment donc mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougissant un peu de mes dernieres paroles, il n'y a qu'un instant que vous me voyez, et vous songez déjà à vous défaire de moi ! Non, ma fille, lui repliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant : nous voulons un mari qui vous possede sans qu'il vous enleve à vos parens, et qui vive pour ainsi dire avec nous.

Il s'en présente un de cette espece, dit alors Béatrix. Un Gentilhomme de ce pays-ci a-vu Séraphine un jour à la Messe, dans la Chapelle de ce hameau, et en est devenu amoureux. Il m'est venu voir, m'a déclaré sa passion, et demandé mon aveu. Quand vous l'auriez, lui ai-je dit, vous n'en seriez pas plus avancé ; Séraphine dépend de son pere et de son parrain, qui seuls peuvent disposer d'elle. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement Messieurs, poursuivit-elle, c'est ce que j'allois incessamment vous mander ; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reste, dit Scipion, de quelcaractere est cet *Hidalgo* ? ne ressemble-t-il pas à la plupart de ses pareils ? n'est-il pas fier de sa noblesse et insolent avec les roturiers ? Oh pour cela, non, répondit Béatrix : c'est un garçon d'une douceur et d'une politesseachevée, de bonne mine d'ailleurs : et qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un assez beau portrait de ce Cavalier. Comment s'appelle-t-il ? Don Juan de Jutella repartit la femme de Scipion : il n'y a pas longtems qu'il a recueilli la succession de son pere, et il vit dans son château

teau éloigné d'ici d'une lieue, avec une sœur cadette q'd'il a sous sa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce Gentilhomme, c'est une des plus nobles du Royaume de Valence. J'estime moins la noblesse, s'écria Scipion, que les qualités du cœur et de l'esprit, et ce Don Juan nous conviendra si c'est un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en se mêlant à l'entretien ; les habitans de Lirias qui le connaissent, en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris son pere, qui les ayant saisis aussi-bien que moi, jugea que le Galant ne déplaïsoit point à sa fille.

Ce Cavalier apprit bientôt notre arrivée à Lirias, puisque deux jours après nous le vîmes paroître au château. Il nous aborda de bonne grace ; et bien-loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçumes le plus gracieusement qu'il nous fut possible ; mais cette visite ne fut que de pure civilité, elle se passa tout en compliment de part et d'autre ; et Don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, et profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quités, Beatrix nous demanda ce que nous pensions de ce Gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur, et qu'il nous sembloit que la Fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina, pour aller rendre la visite que nous devions à Don Juan. Nous prîmes la route de son château conduits par un guide, qui nous dit après trois quarts d'heure de chemin : Voici le château du Seigneur Don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes longtems sans l'apercevoir : nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne, au milieu d'un Bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit moins l'opulence de son Maître, que sa noblesse. Néanmoins, quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes

la caducité du bâtiment compensée par la propriété des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une Dame, qu'il appella devant nous sa sœur Dorothée, et qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une personne qui s'étant attendue à notre visite avoit envie de nous paroître aimable ; et s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu' Antonia, c'est-à-dire que je fus troublé ; mais je cachai si bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir quelquefois, et de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, et nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour, nous étions bien-aise de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jettois souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectionne de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible ; et toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoient autant de traits nouveaux quelle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite ; si elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante, et la bouche plus vermeille que la rose, son nez étoit un peu trop long, et ses yeux trop petits : cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étois entré ; et m'en retournant à Lirias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc mon Maître, me dit Scipion en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de Don Juan ! vous auroit-elle inspiré de l'amour ? Oui, mon ami, lui répondis-je, et j'en rougis de honte : ô Ciel ! moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre ? Hé bien, Monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure au-lieu de vous en plaindre : vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à bruler d'une amoureuse ardeur, et le tems n'a point assez flétrî votre front pour vous ôter l'espérance de plaisir. Croyez moi, quand vous reverrez Don Juan

Juan, demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous : et d'ailleurs, s'il faut absolument être Gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas ? vous avez des Lettres de Noblesse, cela suffit pour votre Postérité : lorsque le tems aura mis sur ces Lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les Maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillanes sera des plus illustres.

CHAPITRE DERNIER.

Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.

Scipion m'encouragea par ses discours à me déclarer à maint de Dorothée, sans songer qu'il m'exposoit à refuser un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, et que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je plusse à une jeune Beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrois son frere, qui de son côté n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin, dans le tems que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Lirias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matière ; Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amene, j'aime Séraphine. Vous pouvez tout sur son pere ; je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour ; que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur Don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, et qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du pere de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots Don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria-t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je, et je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche

recherche vous plaît à l'un et à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me repliqua-t-il ; tous nobles que nous sommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je suis bien-aise, lui repartis-je, que vous ne fassiez pas difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier : je vous en estime davantage, vous montrez en cela votre bon esprit : mais quand vous seriez assez vain pour ne vouloir accorder la main de votre sœur qu'à un Noble, sachez que j'ai de quoi contenter votre vanité : j'ai travaillé vingt ans dans les Bureaux du Ministre, et le Roi, pour récompenser les services que j'ai rendus à l'Etat, m'a gratifié des Lettres de Noblesse que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes Patentes d'un tiroir où je les tenois cachées, et je les présentai au Gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extreme satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de savoir si les futures y consentiroient de bonne grace : car Don Juan et moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce Gentilhomme retourna donc au château de Jutella pour me proposer à sa sœur ; et moi j'assemblai Scipion, Béatrix et ma Filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce Cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter, et Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mere. Pour le pere, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion ; mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudroit, disoit-il, donner à un Gentilhomme dont le château avoit un si pressant besoin de réparations. Je fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardoit, et que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis Don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles ; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il ; je n'ai pas été dans la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée ; votre personne lui revient, et vos manieres lui plaisent. Vous appréciez de n'être pas de son goût,

goût, et elle craint avec plus de raison, que n'ayant à vous offrir que son cœur et sa main. . . . Que voudrois-je de plus ! interrompis-je tout transporté de joie ; puisque la charinante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, je n'en demande pas davantage : je suis assez riche pour l'épouser sans dot, et sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan et moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusques-là, nous résolûmes, pour hâter nos noces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce Gentilhomme avec les parens de Séraphine ; et après qu'ils furent convenus des conditions du mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paraître agréable à cette Dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser ; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa Maîtresse, ce n'est qu'un plaisir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois : je revis la sœur de Don Juan, et j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien, je fus charmé du caractère de son esprit, et je jugeai qu'avec de bonnes façons et beaucoup de complaisance je deviendrois un époux cheri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux Notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage ; puis nous eûmes recours au Curé de Paterna, qui vint à Lirias, et nous maria Don Juan et moi à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'hyménée, et je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueuse, se fit un plaisir de son devoir ; et sensible au soin que je prenois d'aller au devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, Don Juan et ma filleule s'enflammerent d'une ardeur mutuelle ; et ce qu'il y a de singulier, les deux belles-sœurs concurent l'une pour l'autre la plus vive et la plus sincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me sentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin, l'union qui regnoit entre

entre nous tous étoit telle, que le soir, lorsqu'il faloit nous quitter pour nous rassembler le lendemain, cette séparation ne se faisoit pas sans peine ; ce qui fut cause que des deux familles nous résolûmes de n'en faire qu'une, qui demeuroit tantôt au château de Lirias, et tantôt à celui de Jutella, auquel pour cet effet on fit de grandes réparations des pistoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans, Ami Lecteur, que je mene une vie délicieuse avec des personnes si cheres. Pour comble de satisfaction, le Ciel a daigné m'accorder deux enfans, dont l'éducation va devenir l'amusement de mes vieux jours, et dont je crois pieusement être le pere.

Fin du douzième et dernier Livre.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE SEPTIEME.

CHAP. I. DES amours de Gil Blas et de la Dame Lorença Séphora.	Page 1
CHAP. II. Ce que devint Gil Blas après sa sortie du Château de Leyva, et des heureuses suites qu'eut le mauvais succès de ses amours.	8
CHAP. III. Gil Blas devient le Favori de l'Archevêque de Grenade et le canal de ses graces.	13
CHAP. IV. L'Archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort.	18
CHAP. V. Du parti que prit Gil Blas après que l'Archevêque lui eut donné son congé. Par quel hazard il rencontre le Licentier qui lui avoit tant d'obligation, et quelles marques de reconnaissance il en reçut.	21
CHAP. VI. Gil Blas va voir jouer les Comédiens de Grenade. De l'étonnement où le jeta la vue d'une Actrice.	23
CHAP. VII. Histoire de Laure.	29
CHAP. VIII. De l'accueil que les Comédiens de Grenade firent à Gil Blas, et d'une nouvelle reconnaissance qui se fit dans les foyers de la Comédie.	40
CHAP. IX. Avec quel homme extraordinaire il soupa ce soir-là, et de ce qui se passa entre eux.	43
CHAP. X. De la commission que le Marquis de Marialva donna à Gil Blas, et comment ce fidèle Secrétaire s'en acquita.	46
CHAP. XI. De la nouvelle que Gil Blas aprit ; ce qui fut un coup de foudre pour lui.	49
CHAP. XII. Gil Blas va loger dans un Hôtel garni. Il y fait connaissance avec le Capitaine Cbincbi la. Quel homme c'étoit que cet Officier, et quelle affaire l'avoit amené à Madrid.	52
CHAP.	

T A B L E.

CHAP. XIII. Gil Blas rencontre à la Cour son cher Ami Fabrice. Grande joie de part et d'autre ; où ils alle rent tous deux ; et de la curieuse conversation qu'ils eurent ensemble.	Page 58
CHAP. XIV. Fabrice place Gil Blas auprès du Comte de Galiano, Seigneur Sicilien.	67
CHAP. XV. Des emplois que le Comte de Galiano donna dans sa maison à Gil Blas.	70
CHAP. XVI. De l'accident qui arriva au Singe du Comte de Galiano, et du chagrin qu'en eut ce Seigneur. Comment Gil Blas tomba malade, et quelle fut la suite de sa maladie.	75

L I V R E H U I T I E M E.

CHAP. I. Gil Blas fait une bonne connoissance, et trouve un poste qui le console de l'ingratitude du Comte de Galiano.	82
CHAP. II. Gil Blas est présenté au Duc de Lerme, qui le reçoit au nombre de ses Sécrétaires, le fait travailler, et est content de son travail.	87
CHAP. III. Il apprend que son poste n'est pas sans désagrément. De l'inquiétude qui lui cause cette nouvelle, et de la conduite qu'elle l'obligea à tenir.	91
CHAP. IV. Gil Blas gagne la faveur du Duc de Lerme, qui le rend dépositaire d'un secret important.	94
CHAP. V. Où l'on verra Gil Blas comblé de joie, d'bonneur et de misere.	96
CHAP. VI. Comment Gil Blas fit connoître sa misere au Duc de Lerme, et de quelle façon en usa ce Ministre avec lui.	100
CHAP. VII. Du bon usage qu'il fit de ses quinze cens ducats. De la première affaire dont il se mêla, et quel profit il lui en revint.	104
CHAP. VIII. Histoire de Don Roger de Rada.	106
CHAP. IX. Par quels moyens Gil Blas fit en peu de temps une fortune considérable, et des grands airs qu'il se donna.	114
CHAP. X. Les mœurs de Gil Blas se corrompent entièrement à la Cour. De la commission dont le chargea le Comte de Lemos, et de l'intrigue où ce Seigneur et lui s'engagerent.	121

DES CHAPITRES.

CHAP. XI. <i>De la visite secrète, et des présens que le Prince d'Espagne fit à Catalina,</i>	Page 127
CHAP. XII. <i>Qui étoit Catalina. Embarras de Gil Blas, son inquiétude, et quelle précaution il fut obligé de prendre pour se mettre l'esprit en repos,</i>	131.
CHAP. XIII. <i>Gil Blas continue de faire le Seigneur. Il apprend des nouvelles de sa famille. Quelle imprécision elles font sur lui. Il se brouille avec Fabrice,</i>	134

LIVRE NEUVIEME.

CHAP. I. <i>Scipion veut marier Gil Blas, et lui propose la fille d'un riche et fameux Orfevre. Des démarches qui se firent en conséquence,</i>	138
CHAP. II. <i>Par quel hazard Gil Blas se ressouvient de Don Alphonse de Leyva, et du service qu'il lui rendit par vanité,</i>	142
CHAP. III. <i>Des préparatifs qui se firent pour le mariage de Gil Blas, et du Grand événement qui les rendit inutiles,</i>	144
CHAP. IV. <i>Comment Gil Blas fut traité dans la Tour de Ségovie, et de quelle maniere il aprit la cause de sa prison,</i>	146
CHAP. V. <i>Des réflexions qu'il fit cette nuit avant que de s'endormir, et du bruit qui le réveilla,</i>	150
CHAP. VI. <i>Histoire de Don Gaston de Cogollos et de Donna Hélène de Galistéo,</i>	153
CHAP. VII. <i>Scipion vient trouver Gil Blas dans la Tour de Ségovie, et lui apprend bien des nouvelles,</i>	168
CHAP. VIII. <i>Du premier voyage que Scipion fit à Madrid. Quels en furent le motif et le succès. Gil Blas tombe malade. Suites de sa maladie,</i>	171
CHAP. IX. <i>Scipion retourne à Madrid. Comment et à quelles conditions il fit mettre Gil Blas en liberté. Où ils allèrent tous deux en sortant de la Tour de Ségovie, et quelle conversation ils eurent ensemble,</i>	175
CHAP. X. <i>Ce qu'ils firent en arrivant à Madrid. Quel homme Gil Blas rencontra dans la rue, et de quel événement cette rencontre fut suivie,</i>	178

T A B L E

L I V R E D I X I E M E.

CHAP. I. <i>GIL Blas part pour les Asturias ; il passe par Valladolid, où il va voir le Docteur San- grado son ancien Maître ; il rencontre par hazard le Seigneur Manuel Ordognez, Administrateur de l'Hô- pital,</i>	Page 183
CHAP. II. <i>Gil Blas continue son voyage, et arrive beu- reusement à Oviedo. Dans quel état il retrouva ses pa- rents. Mort de son pere ; suites de cette mort,</i>	190
CHAP. III. <i>Gil Blas prend la route du Royaume de Valence, et arriva enfin à Lirias. Description de son château, comment il y fut reçu, et quelles gens il y trou-va,</i>	197
CHAP. IV. <i>Il part pour Valence, et va voir les Seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, et du bon accueil que lui fit Séraphine,</i>	201
CHAP. V. <i>Gil Blas va à la Comédie, où il voit jouer une Tragédie nouvelle. Succès de la Piece. Genie du Pu- blic de Valence,</i>	205
CHAP. VI. <i>Gil Blas en se promenant dans les rues de Valence rencontre un religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce Religieux,</i>	208
CHAP. VII. <i>Gil Blas retourne à son château de Lirias ; de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit ; et de la réforme qu'ils firent dans leur domestique,</i>	214
CHAP. VIII. <i>Des umours de Gil Blas et de la belle An- tonia,</i>	217
CHAP. IX. <i>Nices de Gil Blas et de la belle Antonia ; de quelle façon elles se firent, quelles personnes y assis- terent, et de quelles réjouissances elles furent suivies,</i>	221
CHAP. X. <i>Suites du mariage de Gil Blas et de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion,</i>	226
CHAP. XI. <i>Suite de l'histoire de Scipion,</i>	246
CHAP. XII. <i>Fin de l'histoire de Scipion,</i>	256

DES CHAPITRES.

LIVRE ONZIEME.

CHAP. I. *DE la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, et du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arriverent à la Cour, et qui furent cause que Santillane y retourna,* Page 271

CHAP. II. *Gil Blas se rend à Madrid, il paroît à la Cour. Le Roi le reconnoit, et le recommande à son Premier Ministre. Suite de cette recommandation,* 275

CHAP. III. *De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la Cour ; et du service important que Joseph Navarro lui rendit,* 279

CHAP. IV. *Gil Blas se fait aimer du Comte d'Olivarès,* 281

CHAP. V. *De l'entretien que Gil Blas eut avec Navarro, et de la première occupation que le Comte d'Olivarès lui donna,* 283

CHAP. VI. *De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cens pistoles, et des soins dont il chargea Scipion. Succès du Mémoire dont on vient de parler,* 287

CHAP. VII. *Par quel hazard, dans quel endroit, et dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice ; et de l'entretien qu'ils eurent ensemble,* 290

CHAP. VIII. *Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son Maître. Du retour de Scipion à Madrid, et de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane,* 293

CHAP. IX. *Comment et à qui le Comte-Duc maria sa fille unique, et des fruits amers que ce mariage produisit,* 296

CHAP. X. *Gil Blas rencontre par hazard le Poete Nugnez, qui lui apprend qu'il a fait une Tragédie qui doit être incessamment représentée sur le Théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette Pièce, et du bonheur étonnant dont il fut suivi,* 298

CHAP. XI. *Santillane fait donner un Emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle Espagne,* 302

CHAP. XII. *Don Alphonse de Leyva vient à Madrid ; motif de son voyage. De l'affliction qu'en eut Gil Blas, et de la joie qui la suivit,* 304

CHAP. XIII. *Gil Blas rencontre chez le Roi Don Gaston de Cogollos et Don André de Tordéfillas. Où ils allerent*

T A B L E

lerent tous trois. Fin de l'histoire de Don Gaston et de Donna Hélène de Galiféo. Quel service Santillane ren- dit à Tordefillas,	Page 307
CHAP. XIV. Santillane va chez le Poète Nugnez. Quel- les personnes il y trouva, et quels discours y furent te- nus,	313

L I V R E D O U Z I E M E.

CHAP. I. <i>GIL Blas est envoié par le Ministre à Tolède.</i> Du motif et du succès de son voyage,	316
CHAP. II. Santillane rend compte de sa commission au Mi- nistre, qui le charge du soin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette Comédienne, et de son début à la Cour,	324.
CHAP. III. Lucrece fait grand bruit à la Cour, et joue de- vant le Roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour,	326
CHAP. IV. Du nouvel emploi que donna le Ministre à San- tillane,	330
CHAP. V. Le Fils de la Génoise est reconnu par Acte au- tentique, et nommé D. Henri Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune Seigneur, et lui donne toutes sortes de Maîtres,	332
CHAP. VI. Scipion revient de la Nouvelle Espagne; Gil Blas le place auprès de Don Henri. Des études de ce jeune Seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, et à quelle Dame le Comte-Duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui,	335
CHAP. VII. Gil Blas rencontre encore Fabrice par hazard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, et de l'avoir important que Nugnez donna à Santillane,	337
CHAP. VIII. Comment Gil Blas apprit que l'avoir de Fa- brice n'étoit point faux. Du voyage que le Roi fit à Saragoce,	339
CHAP. IX. De la révolution de Portugal, et de la disgrâce du Comte-Duc,	342
CHAP. X. De l'inquiétude et des soins qui troublerent d'abord le repos du Comte-Duc, et de l'heureuse tran- quillité qui leur succéda. Des Occupations de ce Ministre dans sa retraite,	344

CHAP.

DES CHAPITRES.

CHAP. XI. *Le Comte-Duc devient tout-à-coup triste et rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, et de la suite fâcheuse qu'elle eut,* Page 346

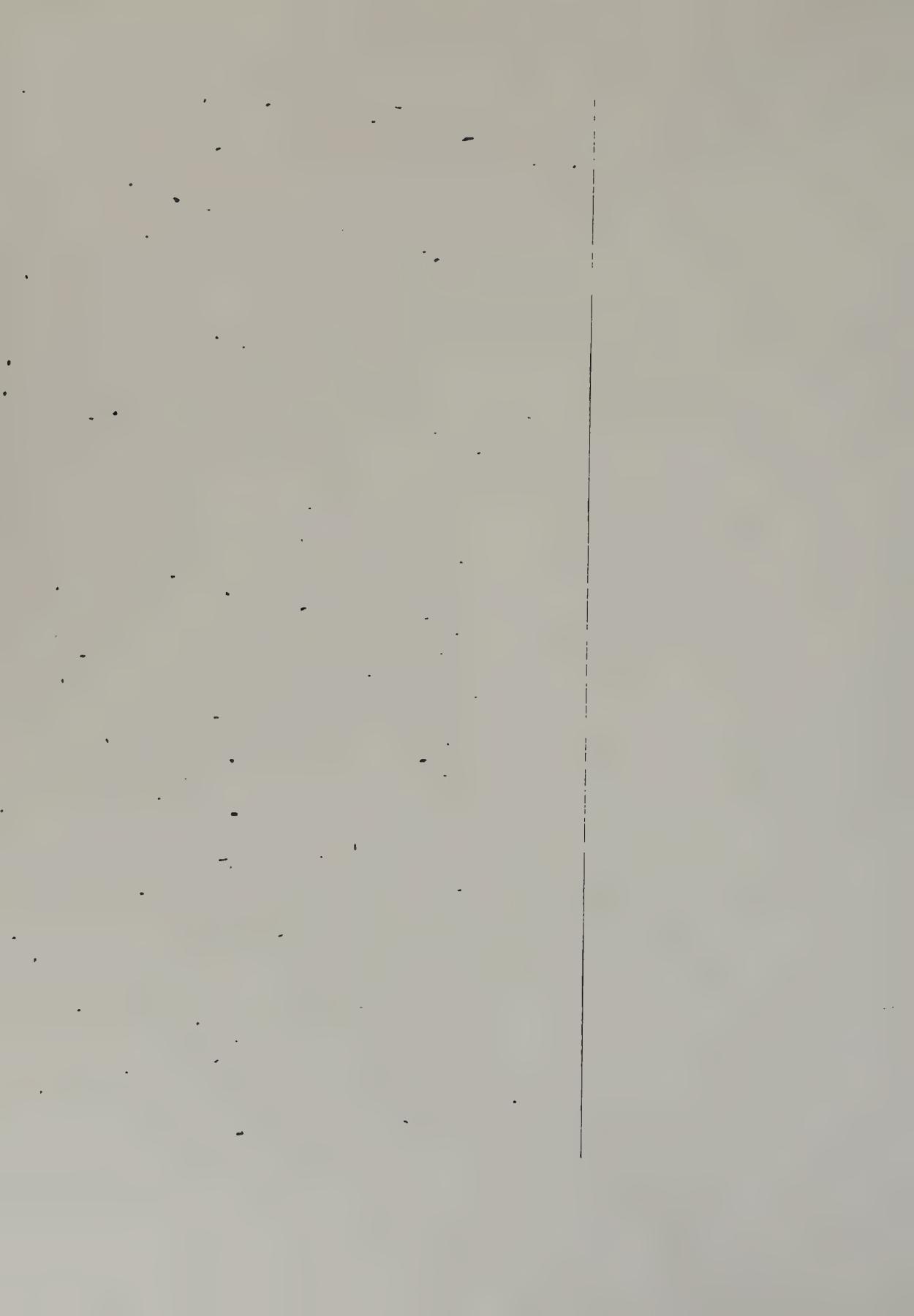
CHAP. XII. *De ce qui se passa un Château de Loéches après la mort du Comte-Duc, et du parti que prit Santillane,* 349

CHAP. XIII. *Du retour de Gil Blas dans son Château. De la joie qu'il eut de trouver Sérapine, sa filleule, nubile ; et de quelle Dame il devint amoureux,* 351

CHAP. DERN. *Du double mariage qui fut fait à Lirias, et qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane,* 355

Fin de la Table des Chapitres.









LaVergne, TN USA
16 June 2010

186359LV00004B/16/P



9 781147 927825



9 781147 927825

ADVENTURES DE GIL BLASS \$33.75



1-14792-712-0 800000SPECIAL ORDER TITLE 6/22/10
043715 VANCE, JOSEPH